



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

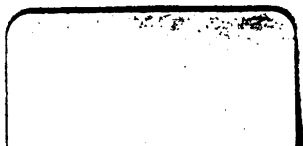
À propos du service Google Recherche de Livres

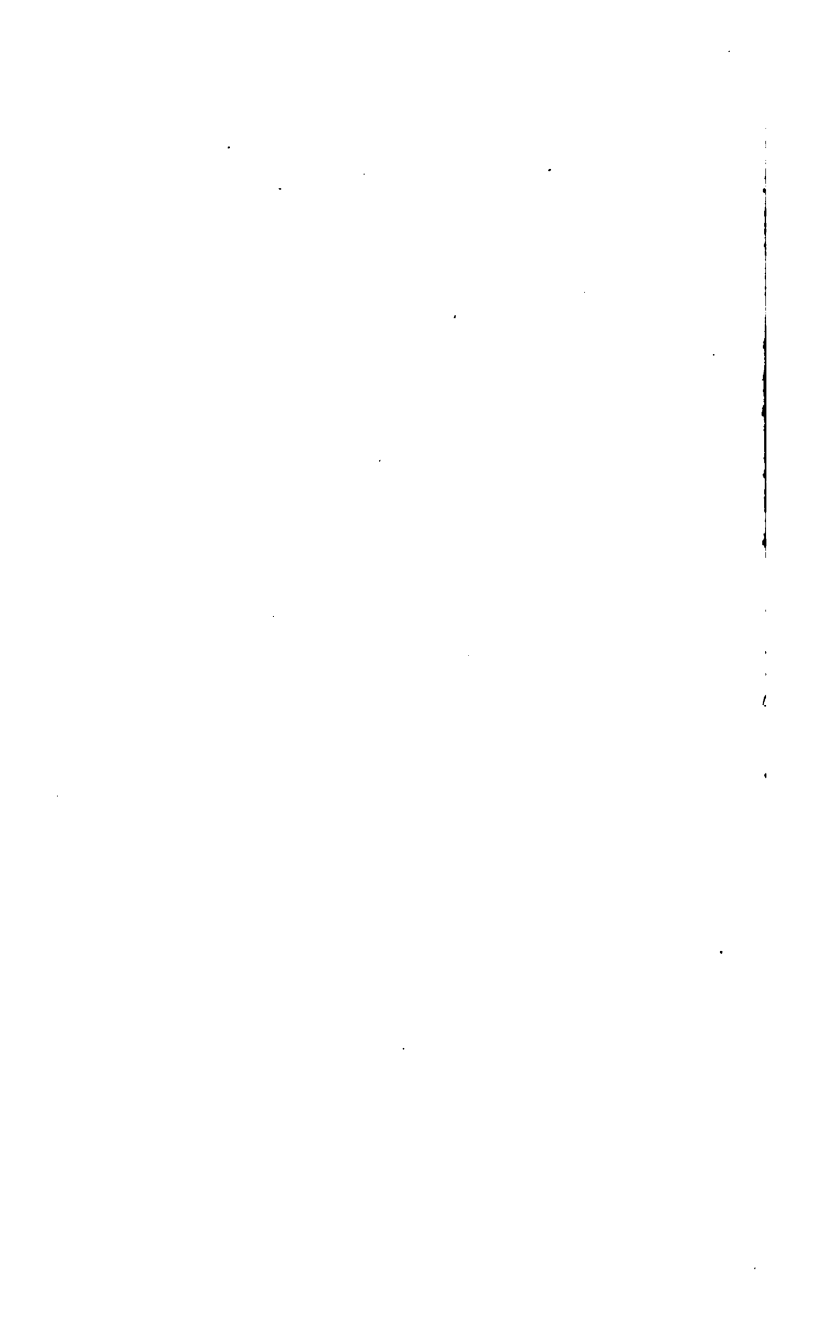
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

H67.55



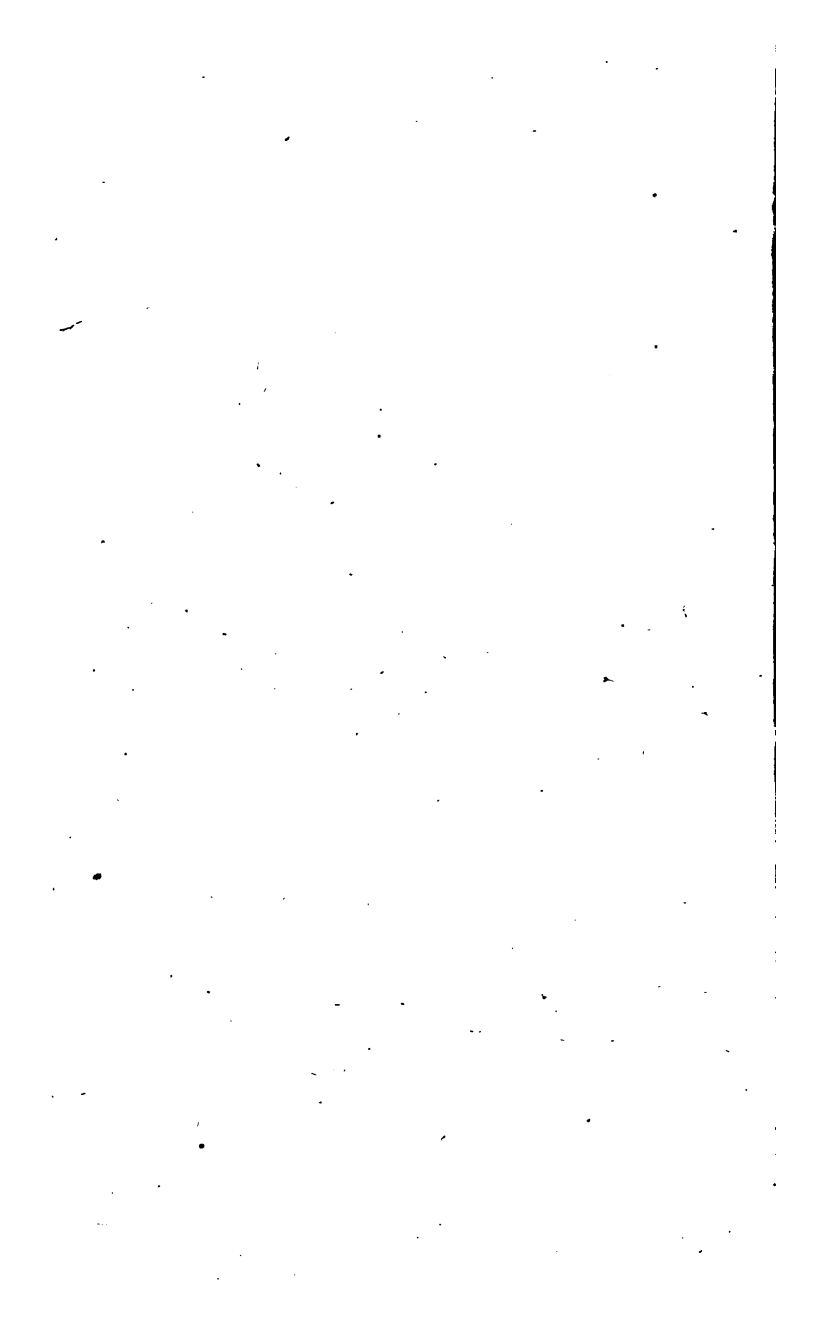
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





HISTOIRE MODERNE.

TOME CINQUIÈME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

*Pour servir de suite à l'Histoire ancienne
de M. ROLLIN.*

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

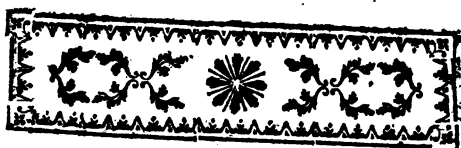
Chez DESAINT & SAILLANT,
Libraires, rue S. Jean de Beauvais,
vis-à-vis le Collège.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

H 67.55

1979
44-68
2-25



T A B L E
D E S C H A P I T R E S
E T D E S A R T I C L E S
C O N T E N U S D A N S C E V O L U M E
& q u i i n d i q u e n t l e s p r i n -
c i p a l e s M a t i e r e s .

HISTOIRE DES INDIENS.

S U I T E

D E L A S E C O N D E P A R T I E .

CHAP. III. Histoire naturelle de l'Indostan.

ART. I. Climat. Saisons. Page 1

ART. II. Vents, Marées, Courans, Fleuves de l'Inde. 7

ART. III. Terroir, Agriculture, Plan-tes & Fruits de l'Indostan. 22

ART. IV. Animaux, Minéraux, Drogues, & productions variées. 64

vj TABLE DES CHAPITRES

TROISIÈME PARTIE.

INDIENS INSULAIRES.

CHAP. I. **H**abitans des Maldives. 87

CHAP. II. Habitans de Ceylan. 106

ART. I. Situation de Ceylan. Division
de ses peuples & de ses provinces.
ibid.

1. Pays des Bedas. Leur Gouvernement & leurs usages. 107

2. Pays des Chingulais. Royaume de
Candi. 110

3. Etablissement des Hollandois. Digression préliminaire sur l'origine & les progrès de leur commerce dans l'Inde. 117

ART. II. Antiquités de Ceylan. Anecdotes modernes. 150

ART. III. Qualités morales des Chingulais. Usages politiques & religieux de ce peuple. 166

ART. IV. Histoire naturelle de Ceylan. 187

CHAP. III. Habitans de Sumatra.

ART. I. Notions géographiques concernant l'Isle de Sumatra. Idée générale de ses productions. Division

ET DES ARTICLES.	vij
<i>de ses Royaumes. Colonies Européennes.</i>	202
ART. II. <i>Description particulière du Royaume d'Achem.</i>	214
CHAP. IV. <i>Habitans de Java.</i>	
ART. I. <i>Situation de Java. Idée générale des Royaumes, des Cités, & des Isles de sa dépendance.</i>	239
1. <i>Royaume de Bantam.</i>	244
2. <i>Royaume de Mataram.</i>	249
3. & 4. <i>Royaumes de Tseribon & de Balamboang.</i>	250
5. <i>Villes maritimes de ces quatre Royaumes. Isles de Bali & de Madure.</i>	254
6. <i>Possessions des Hollandois. Description de Batavia.</i>	259
ART. II. <i>Mœurs des Insulaires.</i>	270
ART. III. <i>Production de Java.</i>	310
CHAP. V. <i>Habitans de Borneo.</i>	321
CHAP. VI. <i>Habitans de l'Isle Celebes, autrement appelée Macassar.</i>	
ART. I. <i>Description de Celebes. Histoire naturelle de ses productions.</i>	349
ART. II. <i>Caractère des Habitans de Celebes. Loix & usages de l'Isle. Révolutions modernes arrivées dans son Gouvernement & dans sa Religion.</i>	368

viii TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *Habitans des Isles Moluques.*

ART. I. *Ce qu'on appelle proprement les Moluques , & ce que ces Isles offrent de plus particulier.* 395

1. *Ternate.* 402

2. *Tidor.* 408

3 & 4. *Motir & Machian.* 409

5. *Bachian.* 410

ART. II. *Isles dépendantes des Moluques.*

§. I. *Amboine & ses dépendances.* 411

§. II. *Isle de Ceram.* 419

§. III. *Isles de Banda.* 421

§. IV. *Autres Isles méridionales.* 431

§. V. *Gilolo , autrement appellée Batohine. Isles de Morotai.* 443

ART. III. *Traditions Moluquoises. Révolutions modernes causées par les Européens.* 444

I. *Origine fabuleuse des Princes qui régnerent aux Moluques. Découverte de ces Isles par les Portugais.*

445

II. *Invasion des Espagnols.* 472

III. *Conquête des Hollandois.* 482



HISTOIRE

DES

INDIENS.

S U I T E

DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.

Histoire Naturelle de l'Indostan.

ARTICLE PREMIER.

Climat, Saisons.



EST aisé de se figurer les différences de climat qui se rencontrent dans un pays qui s'étend depuis huit, jusqu'à trente-cinq ou trente-six degrés de latitude du Nord, c'est

Idee générale du climat de l'Indostan,

Tome V.

A

à-dire , dans l'espace d'environ cinq cens soixante lieues. Sa partie septentrionale , qui comprend presque tout l'Indostan Mogol , est dans la Zone tempérée. Son climat est doux & fort sain ; les variations des vents y sont assez fréquentes ; les plus longs jours sont de quinze heures. Les parties situées vers le midi , comme Surate , Bengale , & toute la presqu'Isle , sont dans la Zone torride. Il y régneroit des chaleurs insupportables , si l'air n'étoit rafraîchi par des inondations annuelles , & par des vents réglés. Le soleil est treize heures & demie sur l'horison dans les plus grands jours. Le climat de ces régions est mortel pour les étrangers dans certaines saisons , & les naturels du pays sont exposés eux-mêmes à des maladies épidémiques , qui font de terribles ravages dans cette partie de l'Inde.

Salmon ,
Etat du Mogol. Mandef-
lo, Schouten,
Terri , Dam-
pier , Bernier , dans
l'Histoire des voyages, Tome X & XI.
passim.

Différence
des saisons.

J'ai observé ailleurs qu'il n'y a proprement ici que deux saisons dont les différences soient bien sensibles : la saison humide , & la saison sèche. La première commence vers la fin de Juin , dans l'Indostan septentrional , & un mois plutôt dans l'Indostan mé-

ridional. La saison sèche commence six mois après l'autre, c'est-à-dire, dans le cours de Décembre ou de Janvier, suivant les lieux, à raison de leur distance ou de leur proximité de l'Equateur. L'une & l'autre durent quatre mois.

J'ai parlé aussi (1) des phénomènes généraux qui accompagnent & qui caractérisent ces deux saisons, principalement sur les côtes de Malabar & de Coromandel, où ils sont plus remarquables. Epargnons aux Lecteurs d'ennuyeuses répétitions; mais n'oublions rien d'essentiel dans une matière si intéressante pour leur curiosité.

1°. La saison humide & la saison sèche, sont l'hyver & l'été de l'Indostan. Elles régneront tour à tour entre les Tropiques, dans des parties opposées; de manière que lorsqu'il fait un tems sec & serein au Nord de l'Equateur, le ciel est pluvieux & couvert de nuages du côté du midi. C'est ainsi qu'on a l'été dans le climat voisin de chaque pôle, lorsqu'on a l'hyver dans l'autre. Cet hiver de l'Inde, dans les régions les plus septentrion-

Observations
sur ce sujet,

(1) Tome IV, pag. 339 & suiv.

nales , est aussi tempéré que nos plus beaux printems ; & dans les régions méridionales , il est aussi chaud que nos étés : ce qui peut faire juger des chaleurs qui se font sentir dans la saison opposée.

2^o. Dans le tems de la saison sèche , le vent du Nord souffle quatre mois , presque sans interruption , dans le même point , & avec la même égalité. S'il cesse , ou s'il varie un jour , par hasard , il recommence bientôt , & reprend sa première direction. Pendant les deux mois qui suivent , les autres vents regnent sans aucune règle. Le vent du Midi succède , amène la saison pluvieuse , & souffle pendant quatre mois. Après cela , il y a deux mois de tems incertain. Dans ces entre-deux de saisons , la navigation est également dangereuse & difficile , au lieu que pendant les saisons fixes elle est agréable & sans danger.

3^o. Ces deux saisons , quoiqu'assez régulières dans leur cours , ne laissent pas d'être quelquefois dérangées par des causes accidentelles , qui retardent ou qui accélèrent leur retour. On observe aussi qu'elles n'a-

DES INDIENS.

menent pas toujours le même degré de sécheresse & d'humidité. Dans certaines années les pluies ne sont pas assez abondantes pour fertiliser les terres. Quelquefois elles sont continuelles & trop fortes. Le succès de la récolte dépend ici, comme en Egypte, du degré des inondations.

4°. On éprouve assez généralement que le fort des pluies est dans les pays situés sous la ligne, ou qui en sont voisins; qu'elles tombent moins abondamment dans les parties orientales des continens, que dans les parties occidentales; & dans les côtes droites, que dans les côtes sinueuses; qu'il pleut moins le jour que la nuit, & moins sur la mer que sur la terre.

5°. Les chaleurs sont plus fortes dans le voisinage des Tropiques, principalement à trois ou quatre degrés de ces cercles, que dans les régions situées sous la ligne. La raison de cette singularité, c'est qu'autour des Tropiques, le soleil, dans les grands jours d'été, qui sont de treize heures & demie, est plus long-tems sur l'horizon que vers l'Equateur, où le jour & la nuit ont la même longueur dans

toutes les saisons. Il doit donc échauffer davantage ces premières contrées. Ajoutez que cet astre, dans le cours de Mai, de Juin & de Juillet, passe deux fois sur le Zénith des Tropiques, sans s'en éloigner de plus de deux ou trois degrés; de manière que les habitans les plus voisins de ces cercles l'ont sur leur tête pendant trois mois. Au contraire, lorsqu'il entre dans la ligne équinoxiale, aux mois de Mars & de Septembre, il décline aussi-tôt vers le Nord ou vers le Sud, & parcourt en moins de vingt jours trois degrés d'un côté, & trois de l'autre. Dans le peu de séjour qu'il fait dans ces contrées, il ne peut les échauffer au même degré que celles où il est presque vertical pendant plusieurs mois.

6°. Le tonnerre tombe rarement dans l'Inde; ce que quelques-uns attribuent à la subtilité de l'air qu'on y respire.



ARTICLE II.

*Vents , Marées , Courans , Fleuves
de l'Inde.*

ENTRE les vents qui soufflent dans les divers parages de l'Inde, & dont la connoissance est si utile à la navigation , ceux qu'on nomme *Alifés* tiennent un rang considérable. Ce sont des vents réglés , ordinairement très-doux, qui partent de certains endroits fixes de l'horison , particulièrement entre trente degrés de latitude du Nord , & trente degrés de latitude du Sud. On en distingue plusieurs , dont la direction est différente. Les uns viennent de l'Est, les autres de l'Ouest, du Sud, du Nord, ou des points intermédiaires. Il y en a de fixes , qui soufflent toute l'année d'un même endroit : d'autres , moins constans , soufflent six mois d'un côté , changent ensuite de rhumbs , & reprennent après cela leur première route. On en voit qui dans le cours de l'année se succèdent tour-à-tour , chacun dans la saison qui lui est propre.

Vents Ali-

Alifés de
 sacr.

Les véritables Alifés de mer sont des vents fixes, qu'on rencontre à certaines hauteurs, soit du côté du Sud, soit du côté du Nord. Ils ne soufflent régulièrement que dans les grandes mers, & ordinairement à une assez grande distance des côtes, parce qu'ils reçoivent sur les mers trop étroites, & dans le voisinage des continens, une infinité de variations, occasionnées par les exhalaisons de la terre, par la situation des côtes, & par d'autres causes particulières. En partant de l'Europe pour les Indes orientales ou occidentales, on trouve presque toujours ces vents réglés entre 28 & 30 degrés de latitude, & quelquefois à 32 & à 35. Ils viennent de l'Est; & quand ils règnent seuls, le tems est toujours beau. Leur souffle est doux & modéré jusqu'au Tropique, où leur force augmente, principalement depuis 23 jusqu'à 14 & 12 degrés. Ils s'affoiblissent ensuite, & leur direction est fort incertaine à deux ou trois degrés de la ligne. On rencontre alors des calmes fréquens, & quelquefois de dangereux tourbillons nommés *Tornados*, qui s'élèvent contre le vent réglé.

Les Alifés des côtes sont fixes ou changeans. Les Alifés fixes soufflent ^{Alifés des côtes.} constamment & sans intermission d'un même point du compas. On en trouve sur la plupart des côtes de l'Afrique méridionale, & sur celle de la Guinée, du Mexique & du Pérou. Ils sont à peu près les mêmes dans les mêmes paralleles, ce qui semble indiquer qu'ils ont une cause générale. On les connoît peu sur les rivages de l'Inde. Les Alifés changeans varient plusieurs fois dans le cours de l'année, suivant les saisons; mais ils sont réguliers dans leurs changemens. Pour ne parler ici que de ceux qui régnerent sur les côtes de l'Inde, on observe qu'ils soufflent du Sud & du Sud-Ouest avec violence, depuis le mois de Juin jusqu'au mois d'Octobre. Dans le cours d'Octobre ils tournent à l'Ouest & au Nord, & se fixent après cela au Nord-Est, jusqu'au mois d'Avril. Alors ils sont à l'Est pendant deux mois: ils reviennent ensuite au Sud; & c'est ainsi que dans le cours de l'année ils font le tour du compas. Ces révolutions, que les Marins appellent Mouffons, se font sentir dans toutes les régions que bai-

gne la mer rouge , sur le Golphe Persique , sur les côtes de Malabar & de Coromandel , le long du Golphe de Bengale , autour du détroit de Malacca , au Japon même , & dans toutes les Isles méridionales de l'Inde. C'est à la faveur de ces Alifés variables , qu'on voyage avec tant de facilité d'un port de l'Inde à l'autre. Sans leur secours , il seroit presque impossible de pratiquer ces mers.

Brises ou vents frais.

Les vents qu'on appelle *Brises* , sont des vents réglés qui soufflent autour des côtes. Les uns viennent de la mer , & les autres de la terre. Les Brises de mer ont cela de particulier , qu'elles ne soufflent que le jour , & cessent pendant la nuit. Ces vents se levent ordinairement vers neuf heures du matin. Ils s'approchent des côtes avec douceur , en frisant légèrement la superficie de l'eau , qu'ils font paroître un peu noirâtre. Une demi-heure après qu'ils ont atteint la terre , ils deviennent plus frais , & leur force augmente par degrés jusqu'à midi. A trois heures ils s'affoiblissent sensiblement , & à cinq ils ont coutume

Brises de mer.

de cesser tout-à-fait. Ils se font sentir avec régularité sur les côtes de l'Océan, dans les deux Indes, & dans une partie de l'Afrique. S'ils manquent quelquefois, c'est seulement dans la saison humide, pendant laquelle ils sont moins nécessaires que dans la saison sèche, dont ils temperent les ardeurs. On observe que vers les caps & les pointes de terre, ils soufflent avec plus de violence, ils commencent plutôt & cessent plus tard. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les bayes & dans les anses. Leur empire, suivant l'expression de Dampier, ne s'étend qu'à trois ou quatre lieues: au-delà, on ne trouve que le vrai vent de mer.

Les Brises de terre ont un mouvement contraire à celui des Brises de mer, & soufflent directement de tous les points de la côte, quelle que soit la situation. Elles se lèvent le soir, regnent pendant toute la nuit, & font place le matin aux vents de mer. Le tems de leur lever & de leur durée n'est pas régulier: il dépend de la saison, de la disposition de l'air, & de quelques autres cau-

Brises de
terre.

ses accidentelles. Ces vents soufflent quelquefois dans un espace assez étendu ; mais ils ont plus ou moins de force , suivant la situation des côtes. On les sent rarement sur les caps. Ils régissent communément dans les golphes , dans les grandes bayes , dans les lacs de quelque étendue , & dans les détroits. Leur régularité est moins constante dans la saison humide , que dans la saison sèche.

En général , les Brises de terre sont moins fortes que celles de mer ; mais elles sont beaucoup plus froides , parce qu'elles se font sentir la nuit. Les unes & les autres ne sont pas moins réglées dans les grandes Îles , que dans le continent ; mais quelquefois elles y soufflent de biais. Dans les latitudes où ces vents se trouvent , ils sont d'une grande utilité pour naviger autour des côtes. On a l'avantage de partir avec un vent , & de retourner avec l'autre. Leur fraîcheur est d'ailleurs d'un grand secours contre les chaleurs brûlantes de ces climats. Dans l'intervalle des deux Brises , l'air est ordinairement calme , & c'est alors le fort de la chaleur. On ne respire que

DES INDIENS. 13

lorsqu'elles commencent à souffler. Dans certains quartiers, la Brise de terre ne se leve qu'à minuit, ou même plus tard. Jusqu'à son arrivée, les nuits sont excessivement chaudes ; mais il est très-dangereux de les passer à l'air ; & quand la Brise surprend un homme endormi, elle lui glace les sens, & lui cause quelquefois la mort.

Il règne sur la côte de Coromandel, dans le tems de la saison pluvieuse, un vent très-chaud, que les Portugais ont nommé *Terrenos*, ou vent de terre. Son souffle est si brûlant, que les étrangers, pour se garantir de ses impressions funestes, se tiennent dans leurs maisons, dont ils ferment les portes & les fenêtres. Leur santé en est sensiblement altérée. Heureusement qu'il ne se fait sentir que pendant trois ou quatre jours, ou, au plus, pendant huit ou dix. Les naturels du pays n'en sont point incommodés. Le même vent se rencontre, dans la même saison, sur les côtes du Golphe Persique, où il est encore plus chaud. Les Marchands étrangers se retirent alors dans l'intérieur des terres ; & ceux

Vent nommé
Terrenos,
ou vent de
terre.

que leurs affaires retiennent dans les places maritimes , passent la plus grande partie du jour dans le bain. Les Terrenos se font aussi sentir sur la côte de Malabar , mais dans une saison directement opposée.

Vent nommé
Harmatan.

Hist. des
Voyages, Tome XI.

Le vent qu'on nomme *Harmatan* , produit en d'autres pays un effet tout contraire. L'Historien des Voyages nous apprend que c'est un vent particulier à la côte de Guinée. Il commence à souffler , dit-il , [entre la fin de Décembre & le commencement de Février , sans que jamais il arrive ni plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours , & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant , qu'il ouvre les jointures du plancher des maisons , les ponts des navires & leurs bordages , jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-tems qu'il est dans sa force ; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux , continue l'Auteur , les habitans du pays , comme les étrangers , sont obligés de tenir leurs maisons bien fermées , & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs bestiaux , qui ne sont

pas moins en danger. Quelques voyageurs ont vérifié par l'expérience que des chèvres, exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes qui n'ont pas les commodités nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent souffle entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, d'une force égale, accompagné de nuages, mais sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Aussi - tôt qu'il expire, le vent Alisé, dont il a interrompu la course, recommence à souffler, & le tems redevient clair & serein.]

Le *Typhon* est un vent orageux, Le Typhon qui se fait sentir dans la saison humide, aux approches de la nouvelle ou de la pleine lune, & seulement au Nord de la ligne. Il désole principalement les mers de la Chine. Voici ses symptômes & ses caractères particuliers. Dans un tems calme & serein, on voit se former au Nord-Est une grosse nuée, fort noire près de

l'horison, rougeâtre vers le milieu, lumineuse dans la partie supérieure, pâle & blanchâtre vers ses extrémités. Elle se montre quelquefois pendant douze heures, avant le commencement de la tempête. Elle s'ouvre ensuite avec fracas, & il en sort un vent impétueux, accompagné d'éclairs, de tonnerres & d'un torrent de pluies : il souffle environ douze heures au Nord-Est, avec la dernière violence. Lorsqu'il commence à tomber, la pluie cesse aussi, & l'orage se calme pour une heure ou deux ; mais bien-tôt après on voit venir du Sud-Ouest un autre tourbillon, qui souffle aussi long-tems & avec la même fureur que le premier.

Le Tornado.

Ce que les Portugais appellent *Tornados*, est une autre espece de tourbillons qui se trouvent aux environs de la ligne, à une légère distance des côtes. Ce sont plutôt des vents de terre que de mer. Ils sortent impétueusement d'un petit nuage, avec des pluies abondantes, qui durent quelquefois deux ou trois jours, & qui sont accompagnées d'éclairs & de tonnerres. Le nuage s'arrête ordinairement sur la côte, ou se dissipe

en peu de tems lorsqu'il avance sur la mer. Ainsi ces Tornados ne sont redoutables que dans le voisinage des terres. Lorsque les Matelots les aperçoivent de loin sur la côte, ils disent dans leur langage, que la terre *les mangera*. Ils sont plus effrayés lorsque l'orage les surprend la nuit. Outre que la pluie les pénètre en un moment, ils sont obligés de lutter contre la tempête pendant plusieurs heures. Le jour, c'est un travail d'une heure ou deux.

Les marées des Indes orientales sont en général moins fortes & moins réglées, que celles des côtes d'Europe. Dans le détroit de Malacca le flux & le reflux, dans leur plus grande force, ne sont que de six pieds. Leur hauteur est encore moindre sur les côtes de Coromandel & de Malabar. Vers les embouchures du Gange, l'eau monte quelquefois à dix pieds. Les marées ont cela de commun avec les Brises de terre & de mer, qu'elles ne se font sentir que fort près du rivage. Il n'en est pas de même des courans : ils ne sont guère sensibles qu'à une distance raisonnable des côtes. Plus près, ils se-

Marées &
courans de
l'Inde.

confondent avec les marées. Ils cessent communément, ou du moins ils deviennent imperceptibles, à cinquante lieues de la terre. Cependant on en rencontre quelques-uns à une distance beaucoup plus grande. Leur route est irrégulière. Il y en a qui changent d'un jour à l'autre de direction. D'autres courent six mois d'un côté & six mois de l'autre. Quelques-uns se heurtent, & parcourent le même espace dans une direction opposée. Il y en a de si rapides, qu'ils résistent au cours des vagues & à l'impulsion des vents. Cependant on remarque assez généralement, sur-tout en approchant des terres, que par-tout où des vents réglés dominent, le courant suit leur direction.

Fleuves.

Passons à la description des fleuves de l'Indostan. Les plus célèbres sont le Gange & l'Indus. La source du Gange est peu connue. L'Empereur Ekbar fit de vains efforts pour la découvrir. Quelques Bramines, qu'il employa à cette recherche, apperçurent, dans la partie la plus septentrionale de l'Indostan, une grande montagne, qui avoit la for-

me d'une tête de bœuf. Comme ils virent sortir de son sein une grande abondance d'eau, ils se persuaderent que c'étoit la source qu'ils cherchoient; & contents de cette découverte, ils se hâtèrent d'en porter à l'Empereur l'heureuse nouvelle. La chose fut inscrite sur les Registres publics: mais on a vérifié depuis que le torrent, qui sort de cette montagne, n'est qu'une des cataractes du Gange, & que ce fleuve prend sa source beaucoup plus haut, dans la partie méridionale de la Tartarie.

On ne nous apprend rien de plus particulier sur son origine. Il coule ^{Salmon;} du Nord-Ouest au Nord-Est, & se ^{ubi supra.} décharge, par plusieurs embouchures, dans le Golphe de Bengale, vers ^{Otter, Man-} le vingt-deuxième degré de latitude ^{deslo, dans} septentrionale, après avoir parcouru ^{l'Histoire des} une portion de la Tartarie, & toute ^{Voyages, T.} la partie orientale de l'Indostan ^{me X.} Mogol. Quelques cartes Angloises lui donnent jusqu'à douze embouchures. Ce que les Européens appellent le fleuve *Oegli*, dans la province de Bengale, n'est qu'un des bras du Gange. C'est par là qu'on entre ordinairement dans ce grand fleuve. Dans

la saison sèche, principalement au mois d'Avril, il est très-bas, & même presque à sec, en plusieurs endroits. Au mois de Septembre, dans le fort de l'inondation, il a plusieurs lieues de largeur vers ses embouchures. Lorsqu'il abandonne les terres, pour rentrer dans ses anciennes limites, il y laisse un limon épais, qui les fertilise. Son eau est très-pure & très-salutaire.

L'Indus.

L'Indus, que les Orientaux appellent *Sind*, coule aussi du Nord au Sud, & traverse toute la partie occidentale de l'Indostan Mogol, jusqu'à la frontiere de Guzarate, où il se perd dans le Golphe auquel il donne son nom, environ à 24 degrés de latitude du Nord. On ne s'accorde point sur sa source : les uns la placent dans la montagne de Nagrakut, qui sépare l'Indostan du petit Tibet : d'autres le font descendre des montagnes de Kachemire, qui sont au Nord de Nagrakut. Dans un cours d'environ quatre cents lieues, il reçoit une vingtaine de rivières, dont les principales sont *Rigab*, *Ratab*, *Ravi*, *Viah*, & *Osyd*. On lui donne deux embouchu-

tes , qui sont si remplies de sable , qu'elles ne peuvent recevoir de grands vaisseaux. Le Gange & l'Indus embrassent dans leurs cours presque tout l'Indostan Mogol , & lui servent de limites naturelles à l'Est & à l'Ouest.

Le *Jemma* , ou *Gemené* , baigne les deux plus belles villes de l'Indostan , Dehli & Agra. Il prend sa source dans la partie septentrionale de la province de Dehli , coule au Midi & ensuite à l'Est , & se perd dans le Gange environ à 23 degrés de latitude.

Le Jemma.

Le *Tapté* , ou *Tapti* , tire son origine de la province de Candish , dans le voisinage de Brampour , & se précipite dans le Golphe de Cambaye , aux environs de Surate , après avoir couru assez long-tems vers l'Ouest.

Le Tapté.

Le *Paddar* naît dans la province de Bando , à peu de distance d'Asmir , coule du Nord au Sud-Ouest , & se perd dans le Golphe de l'Inde.

Le Paddar.

Tous les fleuves dont on vient de parler , arrosent l'Indostan Mogol. La presque Isle en offre deux considérables , le *Ganga* & le *Cristena* , L'un

Le Ganga & le Cristena.

& l'autre descendent du Visapour. Le Ganga coule du Midi au Nord, & se replie ensuite vers l'Est, pour traverser la province d'Orisa, où il se jette dans le Golphe de Bengale. Le Cristena court du Nord au Midi, jusqu'aux environs de Golkonde, où il prend sa direction du côté de l'Est. Il se perd aussi dans le Golphe de Bengale, au-dessous de Masulipatan, environ à 16 degrés de latitude. La plupart des autres rivières de la presqu'Île n'ont rien de remarquable, & ne sont proprement que des torrens, qui s'ensèment extraordinairement pendant la saison pluvieuse, & qui sont à sec dans la belle saison.

ARTICLE III.

Terroir , Agriculture , Plantes & Fruits de l'Indostan.

Fertilité de
l'Indostan
Mogol.

LES Pays soumis à la domination du Grand Mogol, sont, sans contredit, la plus riche & la plus fertile portion de l'Indostan. La terre, toujours couverte de verdure, y produit, dans tous les tems de l'année, une grande abondance de grains

& de fruits. Le terroir de la presqu'Isle est en général moins bon. Située dans la Zone torride, & desséchée par les chaleurs brûlantes de l'été, les campagnes y sont plusieurs mois sans verdure, à l'exception des arbres, qui conservent toujours leur fraîcheur. Mais lorsque les pluies commencent à tomber, la terre se couvre d'herbages, & produit avec rapidité toutes sortes de légumes & de grains.

On laboure & on sème dans la saison sèche. La terre, quoique très-aride, est légère & molle, & très-facile à remuer. Le limon que les inondations des rivières y laissent, suffit pour l'engraisser, & les laboureurs sont dispensés de la fumer. On sème au mois de Mai & de Juin, & la récolte se fait en Novembre ou en Décembre.

Temps de la culture & de la récolte.

Le riz, le froment & l'orge, croissent abondamment dans toutes les provinces de l'Indostan Mogol. On y recueille aussi beaucoup de pois & de fèves, d'une espèce plus petite que les nôtres. Les pois, qu'on appelle *Donna*, servent à nourrir les chevaux. On les fait bouillir dans

Grains.

l'eau, on y mêle du sucre & de la farine d'orge, & l'on en fait une espèce de tourteau ou de pain grossier, dont ces animaux sont très-friands. Salmon remarque, à ce sujet, que vers le milieu du dernier siècle, la coutume s'introduisit en Angleterre de nourrir les chevaux avec du pain de seigle & de froment; ce qui fit tellement renchérir les grains, que le Roi fut obligé de publier un Édit pour l'abolition de cet abus. Dans la presque Isle on ne cultive guère d'autre grain que le riz.

Fleurs.

Les fleurs croissent ici sans effort, dans toutes les saisons. Leur éclat est très-vif, mais elles manquent en général de parfum, & leurs espèces sont bien moins variées que les nôtres. La rose & le jasmin sont presque les seules fleurs odoriférantes. Les Indiens en tirent une huile, dont ils se parfument. Leurs jardins sont agréables, bien plantés, distribués en compartimens & en allées, ornés de bosquets, de fontaines & de grottes.

La nature, plus féconde ici qu'en aucune autre partie de l'Univers, produit une telle variété d'arbres, d'arbustes,

d'arbustes & de plantes de toute espèce , que la seule contrée de Malabar a fourni la matière d'un Recueil Botanique très-étendu (1). Je ne puis me dispenser d'en faire connoître quelques-unes.

L'Aavora.

C'est le nom d'un arbre & de ses fruits , qui sont de la grosseur d'un œuf de poule , & qui croissent ensemble dans une grande gousse. La chair renferme un noyau très-dur , de la grosseur d'un noyau de pêche , & percé de plusieurs trous. Il contient une belle amande , dont la qualité est astringente.

Arbres
Plante 2. &

Hist. du
Voy. to. XL.
pag. 635 &
suiv.

Le Camchain & le Camkit.

Ce sont deux espèces d'oranges , dont les Orientaux font beaucoup de cas , sur-tout dans la Cochinchine & le Tonquin , où elles sont plus excellentes qu'ailleurs. Le Camchain a la couleur jaunâtre , la peau épaisse & rude , la chair aussi jaune que de

(1) Publié sous le titre d'*Hortus Malabaricus*. L'Historien des Voyages en a extrait un des plus curieux articles de son onzième Tome. C'est de cette dernière source que j'ai tiré les principaux détails de la description suivante.

l'ambre, l'odeur délicieuse, & le goût exquis. Ce fruit est si sain, qu'on le permet aux malades. Le Camkit est plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur est d'un rouge foncé. Sa peau est douce & fine, son goût excellent, mais son usage très-mal sain pour les personnes qui ont l'estomach foible. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Février.

L'Agoucla, ou Bois d'Aigle, le Calamba, l'Aloës, le Sandal.

Je range ces arbres dans une seule classe, parce que leur espèce est analogue. L'Agoucla, que les Portugais nomment *Aquila*, ou bois d'aigle, est la production d'un grand arbre, qui ressemble, à plusieurs égards, à l'olivier. Son bois est compacte, résineux & pesant. Sa couleur est tantôt grise, tantôt brune, & quelquefois noirâtre. Il exhale une odeur très-douce, lorsqu'on en jette quelques parcelles dans le feu. C'est un parfum que les personnes riches ont coutume de respirer, & l'on assure

que cette fumigation est aussi salutaire qu'agréable. Elle excite la sueur: elle ranime les esprits. L'Agoucla le plus estimé vient de la Cochinchine.

Le Calamba est un autre bois estimé par son parfum, & dont on fait de beaux ouvrages de marqueterie. Sa couleur est verdâtre. Il se brûle comme l'Agoucla, & les Grands font beaucoup d'usage de ce parfum.

L'Aloës a les feuilles épaisses, cannelées obliquement, convexes dans leur partie inférieure, & bordées de pointes émoussées. Cette plante n'a qu'une racine, droite comme un pieu. Son odeur est très-forte, & rien ne surpasse son amertume. Elle croît abondamment dans toute l'Inde. On vante ses usages dans la Médecine.

Le Sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit de la forme des cerises, d'abord verd, ensuite noir, d'un goût insipide. Son bois est très-estimé. Il y en a de rouge, de jaune & de blanc. Les deux dernières espèces sont les plus recherchées. On broye ou l'on pile ce bois dans un mortier rempli d'eau,

& l'on en tire une liqueur épaisse dont on se frotte le corps. On le brûle aussi en petits morceaux dans les appartemens, où il répand une odeur douce & salutaire. Le Sandal rouge a l'odeur moins agréable, & ne s'emploie communément que dans les usages de la Médecine.

L'Arbre du Savon.

L'Arbre du Savon, ainsi nommé parce qu'il produit une espèce de savon naturel, est un grand arbre, du petit nombre de ceux qui se dépouillent ici de leurs feuilles. Il porte des fruits formés en petites boules, dont l'écorce est jaunâtre dans leur maturité. Si on les frotte entre les mains, ils produisent une écume épaisse, & un savon très-blanc, qui est ici d'un grand usage pour laver les soies.

Le Tenga, ou Cocotier.

Cet arbre tient le premier rang dans l'Inde, par son utilité. Il est d'une grosseur médiocre, mais égale dans toute la longueur du tronc,

qui est fort droit, & qui s'éleve ordinairement à la hauteur de trente à quarante pieds. Sa tête se couronne de dix ou douze feuilles, larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Il n'a point d'autres branches. Ses racines sont nombreuses, mais menues & peu profondes. Son sommet pousse, entre les feuilles, plusieurs bourgeons, à peu près de la grosseur du bras, de chacun desquels pend une sorte de grappe, composée de dix, douze ou quinze cocos. La premiere enveloppe de ces fruits est fort polie, fort tendre, & d'un beau verd; mais elle jaunit, & se raffermir un peu en vieillissant. La seconde enveloppe, est une coquille dure, compacte, de l'épaisseur d'un pouce: on en fait de petits vases, des poires à poudre, & d'autres menus ouvrages. Elle renferme une liqueur claire, agréable & rafraîchissante. On en trouve quelquefois une chopine dans un seul coco. A mesure que le fruit mûrit, une portion de cette eau se change en une substance blanche & molle, qui a le goût de la crème. Lorsqu'il est parfaitement mûr, il n'y reste

que très-peu d'eau , & la liqueur venant enfin à se dessécher , il s'en forme une espèce d'amande , ou plutôt de grosses noix , aussi fermes que la chair des noisettes , dont elle a le goût & la blancheur. En la pressant dans un moulin , on en tire une huile qui , lorsqu'elle est récente , égale en bonté celle des amandes douces , & qui , en vieillissant , contracte l'amertume & l'odeur forte de l'huile de noix. C'est la seule huile dont l'usage soit connu aux Indes. Le marc qui reste dans le pressoir , sert à nourrir les bestiaux & la volaille , & même quantité de pauvres gens , dans les années stériles.

Le Cocotier produit trois fois l'année , de nouveaux bourgeons & de nouveaux fruits. La grosseur des cocos , en y comprenant les deux enveloppes , est à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent peut les détacher de leur tige , & qu'ils tombent quelquefois d'eux-mêmes dans leur maturité , il seroit très-dangereux de s'asseoir sous ces arbres , qui n'offrent d'ailleurs qu'un foible abri contre les ardeurs du soleil.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait distiller une liqueur blanche, qu'on recueille dans un vase attaché à leur extrémité. On l'appelle *Tari*. C'est une liqueur assez agréable, qui tire sur le goût de nos vins doux, & qui est capable d'enivrer. Il faut la recueillir avant le lever du soleil, & la boire dans sa fraîcheur; car elle s'aigrit d'un jour à l'autre, & elle forme alors une espèce de vinaigre appelé *Sori*. En la distillant dans sa plus grande force, & en la faisant passer trois fois par l'alembic, on en tire une eau-de-vie très-spiritueuse. Si on la fait bouillir avec un peu de chaux vive, on en fait une espèce de sucre fort blanc, mais qui n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. Les Indiens l'appellent *Jagara*, & s'en servent pour faire leurs confitures. Les arbres, dont on exprime cette liqueur, ne portent aucun fruit, parce qu'elle est le suc dont les noix se forment & se nourrissent.

Dellon regarde, avec justice, le Cocotier, comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la nature. On peut, dit-

il, trouver dans ce seul arbre, sans autre secours, de quoi construire, équiper de tous ses agrès, & charger un navire; de quoi bâtir & meubler une maison, & de quoi nourrir & vêtir ceux qui l'habitent. En effet, son bois est propre à toutes sortes de constructions. Ses feuilles, larges & épaisses, servent à couvrir les maisons, & résistent pendant plusieurs années aux injures de l'air. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui se transportent dans toute l'Asie; & le cœur des feuilles, qui est aussi gros que la jambe, sert à brûler. La première écorce des cocos, lorsqu'elle est encore tendre, produit d'autres filamens, dont on peut fabriquer plusieurs genres d'étoffes, toutes sortes de cordes, & même des cables pour les plus grands navires. Pour rassembler ici toutes les propriétés de cet arbre, observons, avec Dellon, qu'il fournit à l'Inde un fruit délicieux; une liqueur qui supplée au vin, & qui est très-saine; un aliment qui engraisse les bestiaux, & qui nourrit les pauvres dans les tems de stérilité; toute l'huile dont on

assaisonne les viandes, & qui se brûle dans les lampes; plusieurs genres d'eaux-de-vie & de liqueurs fortes; du vinaigre, du miel, du sucre, du papier, du charbon pour les forges, des matieres propres à filer, des bois pour toutes sortes de constructions, des vases, des meubles & des ustensiles de toute espece. Ainsi les plantations de cocotiers sont un des meilleurs revenus qu'on puisse avoir dans l'Inde. On n'en trouve nulle part de plus beaux, ni en plus grand nombre, que sur la côte de Malabar.

L'Ananaseira, ou Ananas; l'Angolam.

La premiere de ces plantes est une des plus agréables productions de l'Inde. Elle croît aussi dans plusieurs contrées de l'Afrique & de l'Amérique, & quelques curieux la cultivent en Europe avec succès. Son fruit a une forme pyramidale, & des feuilles pointues, qui lui donnent quelque ressemblance avec l'artichaut. Sa mesure commune est une palme de long, & une demi-palme

de diametre. Sa chair, qui a l'odeur du musc, est ferme, nuancée de jaune & de blanc, d'un goût acide, mais agréable, sur-tout lorsqu'on y mêle un peu de sucre. Les Indiens sont passionnés pour ce fruit. Son acidité est telle, qu'un couteau qu'on y laisseroit l'espace d'un jour, en perdrait tout-à-fait sa trempe. Il est d'ailleurs fort sain. La plante qui le produit n'est qu'une sorte de buisson.

L'Angolam est un arbre de la première grandeur, qui croît sur les montagnes & parmi les rochers. On assure que sa hauteur ordinaire est d'environ cent pieds, & qu'il en a douze de circonférence. Il produit des fruits semblables à ceux du cerisier, mais qui se conservent beaucoup plus longtemps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la royauté, parce que ses fleurs s'arrangent autour de ses branches en forme de diadème. Sa racine tue les vers qui s'engendrent dans le corps, & passe pour un excellent spécifique contre les humeurs flegmatiques & bilieuses, contre l'hydropisie, contre la morsure des insectes venimeux.

L'Areka & le Bétel.

J'ai parlé tant de fois de ces deux plantes , qu'il me reste peu de chose à en dire. L'Areka est un fruit de la forme & de la grosseur d'une petite noix , couvert d'une peau verte , sans autre enveloppe , c'est-à-dire , sans bois. L'arbre qui le produit a la tige fort droite & fort élevée , mais si menue , que son bois n'est propre qu'à faire des mâts & des vergues pour des bâtimens d'un port médiocre. Ce fruit , lorsqu'il est récent , contient une matiere blanche & visqueuse , dont la vapeur est si forte , qu'elle enivre ceux qui n'y sont pas accoutumés : mais cette ivresse dure peu. Dans la suite l'Areka perd cette mucosité , & n'enivre plus. Le Bétel est la feuille d'un arbrisseau rampant comme le lierre. Son goût est aromatique. Elle est naturellement verte ; mais on a trouvé le secret de la blanchir , lorsqu'elle est détachée de l'arbre , en l'arrosant de beaucoup d'eau ; ce qui lui donne un goût plus agréable & plus fin. Le Bétel & l'Areka se mâchent ensemble , en

y mêlant une petite portion de chaux éteinte. Ce mélange, qu'on appelle simplement Bétel, rougit la salive, la langue & les lèvres, noircit l'émail des dents, laisse dans la bouche une odeur agréable, purge les flegmes, & fortifie l'estomac. Chez les personnes de quakité, on ne présente jamais que des feuilles de Bétel parfaitement blanches, & l'on ajoute aux autres drogues un peu de cardamome ou d'ambre gris.

L'Ateira.

Cet arbre est de la grandeur du pommier. Ses feuilles sont petites. Son fruit, que les Portugais ont nommé *pomme de canelle*, peut-être parce qu'ils lui ont trouvé l'odeur de ce bois, ressemble à la pomme de pin. Il a la peau verte, la chair blanche, mêlée de pépins noirs, & d'une substance si molle, qu'on la mange avec la cuillière. Sa véritable odeur est celle de l'ambre & de l'eau rose mêlés ensemble. Il est dans sa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le Bambou, ou Mambou.

Nous ne parlons ici de cet arbre ; que pour observer que , sur les côtes de Malabar & de Coromandel , on trouve dans ses jointures une matière blanche & coagulée , que les Indiens nomment *Sucar Mambou* , c'est - à - dire , Sucre de Mambou. Les Persans & les Arabes lui donnent le nom de *Tabaxir* , qui signifie jus blanc. Ses vertus médicinales sont si estimées , qu'on le vend ordinairement au poids de l'argent. Dans la plupart des autres contrées de l'Inde , les Bambous n'ont point cette substance.

L'Arbre sensible.

Il doit ce nom à une propriété très - remarquable. Dès qu'on le touche , son fruit s'enfle & s'agite. Schouten raconte qu'étant un jour assis sous un de ces arbres , avec quelques autres Européens , ils eurent à peine touché à son fruit , qu'il commença à s'enfler & à s'ébranler sensiblement , & à faire plusieurs sauts.

L'Arbre de Benjoin.

Le Benjoin est une gomme d'une très-agréable odeur, qui découle naturellement d'un grand arbre touffu, dont les feuilles ressemblent à celles du limonier. C'est une sorte d'encens, que les Arabes nomment *Lou*, & qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, soit à cause de l'excellence de son parfum, soit pour ses usages dans la Médecine. Quoique cette gomme coule naturellement de l'arbre, on ne laisse pas d'y faire des incisions, pour en tirer une plus grande abondance. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur Benjoin, qui est noirâtre. Les vieux ne produisent que le blanc, qui est bien moins estimé.

Le Camphrier.

C'est un arbre assez commun dans l'Indostan. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier. Ses fruits sont des baies, composées, comme le fruit de chêne, d'un calice, & d'un petit gland qui renferme une semence huileuse.

leuse de la grosseur d'un grain de poivre. Leur couleur est d'un pourpre foncé. En faisant bouillir le bois, les feuilles, les fruits & les racines de cet arbre, on en tire une espèce de camphre artificiel, dont les Indiens font beaucoup de cas, mais qui n'a rien de comparable à celui de Borneo.

Le Dutroa, le Talassa, le Cumuc.

Le Dutroa est une plante qui croît en arbrustes dans les lieux incultes. Ses feuilles sont pointues, dentelées & blanches. Lorsqu'elles tombent, elles font place à une touffe ronde, qui naît au sommet de l'arbre, & qui porte une graine. On assure que cette semence, mêlée dans de l'eau, dans du vin, ou dans les alimens solides, & prise dans une certaine quantité, cause un vertige subit, qui se déclare par des ris immodérés, ou par des cris affreux, & qui conduit en peu de tems au tombeau. Si l'on en prend moins, on tombe dans une stupidité absolue, ou dans un profond sommeil. Cet état dure douze ou quinze heures. On ajoute que

les femmes libertines ont recours à ce dangereux artifice , pour endormir leur maris ou leurs gardiens.

Le Talassa ne produit ni fleurs ni fruits ; mais ses feuilles confites dans le vinaigre , servent d'assaisonnement pour les viandes. Les Indiens les mangent vertes , pour s'exciter à la volupté. Le Cumuc est un arbrisseau rampant , & qui a besoin d'appui , comme le lierre. Son fruit croît par grappes , comme le raisin , dans les lieux incultes , & chaque grain a sa queue particulière. On le regarde comme un spécifique contre tous les maux de poitrine. Les Mores lui attribuent les mêmes vertus qu'au Talassa , pour provoquer aux plaisirs sensuels.

Le *Bananier*. Le *Figuier d'Inde*.

Le Bananier des Indes orientales , est moins un arbre qu'une plante assez tendre , de la nature des roseaux , grosse comme le bas de la cuisse humaine , & haute de quinze à vingt palmes. Ses feuilles ont environ quatre palmes de largeur , & servent aux Indiens de plats & d'as-

fiettes. Elles servent aussi de papier , sur lequel on écrit. La tige produit depuis soixante jusqu'à cent Bananes ; mais elle ne rapporte qu'une fois. Lorsqu'on a cueilli son fruit , on la coupe par le pied , & l'on en voit bientôt sortir un rejetton. Les Bananes sont de deux espèces. Les unes ont la longueur d'une palme , avec la rondeur & la grosseur d'un œuf. On les nomme *Bananes à rôtir* , parce qu'on les cuit au feu , en y mêlant un peu de sucre & de canelle. Leur poulpe est roussâtre , & remplie de pépins noirs qui se mangent aussi. On les cueille encore vertes , & on les laisse jaunir & mûrir dans les lieux propres à les conserver. C'est un fruit très-nourrissant , quoique naturellement froid. Les Bananes de la seconde espèce s'appellent *Bananes de jardin*. On les mange crues , parce qu'elles sont plus douces , plus chaudes , & de meilleur goût que les autres. Leur grosseur est un peu moindre ; mais elles ont les mêmes semences , & elles mûrissent dans le même tems.

L'arbre que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde* , n'a rien de commun avec le *Figuier d'Europe* ,

& ressemble plutôt à nos noyers, dont il a les feuilles. Il pousse un petit fruit, que les Indiens brûlent, pour en tirer une gomme noire dont on se sert, au lieu de poix, pour noircir les navires. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'est que ses branches, après avoir poussé en hauteur vers la cime, où elles produisent quelques rejettons, se courbent ensuite jusqu'à terre, & y jettent plusieurs racines, d'où il se forme d'autres arbres, qui couvriroient en peu de tems tout un pays, si l'on n'avoit soin de les détruire. Son bois n'est bon qu'à brûler.

Le *Plantin*.

Ce que nos Relations ordinaires appellent *Plantin* ou *Platane* de l'Inde, est un arbre qui ressemble beaucoup au Bananier, mais dont le fruit est une fois plus gros & plus long. Quelques voyageurs l'appellent le *Roi des fruits*, & le préfèrent au Coco même. L'arbre qui le produit n'a communément que dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. « En sortant de ter-

re il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres, entre les premières; de sorte que si celles-ci regardent le Nord & le Sud, celles-là poussent à l'Est & à l'Ouest. Peu après il en produit deux encore, qui sont suivies par d'autres, dans le même ordre, jusqu'à ce qu'il se forme au sommet de l'arbre une forte tige, de la longueur & de la grosseur du bras, environnée de huit ou dix feuilles.

Les premières feuilles de cet arbre n'ont pas plus d'un pied de long, sur un demi-pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt. Mais à proportion que le tronc s'élève, leur volume augmente; & lorsque l'arbre est dans sa perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un pied & demi de large. Leur tige est alors de la grosseur du bras. A mesure que les vieilles feuilles tombent & disparaissent, il en renaît de nouvelles, qui entretiennent l'arbre dans une perpétuelle verdure; avantage commun à presque tous les arbres de l'Inde. Les différentes tiges qui sortent du

tronc, paroissent former sur le corps de l'arbre, dans l'endroit où elles naissent, plusieurs peaux épaisses, qui croissent les unes sur les autres. La tige qui croît au sommet, & qui sort du cœur de l'arbre, est plus dure & plus forte qu'aucune autre partie du tronc. C'est autour de cette tige que viennent premièrement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse saucisse, & le fruit qu'elle renferme n'est pas plus dur que le beurre ne l'est en hiver. Son goût est très-délicat. Il se fond dans la bouche, & il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pépins. » C'est Dampier qui nous donne cette curieuse description.

Les Indiens font rôtir ce fruit, & le cuisent à l'eau, lorsqu'il est encore verd, & le mangent au lieu de pain avec de la viande & du poisson. Les Anglois établis dans l'Inde en composent une pâte, qu'ils font bouillir en forme de *Pouding*. Le même fruit,

Infusé ou pressé dans l'eau, rend une liqueur agréable & très-nourrissante, mais qui ne se conserve que vingt-quatre heures. Enfin on tire de l'écorce du Platane Indien, de longs filamens, d'une grosseur égale, qui se détachent facilement d'un bout du tronc à l'autre, & dont on fabrique à peu de frais de gros draps. Les habitans de l'Isle de Mindanao ne portent point d'autres habits.

L'Arbre au Godron.

C'est ainsi que les Européens appellent un arbre d'où coule une gomme naturelle, qui sert aux mêmes usages que le godron. Son tronc a trois ou quatre pieds de diamètre. La manière de tirer cette gomme, est d'inciser l'arbre horizontalement jusqu'au milieu du tronc, & d'y faire ensuite de biais une entaille, au-dessus de la première incision, jusqu'à ce qu'on la rencontre. On creuse à côté de l'endroit où les deux incisions se réunissent, une espèce de bassin, capable de contenir une pinte ou deux de liqueur. Le suc tombe pendant quelques mois dans ce ré-

servoir , qu'on vuide tous les jours ; après quoi l'arbre ne fournit plus de gomme. Malgré les profondes blessures qu'on lui a faites , il ne laisse pas de se rétablir avec le tems.

Le *Durion* & le *Jaqueira*.

Le premier de ces arbres a la hauteur de nos pommiers. Son fruit est à peu près de la grosseur d'une citrouille , & ne croît qu'au tronc , ou aux grosses branches qui en sont les plus voisines. Il est couvert d'une écorce épaisse & forte , verte dans sa primeur , & jaune dans sa parfaite maturité. On ne le mange que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Ce fruit est naturellement partagé en plusieurs côtes , dont chacune contient de petites cellules , qui renferment une poulpe blanche comme du lait , & que les Indiens trouvent aussi délicate que la meilleure crème. Les Européens n'en portent pas d'abord un jugement aussi avantageux ; mais l'habitude y fait trouver un goût exquis. Il faut le manger frais , car il se corrompt après un jour ou deux. Son odeur est très-agréable. Sa poul-

pe renferme plusieurs pépins, de la grosseur d'une fève, qui se mangent grillés, & qui ont le goût de la châtaigne.

Le Jaqueira est de la grandeur du laurier. Ses feuilles & son écorce sont mêlées de jaune & de verd. Son fruit, appelé *Jaca*, est encore plus gros que le Durion. Un seul fait la charge d'un homme. Il croît sur le tronc de l'arbre, ordinairement vers le pied, les branches n'étant pas assez fortes pour soutenir un si grand poids. Sa chair est jaune, d'un goût très-doux, mais moins délicate que celle du Durion. Elle a aussi des pépins, qu'on fait griller & qu'on mange comme des marons. La saison de ces fruits est depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre.

L'*Indigo*.

C'est une plante qui croît en buisson. Les Indiens l'appellent *Anilnil*, *Aner-nelli*, *Gali*, &c. La plupart des Européens lui donnent le nom d'*Indigo*, parce que c'est dans l'Inde qu'ils l'ont originairement connue. L'arbruste s'élève jusqu'à la hauteur d'un homme. Il pousse de petites

Hist. des Voyag. Ibid. Salmon, ubi supra.

branches, semblables à celles du gro-seiller, mais sans piquans. Ses feuilles approchent de celles des panais jaunes. Ellès sont vertes, tant qu'elles sont petites, & elles prennent ensuite une belle couleur violette, qui tire sur le bleu. Chaque petite tige en porte trois. La fleur ressemble à celle du chardon, & la graine à celle du fenegré, qui est une espece de treffle.

Cette plante se plaît dans les lieux élevés, & dans un terrain sec & sablonneux. Un tiers de craie, & deux tiers de sable, sont l'heureux mélange qui contribue à sa fertilité. On ne l'arrose que rarement. Il faut labourer trois ou quatre fois le terrain qu'on lui destine. On y répand ensuite les semences. Lorsque la plante est haute de quatre doigts, on bêche la terre qui l'environne. Quand les feuilles & les fleurs commencent à pousser, & quand l'arbrisseau a deux ou trois pieds de hauteur, on le coupe à cinq ou six pouces de terre, pour recueillir l'Indigo. L'usage des Indiens est de le couper trois fois l'année. La premiere récolte est, sans comparaison, meilleure
que

que les deux autres, & la seconde est préférable à la troisième. Après la dernière coupe on déracine la plante & on la brûle. Quand la terre a produit trois ans de suite, elle a besoin d'une année de repos.

Il y a différentes méthodes de préparer l'Indigo. Les uns mettent les branches coupées dans un terrain sec & uni, & les battent, pour en détacher les feuilles & les graines, qu'ils étendent ensuite sur des nattes. On les laisse pendant vingt-cinq jours dans cet état, & l'on a soin de les couvrir. Après cela on les met dans de grandes chaudières, dont elles occupent la moitié : le reste se remplit d'eau. On les remue avec force, & on les expose pendant quatre heures au soleil le plus ardent. Cependant les feuilles se gonflent, & déposent une écume violette. On passe alors dans d'autres chaudières, beaucoup plus grandes, au travers d'un linge très-fin, l'eau imprégnée de cette première teinture ; & l'on presse le marc dans le même linge, pour en exprimer tout l'Indigo, en versant par intervalle de l'eau dessus, jusqu'à ce qu'elle ne prenne aucune

teinture. Ceux qui sont employés à ce travail ont la précaution de mettre un linge devant leur visage , & de tenir les conduits de la respiration bien bouchés , ne laissant au linge que deux petits trous , vis-à-vis des yeux. Ils boivent du lait chaque demi-heure. Malgré tous ces préservatifs, la vapeur subtile de l'Indigo les pénètre , & leur salive est bleuâtre pendant quelque tems. On a même observé que si l'on met un œuf le matin proche du lieu où l'Indigo se tamise , on le trouve le soir tout bleu en-dedans lorsqu'on le casse.

Après avoir battu long-tems , & à plusieurs reprises , ces eaux filtrées , on les laisse reposer pendant plusieurs jours , en couvrant les chaudières d'une toile. L'eau se clarifie par degrés , & se dépouille de toutes les parcelles d'Indigo , qui descendent au fond. On la fait alors écouler par plusieurs ouvertures pratiquées dans les chaudières. La lie qui reste , après avoir séché au soleil & dans le sable , forme une pâte ferme , qu'on divise en petites masses , de différente figure , les unes arrondies par le haut &

plattes par le bas , comme un œuf de poule coupé en deux , les autres également plattes comme de petits gâteaux. C'est la dernière opération de ce long travail.

D'autres , au lieu de faire tremper les feuilles dans des chaudières , les mettent dans de grands bassins , faits d'une sorte de chaux aussi dure & aussi polie que le marbre. Leur circonférence est de quatre-vingts à cent pas. On les remplit à moitié d'eau saumache , & l'on y jette les feuilles qu'on a fait sécher au soleil , après les avoir séparées de leurs petites branches. On les remue souvent dans l'eau , jusqu'à ce qu'elles se réduisent en une espèce de limon , ou de terre grasse. On laisse reposer le tout pendant quelques jours , & lorsque le dépôt est assez fait , on laisse écouler les eaux du bassin , en débouchant les trous pratiqués exprès dans sa circonférence. La vase qui s'arrête au fond se met dans des corbeilles. On la pétrit ensuite , & l'on en forme différentes masses , qu'on fait sécher au soleil.

L'Indigo est une production assez commune dans l'Indostan. Il en vient

beaucoup dans le territoire de Surate, dans le voisinage d'Agra, dans le canton de *Raout*, dans plusieurs endroits de la province de Bengale, sur les terres de Golkonde, & sur toute la côte de Coromandel. Le plus estimé est celui qu'on recueille dans les territoires de *Biana*, d'*Indoua*, & de *Corfa*, à une ou deux journées d'Agra. Il faut du discernement dans l'achat de cette marchandise. Car, outre que la qualité met une grande différence dans les prix, il arrive souvent que les Indiens l'altèrent par divers mélanges,

Le *Makarekau*,

C'est un arbre remarquable par la hauteur de son tronc, par la beauté de ses fruits, & par la disposition singulière de ses nombreuses racines, qui étant presque entièrement hors de terre, le font paroître comme suspendu sur des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Les Indiens ont coutume de couper une partie de ces racines, dont le bois est fort uni, & n'en laissent ordinairement que quatre pour soutenir l'ar-

DES INDIENS: 57

bre, qui en repousse bien-tôt de nouvelles. Ses fleurs sont blanches, toujours doubles, d'un parfum agréable, fort grosses, & de la longueur d'un pied. Ses feuilles ont cinq ou six pieds de long, & neuf pouces de large. Elles sont si épaisses qu'on les divise en plusieurs pellicules, sur lesquelles on écrit avec de l'encre, comme sur du parchemin. Son fruit est rond, de couleur incarnate, & de la grosseur d'une citrouille. La poulpe ne se mange point, mais elle est remplie de pignons d'un excellent goût. Le bois de l'arbre est humide, poreux & cassant; qualités qui ne permettent pas d'en tirer un grand usage.

La Molucane.

Cette plante, ainsi nommée parce qu'elle vient originairement des Isles Moluques, croît communément à la hauteur de trois ou quatre pieds, & s'élève quelquefois jusqu'à sept. Sa tige est menue, un peu creuse, tendre & foible. Elle jette beaucoup de rameaux qui proviennent lorsqu'on les laisse ramper; de sorte qu'une seule

plante occupe quelquefois un grand espace. Ses feuilles sont dentelées & d'un beau verd. Sa fleur est jaune. Cette plante croît dans les lieux humides, & dans les terroirs fertiles. Sa seconde écorce & ses feuilles sont d'un grand usage dans la médecine, & guérissent les blessures & les ulcères les plus invétérés; c'est pourquoi les Indiens la nomment dans leur langue *le remède des pauvres, & la ruine des Médecins.*

Le Pin sauvage.

Les Européens lui ont donné ce nom, parce qu'il produit des fruits assez semblables à nos véritables pommes de pin, mais beaucoup plus gros. Ses feuilles sont si épaisses, si longues, & si serrées, qu'elles retiennent l'eau des pluies, jusqu'à la quantité d'environ deux pintes. Ceux qui veulent se désaltérer y enfoncent un couteau, un peu au-dessus de la racine, & en font sortir l'eau. C'est ce que cet arbre offre de plus particulier.

Le Poivrier.

C'est un arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du lierre. Sa tige est si foible, qu'elle a besoin d'être placée au pied d'un mur ou d'un arbre, ou contre des cannes qui lui servent d'appui. Ses feuilles ont l'odeur aussi forte, & le goût aussi piquant que la graine même. Il ne croît que dans les terres grasses, & sa culture demande beaucoup de soin, sur-tout les trois premières années, pendant lesquelles il faut nettoyer & sarcler toutes les herbes, qui croissent en abondance autour de sa racine. On ne le sème point, mais on le plante, & il faut choisir de bons rejets. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité, & les deux qui suivent sont très-abondantes : tel arbrisseau produit alors jusqu'à six & sept livres de poivre. Dans les trois années qui succèdent, la récolte diminue d'un tiers, & l'arbre va toujours ensuite en dégénéral, de manière qu'après la douzième année il ne rapporte plus rien.

Lorsque le Poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise point à cette plante, à qui le soleil est plus nécessaire qu'à toute autre. Il faut aussi, lorsque les grappes sont formées, leur donner quelque petit soutien, dans la crainte que leur poids n'entraîne la tige principale qui est fort tendre. La distance entre les plantes doit être telle, qu'on puisse tourner à l'entour sans les endommager. Lorsqu'on a cueilli leur fruit on les émonde par le haut, pour empêcher qu'elles ne s'élèvent trop. Sans cette précaution, elles porteroient moins de fruit l'année d'après.

Le Poivrier pousse d'abord des fleurs blanches, qui paroissent ordinairement en Avril. Il sort ensuite de leur bouton de petites grappes, semblables à celles du groseiller, & dont chacune est couverte de trois feuilles. Les premiers grains sont verts, mais à mesure qu'ils mûrissent ils deviennent d'un rouge très-vif. Quand ils sont dans leur parfaite maturité, ce qui arrive communément en Décembre, on coupe les grappes,

on les fait sécher au soleil , & l'on en sépare les grains , qui se lavent dans plusieurs eaux avec du sable ; & qui dépourvus alors de leur pellicule rouge deviennent tels que nous les voyons.

Le poivre qui croît dans le continent de l'Inde n'est nullement comparable à celui qu'on recueille à Ceylan , aux Mohuques , & dans d'autres Isles dont nous parlerons. On en tire beaucoup de la côte de Malabar , & des terres de Visapour. Le poivre long , dont la graine vient dans une gousse , est fort commun dans les Etats du Grand-Mogol.

Le Tamarin.

Cet arbre se distingue entre tous les autres par sa grandeur & par sa majesté. Son tronc est uni & fort droit. Ses feuilles sont d'un beau verd , & produisent le plus agréable ombrage. Il croît abondamment dans les forêts. Il fait l'ornement des cours, des jardins , des places publiques , & des grandes routes , où il sert d'abri contre les ardeurs du soleil. Il produit des fleurs assez semblables à celles

58 HISTOIRE

des pêchers ou des amandiers, mais d'un goût amer. Son fruit est oblong, un peu courbé, enveloppé dans une gouffe de la longueur du doigt, qui est d'abord verte, & qui devient ensuite grise. Au coucher du soleil ce fruit se retire sous les feuilles, & reparaît le matin pour recevoir ses rayons. Chaque gouffe contient trois ou quatre petites fèves, dont la couleur tire sur le brun, & qui sont environnées d'une substance moëlleuse, un peu gluante, & d'un goût fort aigre. On se sert de ces fruits pour assaisonner les viandes; on les sale; on les met dans le sucre, après les avoir pétris ensemble, & l'on en fait des confitures, qui se transportent dans toutes les régions de l'Asie. Elles ont un goût aigrelet, qui les rend fort agréables. On leur attribue la vertu de calmer & de purifier le sang, & leur usage est très-commun dans la Médecine.

Le Cotonnier. Le Pagna.

La plante qui produit le coton croît ici de deux manières, tantôt en arbrisseau, tantôt en herbe rampant.

re. Le Cotonnier de la premiere espece est de la grandeur du rosier. Ses feuilles ressemblient à celles de l'érable : ses fleurs sont jaunes, & de la grosseur des roses. Quand la fleur est tombée , les boutons grossissent , & produisent un fruit de forme ovale , gros comme une noix , enveloppé dans une coque , dans laquelle on trouve cette espece de laine blanche & délicate qui s'appelle *Coton*. Ces arbustes ne produisent que trois ou quatre ans de suite , après quoi on les arrache , & l'on en plante d'autres. Les Indiens recueillent soigneusement la graine qui se trouve mêlée parmi les flocons , & la sèment en terre pour se procurer de jeunes plants.

Les Cotonniers rampans ont la forme d'une jeune vigne sans appui. Leur tige , dont l'écorce est roussâtre & fort ridée s'élève à deux pieds de terre , & pousse plusieurs petites branches , qui se garnissent de feuilles à peu près semblables à celles de la vigne , mais un peu plus petites.

Les fleurs tirent sur le jaune , avec un peu de rouge vers le milieu , & s'épanouissent en rayons. Les fruits

sont de la grosseur d'une petite pomme. Le coton qu'on tire de ces tiges rampantes est bien plus estimé que celui des cotonniers qui croissent en arbustes.

Le *Pagna*, arbre de la première grandeur, & qui n'a rien d'ailleurs de la forme du Cotonnier, produit une substance blanche & filandreuse, qui peut passer pour une espèce de laine. Elle est divisée en filets fort menus, & renfermée dans une gaine fort dure, large d'un doigt, & longue d'une palme. Cette matière ne se file point; mais on en fait des couffins & des matelats.

Le Mangostan, & le Manguera.

Il ne faut pas confondre ces deux arbres, dont les qualités & les productions sont très-différentes. Le Mangostan porte un fruit assez semblable à la grenade, mais beaucoup plus petit, dont l'écorce est d'un rouge obscur, & la pulpe d'un cramoisi foncé. Ce fruit, qui porte le même nom que l'arbre, est partagé en trois ou quatre cellules, qui se séparent facilement, & qui contiennent un

jus rafraîchissant , dont le goût est exquis. Chaque cellule renferme un petit noyau noir.

Le Manguera , qui porte le fruit que les Indiens appellent *Mangue* , ou *Mangoué* , a la hauteur & la forme d'un grand poirier , mais les feuilles plus grandes & plus souples. Son fruit, naturellement pesant , pend à l'arbre par une queue , qui n'a pas moins d'un pied de long. Son écorce est verte , & sa poulpe d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs espèces , dont le goût est différent , mais si exquis , que quelques voyageurs préfèrent cette production de l'Inde aux meilleurs fruits de l'Europe. Les Mangues mûrissent ordinairement dans le cours d'Avril , de Mai & de Juin. L'usage est de les cueillir un peu verds. On les confit au sucre ; on les marine au vinaigre , & l'on en fait une espèce de salade , nommée *Achar* , qui fait les délices des Banians & des Mores.

Le *Sagumanda*. Le *Rima*.

N'oublions pas ces deux arbres ; qu'on doit mettre au rang des plus utiles présens de la nature , puisqu'ils

servent à la nourriture des hommes ; & que plusieurs habitans de l'Inde n'ont pas d'autre pain. Le Sagumanda est un arbre dont le tronc est fort gros , & dont la hauteur est médiocre. Son écorce & son bois sont durs , quoique très-mince. Son tronc renferme une moëlle blanche , appelée *Sagu* , semblable à celle du sureau. On coupe l'arbre , on le fend par le milieu , on en tire toute la moëlle , qu'on jette dans une grande cuve , & qu'on bat avec un pilon de bois. Quand elle est bien pulvérisée , on la passe dans un linge , sur lequel on jette beaucoup d'eau , pour entraîner les parties les plus déliées de sa substance , dont on fait ensuite une espece de tourteaux ou de galettes , d'un goût excellent. Dans plusieurs endroits , on se contente de raper la moëlle de ces arbres , de la laisser tremper dans l'eau , de la pétrir , & de faire sécher au soleil les pains qu'on en compose. Ils sont aussi durs que le biscuit de mer. Ce n'est pas la seule utilité de cet arbre : on en tire une liqueur agréable & douce , appelée *Saguar* , qui , dans quelques quartiers de l'Inde , est la boisson ordinaire des hommes. Voici

la méthode qu'on observe pour la recueillir. On coupe une des plus grosses branches du tronc, & l'on applique à l'endroit de l'incision une canne creusée, qui sert de réceptacle à la liqueur. Elle coule en abondance pendant toute la saison.

Le Rima est un autre arbre dont on compose une espèce de pain. Sa tête est large & touffue; les feuilles sont noirâtres. Son fruit, presque rond, a la forme & la grosseur d'un petit pain. On le cuit au four, où son écorce se grille, & devient aussi noire que de la croûte brûlée. On ôte cette surface, & l'on découvre une peau mince & tendre, qui sert d'enveloppe à une poulpe de fort bon goût, aussi blanche que la mie du meilleur pain. L'arbre qui produit cette manne précieuse, n'est connu que dans les Îles Mariannes.



ARTICLE IV.

Animaux , Végétaux , Drogues , & productions minérales de l'Indostan.

Bœufs.

LES Bœufs de l'Indostan sont , en général , moins gros , mais bien plus agiles que ceux d'Europe. Ils servent de monture aux hommes ; ils portent des fardeaux ; ils tirent la charrue. On les attelle à toutes sortes de voitures , aux carrosses même. Les Indiens ont coutume de leur couper les cornes , pour les gouverner plus facilement.

Chameaux.

Salmon, *ubi*
suprà.

Les Chameaux servent aussi au transport des marchandises & des bagages. Ces animaux n'ont le pied ferme , que dans les lieux secs & sablonneux. On assure que dans les plus longs voyages , ils ne s'arrêtent jamais pour satisfaire les besoins naturels , & qu'ils peuvent résister pendant quarante jours à la faim & à la soif , sur-tout lorsqu'ils sont en chaleur.

Eléphants.

Les Eléphants ne sont pas ici de la même grosseur , que dans la partie de l'Inde qui est au-delà du Gange.

Les plus grands n'ont que dix à douze pieds de hauteur. Un enfant est capable de les conduire. Leur trompe leur sert de main. C'est avec cet instrument qu'ils puisent de l'eau, & qu'ils prennent tous les alimens qu'on leur présente. S'ils en frappent quelque animal, ils le renversent, & lui brisent les os. Ils nagent fort long-tems sans se fatiguer, tenant hors de l'eau leur trompe, qui leur sert à respirer. Lorsqu'ils s'accouplent avec les femelles, ce qui ne leur arrive jamais que dans les bois, ils éprouvent une violente transpiration, qui couvre leur corps d'une sueur abondante, dont l'odeur est très-forte. Il seroit très-dangereux de les surprendre dans cette action, tant la nature semble avoir inspiré de pudeur à ces animaux. Quoiqu'ils craignent naturellement le feu, on les accoutume à marcher à la guerre, & à porter d'assez gros canons, qu'on décharge sur leur dos, sans qu'ils témoignent la moindre frayeur. La piece est sur un affût, & le tour s'attache avec de grosses cordes à une espece de bât placé sur le dos de l'éléphant. Le Canonier est derriere, avec ses boulets, sa pou-

dre , les mèches & les autres instrumens. C'est tout ce que j'observerai ici touchant ces animaux (1).

Buffles, Les Buffles sont très-communs dans
moutons, &c. l'Indostan. Ils fournissent quantité de lait ; mais leur chair est dure & insipide. Leur peau est un cuir très ferme , dénué de poils. Ils sont plus robustes que les bœufs , mais moins ardens au travail. Les moutons des parties méridionales ont le corps maigre & décharné , les jambes longues , & le poil de l'échine roux. Dans les contrées septentrionales , ils sont plus gros , & leur toison est assez belle , quoiqu'ils ne soient nullement comparables à ceux de Tartarie & de Perse. Les Chevreaux & les Porcs ne sont pas rares , & leur chair est fort délicate. On trouve aussi dans l'Inde des Cerfs , des Daims , des Lievres , des Loups , des Léopards , des Lions , des Tigres , & quelques animaux particuliers , tels que l'Adive , la Civette , le Tigre royal , &c. Le Lecteur peut se rappeler leur description (2) Le nombre
singes. des Singes ne se peut exprimer. Les

(1) Rapprochez de cette description ce que j'ai dit au Tome III , page 180 & suiv.

(2) Tome IV , page 345 & suiv.

Tamarins, les Cocotiers, & d'autres grands arbres, sont leurs demeures ordinaires. La plupart de ces animaux sont ici d'un verd foncé. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Il y en a d'aussi grands que des lévriers, & d'assez forts pour attaquer un homme; ce qui ne leur arrive pourtant jamais, à moins qu'ils ne soient irrités. Ils sont même si peu farouches, qu'ils entrent familièrement dans les maisons, sur-tout dans celles des confituriers & des marchands de fruits, qui ont beaucoup de peine à les écarter.

J'ai parlé des Serpens monstrueux de Malabar. On en trouve d'aussi terribles dans le Carnate, dans le Visapour, à Golkonde, à Bengale, à Guzarate, & dans d'autres provinces Mogoles. Ovington en vit un à Surate, dans le comptoir des Anglois, qui dévora un oiseau de la première grandeur, avec ses plumes, & n'en fit qu'un seul morceau. C'étoit un serpent apprivoisé, de la nature de ceux que les charlatans promènent ici par les villes, & qu'ils font danser au son de quelques instrumens. Un sujet du grand Mogol ayant été con-

Reptiles.

vaincu d'avoir tué sa mere, l'Empereur le condamna d'être exposé à ces cruels animaux. Le criminel fut attaché nud à un pieu : on lâcha contre lui plusieurs serpens qu'on irrita. Il y en eut deux qui s'attacherent à ses cuisses, & qui le déchirerent cruellement. Dans cette horrible torture, il se plaignoit de sentir un feu brûlant qui le dévorait.

Dans les parties méridionales, les petits Rêptiles de tout genre sont si communs, qu'on évite de couvrir de nattes les planchers, de peur qu'elles ne servent de retraite à ces dangereux animaux. On y est aussi exposé aux importunités continuelles des Mouches, des Mosquites, & de toute espece d'insectes volans ou rampans. Pour voyager le jour tranquillement, & pour reposer la nuit, il faut avoir auprès de soi un esclave qui les écarte. Les Sauterelles font de terribles dégats dans les campagnes, qu'elles désolent quelquefois dans une seule nuit, ruinant les grains, les herbages & les plantations d'arbres. Elles vont ordinairement par grosses troupes, qui forment une nuée dont le ciel est obscurci. Leur vol est très-

Mouches,
rons, Mos-
quites, &c.

Sauterelles.

rapide, & elles traversent quelquefois de vastes mers, poussées apparemment par les vents.

Autant que ces animaux sont nuisibles, autant les Vers-à-soie ^{Vers-à-soie;} apportent-ils de commodité au pays. La chaleur du soleil les fait éclore ici presque dans toutes les saisons; & voici ce qu'on observe touchant la manière de les élever. Ceux qui naissent au mois de Novembre filent la meilleure soie, appelée *Aggovadbund*. Dès qu'ils sont sortis de l'œuf, où ils ont coutume de séjourner douze jours, on les étend sur des nattes, & on leur donne quatre fois le jour des feuilles de mûriers, coupées fort menu; ce qu'on continue pendant quatre jours. Le cinquième on ne leur donne point à manger. Les quatre jours suivans on garnit les nattes d'une grande abondance de feuilles, coupées en plus grands morceaux. Le dixième est un jour de diète. L'onzième & le douzième, on les laisse manger à leur appétit, en renouvelant toujours les feuilles quatre fois le jour. Les deux jours suivans on ne leur donne rien. Du quinze au dix-huit, on leur donne

Salmon;
ubi supra.

à manger quatre fois le jour , & cinq fois du dix-neuf au vingt-six. Ils ont alors plus de deux pouces de longueur. Vers le vingt-sept ils changent de couleur , & ils deviennent jaunes. On cesse de leur donner des feuilles , & ils commencent à fabriquer leur coque , qui est ordinairement finie le vingt-huit. Ils continuent à filer jusqu'au trente-septieme jour. Le trente-huitieme ils sortent de la coque par un trou qu'ils y font eux-mêmes. On les reçoit sur des nattes fraîches , & l'on ne conserve que ceux qu'on croit les plus propres à perpétuer l'espèce ; ce qui se connoît à la force de leur bourdonnement. On distingue à la grosseur les femelles des mâles , ceux-ci étant plus maigres , & celles-là plus grosses. On les laisse frayer ensemble pendant une nuit , ce qui suffit pour féconder les femelles , qui font leurs œufs le quarantieme jour. On jette alors tous les anciens vers , mâles & femelles , dont la vie n'a duré que cinquante-deux jours , douze dans l'œuf , & quarante dehors.

On s'occupe bien-tôt après des œufs de la nouvelle ponte , qui ont

coutume d'éclore au commencement de Janvier, quatorze jours après leur formation. Les vers qui en sortent, produisent la soie appelée *Mangbund*, dont la qualité est la moins estimée. Ils vivent quarante jours hors de l'œuf, comme les autres vers, & on les élève de la même manière. La ponte de Février succede. Les vers ne sont que huit jours dans l'œuf, & ne vivent que trente-deux jours après en être sortis. La soie qu'ils filent est appelée *Chitabund*, & tient le second rang parmi les soies du pays. Ils vivent jusqu'à la fin de Mars, & ils engendrent d'autres vers, qui travaillent dans le cours d'Avril. La soie qu'ils produisent n'est que de la cinquième qualité. On la nomme *Saukbund*. Leurs œufs donnent naissance à une quatrième race de vers qui filent dans le mois de Mai, & qui meurent au commencement de Juin. Leur soie, appelée *Afforiebund*, est immédiatement au-dessus de celle dont nous venons de parler. Ils font place à d'autres vers, qui travaillent jusqu'à la fin de Juillet. La soie qu'ils produisent est de la troisième.

me qualité. La saison des pluies interrompt pendant les deux mois suivans le travail de ces animaux industriels , & ils rapportent même assez peu en Octobre. Mais leur fécondité est extrême pendant les autres mois.

Poissons.

Dans l'espece des poissons , les *Albicores* & les *Bonites* m'ont paru remarquables. Leur chair est exquisite , & on les prend sans aucune peine en pleine mer , parce qu'ils suivent constamment les navires qu'ils rencontrent. Ils font la guerre au *Poisson-volant*, animal amphibie , qui nage dans l'eau & qui s'élève dans l'air. Sa longueur est celle du hareng , mais il est moins gros. Lorsqu'il est poursuivi , il prend son vol , & il se soutient tant que ses ailes sont mouillées. Lorsqu'elles se séchent , il tombe dans l'eau , & devient la proie des animaux qui le poursuivent. Ils ne le perdent jamais de vûe , lors même qu'il prend son essor dans l'air.

Ibid.

Les Dauphins sont moins communs dans les mers d'Asie , que dans celles d'Europe. Ils suivent les navires ,

res , comme les Albicores & les Bonites ; & ils vivent comme eux des immondices qu'on jette dans la mer. C'est un poisson de belle apparence. Il a le dos un peu vouté , le museau rond , & la gueule bien fendue. Ses écailles sont jaspées de plusieurs couleurs très-vives , qui s'éteignent néanmoins lorsqu'il est mort. Sa longueur ordinaire est de trois ou quatre pieds. Sa chair ressemble à celle du porc , & les matelots en mangent avec plaisir. On le prend avec un crochet à plusieurs pointes recourbées , attaché au bout d'une perche qui tient à une longue corde. Quelquefois on couvre l'hameçon de plumes , & on le laisse flotter sur l'eau. Le Dauphin , le prenant pour un véritable oiseau , se jette dessus pour le dévorer , & devient lui-même la proie du pêcheur.

Le Gange , ainsi que le Nil , nourrit une prodigieuse quantité de Crocodiles. Comme dans tous les lieux Crocodiles
du Gange. qu'il arrose , la dévotion des peuples est d'être ensevelis dans ses ondes , ces monstres subsistent de cette multitude de cadavres. Ils ont le corps d'une longueur démesurée , les écailles fort larges , les nageoires courtes.

Ils sortent quelquefois de l'eau , & ils rampent dans la vase & sur le sable , où ils laissent leurs vestiges imprimés : mais , hors de cet élément , ils sont peu redoutables.

Oiseaux.

Les oiseaux domestiques , tels que les poules , les oies , les canards , les pigeons & les paons , ne sont pas rares dans l'Inde ; mais leur chair a peu de suc & de goût. On voit ici des vautours aussi grands que des aigles , & aussi familiers que les oiseaux dont nous venons de parler , à cause des bons traitemens qu'ils reçoivent des Indiens. Les milans sont l'objet de l'adoration de plusieurs sectes , particulièrement lorsqu'ils ont la tête blanche. On observe que ces animaux , dans les grandes chaleurs , tombent à terre de lassitude , & se laissent prendre sans résistance. Les Chrétiens & les Mores , qui veulent mettre à contribution la simplicité de ce peuple , les portent dans les places publiques , & feignent de vouloir les massacrer. La superstition fait alors accourir plusieurs dévots , qui payent cherement la rançon de ces captifs. Les arbres qui bordent les chemins publics , ou qui ornent les rues & les places des

grandes villes, sont toujours couverts d'une multitude d'oiseaux, auxquels les passans jettent du riz, du bled & d'autres alimens. Aucun bruit ne les effraye, si ce n'est celui du mousquet.

Un oiseau célèbre dans toutes les Relations, est celui que les Indiens appellent *Manucodiatas*, & les Européens, *Oiseau de paradis*. Il ressemble à l'Hirondelle, mais il est plus gros & plus long. C'est une erreur de croire que ces oiseaux n'ont pas de pieds. On en envoya un d'Alep à Louis XIII, qui en avoit. Ils font leur principal séjour dans les Isles qui sont au midi de l'Inde : au printems ils passent dans le Continent. On assure que lorsqu'ils meurent, les fourmis, dont ces Isles sont remplies, leur mangent les pieds, sans toucher au reste du corps. De-là vient l'erreur dont j'ai parlé. Ajoutez que les marchands, pour accréditer cette fausse merveille, coupent souvent les pieds aux mêmes oiseaux, sans qu'il y paroisse.

Oiseau de paradis.

Hist. des Voyages, tome X, p. 674.

Les perroquets sont aussi communs dans l'Indostan, que dans aucune autre partie de l'Asie. Ils font leurs nids jusques dans les villes. Ceux qu'on appelle *Kabatous*, sont blancs, ou d'un

beau gris de perle, & portent sur la tête une houe incarnate. Mandeslo prétend qu'on les a ainsi nommés, parce que, dans leur langage naturel, ils prononcent assez distinctement ce mot.

Mines de
l'Indostan.

Il ne paroît pas qu'on ait jusqu'ici découvert dans l'Indostan des mines d'or ou d'argent. On y trouve du cuivre & du fer. Nos voyageurs font aussi mention de quelques mines de plomb; mais elles doivent être peu abondantes, puisque ce métal est une des plus utiles marchandises qu'on puisse porter aux Indes.

Pierres précieuses.

Les mines de Carnate & de Golkonde, fournissent une grande abondance de pierres précieuses. On en trouve aussi dans les rivières de ces deux royaumes, parmi les sables. Tavernier assure que les turquoises & les émeraudes, quoiqu'assez communes dans l'Inde, n'en viennent pas originairement. Il prétend que les turquoises se tirent de la Perse, & ne se trouvent point ailleurs. Ce sont des pierres opaques, d'un beau bleu, & naturellement rondes ou ovales. Quant à ces belles pierres, d'un verd chargé, tirant sur le noir, que nos Jouail-

Ibid. tome
XL.

liers appellent *Emeraudes orientales*, parce qu'elles passent en Europe par le canal de l'Orient, le même Ecrivain assure qu'elles viennent de l'Amérique méridionale; qu'elles sont portées dans l'Inde, depuis plusieurs siècles, par des marchands du Pérou; que ce commerce a précédé la découverte du nouveau monde par les Européens; que les Américains l'exercent encore aujourd'hui; & qu'on voit aborder tous les ans aux Philippines deux ou trois navires Péruviens, qui ne sont chargés que d'argent en lingots & d'émeraudes brutes.

N'oublions pas d'ajouter à tant de productions variées, la canelle, le poivre, les noix muscades, le gingembre, le sucre, les aromates, & une abondance inexprimable de plantes & de drogues médicinales (1).

Autres productions variées.

La province de Bengale produit une grande quantité de salpêtre, que les Hollandois raffinent, & dont ils font un grand commerce. On le tire d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rousse. Il est bien meilleur que celui qu'on tire des

Salpêtre.

(1) Leur description a fourni la matière d'un Livre imprimé à Burgos en 1578.

démolitions. On le raffine en creusant une grande fosse , dans laquelle on met cette terre nitreuse , qu'on détrempe de beaucoup d'eau , & qu'on remue jusqu'à ce qu'elle devienne une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels , & la matiere la plus épaisse s'étant précipitée au fond , on prend les parties les plus fluides , qu'on verse dans une autre fosse , plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée , on prend le plus clair , qui surnage , & qui forme une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans des chaudières ; on l'écume à mesure qu'elle cuit , & l'on en tire au bout de quelques heures un sel de nitre très-fin.

Ibid.

On n'a point , jusqu'ici , trouvé de corail ni d'ambre jaune dans les mers de l'Inde. La premiere de ces productions paroît réservée à nos mers d'Europe , particulièrement à la Méditerranée , & l'autre , au seul rivage de la Prusse Ducale , dans la mer Baltique. Mais l'ambre gris est assez commun dans l'Océan oriental , sur-tout vers les côtes de la Chine & du Japon. Les bois odoriférans , la civette , le benjoin , la laque , & diverses au-

Ambre gris.

tres especes de gommes & de parfums, se trouvent en abondance dans plusieurs contrées de l'Inde. Le musc vient de plus loin : le meilleur se tire du royaume de Bontan , qui est enclavé dans le Tiber.

Gommes & parfums.

La pierre de bezoard n'est point une production particuliere aux Indes orientales : elle se trouve aussi dans l'Amérique. Mais le bezoard de l'Inde est infiniment préférable. Le plus estimé vient du royaume de Golkonde , & se forme dans le ventre de certaines chevres , qui ont la taille très-haute , & le poil aussi fin que la soye. On connoît , en tâtant ces chevres , combien elles ont de bezoards. Les pierres different entr'elles dans leur couleur , dans leur forme & dans leur grosseur. Il y en a de rondes , d'ovales , & quelques-unes , mais en très-petit nombre , qui se terminent en pointe. On en voit d'un rouge-clair , de jaunâtres , de cendrées , & plus ordinairement d'un verd pâle. Elles ont , comme l'oignon , plusieurs peaux & plusieurs enveloppes , qui ne sont pas moins luisantes, que si l'art avoit pris soin de les polir. Les plus intérieures sont les plus unies & les

plus claires, & elles ont plus ou moins d'épaisseur, suivant la grosseur des pierres. Les plus gros bezoards, indépendamment de leur poids, sont les plus chers, quoique les petits n'aient pas moins de vertu. On regarde ces pierres comme un puissant préservatif contre toute espece de poisons.

On trouve d'autres bezoards particuliers dans le corps des vaches, des singes, & de quelques autres animaux. Celui qu'on tire d'une espece de singes, qui n'est connue que dans l'Isle de Celebes, est encore plus estimé que celui des chevres. Les Indiens attribuent aussi de grandes vertus à la *Pierre de porc-épi*, & à la *Pierre de serpent*. La premiere se forme dans la tête & dans le ventre de l'animal dont elle porte le nom. Elle a cela de particulier, que si elle trempe seulement un quart-d'heure dans l'eau, elle lui communique une amertume dont rien n'approche. L'autre se trouve, suivant l'opinion des Indiens, sur la tête de certains serpens, principalement de ceux qu'on nomme *serpens à chapeau*. Sa grosseur ordinaire est celle d'un œuf de poule. Si on la broye contre une pierre commune, on en tire une

Pierre de
porc-épi.
Pierre de
serpent.

poudre qu'on détrempé dans l'eau, & qu'on avale pour chasser du corps toutes sortes de venins. Il y a d'autres pierres plus petites, fort minces, rondes ou ovales, & ordinairement de la grandeur de nos pastilles communes, qu'on regarde comme un excellent remède contre toutes les morsures des animaux venimeux. On les applique sur la partie malade, après y avoir fait une incision, & elles ne tombent qu'après en avoir tiré tout le venin. Les Bramines, qui vendent ces pierres, disent que la nature les produit aussi sur la tête d'une espece particuliere de serpens. Mais on a lieu de soupçonner que c'est un antidote artificiel, composé de plusieurs drogues que ces Prêtres savent préparer.

La semencine, ou poudre à vers, ^{La semencine ou poudre à vers.} est la graine d'une herbe qui croît dans les prés. Il faut la cueillir avec précaution, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre. Les Indiens « prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vou-

Ibid. p. 68.

loient faucher l'herbe par le haut : ces deux mouvemens , opposés font tomber la graine dans les paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher , que pour en faire la montre aux marchands , ils la prennent dans de petites écuelles destinées à cet usage ». Les Anglois & les Hollandois font un cas particulier de cette graine , qu'ils mettent en dragées , & dont ils usent fréquemment. La meilleure se recueille dans le Bouran & le Ker-man , qui sont deux contrées du Tibet.

Soyes de l'Indostan Mogol.

Les plus belles soies qui nous viennent des Indes , se trouvent dans les Etats du Grand-Mogol. Le seul territoire de Kafambazar , dans la province de Bengale , en fournit annuellement jusqu'à vingt-deux mille balles , chacune du poids de cent livres. Les Européens en enlèvent environ un tiers : les marchands Mogols & Tartares en prennent autant , & le reste est employé dans les manufactures du pays. La soie de Kafambazar tire sur le jaune , couleur naturelle à toutes les soies crues , si l'on excepte celles de la Palestine , qui sont naturellement blanches. Mais les Indiens ont

le secret de la blanchir parfaitement, avec une lessive particulière, composée des cendres de l'arbre appelé *Figuier d'Adam*. C'est aussi dans les terres du Mogol que se font les plus belles étoffes de soie qui nous viennent des Indes orientales. On vante surtout les manufactures de Surate & d'Amadabad, dans la province de Guzarate. Outre les draps de tout genre, soit en soie unie, soit en or & en argent, on y fait des tapis d'une grande richesse.

Manufactures de Guzarate.

Le travail du coton occupe principalement les habitans de la presqu'Isle. C'est dans le royaume de Golkonde, sur-tout aux environs de Masulipatan, que se fabriquent ces toiles admirables, peintes au pinceau, que les Indiens appellent *Calmandar*. Ils les peignent avec le suc naturel des plantes, & leur donnent un coloris inimitable, qui ne s'efface jamais. On imprime dans le même canton de très-belles Chites, & l'on y blanchit parfaitement toute sorte de toiles, en les faisant passer par l'eau de limon. Il y en a de si fines, qu'elles n'ont presque aucune consistance, & qu'on fait à peine ce qu'on tient dans la

Toiles de Masulipatan.

Ibid. p. 686.

84 . H I S T O I R E , &c.

main. Un voyageur raconte, c'est dommage que ce soit Tavernier, qu'un Ambassadeur Persan, qui revenoit de l'Inde, présenta au Sophi une mousseline de turban, longue de soixante aunes, enfermée dans une noix de coco de la grosseur d'un œuf d'Austruche.





HISTOIRE

DES

INDIENS.

TROISIEME PARTIE.

Indiens Insulaires.



LA MER qui coule au midi de l'Inde, doit être regardée comme un vaste Archipel, qui contient une prodigieuse quantité d'Isles de différente grandeur. Les plus considérables, & les seules dont on doit attendre la description, dans un Ouvrage moins consacré à la Géographie de l'Inde, qu'à l'Histoire de ses habitans, sont les *Maldives*, qui forment un amas de plusieurs Isles, situées à l'Ouest du cap de Comorin; *Ceylan*, qui est à

l'Est du même Cap ; *Sumatra* , qui est au midi des terres de Siam ; *Java* , qui est au Sud-Est de *Sumatra* , dont elle n'est séparée que par le détroit de la Sonde ; *Borneo* , qui est au Nord de *Java* , & qui passe pour la plus grande Isle du monde connue ; *Célebes* ou *Macassar* , qui est à l'Est de *Borneo* ; les *Moluques* , qui s'étendent encore plus vers l'Orient ; la *nouvelle Guinée* , ou le pays de *Papua* , qui est à l'Est des *Moluques* ; les *Philippines* , qui sont au Nord de *Borneo* , des *Moluques* , & de la *nouvelle Guinée* ; enfin les *Isles des Larrons* , ou les *Isles Mariannes* , qui sont les plus orientales de toutes les *Isles* de l'Inde. Elles forment un Archipel particulier, qu'on nomme l'*Archipel de Saint-Lazare*. Nous allons donner une notion succincte de ces différentes *Isles* , & des peuples qui les habitent.



CHAPITRE PREMIER.

Habitans des Maldives.

LES ISLES que les Européens appellent *Maldives* ; du nom Indien *Male-dive*, qui signifie Isles de Male (1), s'étendent depuis huit degrés de latitude du Nord, jusqu'à deux ou trois degrés du côté du Sud. Elles se succèdent presque en droite ligne les unes aux autres, du Midi au Nord, & forment une espèce de cordon de la longueur d'environ deux cens vingt lieues. Les plus septentrionales sont à cent cinquante lieues du Cap de Comorin, qui est la terre ferme la plus voisine.

I.
Description
des Maldives.

La nature a divisé ces Isles en treize portions, qui contiennent chacune quantité de petites Isles, presque contigues, assemblées par pelotons, & dont la plupart n'offrent que des morceaux de sable & de rochers. Ces groupes d'Isles, que Pyrard nomme *Atollons*, sont séparés les uns des autres par des canaux. Leur figure est

Division des
ces Isles.

Voyage de
Pyrard. Sal-
mon. Etat
présent des
Maldives.

(1) Leur véritable nom, dans la langue des Maldivois, est *Male-ragné*.

ronde ou ovale, & les plus grands n'ont guere que trente ou quarante lieues de circuit. Un banc de pierre, plus fort que la plus épaisse muraille, leur sert de rempart naturel. Chacun de ces Atollons forme une province particuliere de l'Empire des Maldives, dont le souverain prend le titre de *Roi des treize provinces & des douze mille Isles*. La mer qui les environne, est fort agitée; mais les canaux qui les séparent sont assez tranquilles, & ils ont communément si peu de profondeur, sur-tout dans les basses marées, qu'on peut passer d'une Isle, & quelquefois d'un Atollon à l'autre, sans avoir de l'eau au dessus de la ceinture. On présume, avec quelque fondement, que toutes ces différentes Isles ont pour base commune un banc continuel, & qu'elles ne faisoient même anciennement qu'une seule Isle, que l'effort des vagues & des courans, ou quelqu'autre secousse violente, a divisée en plusieurs portions.

Sentiment
vrai-semblable
sur leur
origine.

Canaux navigables.

De tous les canaux ou détroits qui séparent les Atollons, il n'y en a que quatre dont le passage soit ouvert aux navires de haut bord. Le plus grand

de tous, qui est sous la ligne, a vingt lieues de largeur. Ces passages sont très-difficiles, soit à cause des rochers & des basses dont ils sont semés, soit à cause des courans qui entraînent les navires, & dont la direction est tantôt à l'Est, & tantôt à l'Ouest; ce qui jette les Pilotes dans de fréquentes méprises. Aussi s'efforcent-ils, autant qu'il leur est possible, d'éviter les Maldives, faisant route au-dessus ou au-dessous de ces Isles, pour ne point s'engager dans ces détroits dangereux. Les Maldivois eux-mêmes, quoique plus aguerris aux dangers de la mer qu'aucun autre peuple de l'Inde, ne s'y exposent jamais pendant la nuit, & relâchent tous les soirs dans quelque rade.

Onze de ces Atollons sont au Nord de la ligne. Voici leurs noms, tels qu'on les trouve dans Pyrard. 1. *Tilla-Doumatis*. C'est le plus reculé vers le Nord. Les autres succèdent dans l'ordre suivant. 2. *Milla-dove madou*. 3. *Padipolo*. 4. *Malos-madou*. 5. *Aria-tollon*. 6. *Male*. 7. *Pulodou*. 8. *Moluque*. 9. *Nillandous*. 10. *Collomadous*. 11. *Adoumatis*. Les autres, situés au Sud de la ligne, sont *Souadou*, *Addou*,

Noms des
Atollons.

& *Pova-Moluque*. Ces deux derniers, quoique séparés l'un de l'autre, ne sont comptés que pour un Atollon, à cause de leur petitesse.

Capitale du
pays.

L'Atollon de Male, situé au centre du pays, entre trois & quatre degrés de latitude du Nord, est la plus agréable & la plus fertile portion de ces Isles. On y voit une ville, qui porte aussi le nom de Male, & qui passe pour la capitale des Maldives. Son circuit est d'une lieue & demie; mais elle n'est point environnée de murailles. Ses maisons sont en partie alignées, & séparées par des rues, en partie construites au hasard, & dispersées sans aucun ordre. Celles du peuple sont bâties de bois de cocotier, & couvertes de feuilles du même arbre; celles des Seigneurs & des riches particuliers sont bâties de pierre.

Palais du
Roi.

L'Empereur fait sa résidence à Male. Son Palais est situé dans un enclos assez vaste, où l'on voit des jardins, ornés de fontaines & de pieces d'eau. Il est construit de pierres, & n'a qu'un étage. Ses nombreux appartemens environnent plusieurs cours, dans chacune desquelles il y a une belle citer-

ne. La principale entrée est une grande salle, qui a la forme d'une tour carrée, & qui sert de corps-de-garde. On y voit quelques pieces d'artillerie & d'autres armes. De cette salle on passe dans une autre, où se tiennent les courtisans. Ils sont obligés de s'y rendre tous les jours à midi, pour recevoir les ordres du Monarque. Les Etrangers ne sont reçus que dans la premiere salle, & il n'est permis qu'aux Officiers du Palais de pénétrer au-delà de la seconde. Elles sont élevées toutes les deux de trois pieds au-dessus du rez-de-chaussée. Leur sol est couvert d'un beau parquet, sur lequel on étend des nattes d'une grande propreté. Les murs sont couverts de tapisseries de soie, & l'on voit pendre du plafond, qui est aussi tapissé, quantité de franges de la même matiere. Les autres appartemens ne sont pas moins décorés.

La plupart des Isles qui composent l'Archipel des Maldives, sont absolument désertes. Plusieurs ne sont couvertes que d'un sable mouvant, qui est presque entièrement submergé dans les hautes marées. Les plus fertiles ne produisent que des herbages,

Productions
des Makli-
ves.

& quantité d'arbres de cocos, d'où les Maldivois tirent de grands secours, soit pour leur nourriture, soit pour leur boisson, soit pour la construction de leurs édifices. On ne recueille dans le pays presque aucune espèce de grains, & le peu de riz qui s'y consomme se tire de Bengale. Le poisson s'y trouve en abondance, & sert de principal aliment à ces insulaires. Les Isles peu fréquentées sont en tout tems couvertes de grosses crabes, d'écrevisses de mer, & d'une telle multitude de *Pengouins*, qu'on n'y peut mettre le pied sans marcher sur leurs œufs & sur leurs petits. Ces oiseaux sont une espèce d'oies marines, qui ont les plumes du dos noires, & celles du ventre blanches; un cercle blanc autour du cou; des ailes petites, & couvertes de plumes très-courtes, qui leur servent plutôt à nager qu'à voler; la peau, fort épaisse, & la chair d'assez bon goût. Tel de ces oiseaux pèse douze ou quinze livres.

Oiseaux de
mer appelés
Pengouins.

On rencontre sur les rivages de l'ambre gris, du corail, & une sorte de noix, grosse comme la tête humaine, que les Indiens appellent *Tavar-*

carré, & les Portugais, *coco des Maldives*. On vante ses vertus pour la médecine, & elle se vend fort cher dans le pays. On trouve dans l'eau une racine, qui est une espèce de corail, mais fort grossier, que les Maldivois nomment *Aquiri*. Ils la font bouillir dans du suc de cocos, & ce mélange produit une sorte de miel & de sucre.

On doit mettre au rang des principales richesses de cette contrée, les *Rôlys* ou *Coris*, petites coquilles blanches & luisantes, qui servent de monnoie à ces insulaires, & qui ont cours chez d'autres peuples de l'Inde. On les pêche deux fois chaque mois, & ce soin regarde les femmes, qui entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, cherchent parmi le sable ces monnoies fragiles. On en charge tous les ans aux Maldives trente ou quarante navires, pour Bengale, pour Siam, & pour d'autres lieux. Elles se vendent par paquets de douze mille, qu'on enveloppe dans des corbeilles faites de feuilles de cocotier. Chaque paquet vaut un *Larin*, petite pièce d'argent qui se frappe dans ces Isles,

Coquilles
qui servent
de monnoie.

& que Pyrard évalue à huit sols de France.

Commerce
étranger.

Les principales marchandises que ces Indiens débitent aux étrangers, sont les voiles, & les cordages de navires, qui se fabriquent dans le pays, & dont la matière se tire des seuls cocotiers : l'huile, le miel & les cocos, dont on charge chaque année plus de cent navires ; le poisson sec, l'écaille, les nattes de jonc, diversement colorées, qui effacent tout ce qui se fabrique ailleurs de plus parfait en ce genre ; les toiles peintes, & les étoffes de soie. Ils tirent en échange des soies & des cotons crus, des toiles de coton blanches, des essences parfumées, dont ils se frottent les membres ; du riz, des noix d'Arek, pour assaisonner leur bétel ; du fer, de l'acier, de l'or, de l'argent, de la porcelaine, des épiceries, & d'autres denrées que leur pays ne produit point.

Climat.
Saisons.

La proximité de l'Equateur expose ces Isles à des chaleurs excessives : cependant les nuits, toujours égales aux jours, sont très-fraîches. On assure que la qualité de l'air est fort mau-

vaïse , & que les Maldivois font fujets à plufieurs maladies dangereufes , telles que des fièvres épidémiques , connues dans toute l'Inde fous le nom de *fièvres des Maldives* ; les maux d'yeux & de rate ; la petite vérole , qui eft d'une malignité particulière dans ces Ifles , où l'on obferve néanmoins qu'elle ne fe fait fentir que tous les dix ans. Le mal vénérien s'eft répandu depuis deux fiècles parmi ces Indiens , qui ont beaucoup de commerce avec les Portugais de Goa. La divifion des faifons eft ici la même que fur les côtes de Malabar & de Coromandel. La mouffon fèche commence au mois d'Octobre , & la mouffon humide au mois d'Avril.

Difons un mot du gouvernement , & des ufages civils & religieux de ce peuple. On ne peut guere douter que les Maldivois ne foient un mélange d'Indiens & d'Arabes. Les premiers habitans des Maldives vinrent probablement de la côte de Malabar , & donnerent à ces Ifles le nom de leur ancienne patrie. Nous avons obfervé ailleurs (1) que Malabar , ou , comme les Indiens prononcent , *Male-bar* ,

II.
Gouvernement & ufages de ce peuple.

Conjectures fur fon origine.

(1) Tome III , pag. 24.

signifie pays de Male , comme *Male-dive* signifie Isle de Male. Les Arabes ont depuis pénétré dans les mêmes Isles , soit au huitieme siecle , dans le tems de leur premiere excursion dans l'Inde , sous le Califat de Valid , soit dans l'onzieme siecle , sous la conduite de Mahmoud Gaznévide ; soit trois siecles après , lors de l'établissement des Tartares dans l'Indostan. Chassés des belles possessions qu'ils avoient dans ce dernier pays , ils s'embarquerent peut-être pour retourner dans leur ancienne patrie , & plusieurs de ces fugitifs ayant rencontré les Maldives , les premieres Isles qui se présentent en voguant de l'Inde vers l'Arabie , ils y fixerent leur séjour. Quoi qu'il en soit de l'époque , des motifs & des circonstances de cette transmigration ; il paroît certain qu'une colonie d'Arabes s'est établie aux Maldives ; qu'elle a usurpé la souveraineté de ce pays ; qu'elle y a introduit le culte de Mahomet , qui est aujourd'hui la seule religion de ces Isles , & qu'elle s'est si bien entée sur la nation primitive , que ces deux peuples n'en font aujourd'hui qu'un seul , qui suit les mêmes usages , & qui se

se gouverne par les mêmes loix. On Pyrard, 1664 remarque néanmoins quelque différence entre les Maldivois qui habitent la partie du Sud, & ceux qui sont établis dans la partie du Nord. Les premiers ont plus de rudesse dans leurs manieres & dans leur langage. Ils vont presque nus, & les femmes mêmes n'ont d'autre vêtement qu'une simple toile, dont elles se couvrent le milieu du corps. Au contraire, les Maldivois du Nord sont vêtus avec la même décence que les Mahométans de l'Inde, & se distinguent par la douceur & la civilité de leurs manieres. Ainsi ces deux peuples, malgré leur mélange, conservent encore quelque trace de leur première origine.

Les Maldivois obéissent à un seul maître, dont l'autorité est despotique, mais qui se repose de tous les soins de la royauté sur les Prêtres. Les treize Atollons forment autant de gouvernemens particuliers, dont les chefs, nommés *Naybes*, joignent aux fonctions du sacerdoce l'exercice de la puissance législative, & jugent souverainement de toutes les affaires. Ils ont sous eux d'autres ministres, nom-

Admini-
stration de la ju-
stice.

més *Catibes*, qui rendent la justice dans les différentes Isles de chaque Atollon, & qui sont aussi tirés de l'ordre des Prêtres. Le Naybe, qui fait sa résidence à Male, a une sorte d'inspection sur les autres Gouverneurs. On le nomme *Pandiare*. C'est en même tems le souverain Pontife & le premier Magistrat de la Nation. Les autres Officiers de l'Empire sont le *Quilague*, dont la fonction répond à celle de Lieutenant-Général du Roi; le Secrétaire d'Etat, l'Intendant des Finances, le grand Trésorier; les *Mocouris*, qui forment le Conseil du grand Naybe, & qu'il est obligé de consulter dans les affaires importantes; les *Moscoulis*, ou Capitaines des gardes, &c. Le Roi assigne à ces différens Officiers certaines Isles de son domaine, & leur donne outre cela quelques mesures de riz, pour leur subsistance.

Loix particulières.

Une loi particulière à ce peuple, c'est que la punition des offenses les plus grièves, dépend uniquement de l'offensé. La justice n'en prend aucune connoissance, s'il n'y a point de plainte contre l'agresseur. Si les enfans d'un homme assassiné sont en bas

Âgé, on attend qu'ils soient majeurs, pour savoir d'eux-mêmes s'ils veulent qu'on punisse le meurtrier. La sodomie, l'inceste & l'adultère, ne sont punis que du fouet. Il est vrai que ce châtiment est si rude, aux Maldives, qu'il devient quelquefois mortel. Dans les larcins considérables, on coupe le poing aux criminels.

La noblesse a ici de grands privilèges. Elle s'acquiert, comme parmi nous, par trois moyens : par la naissance, par les emplois, par les lettres du Prince. Les femmes la conservent, quoique mariées à un roturier, & la transmettent, non à leur mari, mais à leurs enfans. Il en est de même des maris nobles, qui épousent une femme du peuple. Ils n'annoblissent pas leurs femmes, mais les enfans qui naissent de ce mariage participent à la noblesse du père. Les roturiers ne peuvent s'asseoir en présence d'un noble. S'ils le rencontrent, ils doivent s'arrêter, & le laisser passer devant eux. S'ils sont chargés de quelque fardeau, ils sont obligés de le mettre à terre.

Le Roi des Maldives prend le titre de *Rasquan*. Son habillement ordinaire

Le *Rasquan*
ou Roi.

re est une casaque de toile fine , qui descend un peu plus bas que la ceinture. Il y joint une sorte de pagne , qui lui couvre le reste du corps , & qui est attachée , vers le haut , par une large ceinture , dont les bouts , qui pendent fort bas , sont ornés de franges. Une chaîne d'or , enrichie d'une grande agraffe de diamans , ceint encore la même pagne. Il a les jambes nues ; mais ses pieds sont couverts de sandales de cuir doré.

Ses revenus.

Ce Monarque a un domaine composé de plusieurs Isles , dont le produit lui appartient en propre. Il jouit , outre cela , du cinquieme de tous les fruits qu'on recueille dans le pays. Il leve encore des droits particuliers sur les Coris , sur le poisson sec , sur les marchandises étrangères. L'ambre & le corail qu'on trouve sur les côtes , & généralement tout ce que la mer jette sur le rivage , appartient aussi à ce Monarque. Enfin , un des principaux objets de ses revenus , consiste dans le grand commerce qu'il fait au-dehors pour son propre compte.

Portrait des Maldivois.

Les Maldivois sont plus olivâtres que noirs , & leur visage est en général bien moins basané que celui des

autres Indiens. On trouve même dans le pays quelques femmes, qui sont aussi blanches que des Européennes. Ce peuple a du courage, du talent pour la guerre, & des dispositions assez heureuses pour les sciences. Il s'applique sur-tout à l'Astronomie.

Les hommes ont la taille haute, & la physionomie avantageuse. Ils ont naturellement le corps fort velu; mais ils se rasent le poil en divers endroits de la poitrine & de l'estomac, ce qui offre, dit Pyrard, l'apparence d'une étoffe découpée. Les nobles, les ministres de la religion, & tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine, portent leur barbe dans toute sa longueur, la rasant seulement autour des lèvres, pour ne la point souiller lorsqu'ils mangent ou qu'ils boivent. Les autres la portent fort petite, & seulement autour du menton, où elle se termine en pointe. Ils ont coutume de se raser à la porte des Mosquées, & d'enterrer dans leurs cimetières les rognures de leur poil & de leurs ongles. Il n'est permis qu'aux nobles & aux gens de guerre de porter les cheveux longs.

Les femmes ne manquent point d'at

grémens. Elles laissent tomber leurs cheveux dans toute leur longueur, les lient par derrière avec un anneau, les parfument, les ornent de fleurs, & y joignent même quelquefois de faux cheveux, pour en augmenter le volume.

Les mœurs de ce peuple sont très-dissolues, & la corruption est égale dans les deux sexes. L'adultère, l'inceste, & l'infame sodomie, sont les crimes communs dans ces Isles.

III.
Particula-
rités concer-
nant l'Histoire
Moderne
des Maldives.

L'Histoire Moderne des Maldivois n'est gueres plus connue que leur origine, & les Lecteurs ne doivent s'attendre à cet égard qu'à des détails très-superficiels. Voici quelques particularités recueillies par Pyrard. Les Portugais s'emparèrent des Maldives vers la fin du seizieme siecle. Leurs Missionnaires ayant converti le Raskan ou Roi du pays, l'engagerent à se rendre à Cochin, où il reçut le baptême. Ses sujets, qu'il somma inutilement d'embrasser le Christianisme, se révolterent contre lui, & couronnerent un Prince de son sang, qui lui avoit autrefois disputé le trône. Les Portugais, sous prétexte de défendre le Roi chrétien, porterent la guerre

Comment
les Portugais
s'emparèrent
des Maldives.

Dans ces Isles, s'emparèrent de la ville de Males, où le nouveau Roi fut tué les armes à la main, y bâtirent une forteresse, & fournirent bien-tôt après tout le reste du pays, à la réserve de l'Atollon de *Souadou*, qui est dans la partie du Sud. Deux Princes Mores se fortifièrent dans ce dernier canton, où il fut impossible aux Portugais de pénétrer. Les choses demeurèrent en cet état pendant l'espace d'environ dix ans. Tout se faisoit dans Male au nom du Roi chrétien; mais les Portugais le retenoient toujours à Cochin, & son absence faisoit murmurer le peuple, qui voyoit à regret toutes les forces & tous les revenus de l'Etat dans les mains de ces nouveaux maîtres. Les deux Princes, qui s'étoient révoltés dans l'Atollon de *Souadou*, résolurent d'affranchir les Maldivois de cette indigne servitude. Aidés de quelques Corsaires Malabares, ils fondirent brusquement sur la forteresse de Male, l'emportèrent par escalade, & firent main basse sur la garnison. Les Portugais, irrités de cet affront, armerent puissamment contre les Princes rebelles, qui de leur côté se défendirent avec beau-

Comment
ils en furent
chassés.

coup de courage. Après une guerre opiniâtre, on convint de part & d'autre d'un accommodement, dont les principales conditions furent que la possession des Maldives resteroit aux deux Princes; que néanmoins ils ne prendroient pas le titre de Rasquans; que les Maldivois qui voudroient commercer au-dehors, seroient obligés de prendre un passe-port des Portugais; qu'on payeroit au Roi chrétien une pension annuelle, non à titre de tribut, mais comme un don gratuit de ses sujets. Le Rasquan dépossédé abandonna depuis le tiers de cette pension au Roi de Portugal. Quelques années après cette révolution, un jeune Portugais, élevé à la Cour des deux Princes Mores, & comblé de leurs bienfaits, conçut le projet de s'emparer du trône des Maldives, & entretenit des correspondances secrètes avec le Conseil de Goa. Ses complots furent découverts, & une mort cruelle fut le juste prix de son ingratitude & de sa perfidie.

Conspiration d'un jeune Portugais.

Saccagement des Maldives par une troupe de Corsaires.

Le Royaume des Maldives éprouva, en 1607, une cruelle disgrâce, qu'on doit mettre au rang de ses principales révolutions. Des Corsaires

Bengalois ayant paru à la hauteur de Male, avec une flotte de seize bâtimens, furent introduits dans le port de cette capitale par un Pilote Maldivois. Le Rasquan prit l'alarme, & s'embarqua, avec les femmes, sur quelques galeres, pour se retirer dans les Isles du Sud, que la difficulté des passages rend presque inaccessibles. Tandis qu'il se mettoit en mer, emportant avec lui ce qu'il avoit pû sauver de plus précieux, les Pirates descendirent sur le rivage, sans trouver aucune résistance. Leur chef ayant appris la fuite du Roi, détacha aussitôt huit galeres pour le suivre. Ces brigands commirent une infinité de violences dans l'Atollon de Male & dans les Isles voisines, qu'ils pillerent pendant dix jours, & d'où ils emporterent des richesses inestimables. Les galeres qui avoient poursuivi le Roi, le joignirent au bout de quelques heures, prirent cinq de ses galiotes, & revinrent le lendemain, chargées de tous les trésors qu'il avoit embarqués. Le Rasquan fut tué dans cette brusque attaque, & ses femmes tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui pillerent leurs joyaux, mais qui respectèrent

leurs personnes. Les Pirates, en se retirant, rendirent la liberté à ces Princesses, & relâchèrent tous leurs autres captifs. Mais ils laisserent le Royaume dans une affreuse désolation, qui fut encore augmentée par les divisions survenues entre les Princes du pays, qui se disputèrent la succession du feu Roi. Après plusieurs guerres sanglantes, le frere de la principale Reine fut placé sur le trône, par la protection du Roi de Cananor.

CHAPITRE II.

Habitans de Ceylan.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Ceylan. Division de ses Peuples & de ses Provinces.

Etendue &
position de
Ceylan.

LES GÉOGRAPHES placent l'Isle de Ceylan entre six & dix degrés de latitude septentrionale, & entre quatre-vingt-dix-huit & quatre-vingt-dix-neuf degrés trente minutes de longitude du Méridien de Paris. Suivant cette position, on doit lui donner qua-

Tre-vingt lieues * de long du Nord au Midi, & trente de l'Est à l'Ouest dans sa plus grande largeur. Sa distance de la côte de Coromandel n'est que de quinze lieues. Toutes nos cartes lui donnent la forme d'une poire.

* Grandes lieues à vingt le degré.

On distingue dans le pays trois nations principales; les *Bedas* ou *Vedas*, qui habitent sa partie septentrionale; les *Chingulais*, qui sont au centre de l'Isle; & les *Hollandois*, qui possèdent presque toutes les places maritimes.

Trois Nations principales.

I. Pays des Bedas. Leur Gouvernement & leurs usages.

Les *Bedas* occupent presque tout le pays qui est entre les montagnes du *Kandukarre* & de *Passere*, district plus considérable par son étendue que par ses richesses. La première de ces Montagnes est située dans la partie orientale de l'Isle; l'autre regarde le Nord. Le pays est uni, rempli de bois & de lieux déserts. Il est partagé entre plusieurs familles, qui possèdent en propre un canton particulier, & qui ont chacune leur chef. Elles ne reconnoissent point d'autres

Les Bedas.

Van Goens
apud Salomon

maîtres. Ces petites Liges vivent dans une grande union. Elles terminent à l'amiable tous leurs différends ; & si quelque puissance étrangère les attaque, elles se réunissent toutes contre l'ennemi commun. Chaque district a une garde de soldats, qui défendent l'enceinte de ses habitations, & qui n'y laissent entrer aucun étranger sans la permission du Chef. Les voyageurs, à qui l'on permet de traverser le pays, sont examinés avec la plus rigoureuse attention. La garde, qui leur a livré le passage, les accompagne jusqu'à l'entrée du district voisin.

Qualités morales de ce peuple.

Ces Insulaires sont braves, généreux, humains envers les étrangers ; mais si jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oseroit les regarder ou les toucher. Ils parlent peu. Ils vont presque nus, les femmes n'ayant qu'un tablier depuis les reins, jusqu'aux genoux, & les hommes une toile légère qui leur couvre les parties naturelles. Leur taille est petite, mais ils ont le corps gros & robuste. Leurs armes sont des flèches, & un arc long de neuf ou dix pieds, armé d'une pointe de fer, qu'ils plantent en terre lors-

qu'ils décochent leurs traits. Cet arc leur sert aussi de lance. La chair de cerf, le miel & les fruits, sont leurs alimens ordinaires. Ils habitent sur les bords des rivières, & ils passent la nuit sous le premier arbre qu'ils rencontrent, ayant la précaution de mettre autour d'eux quelques branches d'arbres, pour être avertis de l'approche des bêtes farouches, par le bruit qu'elles font en traversant ces feuillages.

Les Bedas font avec leurs voisins un petit trafic de noix d'Arekier, de miel, de cire, de planches, de fer, de crystal, de peaux de bêtes, & des fruits que leur contrée produit. Ils reçoivent en échange des étoffes grossières, des anneaux de cuivre, des brasselets de verre, du sel, &c. Autrefois ils ne faisoient aucun cas de l'argent ni de l'or; ils en prennent aujourd'hui volontiers pour leurs marchandises. Si un de ces Insulaires reçoit une offense d'un homme de sa tribu, il va trouver le Capitaine du canton, se tient assis sous un arbre, vis-à-vis sa demeure, tenant dans sa main une branche de verdure, & gardant un profond silence. Il attend

Son commerce.

en cette posture , pendant cinq ou six jours , que le Capitaine l'interroge , & lui rende justice. Si on ne lui fait aucune satisfaction , il plante en terre son rameau & se retire , soit pour aller chercher son ennemi , soit pour abandonner le canton.

2. Pays des Chingulais. Royaume de Candi.

Les Chingulais.

Division de leur pays.

Van Goens, Ibid. Relation de Knox.

Les Chingulais forment la seconde division des habitans de Ceylan. Leur pays situé dans l'intérieur de l'Isle , est partagé en plusieurs provinces , qui contiennent chacune un certain nombre de districts. Les provinces du Nord sont *Noure Calava* , qui a cinq districts , & *Hotcourli* , qui en a sept. Celles de l'Est sont *Mantali* & *Ouvah* , qui comptent chacune trois Districts. *Tammaguod* , *Bintam* , *Vellas* & *Panao* , sont des terres voisines , mais qui n'ont point le rang de provinces. Il y a dans la seule province d'Ouvah , trente-deux tribus particulières , soumises à autant de chefs , qui reconnoissent eux-mêmes l'autorité d'un Souverain. Son terroir produit le meilleur tabac de Ceylan. Le bois

est rare, mais elle est arrosée de plusieurs rivières, qui font croître dans les campagnes une grande abondance de riz. Elle produit aussi beaucoup de bestiaux.

Les provinces de l'Ouest sont *Oudipollat*, *Dolusbang*, *Hotterakourli*, qui ont chacune quatre districts, *Portaloun* & *Tonkourli*, qui n'en ont que deux.

Les contrées du centre sont partagées en petits districts, dont les plus considérables sont *Vallaponahoi* (1), *Poncipot* (2), *Goddaponohi* (3), *Hevoihattai* (4), *Côte-mul*, *Horsepor* (5), *Tuxponnahoi* (6), *Oudanour* & *Tattanour* (7). Les deux dernières sont les plus peuplées & les plus fertiles.

La plupart de ces provinces & de ces districts, sont situés sur des montagnes & sur des côteaux, d'où leur vient le nom général de *Kondeuda*, ou *Candi-uda*, qui dans la langue

D'où lui vient le nom de Candi.

(1) Ce nom signifie cinquante trous ou vallées.
 (2) Qui signifie cinq cents soldats. (3) Cinquante pièces de terre sèche. (4) Soixante Soldats. (5) Quatre cents soldats. (6) Les trois cinquantaines. C'est Knox qui explique ainsi tous ces noms, qui sont analogues à la nature du terrain ou des habitants.
 (7) Salmon écrit *Xattanyar*.

112 HISTOIRE

Chingulaïse, signifie *Cimes de montagnes*. C'est de ce nom que les Européens ont formé celui de *Candi*, qu'ils donnent à tout le pays.

Les différens districts dont on a parlé, sont séparés les uns des autres par d'épaisses forêts, que personne n'a la liberté d'abattre, parce qu'elles servent à la défense du Royaume. Le pays est aussi coupé d'un grand nombre de rivières qui descendent des montagnes. La plupart sont fort grandes & fort poissonneuses; mais il y en a peu de navigables, à cause des rochers dont elles sont semées. La plus considérable est celle de *Mavelagongue*, qui prend sa source sur la montagne que les Portugais ont nommée *le pic d'Adam*. Elle traverse presque toute l'Isle du Sud au Nord-Est, & va se jeter dans la Baye de *Trinquemale*, à huit degrés trente cinq minutes de latitude du Nord, après avoir arrosé *Cote-mul*, *Hevoihattai*, *Horsepot*, *Mantali*. *Bintam*, & d'autres provinces ou districts considérables.

La crainte de la puissance des Hollandais, presque désertes les provinces vers les côtes. La

plupart des habitans se sont retirés dans l'intérieur de l'Isle, qui est fort peuplé. La situation de ces quartiers les rend presqu'inaccessibles. On n'y arrive qu'en traversant de vastes forêts & des montagnes escarpées, dont les gorges sont si étroites, que deux hommes n'y sauroient marcher de front. Ces passages sont d'ailleurs défendus par de bonnes barrières, composées du bois de certains arbrisseaux; dont les branches sont garnies de longues épines, aussi fortes que des clous de fer. On en trouve non-seulement dans les gorges des montagnes, mais à l'entrée de tous les chemins qui conduisent à la capitale. Personne n'y passe sans une permission scellée du sceau impérial.

Situation
avantageuse
de ce Royaume.

La plus haute montagne de l'Isle, est dans la partie du Sud. Les Portugais l'ont appelée *le pic d'Adam*, & les Indiens la nomment *Hamalel*. On voit sur son sommet une pierre plate, qui porte l'empreinte d'un pied humain, une fois plus grand que nature. C'est un objet de culte chez ce peuple, comme le *rocher de Prabat*, chez les Siamois; & il se fait tous les ans sur cette montagne, principa-

lement au mois de Mars , des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans.

Villes importantes.

La capitale du Royaume est située au centre de l'Isle , dans le district de Tartanour. Les Européens la nomment *Candi* , & les Indiens, *Hingadagul-neur* , qui signifie *ville du peuple* , où *Moncaire* , c'est-à-dire , *ville royale*. C'étoit autrefois une ville considérable , où les Souverains du pays fixoient leur résidence. Mais les Portugais l'ayant ruinée dans le tems de leurs premières conquêtes , ces Princes ont transporté ailleurs le siège de leur empire. Ils ont néanmoins un beau palais à Candi , & de tems en tems ils y font des voyages. La forme de cette ville est triangulaire. Elle est fortifiée du côté du Sud par un rempart de terre , de la hauteur de vingt pieds , qui ferme une vallée située entre deux montagnes. Les autres avenues , à deux ou trois milles de distance , sont défendues par de fortes haies , qui sont toujours gardées par des soldats. Les autres villes considérables , sont *Nellembi-neur* , dans la province d'Oudipollat , à douze milles de Candi , vers le Sud ;

Allout-neur, qui est au Nord-Est de cette capitale, dans le district de Bintam; le gouvernement y tient en réserve de grands magasins de bled & de sel : *Badoula*, à l'Est de Candi, & à deux journées de cette ville, dans la province d'Ouvah : *Digligi-neur*, entre Candi & Badoula, dans la province de Hevoihattai : c'est dans ce lieu que les Rois résident depuis près d'un siècle. Leur palais n'a d'autre enceinte qu'un rempart de terre. Il consiste dans un grand nombre de bâtimens irréguliers, la plupart fort bas, & couverts de paille. Il y en a quelques-uns dont les toits sont de tuiles, & qui ont deux étages, avec des galeries ouvertes de tous les côtés, pour respirer la fraîcheur. Elles sont entourées de balustres d'ébène & de bois vernis. Les fenêtres sont garnies de plaques d'argent & d'ébène, & l'on voit au sommet de chaque édifice des vases de terre, ou d'autres ornemens. Les portes sont d'un beau travail.

Palais de
Digligi-neur.

Les maisons des habitans ne sont en général que de pauvres huttes, élevées sur des perches, & fermées d'un treillis de branches ou de roseaux. Il est défendu à tout particulier, sous

Maisons
des particu-
liers.

Ordonnan-
ce bizarre.

peine de la vie, de leur donner deux étages, & d'en blanchir les murailles; & cette loi regarde les étrangers comme les naturels de l'Isle. Knox, voyageur Anglois, qui fut retenu captif dans le pays pendant plusieurs années, ayant blanchi avec de la chaux une petite maison qu'il avoit construite, pensa subir la peine attachée à l'infraction de ce règlement. Il n'eut que sa qualité d'étranger qui engagea le Roi à lui pardonner une faute, qui auroit coûté la vie à un Indien. Ces Insulaires ne connoissent point l'usage des cheminées. Ils allument dans un coin de leur cabane le feu nécessaire pour la préparation des alimens; ce qui enfume toutes leurs habitations. Les maisons des nobles sont spacieuses & commodes, & consistent ordinairement dans deux corps de logis qui se regardent, & qui sont joints de chaque côté par une muraille. La cour qui sépare ces bâtimens est quarrée. Il y a aux environs d'autres logemens particuliers pour les domestiques.

Bourgs &
Villages.

Le nombre des Bourgs & des Villages est très-considérable dans tout le Royaume; mais les plus grands ne

contiennent pas plus de cent maisons, & la plupart en ont beaucoup moins. Ceux qui ont quelque Temple & quelque Divinité célèbres, sont les plus fréquentés. On n'y trouve, au reste, qu'un amas informe de cabanes, irrégulièrement dispersées, & environnées ordinairement d'une haie & d'un fossé. Les Chingulais ne bâtissent jamais près du grand chemin, de peur d'être exposés aux regards curieux des passans. Knox nous apprend que lorsque les maladies deviennent fréquentes dans un canton, & qu'il y meurt en peu de tems plusieurs personnes, les habitans prennent aussi-tôt la fuite, & vont s'établir ailleurs, persuadés que le Diable a pris possession de ce lieu funeste.

3. *Etablissemens des Hollandois. Digression préliminaire sur l'Origine & les progrès de leur Commerce dans l'Inde.*

Les Hollandois possèdent de si beaux établissemens dans les Isles de l'Inde, & l'Histoire de leur commerce est tellement liée à celle des peuples qui habitent ces Isles, que je ne

puis me dispenser d'entrer dans quelques détails sur ce qui concerne l'origine & les progrès de leur Compagnie Orientale. J'ai d'ailleurs annoncé, dans mon quatrieme Volume, que je traiterois une si importante matiere avec une juste étendue. C'est ici le lieu de m'acquitter de cette promesse.

Recueil des
Voyages Hol-
landois.

Les Hollandois doivent l'origine de leurs établissemens dans l'Inde, à la disgrâce d'un de leurs compatriotes, nommé *Corneille Houtman*, que des affaires particulieres avoient conduit à Lisbonne. Cet homme s'étant rendu suspect au Gouvernement, par des informations indiscrettes sur les affaires de l'Inde, & sur la route que tenoient les Navigateurs Portugais, les Ministres le firent arrêter, & le condamnerent à une grosse amende. Houtman étoit dans l'impuissance de la payer, & se voyoit menacé, faute d'y satisfaire, de passer sa vie dans les prisons de Lisbonne. Dans cette extrémité, la pensée lui vint de recourir à quelques Marchands d'Amsterdam, & de leur écrire une lettre, dans laquelle il leur promettoit, pour prix de sa liberté, de leur faire

part de toutes les lumières qu'il avoit acquises sur le commerce des Indes. On accepta ses offres ; sa rançon fut payée , & il fut mis en liberté. De retour en sa patrie , il communiqua à ses libérateurs plusieurs secrets importants ; & ces ouvertures parurent si intéressantes , qu'il se forma sur le champ une société de Négocians , sous le nom de *Compagnie des pays lointains* , dont l'administration fut confiée à dix Directeurs. Elle équipa , en 1595 , quatre Navires , qui prirent la route de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance , sous la direction de Houtman. Dans ce premier voyage , les Hollandois , après avoir reconnu *Sainte-Marie* , *Madagascar* , & d'autres Isles de la côte d'Afrique , pousserent jusqu'aux Maldives , rangerent le Cap de Comorin , & entrèrent dans le détroit de la Sonde le 11 de Juin de l'année 1596. Ils aborderent quelques jours après à Bantam , une des principales villes de l'Isle de Java , où ils obtinrent d'abord la liberté d'établir un comptoir. Mais les dispositions des Insulaires ayant changé , Houtman fut arrêté dans le Palais du Gouverneur , & après une captivité

Première
compagnie
d'Amster-
dam.

Envoi de
quatre Navi-
res sous la di-
rection de
Houtman.

de quelques mois, & divers combats cruels entre les Hollandois de la flotte & les Javanois, il fut obligé d'abandonner la rade de Bantam. Il rentra dans le port d'Amsterdam le 14 Août 1597, ayant perdu dans cette expédition un de ses vaisseaux, & près des deux tiers des équipages de toute la flotte.

c. Second envoi, commandé par Van Nek.

Ce voyage, quoiqu'assez infructueux, ne rallentit point l'ardeur des Négocians d'Amsterdam. De nouveaux associés se joignirent aux anciens, & la Compagnie envoya aux Indes, en 1598, une flotte de huit vaisseaux, commandée par M. *Van Nek*, avec cinq cens soixante hommes d'équipage, tant soldats que matelots. Van Nek arriva au mois de Novembre dans la rade de Bantam, conclut un traité de commerce avec les Javanois de ce quartier, y chargea quatre vaisseaux de poivre, de cloux de girofle, de fleur de muscade & de canelle, & revint heureusement au Texel, avec cette riche cargaison, au mois de Juillet 1599, après avoir fait huit mille lieues en moins de quinze mois.

Ouverture du commerce de Jaya.

Jacques *Warwick*, qui fit les fonctions

tions d'Amiral, après le départ de Van Nek, resta dans l'Inde avec les quatre autres vaisseaux de l'armement. Ses gens furent fort maltraités à *Madure*, Île voisine de *Java*, & il y en eut plusieurs de massacrés par les Insulaires. D'autres, au nombre d'environ cinquante, furent arrêtés prisonniers, & l'Amiral n'obtint leur délivrance, qu'en payant une grosse rançon. Il quitta cette dangereuse contrée pour se rendre à l'Île d'*Amboine*, près des Moluques, où il fut bien accueilli. On lui permit de charger de girofle deux navires, & tandis qu'il s'occupoit à cette cargaison, il envoya les deux autres vaisseaux qui lui restoient aux Îles de *Banda*, qui sont au Sud-Est d'*Amboine*, pour s'y pourvoir de noix & de fleur de muscade. L'Officier qu'il chargea de cette commission, alla mouiller à *Nera*, capitale de ces Îles, où il eut la gloire de fonder le premier comptoir que les Hollandois aient possédé dans l'Inde. Il y laissa vingt hommes, avec de l'argent & des marchandises pour l'achat ou l'échange des épiceries, & ayant lui-même achevé à très-peu de frais sa cargaison, il reprit la route de

Comment-
cement de
celui d'*Am-
boine*.

Premier
Comptoir des
Hollandois
dans l'Inde.

la Hollande par le Cap de Bonne-Espérance. Le succès de son expédition causa une telle joie aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils firent exposer aux yeux du peuple les marchandises de ces deux navires. Les montres de muscade furent trouvées si belles, que les Hollandois se persuaderent qu'on n'en avoit jamais vû de si parfaites à Lisbonne. Warwick eut de son côté le bonheur d'ouvrir à ses compatriotes l'entrée des Moluques, pour l'établissement d'une maison de commerce à Ternate. Il y laissa cinq hommes, pour veiller à la garde du comptoir & aux affaires du commerce, & il ramena au Texel, dans le cours de l'année 1600, les deux navires qu'il avoit chargés à Amboine.

Etablis-
ment de Ter-
nate.

L'émulation des Hollandois croissant à mesure que la prospérité de leur commerce augmentoit, quelques marchands de Zélande armerent aussi pour l'Inde, & les habitans de Rotterdam formerent dans le même tems une compagnie, qui mit en mer cinq navires. D'un autre côté, les Négocians d'Amsterdam, sans attendre le retour de leur seconde flotte, avoient fait partir, dès l'année 1599, trois

Autres
Compagnies
qui se for-
ment.

autres vaisseaux, sous le commandement de M. *Vander Hagen*. Cet Amiral se rendit à Bantam au commencement de l'année suivante, & de-là à Amboine, où il trouva la guerre allumée entre les Indiens & les Portugais. Les Indiens l'ayant invité de se joindre à eux, il leur envoya dix chaloupes armées, & il descendit lui-même dans l'Isle à la tête de ses plus braves soldats, pour attaquer un fort qui appartenoit aux Portugais. Il assiégea inutilement la place pendant deux mois; mais il eut lieu de se consoler de cette disgrâce, par le Traité avantageux qu'il conclut avec les Insulaires. Ses conditions portoient qu'on travailleroit incessamment à la construction d'un fort; que les Indiens feroient les frais de tous les travaux; que les Hollandois mettroient une garnison dans la place, & se chargeroient de la défendre; que tout le girofle qui croît dans le pays seroit livré aux vaisseaux de la Compagnie, à un prix invariable, & que ce commerce seroit interdit à toute autre nation. Ce Traité fut à peine signé, que les Hollandois firent commencer les travaux; & ils les poussèrent avec tant

Expédition
de Vander
Hagen.

Les Hol-
landois bâti-
fient un Fort
à Amboine.

d'ardeur, que le fort fut achevé en moins de six semaines.

Il s'ont mal
reçus à Su-
matra.

Les tentatives qu'ils firent dans le même tems pour s'établir dans l'Isle de Sumatra, eurent moins de succès. Leurs bâtimens furent insultés à *Achem*, capitale du pays : plusieurs Hollandois furent faits prisonniers, & le fameux Corneille Houtman y perdit la vie. Van Nek, dans un second voyage qu'il fit aux Indes en 1600, fut attaqué à la hauteur de Ternate par les Portugais, & mis hors de combat après une action très-vive, dans laquelle il eut la main droite emportée d'un boulet de canon. Il fut plus heureux à Patane & à Johor, Etats voisins de Siam, où il établit des Comptoirs.

Il s'éta-
blissent à Pa-
tane & à Jo-
hor.

Expédition
de Harman-
sen.

Les différentes Compagnies d'Amsterdam armerent en 1601 quinze navires, qui partirent ensemble le 22 Avril. *Wolphart Harmanfen*, un des Amiraux, s'étant séparé du gros de la flotte, avec les navires qu'il commandoit, arriva le 24 de Décembre devant la ville de *Palinban*, qui est à la pointe occidentale de l'Isle de Java. Le hasard avoit conduit le même jour à Bantam, ville voisine de Palimban,

une flotte Portugaise , composée de trente bâtimens , parmi lesquels il y avoit huit gros galions de six à huit cens tonneaux. Elle venoit bloquer le port de cette place importante , pour en fermer l'entrée aux vaisseaux Hollandois. Harmanfen , qui n'avoit qu'une escadre de cinq navires , dont le plus fort n'étoit que de cinq cens vingt tonneaux , n'hésita pas d'aller combattre les Portugais , dès qu'il apprit leur arrivée. Le 27 , vers le coucher du soleil , il rencontra leurs vaisseaux , sur lesquels il fit un feu terrible , dont ils furent fort maltraités. Mais un des canons de son Amiral ayant crevé aux environs du gouvernail , qui en fut extrêmement endommagé , cet accident obligea le Général Hollandois à la retraite. Il revint à la charge deux jours après , & il attaqua avec furie quatre galeres , qui formoient l'avant-garde ennemie. Il en prit deux à l'abordage , passa au fil de l'épée , ou précipita dans la mer , la plupart des Portugais & des Indiens qui les montoient , en ôta toute l'artillerie , & les brûla à la vûe de l'Armée Portugais , qui n'osa pas faire le moindre mouvement pour les secou-

Il bat la
flotte Portu-
gaïse devant
Bantam.

rir. Le 31, s'étant approché de Barram, en portant droit sur la flotte ennemie, les Portugais s'éloignèrent, & le laissèrent entrer dans le port sans opposition. Les Javanois, qui avoient été spectateurs de toutes ces belles actions, le reçurent comme leur libérateur, & accorderent aux Hollandois un comptoir dans leur ville.

Il établit
un Comptoir
dans cette
ville.

Voyage de
Spilberg.

George *Spilberg*, qui fut envoyé dans l'Inde la même année que Wolphart Harmanfen, ne signala pas moins sa valeur contre les Portugais. Son escadre consistoit en trois navires, qui furent équipés par des Marchands de Zélande, avec une commission du Prince Maurice. Il sourint au Cap-Vert, près de *Russco*, sur un petit bâtiment de transport, l'attaque de trois caravelles Portugaises, & il en aborda une, qu'il auroit prise, si le feu terrible des deux autres ne l'eût dégagée. Quelques jours après il se rendit maître d'une de ces caravelles. Arrivé au Cap de Bonne-Espérance, il reconnut la fameuse Baye qui est au Nord de ce Cap, & lui donna le nom de *Baye de la Table*, à cause d'un promontoire de cette forme qui s'a-

Avantages
qu'il rempor-
te sur les Por-
tugais.

vance neuf ou dix lieues dans la mer. Il visita aussi, sur la même côte, deux petites Isles, dont il nomma l'une *Elisabeth*, & l'autre *Cornelia*. C'étoit prendre une possession anticipée de ce pays, où les Hollandois ont établi depuis une de leurs plus belles Colonies.

Après un voyage très-malheureux aux Isles de *Comorre*, où les Indiens massacrèrent vingt-huit de ses gens, continuant sa route par le Cap de Comorin, il arriva, au mois de Mai 1602, à *Point-de-Galle*, sur la côte méridionale de Ceylan. Le Roi de Candi, alors en guerre avec les Portugais, accepta l'alliance & les secours que Spilberg lui offrit, & promit à son tour aux Hollandois une maison de commerce dans son Isle, avec le choix du lieu où ils voudroient l'établir, & la liberté de la fortifier. Spilberg, occupé d'un autre projet, qui ne lui permit pas de profiter alors de ces offres, fit voile vers Sumatra, & arriva le 16 de Septembre au port d'Achem. Il fut assez heureux pour gagner les bonnes grâces du Roi du pays, qui prévenu par les calomnies artificieuses des Portugais, avoit tou-

On lui offre
une maison
de commerce
à Ceylan.

Il en établit
une à Achem.

jours paru fort indisposé contre les Hollandois. Le Roi lui donna cette maison dans Achem, & permit aux sujets de Zélande de commercer dans tous les ports de son obéissance.

Cependant les Compagnies de commerce se multiplioient de jour en jour dans les Provinces-Unies, & commençoient même à se nuire les unes aux autres par leur nombre. Chacune agissoit par des vues particulières d'intérêt, sans aucune correspondance pour le bien général. Leurs vaisseaux se rencontrant souvent dans les mêmes ports, cette concurrence faisoit baisser le prix des marchandises, & ruinoit plusieurs Armateurs.

Les Etats Généraux ouvrirent heureusement les yeux sur ce désordre naissant, qui pouvoit causer la ruine du commerce. Ils rassemblèrent les Chefs des différentes Compagnies, leur proposèrent le projet d'une association générale, qui réuniroit en un seul corps toutes les Sociétés commerçantes, & vinrent à bout, moitié par insinuation, moitié par autorité, de leur faire accepter ce plan. L'acte de réunion fut signé le 20 Mars 1602, & confirmé le même jour par l'assem-

Réunion de
toutes les
Compagnies
de com-
merce.

blée des Etats. On établit six Chambres particulieres, celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuise. On statua que les affaires de la Compagnie seroient réglées à la pluralité des voix, dans une assemblée générale, composée de dix-sept députés des Chambres; que cette assemblée se tiendrait alternativement à Amsterdam & en Zélande; que les Chambres particulieres seroient obligées de se soumettre à ses réglemens; & que les affaires sur lesquelles ses membres ne pourroient s'accorder, seroient renvoyées à la décision des Etats Généraux. Le Gouvernement accorda à la Compagnie un octroi de vingt-un ans, pour commercer à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, ou par le Détroit de Magellan, & défendit à tous les sujets des Provinces-Unies de faire le même commerce, sous peine de confiscation des vaisseaux & des marchandises. Les Associés donnerent une telle extension à ce privilège, que deux navires Hollandois, équipés en 1615, ayant trafiqué sans commission aux Moluques, le Gouverneur de Batavia s'en saisit au nom de la Compagnie,

quoiqu'ils fussent entrés dans la mer du Sud par un autre passage que celui de Magellan. Enfin les Etats Généraux, pour achever d'encourager la Compagnie Orientale, lui accordèrent le pouvoir de contracter dans les Indes toutes sortes d'engagemens au nom de leurs Hautes - Puissances, d'y bâtir des forts, d'y avoir des troupes, & d'y établir des Conseils souverains.

Les fonds que déboursèrent les nouveaux Associés, formèrent un capital d'environ treize millions de nos livres (1), dont la seule Chambre d'Amsterdam fournit la moitié. Ces premiers fonds furent administrés avec tant d'œconomie & d'habileté, que les Intéressés n'ont jamais été dans la triste nécessité de les renouveler : ce qui est particulier à la Compagnie Hollandoise. C'est avec ces mêmes fonds, qui peuvent passer pour modiques, qu'une Société de simples négocians a trouvé le moyen de couvrir la mer de vaisseaux, de conquérir des Royaumes, de bâtir plusieurs villes & une infinité de forts, de

(1) Six millions quatre cent cinquante-neuf mille huit cents quarante florins de Hollande.

s'emparer du commerce exclusif des épiceries, dont elle a tiré des richesses inestimables, & de faire la loi dans l'Inde à toutes les nations de l'Europe. Grand exemple de ce que peut l'industrie d'un peuple, lorsqu'elle est animée par l'émulation, par la liberté du commerce, par la protection d'un Gouvernement équitable, bienfaisant, éclairé, & par tous les autres encouragemens qui dépendent du Souverain. Reprenons le fil des navigations Hollandoises.

Les Associés équiperent, en 1602, une flotte de quatorze grands navires, sous le commandement de l'Amiral Warwick, déjà connu par un premier voyage dans l'Inde. Dans l'espace de quatre ans, il rendit d'importans services à sa Compagnie. Il érigea à Bantam une nouvelle maison de commerce, dans un bel emplacement dont le Roi lui accorda la propriété, & il laissa aux Directeurs des instructions très-sages, qui ont depuis été adoptées dans toutes les Colonies Hollandoises. il établit le même ordre dans le Comptoir de Johor, & il forma des liaisons étroites avec le Souverain de cette contrée, & avec

Seconde expédition de Warwick.

Nouveau Comptoir de Bantam.

le Roi de Siam. Il étendit ses correspondances jusqu'à la Chine, où il ouvrit à ses compatriotes les premières sources de commerce, en gagnant par ses présens & par ses caresses plusieurs Mandarins des villes maritimes. En un mot, ses vues supérieures se tournèrent vers tous les objets qui pouvoient étendre & faire prospérer le commerce de la Compagnie. Rien n'échappa à son zèle ni à ses lumières. Les Hollandois ont conservé une juste vénération pour la mémoire de ce grand homme, & le regardent, avec raison, comme le principal fondateur des puissantes Colonies qu'ils possèdent dans l'Inde.

Second. Sur la fin de l'année 1603, on vit
 Voyage de fortir des ports du Texel une nouvelle
 Vander Ha- flotte, composée de douze navires,
 gen. commandés par M. Vander Hagen,
 qui, cinq ans auparavant, avoit conduit une autre escadre dans l'Inde. Il
 porta la terreur sur la côte de Mozambique & sur celle de Goa: il attaqua,
 dans la rade de Calecut, neuf frégates Portugaises, & il en prit une qui
 étoit montée de quatre-vingt hommes: il conclut un traité d'alliance
 avec le Zamorin, qui permit aux

Les Hollandois obtiennent la liberté de commercer à Calecut.

Hollandois de commercer dans tous les ports de sa dépendance. Il passa ensuite aux Moluques, où il fit une guerre ouverte aux Portugais, qu'il chassa des Isles d'Amboine & de Tidor.

Le Roi d'Espagne, alors maître du Portugal, crut devoir opposer une digue à ces excursions. Il rendit, en 1605, une déclaration, par laquelle il fut défendu aux Hollandois, sous peine de confiscation & d'emprisonnement, de commercer en Espagne & dans les deux Indes. La Compagnie, peu effrayée de cet Edit, envoya cette même année deux flottes ^{Expédition de deux nouvelles flottes.} dans l'Inde; l'une, d'onze navires, commandés par *Corneille Matelief*, & moitié équipés en guerre & en marchandises; l'autre, de huit, sous les ordres de *Van Caerden*. Matelief fit respecter pour la première fois, aux Isles du Cap-Vert & dans celle d'*Annobon*, le pavillon de sa Compagnie, que les Portugais de ces quartiers avoient insulté jusqu'alors. Il parut, au mois d'Avril 1606, devant Malaca, & il attaqua inutilement cette place, que les Portugais possédoient depuis un siècle. Malgré l'assistance

du Roi de Johor, l'allié fidele des Hollandois, il fut obligé de se retirer, après deux mois de siège ou de blocus. Cette ville tomba trente-cinq ans après dans les mains des Hollandois.

Matelief se vengea de cet affront sur la flotte ennemie, qu'il battit en plusieurs rencontres, & qu'il ruina presque totalement. Il se rendit à Amboine au commencement de l'année 1607, & il établit une discipline exacte dans le Comptoir & dans le Fort. Il fit de vains efforts pour secourir Ternate & Tidor, où les Portugais étoient rentrés, & tenoient dans l'oppression les alliés de la Compagnie : mais il bâtit dans la premiere de ces Isles un petit Fort, dans lequel il laissa une bonne garnison. Une entreprise non moins importante l'attira, dans le cours de la même année, sur les frontieres maritimes de la Chine. Il s'agissoit d'ouyrir aux vaisseaux de la Compagnie les ports de ce vaste Empire, & d'élever l'édifice dont le Général Warwick avoit jetté les fondemens. Matelief entra au mois d'Août dans la riviere de Canton, & mouilla dans le voisinage de Macao, après s'être assuré de la protection des Mandarins

Etablissement
de Ternate.

Tentatives
du côté de la
Chine.

de la côte. Mais il fut attaqué dans cette rade par une flotte Portugaise, qui le força de s'éloigner, & qui fit avorter son entreprise. Il revint en Hollande au mois de Septembre 1608, après un voyage de plus de trois ans, ayant sur son bord des Ambassadeurs que le Roi de Siam envoyoit aux Provinces-Unies, & trois jeunes Indiens d'Amboïne, qui étoient des premières familles du pays. Les Etats Généraux furent si satisfaits de sa conduite, qu'ils lui firent, par la bouche du Grand Pensionnaire, des remerciemens, accompagnés des éloges les plus flatteurs.

L'expédition de Van Caerden eut moins d'éclat : il fit quelques ravages à Mozambique, dans l'établissement des Portugais; mais il assiégea inutilement leur Fort pendant un mois; & dans sa retraite, un de ses vaisseaux fut si maltraité, qu'on fut obligé de le brûler. Il trouva la même résistance à Tidor & à Ternate, dans les Colonies Portugaises. Il fut plus heureux à *Machian*, au Sud de Ternate, où il emporta d'assaut un de leurs Forts, qu'il abandonna au pillage, après avoir fait main-basse sur près de huit cens

Conquête
de Machian,
une des Moluques.

Insulaires qui le défendoient. Cette victoire le mit en possession de toute l'Isle, qui fournit à ses vaisseaux une abondante cargaison. Mais dans le tems qu'il se dispoisoit à les renvoyer en Europe, un orage imprévu en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie des équipages. Le reste de la flotte revint à Flessingue en 1609, sans son Amiral, qui dans une course qu'il fit à *Bachian*, la plus méridionale des Moluques, fut enlevée par une galère Espagnole, & conduit aux Manilles.

Nouvel armement de treize grands navires.

L'Amiral *Verhoeven* fut envoyé aux Indes deux ans après Caerden, avec une des plus belles flottes que la Compagnie eût encore équipées. Elle consistoit en treize navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Il assiégea sans succès le Fort de Mozambique, comme son prédécesseur; mais il partit à l'entrée de la rade un galion Espagnol. Il croisa ensuite sur la côte de Goa, & se rendit de-là à Calcut, où il renouvella avec le Zamorin le traité d'alliance conclu par le Général Vander Hagen. Arrivé à Johor, au commencement de l'année 1609, il y établit de nouveaux

Facteurs , & il trouva le Roi du pays dans des dispositions assez favorables pour les Hollandois. Mais il sollicita inutilement la permission de bâtir un Fort dans ces quartiers. Quelques divisions survenues entre les Javanois , l'appellerent à Bantam au mois de Février. Il fit de vains efforts pour calmer ces troubles ; mais ayant promis au Roi de *Jacatra* l'assistance des Hollandois , ce Prince lui accorda une maison de commerce aux environs de sa capitale. Ce fut le berceau de la fameuse Batavia. Il se rendit , au mois d'Avril , aux Isles de Banda , pour visiter le Comptoir que la Compagnie avoit à Nera , la principale ville du pays. Dans la vue de donner plus de solidité à cet établissement , il alla trouver les Princes Indiens , qui partageoient la souveraineté de ces Isles , & il leur demanda la permission de fortifier le Comptoir. Sans s'embarasser des allarmes que leur causa cette proposition , à laquelle ils feignirent néanmoins de donner leur consentement , il fit élever sur les ruines d'un ancien château Portugais , un Fort quarré , flanqué de quatre bastions , qui fut achevé & mis en état

Les Hollandois s'établirent aux environs de *Jacatra*.

Ils bâtirent un Fort à Nera.

de défense dans le cours du mois de Mai. Mais les Insulaires l'ayant attiré quelques jours après dans une embuscade, le massacrèrent, avec trente ou quarante Officiers de la flotte qui l'accompagnoient. Ceux qui lui succéderent au commandement, crurent qu'il étoit de la prudence d'oublier cette injure, & renouèrent, après quelques menaces, avec les Bandaïnois, qui s'engagerent, par un Traité, à ne vendre leur muscade & leur girofle qu'aux seuls Marchands de la Compagnie; à contraindre toutes les Jonques étrangères à venir mouiller sous le Fort Hollandois, & à ne permettre aux Facteurs d'aucune autre Nation de s'établir à Nera.

Ils s'ouvrent
le commerce
du Japon.

Verhoeven, quelque tems avant son arrivée dans ces Isles, avoit envoyé deux vaisseaux au Japon, pour tâcher d'obtenir, par quelque Traité, la permission de commercer dans ce beau Royaume. Ils mouillèrent à Nagasaki, au mois de Juillet 1609, & passèrent ensuite à Firando, où la Compagnie obtint la liberté de bâtir un Comptoir. J'ai parlé ailleurs (1) des progrès de cet établissement, du

(1) Tome II, page 431 & suiv.

transport des Hollandois à Nagazaki , & de l'état présent de leur commerce au Japon.

D'autres navires de la même flotte furent détachés dans le même tems pour les Moluques , sous la conduite du Vice-Amiral *Witter* ; & ce fut alors que la puissance des Hollandois s'accrut considérablement dans ces Isles. Ils y avoient en 1610 , sept Forts importants : deux à Ternate ; un à Timor ; trois à Machian , & un à Bachian. Mais *Witter* s'étant laissé surprendre aux Manilles par les Espagnols , trois de ses vaisseaux furent pris , un autre sauta en l'air , le reste fut dispersé , & le Général périt lui-même dans ce combat.

Accroissement de leur puissance aux Moluques.

L'an 1614 , *Vanden Broeck* ouvrit aux vaisseaux de la Compagnie une nouvelle carrière. Il servoit , en qualité de premier Commis , sur une flotte qui fut envoyée aux Indes dans le cours de l'année 1613 , sous les ordres de l'Amiral *Reynst*. Cette flotte s'étant avancée à l'entrée de la Mer rouge , *Broeck* en fut détaché avec un navire , pour visiter les ports de l'Arabie heureuse , où les Hollandois n'avoient encore aucun établissement ,

Après plusieurs voyages, dans lesquels il eut beaucoup d'obstacles à surmonter, le Bacha de cette contrée lui permit de commercer dans tous les ports de la Mer rouge, & d'établir un Comptoir particulier à Aden. Broeck fut chargé dans le même tems d'une commission importante sur la côte occidentale de l'Indostan. Il s'agissoit de procurer à la Compagnie une maison de commerce à Surate, le plus fameux entrepôt de l'Inde. Broeck l'obtint, y laissa des Facteurs, & forma ensuite d'autres établissemens à Broitschia, à Cambaye, à Amadabad, sur la même côte.

Ils commencent à commercer dans la mer rouge.

Ils forment un établissement à Surate.

Progrès de leur Comptoir de Jacatra.

Les périls dont le Comptoir de Jacatra fut menacé, l'appellerent, en 1618, au secours de cette Colonie naissante. Les Anglois, qui avoient une Loge dans le voisinage, avoient commis quelques hostilités contre les flottes de la Compagnie, & venoient d'enlever un de ses navires. On craignit qu'ils n'entreprissent d'attaquer le Comptoir Hollandois; & pour le mettre à l'abri de leurs insultes, Broeck le fit entourer de palissades & d'un rempart de terre. Il faut se rappeler que cette Loge étoit bâtie

hors de l'enceinte de la ville de Jacatra. Elle ne consistoit alors qu'en deux bâtimens, dont l'un se nommoit *Maurice*, & l'autre *Nassau*. Les Anglois & les Javanois, voyant croître ces travaux, en conçurent de l'ombrage, & conspirèrent la ruine du Fort. Ayant attiré Broeck à Jacatra, après l'avoir trompé par les apparences d'une fausse paix, ils le retinrent prisonnier; ce qui répandit une telle frayeur dans la Loge, que les Anglois l'ayant sommée de se rendre, elle capitula le premier de Février. 1619. Elle devoit être évacuée le lendemain, & les Hollandois étoient à la veille de se voir chassés de Jacatra, lorsqu'un événement imprévu rétablit leurs espérances. Le Roi de Bantam, gagné par les Facteurs qu'ils avoient dans sa capitale, envoya à leur secours un corps de deux mille hommes, qui arriverent à Jacatra le jour que la capitulation devoit s'exécuter. Le Général qui les commandoit, obtint, par ses menaces, que le Fort ne seroit point évacué, & que les Hollandois resteroient en possession de leur Loge; à condition néanmoins qu'ils cesseroient de travailler

Ils lui donnent le nom de Batavia.

à la fortifier. Malgré cette défense, ils ne laissèrent pas de continuer secrètement les ouvrages, & ce fut alors qu'ils l'appellerent *Batavia*, de l'ancien nom de leur pays. Un renfort qu'ils reçurent des Moluques, au mois de Mars de l'année suivante, les mit en état de faire à leur tour la loi aux Insulaires de Jacatra, & de se délivrer de ces dangereux voisins, par la ruine de leur ville. Le Général *Coen* l'attaqua, à la tête d'onze cens hommes, & l'emporta d'assaut, après trois jours de résistance. Il rasa ses murailles, fit mettre le feu aux maisons, passa au fil de l'épée tous les Indiens qui s'y rencontrèrent, & détruisit jusqu'au nom de cette malheureuse ville, sur les ruines de laquelle s'est élevée *Batavia*, aujourd'hui le centre & la métropole des possessions de la Compagnie dans l'Inde.

Ne poussons pas plus loin cette digression. Nous en avons dit assez pour faire connoître l'origine des établissemens Hollandois, dont nous donnerons dans la suite une idée plus particulière, à mesure que nous parlerons des Isles où ils sont situés. Il suffit de remarquer que ce peuple

industrieux, dans le cours d'environ soixante ans, a réussi à enlever aux Portugais leurs plus belles possessions; à ruiner leur commerce de Goa; à les supplanter au Japon, à Malaca, ^{Idée de leur puissance} aux Moluques, & dans toutes les Isles ^{dans l'Inde.} méridionales; à se procurer à Surate, au Bengale, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, de magnifiques Comptoirs; à étendre son commerce jusqu'à la Mer rouge; à s'ouvrir les ports de Siam & de la Chine; en un mot, à établir dans l'Inde une puissance, qu'aucune nation Européenne n'est en état de balancer, & que les Princes Asiatiques regardent eux-mêmes d'un œil jaloux.

Pour ne parler ici que de ce que les Hollandois possèdent dans Ceylan, ^{Ce qu'ils possèdent à Ceylan.} j'observerai qu'ils sont maîtres de toutes les côtes de l'Isle, & que dans plusieurs endroits leurs domaines s'étendent douze ou quinze lieues dans les terres. Les plus considérables sont *Jafanapatan*, *Manar*, *Calpentin*, *Negumbo*, *Kolumbo*, *Point-de-Gale*, *Batecalo* & *Trinquemale*.

JAFANAPATAN est une presqu'Isle, ^{Jafanapatan.} située à la pointe septentrionale de Ceylan. Ce pays comprend quatre

Salmon,
ibi supra.

petites provinces , plusieurs villes considérables , & environ cent soixante hameaux , la plupart peuplés d'Indiens , qu'on croit Malabares d'origine. C'étoit autrefois un Royaume particulier , que les Portugais ont détruit. Ses habitans l'appelloient *Vannis* , ou *Vannias* , nom qu'une partie du pays conserve encore. Ses terres sont basses , & naturellement fertiles , quoiqu'on y trouve peu de sources. On y supplée par l'eau des citernes. Les bois de canelle sont la principale richesse de cette contrée. Dans les commencemens , les Hollandois éleverent autour de ce bois un rempart de terre , qu'ils faisoient garder par des soldats , pour empêcher les Indiens d'en approcher. Mais cette entreprise ayant excité la jalousie du Roi de Candi , ils résolurent de l'appaiser par leurs soumissions , & ils s'engagerent à ne mettre des gardes que sur la frontiere de leurs domaines. Leur maxime a toujours été de vivre en paix avec ce Monarque , d'employer à propos les présens & les complaisances , pour se concilier ses bonnes grâces , & d'éviter avec soin toutes les occasions de rupture. Cette conduite pacifique

fique les a heureusement maintenus dans leurs possessions.

La capitale du pays porte aussi le nom de Jafanapatan. C'est une belle ville, dont les rues sont larges & spacieuses, & qui est ornée de plusieurs beaux édifices, particulièrement d'un magnifique Hôpital. Elle a une lieue & demie de tour. Les Hollandois y ont une forte citadelle, bâtie à la moderne, où ils entretiennent une garnison nombreuse. C'est-là qu'est le logement du Gouverneur, des Officiers de Justice, & des Facteurs de la Compagnie.

Delft, Midelbourg, Leyde, Amsterdam, Enchuse & Hoorne, sont de petites Isles situées au Nord-Ouest de Jafanapatan, & qui lui servent de rampart. Elles sont si bien pourvues d'artillerie, de soldats, & de munitions, que ce passage est inaccessible aux navires étrangers.

MANAR est une Isle située sur la côte occidentale du Royaume, à neuf degrés de latitude du Nord. Sa circonférence est de dix ou douze lieues. On y voit une ville, environnée de plusieurs habitations, & défendue par un Fort qui est gardé par cent hom-

Manar

mes. Cette côte est fort poissonneuse , & pendant un tems elle a été célèbre par la pêche des perles.

Calpentin. CALPENTIN est une autre Isle , un peu plus grande que Manar , & plus près du Sud d'un degré. Elle a seize lieues de long , sur une ou deux de largeur. Les Hollandois y ont deux châteaux en forme de tours , & un assez bon Fort , où ils entretiennent une petite garnison.

Negumbo. NEGUMBO , entre 7 & 8 degrés de latitude , n'est qu'une Forteresse , bâtie sur la même côte , pour la défense des bois voisins , où l'on recueille beaucoup de canelle. Elle est protégée d'un côté par la mer , & de l'autre par plusieurs bastions. Les Hollandois ont un petit Fort entre Negumbo & Calpentin , dans un lieu appelé *Chilaw* , le meilleur port de l'Isle.

Kolombo. KOLOMBO , l'ancienne capitale des Colonies Portugaises de Ceylan , tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les établissemens que les Hollandois possèdent dans ce Royaume. Cette ville est au Sud de Negumbo , dont elle n'est éloignée que de neuf ou dix lieues. Elle est bâtie

au fond d'une baie, qui offre un port commode aux vaisseaux qui ne prennent pas beaucoup d'eau. Les Hollandois ont beaucoup resserré son ancienne enceinte, qui occupoit un terrain fort vaste, trop difficile à garder; mais ils ont considérablement augmenté les fortifications du château. Le palais du Gouverneur est un des plus beaux édifices qu'on puisse voir. L'Arsenal & les Magazins sont d'autres bâtimens très-remarquables. Comme cette ville est le principal comptoir de la Compagnie dans l'Isle, c'est-là que résident le Gouverneur Général & le Conseil Souverain.

POINT-DE-GALE est une autre place très-forte, située dans la partie méridionale de Ceylan, à six degrés de latitude du Nord. Ses fortifications; commencées par les Portugais, ont été beaucoup augmentées par la Compagnie Hollandoise; mais elle a détruit quantité d'édifices d'une inutile somptuosité. La situation de cette ville est sur une pointe de terre, défendue par des bords escarpés & par la mer. Elle a une baie, qui pourroit passer pour un bon port, s'il n'y avoit à l'entrée plusieurs écueils dangereux,

Point-de-Gale.

& si les navires n'y étoient un peu trop battus par les flots. Tous les bâtimens qui viennent y mouiller passent sous le canon des deux Forts, qu'on appelle les *Châteaux d'eau*.

Batekalo &
Trinquemale

BATEKALO & TRINQUEMALE sont les seules places remarquables que la Compagnie possède sur la côte orientale de Ceylan. La première est une petite Isle, située vers le milieu de cette côte. Les Hollandois y ont une ville & un Fort. Trinquemale est beaucoup plus vers le Nord. C'est une Forteresse considérable, bâtie à la pointe septentrionale d'une grande baye, qui lui donne son nom, & qui conduit à une anse de moindre grandeur, dont le bassin forme un des plus beaux ports du monde. On y trouve par-tout depuis dix jusqu'à vingt-cinq brasses d'eau. Les Hollandois possèdent ici plusieurs terrains très-vastes; mais ils négligent de les cultiver, soit parce que ce pays est trop éloigné de Kolombo, le centre de leurs forces, soit parce qu'ils trouvent dans les autres parties de l'Isle beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut. S'ils entretiennent des Forts dans ces quartiers, c'est moins pour

Salmon,
Ibid. Journal
de la Haie.

défendre leurs possessions , que pour empêcher les étrangers de s'établir sur la même côte. Les François leur donnerent en 1672 une chaude alarme , lorsqu'étant entrés dans la baye de Trinquemale , ils s'emparèrent de plusieurs postes , où ils arborerent leur pavillon. Divers contre-tems firent échouer cette entreprise , d'ailleurs concertée par des gens habiles. Notre Compagnie Orientale , qui n'avoit point encore d'établissement solide dans l'Inde , cherchoit à s'y procurer quelque poste avantageux , où elle pût fixer le centre de son commerce. Caron proposa l'Isle de Ceylan , comme l'entrepôt le plus commode , & désigna en particulier la baye de Trinquemale. Il soutint que les François pouvoient s'y établir & s'y fortifier avec la dixième partie de la dépense que les Portugais & les Hollandois avoient fait à Goa & Batavia , deux places d'ailleurs mal choisies pour en faire l'entrepôt d'un trafic général , parce que la première est trop à l'Ouest , & l'autre trop à l'Est. Au contraire Ceylan est comme au milieu des Indes. C'est le passage qui conduit à Coromandel & à Bengale ,

les plus importantes places de commerce ; tous les navires qui viennent d'Europe tombent d'eux-mêmes à la vue de cette Isle , & les moussons alternatives permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les tems de l'année. Caron exposa avec force tous les avantages de cette situation , & ce fut en conséquence de ses conseils que les François firent la tentative dont j'ai parlé.

ARTICLE II.

Antiquités de Ceylan. Anecdotes modernes.

Différens
noms des
Ceylan.

PLUSIEURS Savans se persuadent que l'Isle de Ceylan , est la *Taprobane* des anciens. Bochart croit que c'est le pays que les Juifs des premiers tems ont connu sous le nom d'*Ophir* & de *Tharsis* , & d'où les flottes de Salomon rapportoient tant de richesses. Ses propres habitans lui ont donné plusieurs noms. Ils l'ont appelée *Lamca* ou *Lamcab* , qui signifie Paradis terrestre , ou terre sainte ; *Ilanare* & *Tranate* , c'est-à-dire ,

M. Guyon ,
Hist. des Indes , tom. II.
Salmon , *ubi*
suprà. Spilberg , dans
les voy. Hol.

royaume insulaire ; *Hibenaro* terre fertile, & *Tenarism*, lieu de délices. Les Arabes la nomment *Serendip*.

On croit que ses habitans ont autrefois connu la Religion révélée. Cette opinion est appuyée sur quelques traditions qui ont cours parmi ce peuple, & qu'on suppose lui être venues originairement par le canal des Juifs. En effet les Ceylanois s'imaginent que leur Isle étoit anciennement une portion du paradis terrestre ; que le premier homme, qu'ils connoissent sous le nom d'*Adam*, a été créé sur une de leurs montagnes nommée *Hamalel* ; qu'on y voit encore, sur une grande pierre, le vestige d'un de ses pieds une fois plus grand que nature (1) ; qu'un lac très-profond, situé sur la cime de la même montagne, s'est formé des pleurs qu'Eve répandit à la mort d'Abel. On ajoute que ces traditions subsistent dans le pays depuis le regne de *Vigia Raja*, qui vivoit dit on, cinq cens ans avant Jésus-Christ, & qui donna à l'Isle le nom de *Terre Sainte*.

On croit
que ses habi-
tans ont con-
nu la Reli-
gion révélée.

(1) Cette tradition n'est pas générale ; car plusieurs croient que c'est le vestige de *Buddon* le plus grand de leurs Dieux. Voyez l'Article III de ce Chapitre.

Ce qu'on
doit penser
de leurs an-
ciennes An-
nales.

L'Histoire ancienne de Ceylan n'offre que des récits merveilleux, & quantité de fables obscures, concernant les Héros & les Dieux du pays. Ces rêveries sont consignées dans des Livres qui passent pour sacrés, & qui composent les Ecritures canoniques des Chingulais. Les Bramines en sont les dépositaires, & les cachent soigneusement au peuple, auquel ils ne communiquent qu'un petit nombre d'articles, qu'on apprend aux enfans, & qui se chantent dans les Temples.

Traits re-
marquables
de leur His-
toire moder-
ne.

Ancien par-
tage du Gou-
vernement.

Leur Histoire moderne n'est connue que depuis le douzième siècle de l'Ere chrétienne. Avant cette époque remarquable, l'Isle étoit gouvernée par seize Princes, dont le plus âgé avoit une sorte d'autorité sur les autres. Ils s'assembloient une fois l'année à *Citavata*, dans la partie Occidentale de l'Isle, pour y offrir tour à tour, pendant seize jours consécutifs, un sacrifice à la Déesse *Cita*, patronne du pays. Après la fête, ils remettoient, en signe d'hommage, au plus ancien des Rois un bracelet d'or, sur lequel étoient gravées seize têtes, qui représentoient les seize Sou-

verains. On a conservé quelque trace de cette ancienne coutume , & c'est avec les mêmes cérémonies que les Vassaux du Royaume de Candi rendent aujourd'hui leur hommage.

L'extinction de plusieurs familles , les violences & les usurpations , diminuerent peu à peu le nombre de ces souverainetés , & elles se trou- Réunion de toutes les principautés.verent réunies en 1135 sur la tête d'un seul Monarque , que l'Histoire nom-

me *Vimala Darma Soeria Mahadasin*. Il eut plusieurs successeurs qui

conservèrent la même puissance. Le quatrième de ces Princes laissa deux

filz , qui se disputèrent la couronne.

Après des guerres sanglantes , l'aîné fut obligé de céder à son frere la ville Nouveau partage.

& le territoire de Citavaca , qui ont depuis formé un Etat indépendant.

Dans le même tems , à la faveur de ces troubles , un autre Prince usurpa la souveraineté de *Kotta* , dans le voisinage de Kolombo , & l'érigea aussi en Royaume. Ainsi le gouvernement tendit alors à reprendre sa première forme.

Les choses subsisterent dans cet état jusqu'au moment où les Portu- Les Portugais s'établirent à Ceylan.gais découvrirent l'Isle de Ceylan , lan.

c'est-à-dire, jusqu'au commencement du seizième siècle. Ils s'établirent dans le pays de Kotta, & ils bâtirent quelques habitations dans le voisinage de la mer, parmi les ruines d'une ancienne ville appelée *Kol Amba*, ce qui les porta à donner à leur nouvel établissement le nom *Kolombo*.

Révolution
de Kotta.

Peu de tems après leur arrivée, le Roi de Kotta fut massacré par ses neveux, fils d'une de ses sœurs, qui partagerent entre eux son Etat. L'ambition qui les avoit unis dans ce complot perfide, ne tarda pas à les diviser, & la jalousie du commandement excita entre eux des dissensions cruelles. L'aîné fit massacrer le second, & fut tué ensuite dans une bataille qu'il livra au troisième, appelé *Mahabaduna*, qui par la mort de ses freres, devint l'unique possesseur du Royaume de Kotta. Ils laisserent deux fils, qui n'eurent d'autres ressources que de se réfugier à Kolombo. Les Portugais en prirent soin, les firent baptiser, l'un sous le nom de Dom Philippe, & l'autre sous celui de Dom Juan, & placerent ce dernier sur le trône de Kotta, après avoir fait périr secrètement Mahabaduna. Ils régnerent

Salmon,
ubi supra.

sous le nom du Prince qu'ils avoient couronné , & leur puissance prit alors des accroissemens considérables.

Dans ce même tems plusieurs Prin- Révolte de
ces de Candi se souleverent contre Candi.
Rasa Singa , Empereur de Ceylan , le septième des successeurs de *Vimala Darma*. On vit avec surprise à la tête des rebelles *Vimala Mātra* , Prince d'Oeva , grand *Modeliar* ou premier Ministre de l'Empire. La fortune le favorisa d'abord , & il fut proclamé Roi de Candi. Mais s'étant laissé surprendre par les apparences d'une fausse paix , il tomba au pouvoir de son ennemi , qui le fit expirer dans les tourmens. Son fils se retira à Kolombo , se fit Chrétien , & reçut au baptême le nom de *Dom Juan*. Nous l'appellerons le Prince d'Oeva , pour ne le pas confondre avec l'autre *Dom Juan* que les Portugais avoient fait Roi de Kotta.

Les troubles de Candi ouvrirent une belle carrière à l'ambition des Portugais. Ils se liguerent avec les rebelles , & ayant attiré à Kolombo & à Kotta quantité de fugitifs , ils en formerent un corps d'armée , auquel ils joignirent quelques régimens Eu-

Conquêtes
des Portugais.

ropéens. Ils donnerent le commandement de ces troupes au Prince d'Oeva, lui promettant de le rétablir sur le trône. L'armée fut partagée en deux corps. L'un s'avança dans la partie septentrionale de l'Isle, & conquirit le Royaume de Jafanapatan & le pays de Vannis. L'autre se joignit aux rebelles de Candi, qui reçurent les Portugais dans leur capitale, & qui demanderent le Prince d'Oeva pour Roi. Mais les Portugais placèrent sur le trône Dom Philippe, & ne donnerent au Prince d'Oeva que la dignité de Modeliar. Celui-ci fut justement indigné de leur mauvaise foi. Il dissimula néanmoins; il s'acquitta avec zèle des fonctions de sa charge, & il se conduisit avec tant de sagesse, que sans inspirer la moindre défiance aux Portugais, il gagna le cœur des soldats & l'estime générale de la nation. Mais bien-tôt après, profitant du pouvoir qui étoit dans ses mains, il leva le masque, fit massacrer Dom Philippe, s'empara du trône, & déclara une guerre cruelle aux Portugais, qu'il chassa entièrement du territoire de Candi. Ensuite tournant ses armes contre Raja Singa,

il remporta sur lui une victoire si décisive , que ce Monarque s'abandonna au désespoir & se donna la mort.

L'Empereur de Ceylan n'eut d'autres héritiers qu'une fille , qui étoit depuis quelque années dans les mains des Portugais , & qu'ils avoient fait baptiser sous le nom de Catherine. Un Seigneur Indien , nommé *Xavier Bandar* , qui avoit été Modeliar sous le dernier regne , & qui étoit maître du trésor Imperial , rechercha cette Princesse en mariage , & crut ne pouvoir mieux mériter sa main qu'en déclarant la guerre au Prince d'Oeva. Les Portugais toujours attentifs à profiter des troubles de cet Etat , amenèrent à Xavier de puissans secours , qui lui donnerent une telle supériorité sur son ennemi , qu'après l'avoir battu à platte couture , il le força de se réfugier dans les forêts de Candi avec les débris de son armée. A la faveur de cette victoire , ils s'approchèrent de la capitale , conduisant avec eux la Princesse Catherine. Candi leur ouvrit ses portes à condition qu'ils la placeroient sur le trône. Ils y consentirent , & Xavier , qui comptoit l'épouser , ne s'opposa pas à son

couronnement. Mais les Portugais avoient sur elle d'autres vues, & la destinoient à *Lopez de Souza* leur Général. Après avoir quelque tems éludé les poursuites de l'Indien, ils lui parlerent enfin de maniere à lui faire perdre toute espérance. Outré de ce refus, il rechercha l'amitié du Prince d'Oeva, & résolut de se liguier avec lui contre l'ennemi commun. On découvrit ses desseins. Il fut massacré.

Cette violence fit murmurer le peuple, déjà mécontent de la domination impérieuse des Portugais. En suivant les traces de leur politique sanglante, il ne fut pas difficile d'apercevoir qu'ils n'avoient d'autre objet que de bouleverser le Gouvernement & la Religion, de détruire les uns par les autres tous les Princes de l'Isle, & de s'emparer du pays après avoir exterminé ses défenseurs. Tous les vœux de la Nation se tournerent vers le Prince d'Oeva, & le rappellerent au trône. Ce brave Indien étoit toujours retranché dans les forêts de Candi, où il recevoit de fréquens renforts. Son camp étoit devenu l'azile des mécontents, dont le nombre aug-

mentoit tous les jours. Quoiqu'il se tint sur la défensive, ne voulant rien donner au hazard, il ne laissoit pas d'envoyer des partis autour de la Capitale, harcelant continuellement les Portugais, leur coupant les vivres, & faisant massacrer tous ceux qui s'écartoient. Cette petite guerre devint si vive, que Lopez de Souza se vit dans la nécessité de sortir de la ville, pour aller combattre le Général Indien. La bataille se donna un Dimanche de l'année 1590, dans un lieu appelé *Balene*. Les Portugais furent entièrement défaits, perdirent quarante Eléphants, quantité de soldats, leur Général, & bientôt après, toutes les places qu'ils occupoient dans le pays, à la réserve de Kolombo & de quelques forts. Le Prince d'Oeva entra en triomphe dans la ville de Candi, fut rétabli sur le trône, & le partagea avec la Princesse Catherine qu'il épousa. Quelques années après il remporta sur eux une seconde victoire, qui acheva de ruiner leurs affaires, & qui affermit de plus en plus sa domination.

Ils perdent
la plupart de
leurs établis-
semens.

Ce fut dans ces heureuses circonstances que les Hollandois parurent

Arrivée des
Hollandois.

pour la première fois dans l'Isle de Ceylan. *Spilberg* leur Amiral se rendit à la Cour de Candi, & s'ouvrant avec hardiesse sur le sujet de son voyage, il déclara au Roi qu'il venoit lui offrir l'alliance & l'amitié de ses maîtres, avec tous les secours d'hommes & de vaisseaux dont il auroit besoin contre les Portugais. En même tems il lui remit les patentes qui contenoient ces offres, & qu'il accompagna de magnifiques présens. Le Prince fut si satisfait des propositions de *Spilberg*, qu'il l'embrassant avec transport, il l'enleva de terre, en lui protestant que les Hollandois pouvoient disposer de toutes les richesses de son Royaume. Dans une audience qu'il lui donna en présence de la Reine & de ses enfans, il lui dit : *Vous pouvez assurer vos maîtres que s'ils ont envie de bâtir une forteresse sur mes terres, la Reine & ces enfans même que vous voyez, seront les premiers à porter sur leurs épaules les pierres, la chaux, & tous les matériaux nécessaires.* Divers contre tems empêcherent les Hollandois de profiter alors de ces favorables dispositions.

Le Prince d'Oeva mourut peu de

tems après cette Ambassade , qui se rapporte à l'année 1602. Il régna avec beaucoup de gloire & d'autorité dans presque toute l'Isle , sous le nom de *Vimala Darma Soeria Adassin* (1). Il laissa le trône à un fils en bas âge , dont la tutelle excita de grands troubles , & pensa rallumer le feu de la guerre civile. Le Prince d'Oeva , frere du feu Roi , & *Cenuvirad Adassin* , autre Seigneur puissant , étoient à la tête de deux factions. Cenuvirad fit assassiner son concurrent , & se rendit si redoutable , que la Reine mere , pour prévenir une guerre cruelle , fut obligée de l'épouser. Les Hollandois firent de nouveaux efforts sous la Régence de ce Prince pour se procurer un établissement dans l'Isle. *Marcel Boshouder* leur Ambassadeur parut a la Cour de Candi en 1612 , & y fut accueilli avec des distinctions extraordinaires. Il se conduisit avec tant d'habileté , qu'il gagna les bonnes graces

Salmon, *ibid.*

Nouveaux troubles de Candi.

(1) Spilberg l'appelle *Fimala-Darma-Suria-Ada*. Il ne s'accorde pas avec Salmon , sur les circonstances de la plupart des Révolutions dont j'ai parlé , & il raconte même tout différemment plusieurs faits essentiels. Mais son peu de séjour dans l'Isle , & l'aveu qu'il fait dans son Journal , que les Hollandois étoient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan , m'ont déterminé à préférer le récit de Salmon.

& la confiance du Régent , qui le retint quelque tems auprès de sa personne , & qui le chargea de plusieurs commissions importantes.

L'année suivante la mort ayant enlevé le jeune Roi & la Reine mere , Cenuvirad prit le titre d'Empereur.

Comment les Portugais en profitent. Les Portugais souleverent contre lui plusieurs Princes de l'Isle , & profitèrent habilement de ces troubles pour rétablir leurs affaires. Ils surprirent d'abord Trinquemale & Negumbo. Ensuite ils s'emparèrent de Point-de-Gale , de Calature , de l'Isle de Manar , de Jafanapatan , & de Batecalo , c'est-à-dire , de presque toutes les places maritimes du pays. Ainsi leur puissance devint plus formidable que jamais. Fiers de ces conquêtes ils entreprirent de pénétrer dans l'intérieur du Royaume , & s'étant avancés sans opposition jusques dans les Provinces de Matulé & d'Oeva , où ils brûlerent plusieurs villages & une grande ville appelée *Badu* ; ils dirigerent leur marche vers la capitale. Leur armée étoit composée de quelques bataillons Européens & d'un corps considérable d'Indiens auxiliaires. Il y avoit parmi ces derniers un assez grand nombre

de Chingulais Candiens , qui avoient passés dans l'armée Portugaise en qualité de déserteurs , & qui n'étoient en effet que des émissaires secrets de Cenuvirad. Ils informoient ce Prince de tous les desseins & de tous les mouvemens de l'ennemi , & ils avoient promis de tourner leurs armes contre les Européens , si on en venoit à une action. L'Empereur assuré de cette diversion puissante marcha en bon ordre au-devant des Portugais , dans la résolution de leur livrer bataille. Les deux armées se rencontrèrent & en vinrent aux mains. Mais le combat fut à peine engagé , que les déserteurs Chingulais sortirent de leurs rangs , & fondirent avec furie sur les Chrétiens. Leur exemple ébranla le reste des Indiens auxiliaires , dont les uns prirent la fuite , & les autres attaquèrent en flanc les Portugais. Ceux-ci furent en un moment investis d'une foule de Barbares , qui les ferrèrent de si près , qu'il n'avoient la liberté ni d'avancer ni de reculer. Les Candiens en firent une horrible boucherie. L'Empereur reprit sur eux quantité de places qu'ils avoient conquises sous son regne , forma le siege de Kolombo , & le poussa

Décadence
de leurs affaires.

avec tant de vigueur , que les assiégés étoient sur le point de capituler , lorsqu'ils reçurent de Goa un puissant renfort qui sauva la ville.

Cenuvirad mourut en 1632 , & laissa trois fils , dont le plus jeune s'empara des rênes de l'Empire , & prit à son avènement au trône , le nom de *Raja Singa Maha Adassin*. Il hérita de la haine de son pere contre les Portugais , auxquels il fit une guerre opiniâtre & cruelle. Mais n'ayant point de flotte à leur opposer , & désespérant de les réduire tant que la mer leur seroit libre , il résolut de leur ôter une ressource qui les avoit soutenus jusqu'alors. Il envoya secrettement à Paliacate un Bramine , pour y solliciter les secours que les Hollandois avoient promis à ses deux prédécesseurs , & qu'ils faisoient attendre depuis tant d'années. Leurs vaisseaux parurent enfin en 1638 , sous la conduite de M. *Westerwold* , qui s'empara de Batecalo. Dans les deux années qui suivirent , les Hollandois emporterent Trinquemale , Point-de-Gale , & Negumbo. Quinze ans après ils porterent une nouvelle atteinte à la puissance des Portugais ,

DES INDIENS. 165

en leur enlevant Caleture & quelques autres postes. Ils frapperent les derniers coups en 1658, par la conquête de Manar, de Jafanapatan, & de la forte place de Kolombo. Ce fut alors que les Portugais furent entièrement chassés du pays, après s'y être maintenus un peu plus de cinquante ans.

Il s'ont
chassés de
Ceylan.

Depuis l'expulsion de ce peuple fier & inquiet, l'Histoire de Ceylan n'offre plus de révolutions. Raja Singa régna paisiblement sur les Candiens dans le cours des grands événemens que nous venons de raconter. Il fut pere de *Vimala Darma Soeria Maha Raja*, qui occupa le trône après lui. Vimala Darma eut pour successeur un de ses fils, qui prit le nom de *Vira Pracearam Narenda Singa*, & qui régnoit dans ces derniers tems.



ARTICLE III.

Qualités morales des Chingulais. Usages politiques & religieux de ce peuple.

Knox, dans
l'Histoire des
voya. t. VIII.

Portrait des
Chingulais.

UN voyageur Anglois, qu'une captivité de vingt ans n'a que trop mis à portée d'étudier les mœurs des Chingulais, les représente comme des hommes doux, sociables, spirituels, industrieux, propres dans leurs habits, polis dans leurs manières, & n'ayant rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs usages. Non seulement ils sont bien faits, comme tous les peuples de l'Inde, mais ils ont la taille haute & la physionomie agréable, ce qui n'est pas commun parmi les habitans de cette contrée. On vante leur courage, leur habileté militaire, leur tempérance, & leur frugalité. Ces vertus sont obscurcies par le mélange de plusieurs vices. Ils sont menteurs, fourbes & perfides, infidèles dans le commerce, vains & présomptueux.

Leur origi-
ne.

On croit assez généralement que les Chingulais ne sont point les habi-

tâns primitifs de Ceylan. Quelques Ecrivains les font sortir de la Chine : d'autres prétendent qu'ils sont venus du continent de l'Inde. J'adopte sans hésiter cette dernière opinion, & je suis même tenté de croire qu'il ne faut pas chercher leur origine hors de la presqu'Isle de l'Indostan. En effet, on retrouve ici la plupart des coutumes civiles & religieuses qui regnent chez les Indiens de Malabar, de Golkonde & de Coromandel. Cette conformité d'usages semble décider la question.

Les femmes Chingulaïses aiment la parure, & se chargent, comme les Indiennes de la presqu'Isle, de bracelets, de bagues, de colliers, & d'autres bijoux. On leur perce les oreilles dès l'enfance, & pour élargir les trous on y insinue, comme il se pratique au Malabar, une feuille de bétel roulée, ce qui les dilate extraordinairement. On diroit suivant la remarque de Knox, que les femmes de Candi ont un grand cercle de chaque côté du visage. Ce que leur habillement offre de plus distingué, est une chemise de mousseline, à fleurs & à ramages de différentes couleurs, qui

Conformité de leurs usages avec ceux des Indiens de la presqu'Isle.

descend jusqu'aux pieds. Elles mettent par-dessus une écharpe de soye, qui leur couvre une partie de la tête, & qu'elles roulent avec grace sur les épaules & au tour des reins. Leur chemise est attachée sur les bras par des cercles d'argent massif, & au milieu du corps par une ou deux ceintures d'argent de trait. Elles laissent flotter leurs cheveux, & elles les frottent d'huile de coco pour les rendre luisans.

Division du
peuple.

Le peuple se divise ici, comme à Golconde, en plusieurs classes, tellement subordonnées entre elles, que la loi défend de s'allier & de manger avec des gens d'une autre tribu. Un mariage contracté avec une personne d'un rang inférieur est puni de mort dans les filles, & de la prison ou d'une amende dans les garçons. Il est néanmoins permis aux Chingulais de prendre des concubines dans les tribus subalternes, pourvu qu'ils ne mangent pas avec elles.

Les Hon-
dreous.

La première classe est celle des Nobles, que la langue du pays nomme *Hondreous*. Les distinctions attachées à cet état sont de porter une robe qui descend jusqu'à la moitié de la
jambe,

jambe, de laisser tomber les cheveux sur les épaules, d'avoir au côté une épée damasquinée, à la main une canne peinte, & sur la tête une espece de mitre. La plus haute faveur que le Roi puisse conférer à un Noble, est de lui ceindre sur le front un ruban d'or & d'argent. Ceux qu'il honore de cette distinction, se nomment *Mundiana*. Tous les blancs jouissent ici des privilèges de la Noblesse.

Les Orfèvres, les Peintres, les Taillandiers & les Charpentiers, forment une seule classe, qui suit immédiatement celle des Nobles. Les autres professions succèdent dans l'ordre suivant : les Barbiers, les Potiers, les Lavandiers, les Tisserands, les Vanniers, les valets destinés à la garde des éléphants, les Rafineurs de sucre, les Laboureurs, les Manœuvres & les Soldats.

Knox fait mention d'une dernière Tribu, abhorrée de toutes les autres, & condamnée par le sort de sa naissance au plus bas degré de misère & d'abjection. On reconnoît au portrait qu'il en fait, les *Piriaves* de Golkonde, & les *Pouliats* de Malabar. Il n'est pas permis aux membres de cette

Distinction
dans les classes
des artisans.

Tribu abhorrée de toutes les autres.

malheureuse Tribu d'habiter les villes, ni de puiser de l'eau dans les citernes publiques. Ils n'ont d'autre habitation que des cabanes isolées, qu'ils bâtissent ordinairement sous les arbres. Leur barbarie est si grande, qu'ils n'ont égard, dans leurs mariages, à aucun degré de parenté. On assure que les peres couchent sans scrupule avec leurs filles, ainsi que les fils avec leurs meres. Lorsque le Roi veut flétrir pour jamais la famille d'un Hondreous, il abandonne ses femmes & ses filles à ces hommes abominables; châtiment si terrible aux yeux des Ceylanoises, qu'elles préfèrent la mort à cette infâme prostitution.

Gouvernement de Candi.

Le Royaume de Candi est héréditaire; mais le Roi choisit à son gré un successeur parmi ses enfans, ou divise entr'eux ses Etats. Les rênes de l'Empire sont dans les mains de deux principaux Ministres, nommés *Adigars*. Les *Dissauvas* tiennent le second rang dans l'Etat. Ils possèdent les grands Gouvernemens & les premières Charges. Ils ne quittent jamais la Cour; & lorsqu'ils ont le commandement d'une Province, ils la font

régir par un Lieutenant appelé *Kourlividan*. Il y a outre cela dans chaque district une Cour de Justice, composée des principaux personnages du canton. On appelle de leur Sentence au *Kourlividan*, & si l'on n'est pas content de ce dernier Juge, on peut faire passer ses plaintes jusqu'aux *Adigars*.

Le despotisme regne ici dans toute sa plénitude. Le palais du Prince, plus semblable à une Forteresse qu'à une Maison royale, est environné d'une multitude de soldats. Les dedans sont gardés avec la même inquiétude. Chacun est en silence dans son poste, & la moindre négligence est punie d'un châtement cruel. La résidence de *Digligi-neur* est un édifice très-vaste, partagé en plusieurs appartemens, afin que l'Empereur en puisse changer, & que personne ne sache celui qu'il occupe. Il mange toujours seul, à une petite table devant laquelle il est assis. Les Officiers qui le servent ont un bandeau sur la bouche, de peur que leur haleine ne souille les mets qu'ils lui présentent. Tous les emplois s'achètent dans cette Cour corrompue, & le plus offrant est toujours sûr

Despotisme
odieux.

de les obtenir. Le Prince fait souvent lui-même ce honteux trafic. Dans un Etat qui se gouverne par de telles maximes, il n'est pas étrange que les Courtisans soient exposés à de cruelles disgrâces. Sur le moindre soupçon, on les charge de chaînes, on les empale, on les fait déchirer par des animaux cruels, on extermine leurs pères, leurs enfans & leurs femmes.

Forces militaires.

Les forces du pays consistent dans un corps nombreux de soldats, qui montent alternativement la garde autour du palais, & dans quelques milices répandues dans les Provinces. Leurs armes sont l'épée, la pique, l'arc & le mousquet. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils ont de petites pièces d'artillerie, que trois ou quatre soldats peuvent porter sur leurs épaules. Ils font des tentes avec les feuilles souples & légères du *Talipot*. Dans leurs guerres, chacun porte, avec son bagage, des vivres pour un mois. Quand ces provisions sont épuisées, l'armée se sépare, & va chercher des vivres pour un autre mois. Comme tout le pays est couvert de montagnes & de forêts, les Chingulais font consister l'habileté militaire à se re-

trancher dans ces postes avantageux, à dresser des embuscades à l'ennemi, à faire tomber sur lui de grands arbres, ou à l'accabler d'une grêle de pierres, de flèches & de balles, qu'ils tirent entre les rochers & les arbres. Cette méthode leur a fait vaincre en plusieurs rencontres les armées Européennes.

La Religion des Chingulais n'a rien qui la distingue essentiellement des autres Religions de l'Inde. Ils reconnoissent un souverain Etre, qu'ils appellent *Ossa Polla Maups*, c'est-à-dire, Créateur du Ciel & de la Terre; mais ils lui associent d'autres Dieux, qu'ils regardent comme ses Ministres, & comme les interpretes de ses volontés auprès des hommes. Celui qu'ils réverent le plus se nomme *Buddon*. Religion de ces Insulaires.

C'est le *Budsdo* des Japonnois. Son emploi est de sauver les hommes, & de les introduire après leur mort dans le séjour de la félicité. Il descendit autrefois sur la terre, & il avoit coutume de se montrer sous un grand arbre, que les Ceylanois nomment *Bogaha*, & qui est un objet de culte pour ces Insulaires. Il remonta ensuite au ciel, du sommet du mont Hamalel, Leurs Dieux.

où l'on croit qu'il laissa l'empreinte d'un de ses pieds.

Les Chingulais adorent encore le Soleil & la Lune. Ils adressent aussi des sacrifices à une multitude de Génies de toute espèce : aux uns , parce qu'ils en attendent du bien ; aux autres , parce qu'ils craignent d'en être maltraités. Il n'est point de ville , de village , de maison , qui n'ait son dieu tutélaire.

Leurs Prêtres.

Chaque espèce de Divinités a ses sacrificateurs & ses temples particuliers. Ainsi l'on distingue ici trois classes de Prêtres , les *Gonnis* , les *Koppus* & les *Jaddezes*.

Les Gonnis.

Les Gonnis ont la direction des temples du dieu Buddou , & se tirent toujours du corps de la Noblesse. Le peuple a presque autant de vénération pour eux , que pour l'Idole dont ils sont les Ministres. L'Empereur les craint , & n'oseroit , dit-on , leur faire la moindre violence , quand même ils auroient attenté à ses jours. Ils renoncent à tous les emplois du siècle , & ils vivent dans le célibat. Ils ne mangent qu'une fois le jour ; mais ils usent sans distinction de toutes sortes d'alimens , à la réserve de la chair de

vache , qui leur est sévèrement interdite. Leur usage est de se raser les cheveux , & de laisser croître leur barbe. Ils ont la tête & les bras nus. Ils portent à la main un éventail rond , pour se garantir des ardeurs du soleil. Leur habit est une robe jaune sans manches , assez ample pour être croisée sur la poitrine. Elle s'attache avec une ceinture de fil , & elle descend jusqu'aux pieds. Ces heureux Cénobites ne sont point sujets aux impôts publics , & jouissent , au moins en secret , de toutes les douceurs de la société civile , sans en partager les charges. Ils naissent dans l'opulence ; leurs revenus égalent ou surpassent ceux du Souverain. Ils ont à leurs gages une multitude d'officiers , de domestiques & de gardes. Ils entretiennent même des éléphants , mais plutôt par ostentation que pour leur usage. Leurs couvents & leurs temples sont des édifices très-vastes. Il y en a quelques-uns d'une architecture fort ancienne , & d'un beau travail. Leurs Pagodes ont communément la forme d'une tour carrée , à deux étages. Les chambres hautes & les salles inférieures sont remplies d'une multitude d'Idoles , les unes

d'argent, d'autres de cuivre, quelques-unes d'une figure monstrueuse, la plupart de forme humaine, représentant des personnes assises à la manière du pays, vêtues d'une robe jaune, les cheveux frisés, & les mains l'une sur l'autre. On y voit aussi des bâtons peints, des boucliers, des arcs, des piques, des épées, & quelques armes antiques.

Les Koppus. Les Koppus forment une seconde classe de Prêtres, consacrés au service des Dieux d'un ordre inférieur. Leur état, quoique respecté du peuple, n'a que des prérogatives médiocres, en comparaison de celles dont jouissent les Gonnis. Ils sont soumis aux taxes & aux corvées publiques. Leurs maisons sont si pauvres, que la plupart sont obligés de labourer la terre, ou de s'occuper à d'autres travaux. Ils sont vêtus comme les séculiers, & ils changent seulement d'habit, lorsqu'ils doivent exercer les fonctions sacrées, dont la principale est de présenter aux Idoles du riz bouilli, des fruits & d'autres offrandes.

Les Jaddeses. Les Jaddeses sont les Ministres obscurs d'un grand nombre d'Oratoires particuliers, dédiés aux Dieux du troisième ordre, je veux dire aux Génies.

Ces Chapelles n'ont point de revenus. Chaque particulier peut desservir celles dont on lui offre la direction, ou bâtir lui-même un Oratoire, dont il devient le Ministre. On a recours aux Jaddeses dans les maladies & dans les autres malheurs. Ils sacrifient un coq à l'Esprit mal-faisant, qu'on croit l'auteur de ces désastres. Le peuple s' imagine qu'ils ont le pouvoir de conjurer les démons, qui passent pour avoir ici un empire absolu sur les hommes. On peut croire, sur le témoignage de Knox, qu'il y a dans l'Isle de Ceylan des personnes attaquées de convulsions si étranges, que leur état paroît avoir quelque chose de surnaturel. Mais à qui persuadera-t-on ce qu'il ajoute ?

Je puis affirmer que souvent le Diable crie la nuit d'une voix intelligible, qui ressemble à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même entendu. Les raisons qui lui font croire que c'est la voix du diable, sont 1°. qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont la voix ressemble à celle qu'on entend ; 2°. qu'on l'entend souvent dans un lieu, d'où elle part tout-d'un-coup pour aller se faire entendre dans un autre plus éloigné, & plus vite qu'un oiseau ne

Knox, *voir*
suprà.

peut voler ; 3°. que les chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit ; 4°. enfin que c'est l'opinion de tout le monde. Voyez la remarque (1).

Le mardi & le samedi sont des jours de dévotion chez ce peuple. On célèbre tous les ans, dans les nouvelles Lunes de Juin & de Juillet, une grande fête, qui dure jusqu'à la pleine Lune. Elle consiste principalement à promener dans les rues un grand nombre d'éléphants, chargés d'Idoles & de sonnettes. Le peuple suit, vêtu d'habits gigantesques, en mémoire de certains Géans, qui furent, dit-on, les premiers habitans de l'Isle. On voit ensuite paroître un grand nombre de Musiciens, de Farceurs & de Balandins, partagés en plusieurs troupes. Ils sont suivis de trois éléphants marchant de front, & couverts de magnifiques harnois. Celui du milieu porte deux Prêtres assis l'un devant l'autre, dont le premier a sur l'épaule

(1) On ne peut alléguer des raisons plus foibles, dans une matiere qui demanderoit des démonstrations. L'Auteur se contredit dans sa premiere preuve ; il a déclaré plus haut que cette voix ressemble à l'aboïement d'un chien ; & il dit ici, qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont la voix ressemble à celle qu'on entend. Les trois autres allégations sont puériles.

un bâton peint, orné de banderolles. L'autre tient un parasol sur la tête de son collègue. Les éléphants des côtés portent chacun un Prêtre. Tous ces Ministres représentent différentes divinités. On apperçoit à leur suite une troupe nombreuse de Dames Chingulaises, qui marchent trois à trois avec beaucoup de modestie. Le cortège est fermé par les gens de guerre, par les Officiers du Prince & par les Ministres. Dans le cours de chaque solennité, on fait deux processions, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit. Les rues sont semées de fleurs & d'herbes odoriférantes, & l'on orne les maisons de banderolles, de branches de verdure & de lampions. Le travail est interdit dans ces saints jours, dont une partie se passe en dévotions dans les Temples, & l'autre en festins & en réjouissances.

Les Chingulais ont une autre fête dans la pleine Lune de Novembre; mais elle ne dure qu'une nuit. Elle consiste à planter devant les Temples, & devant le palais du Roi, de longues perches entourées de lampions. Le premier jour de leur année est destiné au culte de Buddou. Les

plus dévots le célèbrent sur le mont Hamalel, lieu consacré à cette Idole. On y voit arriver alors des troupes nombreuses de pèlerins. D'autres vont sacrifier dans des bosquets de Bogahas, arbres sacrés sous lesquels ce même Dieu dormoit. Dans le cours de l'année, il y a plusieurs autres jours destinés à divers pèlerinages dans ces mêmes lieux. On y voit quantité de chapelles creusées dans les rochers, & quelques vieux temples à moitié ruinés, dont l'ouvrage est si supérieur à l'industrie présente des Chingulais, que le peuple se persuade qu'ils ont été bâtis par des Géans.

Etat du Christianisme.

Le Christianisme, qui fit autrefois de grands progrès dans l'Isle de Ceylan, en est aujourd'hui presque entièrement banni. Salmon assure qu'il n'y a pas une seule Eglise Chrétienne dans le Royaume de Candi, quoique l'exercice de toutes les Religions y soit toléré, & qu'il se trouve dans le pays plusieurs familles Portugaises. Les Hollandois ont ruiné la plupart des Temples que les Portugais avoient construits à Jafanapatan, à Kolombo, à Point-de-Gale, & dans leurs autres possessions. Ceux qu'ils ont conservés.

sont desservis par des Ministres Protestans, qui annoncent l'Evangile de Calvin dans ces mêmes lieux, où l'Apôtre Xavier, & d'autres saints Personnages ont fait éclater leur zele pour une meilleure cause.

Les Chingulais, quoique spirituels, Sciences des
Chingulais. ont fait jusqu'ici peu de progrès dans les sciences. Ceux de ces Insulaires qui savent lire & écrire, sont regardés comme des hommes fort instruits. La plupart vivent dans une ignorance profonde. L'étude des connoissances abstraites de la Théologie & de l'Astronomie est réservée à quelques savans.

Ils ont des connoissances très-bonnées en matiere de Médecine; mais un Médecine long usage leur apprend à se servir avec succès des plantes qui croissent en abondance dans leur pays. Ils en composent des breuvages salutaires, des antidotes puissans & divers topiques. Ils ont d'excellens remedes pour la piquûre des serpens & des autres bêtes venimeuses. Knox fait mention d'un emplâtre, qui guérit si promptement un os rompu, qu'il se rejoint *en moins de deux heures*. Mais ce voyageur est si crédule, qu'il faut se défier

un peu de son témoignage. Ils ne connoissent point la saignée; mais ils font usage des sangsues. Leurs maladies les plus communes sont la petite vérole, le flux de sang, les douleurs d'entrailles, les fièvres épidémiques. Du reste, leur sobriété, leur propreté, la simplicité de leurs alimens, leur gaieté naturelle, contribuent beaucoup à les entretenir dans une forte santé, & à leur procurer une vie longue. Ces Insulaires dorment peu, se baignent plusieurs fois le jour, ne vivent que de riz & de légumes, & ne connoissent d'autre boisson ordinaire que l'eau. On assure que leur humeur est si gaie, qu'ils chantent pendant tout le jour, & même la nuit.

Astronomie. Quelques Bramines font une étude assez particulière de l'Astronomie. Ils dressent des Almanachs, dans lesquels ils annoncent les éclipses, les phases de la Lune, les saisons avantageuses pour les labours & pour les semailles, les jours heureux & malheureux. Ils se mêlent aussi de tirer des horoscopes, de prédire le succès des entreprises, & de lire dans les astres tout ce qui appartient à l'avenir. Le peu-

ple a une telle confiance dans leurs lumieres, qu'il n'entreprend rien d'important sans les consulter. Lorsqu'ils tirent l'horoscope d'un enfant à l'heure de sa naissance, s'ils annoncent que son sort sera funeste, ses parens le tuent, ou l'abandonnent, persuadés de l'infailibilité de cette prédiction.

Les Astronomes Chingalais comptent neuf planetes, ajoutant à celles que nous connoissons deux autres autres, qui sont la tête & la queue du Dragon. Leur année est de trois cens ^{Année soixante-cinq jours, & commence ordinairement le 28 de Mars, & quelquefois un jour plutôt ou plus tard, pour s'ajuster au cours du Soleil. Elle se partage en douze mois, & les mois en semaines, de la longueur des nôtres. Le jour & la nuit sont chacun divisés en trente portions égales. La durée de l'un & de l'autre est à-peu-près la même dans toutes les saisons, à cause du voisinage de la ligne équinoxiale. Ces Insulaires n'ont d'autre instrument pour la mesure des heures, qu'un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'ils font nager dans un vase plein d'eau, & qui se remplit peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il aille au fond.} laire.

Langues de
Ceylan.

Le Malabar & le Portugais sont des Langues fort répandues dans l'Isle de Ceylan. Cependant les Chingulais en ont une qui leur est particuliere, & qui est, dit-on, élégante, riche, douce & coulante. Knox assure que ces Indiens, dont le caractère est porté à la flatterie & aux complimens, ont jusqu'à douze titres différens pour les femmes, & qu'ils expriment ces mots, *toi* & *vous*, de sept ou huit manieres, proportionnées à la qualité de ceux à qui l'on parle. Ces expressions, ajoute Knox, ^{ubi} te l'Auteur, « ne sont pas moins familières aux laboureurs & aux manœuvres, qu'aux courtisans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux ; & lorsqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'est avec un excès d'humiliation. Ils éloignent jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *j'ai fait*, ils disent, *le membre d'un chien a fait telle chose*. S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même ; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes* ». Leurs livres de Religion, de Méde-

ine & d'Astronomie, sont écrits à la main, sur des feuilles de Talipot, dans une Langue qui n'est connue que des savans. Les caracteres sont tracés avec un poinçon d'acier. Dans l'usage ordinaire, les Chingulais employent les feuilles d'un autre arbre, appelé *Taucole*.

Leurs mariages ne sont qu'une cérémonie civile, qui se passe sans l'entremise des Prêtres. Les divorces sont si fréquens, que l'usage des hommes & des femmes est de se marier quatre ou cinq fois dans leur vie. Lorsqu'on se sépare d'une femme, on doit lui rendre tout ce qu'on a reçu d'elle. Les enfans se partagent : les mâles restent au mari, & la mere prend soin des filles. La dot des femmes se paye ordinairement en bestiaux ou en esclaves, & quelquefois en argent. Une femme peut épouser deux hommes, par exemple, deux freres qui vivent ensemble ; mais il est rare qu'un homme ait plusieurs femmes. Les Chingulais sont peu délicats, & s'offensent rarement des infidélités de leurs épouses, pourvu qu'elles ne se livrent point à des hommes d'une condition inférieure. Cependant lorsqu'un mari sur;

Mariages.

prend sa femme dans l'adultère , les loix lui permettent de la tuer avec son amant. La subordination est telle d'un sexe à l'autre , qu'une femme , de quelque condition qu'elle soit , n'a pas la liberté de s'asseoir en présence d'un homme.

Privilèges
des Veuves.

Les Veuves ont ici de grands privilèges. Loin d'exiger qu'elles se brûlent sur le bûcher de leurs maris , l'usage ne les assujettit qu'à un deuil de quelques jours , qui consiste à ne point nouer leurs cheveux , à pleurer le mort avec ostentation , & à faire aux assistans l'éloge de ses vertus ; après quoi il leur est permis de s'engager dans un nouveau mariage. Les biens dont elles héritent , ne payent au Roi aucun tribut ; & tant qu'elles vivent dans le veuvage , elles sont exemptes de toutes les charges de la société. Les pères ont un tel pouvoir sur leurs enfans , qu'il leur est libre de les exposer , ou de les noyer , au moment de leur naissance , ou de les vendre dans l'âge adulte.

Funérailles.

On enterre les morts de basse extraction , & l'on brûle avec appareil les personnes de qualité. Si c'est un Ministre , ou quelque grand Officier ,

on ne peut lui rendre ces honneurs funèbres sans l'ordre du Roi. Mais en attendant cette permission, on embaume le corps, & on le dépose dans un tronc d'arbre qu'on creuse exprès. Le jour des funérailles, on le brûle sur un bûcher haut de trois ou quatre pieds, placé dans quelque lieu éminent, & surmonté d'un dais dont les piliers sont entrelacés de branches. Lorsque les flammes ont consumé le corps, on ramasse ses cendres en un monceau, qu'on environne d'une haie, pour empêcher les bêtes d'en approcher. On sème de l'herbe sur le monceau, qui devient en peu de tems un petit tertre fort verd.

ARTICLE IV.

Histoire Naturelle de Ceylan.

L'ISLE de Ceylan est un pays fertile en toutes sortes de fruits, de grains & de légumes. On y recueille en particulier plusieurs especes de riz, qui mûrissent en différens tems, les unes en trois ou quatre mois, d'autres en cinq, en six & en

Plusieurs especes de riz.

Knox, Sal-
mon, ubi su-
pra.

sept. Les Ceylanois qui habitent ce pays fort montagneux, imitent dans la culture de cette plante l'industrie des Chinois. Ils applanissent en quelque sorte leurs collines, en les partageant en plusieurs terrasses, qui s'élèvent en amphithéâtre les unes au-dessus des autres. Ils pratiquent dans les hauteurs des réservoirs, d'où ils font couler l'eau de terrasse en terrasse. Dans les parties méridionales, où les sources & les rivières sont très-communes, ils n'ont pas de peine à remplir en tout tems ces bassins. Mais dans les parties du Nord, où les sources naturelles sont rares, on est réduit à l'eau des pluies, qui ne tombent que dans une saison de l'année. On la retient dans de grandes citernes, en forme de croissant, quelquefois de la longueur d'une demi-lieue. Chaque village a la sienne; & lorsqu'on a pu les remplir, on se croit assuré d'une heureuse moisson.

Il y a ici une espèce de riz qui croît sans eau: mais elle est fort inférieure aux autres. C'est toujours une ressource dans les pays qui manquent d'eau, & dans les années de disette. Les au-

tres grains de l'Isle sont le *Coracan*, Autres grains.
 qui a la petitesse & la forme de se-
 névé; on en fait un pain grossier : le
Tanna, autre petite graine d'un grand
 rapport; elle sert de nourriture au
 peuple, lorsque le riz & le coracan
 viennent à manquer : le *Moung*, qui
 ressemble à la vesce : l'*Omb*, qui se
 mange bouilli, comme le riz; le *Tol-
 la*, dont on tire de l'huile pour se
 frotter les membres. Voilà les princi-
 pales especes.

Quant aux fruits, le terroir de l'Isle Fruits;
 produit la plupart de ceux qui croîs-
 sent à Siam, au Japon & dans d'au-
 tres contrées de l'Asie Orientale. J'en
 ai parlé ailleurs avec assez d'étendue.
 Knox a tort de dire que la *Mangue* &
 le *Jaka*, qu'il appelle *Jacks*, sont des
 fruits particuliers à l'Isle de Ceylan.
 Ils croissent abondamment dans toute
 l'Inde. En général, les Ceylanois ne
 s'attachent, dans la culture des jar-
 dins, qu'à planter des arbres utiles,
 propres à leur fournir des alimens dans
 les tems de disette. Une chose à obser-
 ver, c'est que le Roi de Candi pré-
 tend avoir la propriété de tous les
 fruits qui croissent dans l'Isle; &
 quand les Officiers voyent un arbre

richement chargé, ils en prennent possession au nom du Prince, en y attachant une marque. On ne peut alors y toucher, sans s'exposer aux plus cruels traitemens.

Plantes &
racines.

On trouve dans le pays quantité d'herbes, de racines & de plantes, dont les unes se mangent, & les autres servent à la composition de divers remèdes. Les Portugais & les Hollandois y ont introduit, avec succès, des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du romarin, de la sauge, des laitues, des concombres, des fèves & d'autres semences Européennes. Les Chingulais ont des roses rouges & blanches, comme les nôtres, & d'autres fleurs odoriférantes. Celle qu'ils appellent *Sindrie-mal* a cela de particulier, qu'elle s'épanouit depuis quatre heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, & qu'elle cesse de s'ouvrir le reste du tems. Le *Pichamauls* est une fleur blanche, qui a l'odeur du jasmin. Le Roi le fait cultiver dans plusieurs quartiers de l'Isle, qu'on environne d'une haie ou d'un fossé. L'usage est qu'on lui en apporte tous les matins un bouquet, enveloppé dans un lin, e

blanc, & suspendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent, sont obligés de se détourner par respect.

Parmi les arbres, qui croissent en grand nombre dans le pays, nous nous arrêterons à ceux dont l'utilité est plus remarquable. Le *Talipot* est

Arbres singuliers.

Le *Talipot*.

fort droit, de la hauteur & de la grosseur d'un grand mât. Ses feuilles, qui croissent vers le sommet du tronc, sont si larges & si épaisses, qu'une seule peut, dit-on, servir d'abri à quinze ou vingt personnes, & les défendre de la pluie & du soleil. On s'en sert dans les voyages, en les coupant & en les plissant en forme d'éventail. Les soldats en font des tentes. Cet arbre a d'autres propriétés singulières. Il ne porte des fleurs & des fruits que dans sa vieillesse, & lorsqu'il est près de mourir; mais il est alors si chargé de semences, qu'un seul arbre suffit pour en reproduire des milliers. Si on le coupe avant qu'il pousse des boutons, on en tire une moëlle blanche, qui se réduit en farine, & dont on fait des gâteaux qui ont le goût du pain.

Le *Ketule* a des feuilles semblables à celles du cocotier. Elles tiennent à

Le *Ketule*.

une écorce très-dure, qui se partage en filets dont on fait des cordes. Son bois est fort droit, fort menu, d'une hauteur médiocre, compact & lourd, mais sujet à se fendre. Sa couleur est noire, avec quelques veines. Ses feuilles tombent & se renouvellent d'année en année, pendant tout le tems qu'il croît. Lorsque sa crue cesse, elles demeurent quelques années sur l'arbre, & elles tombent ensuite pour ne plus revenir. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'est qu'il rend une liqueur très-fraîche, très-agréable & très-saine, qui ne porte point à la tête. On la reçoit dans un vase, en faisant à l'arbre une incision dans l'endroit où il pousse des boutons. Ces incisions se renouvellent de boutons en boutons, depuis le sommet jusqu'à la partie du tronc où les branches finissent. Lorsqu'on a épuisé le dernier nœud, la liqueur ou la sève cesse de couler, & alors l'arbre meurt, après avoir résisté pendant neuf ou dix ans à ces incisions réitérées. Si l'on fait bouillir la liqueur qu'il rend, jusqu'à la réduire en une substance épaisse, on en forme une sorte de sucre noir, que les Chingulais

Chingulais nomment *Jaggori*. Lorsqu'on le raffine il devient aussi blanc que notre sucre , & ne lui cède point en bonté.

Le *Bogaha* est un arbre de la première grandeur , dont les feuilles sont continuellement agitées , comme celles du peuplier. Il est principalement remarquable par la vénération que lui portent les Chingulais. Ils ne passent jamais devant cet arbre sans le prosterner , & souvent ils vont exprès dans les bois pour le visiter. Ils dressent sous ses feuillages de petits autels , qu'ils chargent de statues & de lampions. Les hommages que lui rendent ces Insulaires lui ont fait donner par les Européens le nom d'*Arbre-Dieu*. J'ai parlé ailleurs de l'origine de ce culte.

Le Bogaha

L'Arbre qui porte la canelle , la plus précieuse des productions de Ceylan , se nomme dans le pays *Gorunda-Gouhah*. Il croît abondamment dans la partie occidentale de l'Isle , principalement aux environs de Kolombo. On en trouve aussi , mais en moindre quantité , dans la presqu'Isle de Jafanapatan & dans d'autres quartiers du Nord. Cet arbre est d'une

Le Gorunda , ou l'Arbre de la canelle.

hauteur médiocre, qui n'excède jamais la grandeur de l'olivier. Son bois est blanc, souple & flexible comme le sapin, & sans odeur, excepté lorsqu'on le brûle. Sa feuille ressemble dans sa primeur à celle du laurier par la couleur & l'épaisseur; mais elle est taillée différemment, ayant trois côtes, au lieu que celle du laurier n'en a qu'une. Dans la suite, c'est-à-dire, lorsque la pousse est fort avancée, ces mêmes feuilles prennent la couleur de l'écarlate; & si on les presse avec les doigts, elles ont plutôt une odeur de girofle que de canelle. Les fleurs sont blanches : le fruit a la forme du gland, mais il est plus petit : il mûrit pour l'ordinaire au mois de Septembre. En le faisant bouillir dans l'eau, on en tire une huile qui surnage, & qui se brûle dans les lampes. Ces Indiens s'en frottent aussi le corps. Si on la laisse congeler, elle acquiert de la blancheur & de la consistance, & l'on en fait des bougies d'une odeur très-agréable, mais dont l'usage est réservé au Roi seul.

La canelle est la seconde écorce de cet arbre, à qui les uns donnent deux pellicules, & les autres trois.

Les arbres de grosseur médiocre, c'est-à-dire, ni trop jeunes ni trop vieux, donnent la meilleure. Aussitôt qu'on l'a enlevée, on l'expose au soleil, & en peu de tems elle se sèche & se roule d'elle-même, comme on le voit dans les bâtons de canelle qu'on transporte en Europe.

Les Chingulais comptent jusqu'à neuf ou dix sortes de canelles, dont la plus parfaite se nomme dans le pays *Rassé-Gorunda*, c'est-à-dire, canelle douce, pour la distinguer des autres especes, qui ont une sorte d'amertume. C'est presque la seule qui vienne en Europe, & les Hollandois, maîtres absolus de ce commerce, n'en débitent point d'autre, si ce n'est en fraude, & contre les ordres exprès des supérieurs.

Avant que d'enlever aux Caneliers cette précieuse dépouille, il faut attendre qu'ils soient parvenus à une certaine maturité. Les uns donnent une bonne écorce à trois ou quatre ans, d'autres seulement à cinq, & quelques-uns dans un âge plus avancé. Le tems & la bonté de la récolte dépendent de la qualité du sol où ces arbres sont plantés. Ceux qui croissent

dans un terrain sablonneux & découvert peuvent être dépouillés au bout de cinq ans, & produisent ordinairement la meilleure écorce. Ceux qu'on plante dans les endroits marécageux & ombragés sont plus tardifs. Le tronc des arbres dont on a enlevé l'écorce se dessèche & ne prend plus de nourriture; mais la racine ne meurt point, & pousse avec le tems des rejettons. D'ailleurs le fruit des Canelliers contient une semence qui sert à les reproduire. On assure que certains oiseaux, très-friands de cette graine, dont ils font de petits amas dans leurs nids, contribuent eux-mêmes à la semer en divers quartiers, en la laissant tomber lorsqu'ils la portent à leurs petits. Ces arbres sont si communs à Ceylan que toute l'Isle en est embaumée, & que leur odeur se fait sentir sur la mer à trente & quarante lieues de distance.

Animaux
de Ceylan.

On rencontre ici la même variété d'animaux domestiques, de monstres sauvages, d'oiseaux singuliers, de reptiles & d'insectes de tout genre, que dans les autres parties de l'Inde. On assure que les Elephans de cette contrée sont plus farouches & plus cruels

que les Ours & les Tigres. Ils dévorent les hommes; ils font d'horribles dégâts dans les campagnes. Il y a une espece de Singes qui n'est guere moins nuisible aux moissons. On les nomme *Rillours*. Ils ont le visage blanc, sans barbe, avec de longs cheveux, qui descendent & se partagent comme ceux de l'homme. Il s'en trouve d'une prodigieuse grosseur. Le *Memima*, est un animal assez particulier : il ressemble parfaitement au Daim, & n'a que la grosseur du lièvre.

Les serpens de Ceylan n'offrent rien de plus singulier que ce que nous avons observé dans ceux de Siam & de Malabar. Dans la classe des Insectes, Knox s'est particulièrement attaché à décrire les fourmis blanches, que les Chingulais appellent *Vacos*.

» Leur grandeur est médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Elles dévorent le drap, le bois, la paille qui couvre les maisons, en un mot tout ce qu'elles rencontrent. Elles montent le long des murailles, & se font avec la terre une sorte de voute, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade

Fourmis
blanches.

Knox, dans
l'Histoire des
Voy. t. VIII.

se rompt en quelque endroit, elles reviennent toutes sur leur pas, pour réparer leurs édifices, & continuent leur marche après ce travail. Dans les lieux qui sont sans maisons, elles élèvent de petites montagnes de terre, hautes de cinq ou six pieds, & si fortes qu'il n'est pas aisé de les abbatre. Ces petites huttes sont composées de voutes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le peuple se sert pour fabriquer des Idoles. Les Vacos multiplient prodigieusement; mais elles meurent aussi par pelotons. Car lorsque leurs ailes sont venues, elles s'envolent en si grand nombre vers l'occident, que le ciel en est obscurci, & s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vue, elles ne cessent de voler que pour tomber mortes, après s'être épuisées. Les oiseaux en font leur proie, & les poules s'en nourrissent plus volontiers que de riz».

L'Auteur distingue plusieurs autres especes de fourmis, les unes noires, les autres rouges, quelques-unes de la grandeur des nôtres, d'autres beaucoup plus grosses. Tout le pays en est infesté, & leurs piquûres sont très-dangereuses. Mais elles ne blessent

que ceux qui les attaquent, ou qui les détournent de leurs travaux.

Les sangsues ne sont guere moins communes. Celles qui vivent dans l'eau ressemblent aux nôtres. Ce ne sont pas les plus importunes. Mais la saison des pluies en produit une espece noirâtre, qui se cache dans les herbes, & qui s'attache de telle sorte aux jambes des Voyageurs, qu'il n'est pas possible de lui faire lâcher prise. Les Indiens peu sensibles à la morsure de ces animaux, continuent tranquillement leur route, & ne s'en débarrassent qu'après le voyage, en se frottant les jambes avec de la cendre.

Parmi les oiseaux, dont la variété & le nombre sont également admirables, on distingue le *Carlo*. Cet animal est aussi grès que le cygne. Il a le plumage noir, les jambes courtes, le bec rond, la tête prodigieusement grosse, marquée de chaque côté de deux cercles blancs, qui ont la forme de deux oreilles, avec une crête blanche au-dessus du front. Malgré sa grosseur, il s'élève en l'air avec agilité, & se perche sur les plus hauts arbres, ne s'arrêtant jamais à terre. Knox as-

sûre que les perroquets de Ceylan ne peuvent apprendre à parler ; mais qu'on instruit sans beaucoup de peine le *Malcrouda* & le *Candouda*, deux oiseaux de la grosseur du merle. Le premier est noir, & l'autre d'un jaune éclatant.

Les rivières, qui coulent dans l'intérieur de l'Ile, sont à proportion aussi poissonneuses que la mer qui baigne les côtes. On trouve en particulier de fort gros saumons dans celle de Mavelagongue ; mais les Chingalais manquent d'industrie à cet égard. L'usage des filets leur est inconnu. Ils ne pêchent qu'avec des paniers, qui ont la forme d'une cloche renversée.

Productions
des Mines.

Le cristal, le fer, l'acier, & la mine de plomb, sont des productions assez communes dans les montagnes de Ceylan. On assure qu'il s'y trouve aussi des mines de diamans ; mais que les Rois ne permettent point d'y fouiller, dans la crainte que les trésors qu'elles renferment, n'excitent la cupidité des Européens, & ne les attirent dans l'intérieur du pays. On pêche dans plusieurs rivières des rubis, des saphirs, des yeux de chat, & d'au-

Autres richesses
du pays.

tres pierres précieuses. Enfin l'Isle, produit quantité d'ébene, toutes sortes de bois propres aux constructions, du coton, du musc, du miel, de la cire, du gingembre, & du poivre. Le miel sauvage est, après la canelle, sa principale richesse. On le recueille dans les forêts. Des abeilles, nommées *Bamburos* plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres, le déposent sur les plus hautes branches des arbres, où elles établissent leurs ruches. Cette récolte occupe en certains tems de l'année la plupart des habitans des villes & des villages.



CHAPITRE III.

Habitans de Sumatra.

ARTICLE PREMIER.

Notions géographiques concernant l'Isle de Sumatra. Idée générale de ses productions. Division de ses Royaumes. Colonies Européennes.

Étendue &
position de
Sumatra.

Beaulieu,
Dampier, Da-
vis, Salmon,
Guyon, &c.

L'ISLE de Sumatra, située au Mi-
di du Golphe de Bengale, s'é-
tend obliquement du Nord-Ouest au
Sud-Est, dans la longueur d'environ
deux cens quatre-vingt lieues. Sa lar-
geur est beaucoup moins considérable.
A la pointe du Nord, où est le Royau-
me d'Achem, l'Isle n'a que douze ou
quinze lieues dans cette dimension.
Plus bas elle en a vingt ou trente. Vers
le centre, & dans toute la partie du
Sud, sa largeur commune est depuis
soixante jusqu'à quatre-vingts. Beau-
lieu la croit avec raison plus grande
que l'Angleterre.

L'Equateur la coupe en deux por-
tions presqu'égaes, dont l'une a cinq
degrés & demi vers le Nord, & l'au-

tre près de six degrés vers le Sud. La partie du Nord est en face de la presqu'Isle de Malaca, dont elle est séparée par un canal, qui, dans sa largeur commune, a depuis dix jusqu'à quinze & vingt lieues, & dans quelques endroits jusqu'à trente & quarante.

L'intérieur de l'Isle est rempli de hautes montagnes, qui forment une chaîne presque continuelle dans toute sa longueur. Il y en a une, appelée *Balatam*, qui vomit du feu, & dont les Insulaires tirent une espece d'huile, qu'ils employent à divers usages. Ils la nomment *Minjoé Tannach*, c'est-à-dire, huile de terre. Leur sommet, quoique pierreux, ne laisse pas de produire des arbrisseaux & des herbes, & les vallées sont couvertes de belles forêts. Vers les côtes la plupart des terres sont fort basses, abondantes en pâturages, & très-propres, par leur humidité, à la culture du riz.

Le pays a plusieurs rivières dont les principales sont *Achem*, *Pedir*, *Daya*, *Cinquel*, *Jambi*, & *Indripoura* : c'est le nom des villes ou des territoires qu'elles arrosent. Les sources & les lacs sont en si grand nombre, que

Rivières.

Climat.

les terres les plus voisines de la mer sont presque continuellement inondées : ce qui rend l'air des côtes très-mal sain , à cause des vapeurs infectes qui s'élèvent de ces endroits marécageux. Cette incommodité augmente dans la saison des pluies , qui commencent au mois de Juin , & ne finissent que dans le cours d'Octobre. C'est alors que le soleil attire un plus grand nombre de vapeurs. L'effet le plus ordinaire de ces dangereuses exhalaisons est de causer des fievres pestilentes , qui emportent les Européens dans l'espace de deux ou trois jours , ou qui leur laissent des enflures douloureuses , & d'autres infirmités , dont ils guérissent difficilement. Salmon assure que de quatre-vingts soldats , tous jeunes & vigoureux , que le Gouverneur du Fort Saint-George envoya dans un besoin extraordinaire à Bancoul , sur la côte Sud-Ouest de l'Isle , il n'y en eut pas un seul de vivant au bout de deux années. Il ajoute que quand les Anglois établis à Sumatra voyent mourir un de leurs camarades , ils s'exhortent , le verre à la main , à se préparer courageusement au même sort , en se disant :

C'est aujourd'hui son tour , demain ce sera le nôtre.

Ces dangereuses influences du climat se font principalement sentir dans les parties les plus voisines de la ligne , & dans celles du Sud & de l'Ouest. On respire un air plus pur à Achem , qui est à la pointe du Nord. Les chaleurs y sont aussi plus tempérées. En général , l'air de Sumatra est moins chaud que celui de Siam , de Bengale , & de plusieurs autres contrées de l'Inde : ce qui confirme ce que j'ai dit ailleurs , que les pays situés sous la ligne sont moins exposés aux ardeurs brûlantes de l'été , que ceux qui sont entre les tropiques ; parce que les jours sont plus longs dans ces dernières contrées , & que le soleil tourne plus long-tems autour de leur Zénith. Ajoutez que les vents de terre & de mer soufflent à Sumatra , avec la même régularité que sur les côtes de Malabar & de Cōromandel , & produisent même ici un plus grand rafraîchissement , parce que d'une côte à l'autre l'espace est en général beaucoup moins large.

Le terroir de l'Isle est générale-^{Production} de l'Isle.

ment très-bon, & produiroit abondamment plusieurs especes de grains: mais on n'y sème guere que du riz, qui est la nourriture commune des habitans. Tous les fruits de l'Inde y croissent avec facilité. Ses pâturages sont admirables, & nourrissent une prodigieuse quantité de buffles, de bœufs, de porcs, & de chevres: mais ses terres sont si grasses que les moutons y profitent peu. Les chevaux sont très-communs, mais de petite taille. Les habitans élèvent un grand nombre de poules & de canards. On trouve dans les forêts des cerfs & des daims, plus hauts que ceux d'Europe; beaucoup d'éléphans & de buffles sauvages; des tygres, des rhinoceros, des porcs-épics, des civettes, & des singes; de gros lézards, & des serpens; des oies sauvages, des ramiers, des perroquets, & une grande variété d'oiseaux de toute espece. Les lièvres & les chevreuils sont assez rares. L'espece des sangliers est si commune, qu'ils se mêlent dans les pâturages avec les bestiaux, & qu'ils viennent brouter jusque dans les haies qui bordent les maisons. Ils sont moins

grands que les nôtres. Les rivières & les marais servent de retraite à quantité de crocodiles.

Le poivre est en si grande abondance dans cette contrée, qu'il fournit tous les ans à la cargaison d'une vingtaine de navires. On croit même que les terres en rapporteroient davantage, si elles étoient mieux cultivées. On trouve encore dans l'Isle un grand nombre de cocotiers, de bambous, & d'autres arbres utiles; des cannes de sucre, de la cire & du miel, du benjoin, de l'ambre gris, du bois de sandal, du camfre, de pierres de bezoard, du coton, & une espèce de chanvre appelée *Bang*. Il s'y rencontre aussi des mines d'or, d'étain, & de soufre; des gommes précieuses, quantité d'indigo, des saphirs, des rubis, & d'autres pierres estimables. L'or se trouve dans les plus durs rochers des montagnes qui sont au centre de l'Isle, & parmi le sable de quelques rivières qui prennent leur source dans ces mêmes lieux. Dampier vit un caillou, du poids d'une livre & demie, dont les veines étoient si riches, qu'elles rendirent une once &

demie d'or. Il se tire ordinairement en parcelles très-minces : cependant un voyageur, cité par Salmon, en vit des morceaux qui pesoient une once : mais il confesse en même-tems qu'il est très-rare d'en trouver de cette grosseur.

Division
des contrées
de l'Isle.

Royaume
d'Achem.

Beaulieu.

Royaume
d'Andigri.

Quant à la division des contrées de l'Isle, on y distingue sept Royaumes, *Achem, Andigri, Jambi, Palimban, Banca, Manincabo, Indripoura*. L'Etat d'Achem commence à la pointe du Nord, à cinq degrés & demi de latitude, & s'étend dans la longueur d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, de quatre-vingts lieues. Mais outre que ses possessions sont coupées dans l'intérieur des terres, par des montagnes inaccessibles, qui servent de retraite à quelques peuples libres, une partie de la côte orientale du même Royaume dépend de plusieurs Princes Malais. Quoi qu'il en soit, c'est sans contredit le plus beau Royaume de l'Isle : sa description fera la matiere d'un article particulier.

Andigri est sur la côte de l'Est, à trente minutes de la ligne vers le Sud. C'est un petit Etat, tributaire de la

Compagnie Hollandoise, qui tire de l'or & du poivre de ce canton. Jambi est au Sud d'Andigri, sur la même côte. On dit que c'est le Royaume le plus riche après celui d'Achem. Sa principale ville, appelée aussi *Jambi*, est bâtie dans le voisinage d'une rivière, qui porte le même nom. Les Hollandois ont dans ce lieu une forteresse, qui domine la ville, & qui tient en bride tout le pays. Plus loin est l'Etat de Palimban, à trois degrés du Sud. C'est un pays abondant en riz & en bestiaux. Sa capitale, qui étoit autrefois une ville très-florissante, fut saccagée en 1659 par les Hollandois, en représailles de quelques hostilités commises contre leur flotte. On ne laisse pas d'y voir des restes de magnificence dans quelques palais & quelques mosquées qui subsistent encore. Il y a dans son voisinage une rivière, dont les eaux ont, dit-on, la vertu de pétrifier le bois. Le pays produit du poivre, de la cire, des cannes de sucre, de la sandaraque, de l'or, & d'autres richesses. Mais les Hollandois ont le commerce exclusif de toutes ces marchandises, moyennant un

Royaume
de Jambi.

Royaume
de Palimban.

Salmoe.

droit, modique qu'ils payent au Roi de Palimban.

Royaume
de Banca.

A l'Est de ce Royaume se présente une grande Isle, qui n'a pas moins de quarante lieues de longueur. Les Indiens la nomment *Banca*. Elle est séparée du Continent par un détroit du même nom, qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas dix lieues. Le pays est gouverné par un Prince particulier, qui fait sa résidence vers le centre. Salmon nous apprend qu'en l'année 1710, le feu ayant consumé un village de l'Isle, on trouva parmi ses ruines du métal liquéfié semblable à l'étain. Le Roi fit aussi-tôt fouiller dans cet endroit, & l'on y découvrit une mine abondante du même métal. Les Hollandois ont tenté inutilement de s'établir dans ce quartier, dont les habitans sont très-farouches, & paroissent Indiens d'origine.

Royaumes
de Manimcabo & d'Indripoura.

Manimcabo & Indripoura sont situés sur la côte de l'Ouest, entre deux & quatre degrés de latitude du Sud. Le premier de ces Etats a peu de poivre; mais il est riche en or. L'autre produit du poivre dont la qualité est excellente. On y trouve

aussi de l'or. Les Hollandois sont maîtres des places maritimes de ces deux Royaumes. Leur principal Comptoir est à *Padang*, au Nord de *Manimcabo*. Ils sont aussi établis à *Priaman*, à *Ticou*, & à *Passaman*. Cette dernière ville est sous la ligne, & *Ticou* n'en est qu'à vingt ou trente minutes, du côté du Sud. L'une & l'autre sont à quelque distance de la mer. *Priaman* est sur le rivage, à douze ou quinze lieues de *Ticou*, en tirant vers le Midi. Le pays est fort bas sur le bord de la mer, & très-haut dans l'intérieur des terres. Il abonde en fruits, en arbres de toute espèce, en pâturages & en bestiaux. Mais le poivre fait sa principale richesse.

Possessions
des Hollan-
dois dans ces
quartiers.

Les parties maritimes de *Sumatra* sont habitées par des Mores Malais, & sur toutes les côtes de l'Isle on ne parle pas d'autre langue que la leur. Ceux qui ne sont pas immédiatement soumis au Roi d'Achem, ont des Princes particuliers appelés *Pangaran*, dont les uns sont alliés ou tributaires de ce Monarque, & les autres dépendent des nations Européennes, établies dans ces quartiers. L'intérieur du pays est peuplé d'Indiens ido-

Insulaires
des côtes.

Habitans
des parties
intérieures.

lâtres, habitans originaires de l'Isle, qui ont aussi leur langage & leurs Princes particuliers. Ils possèdent des mines d'or, dont ils ne tirent qu'un foible avantage, parce qu'au lieu de les ouvrir, ils se contentent de recueillir les parties de ce métal dans les rivières & dans les ravines. Leur pays est peu connu. Ils échangent leur or avec les habitans des côtes pour du sel, du fer, des habits & des perles.

Possessions
des Anglois.

Les Anglois ont aussi des établissemens sur cette côte, entre trois & cinq degrés du Sud. Leurs meilleures places de commerce sont *Mochomoco*, *Bantal*, *Cattoun*, *Ipoé*, & *Silleba*. Ils possèdent aux environs de cette dernière ville un Fort considérable, appelé *Marlbouurg*. Ils en avoient un autre à *Benkolen*, à seize lieues de *Sillebar*, en tirant vers le Nord. Mais ils en furent chassés en 1719 par les Indiens, qui mirent en pièces une grande partie de la garnison. Leurs possessions commencent où celles des Hollandois finissent, & c'est aux dépens de la Compagnie d'Amsterdam qu'ils ont établi leur puissance dans ces quartiers. Ils lui enleverent en 1688 la plupart des postes qu'ils occupent au-

jourd'hui. Au reste , leurs habitudes dans l'Isle sont anciennes , & c'est même le premier endroit de l'Inde où ils ont commercé. Dès l'année 1602 Lancaster , un de leurs Amiraux , conclut avec le Roi d'Achem un Traité avantageux , qui ouvrit aux flottes Britanniques tous les ports de la partie septentrionale de Sumatra.

Ce qui est au Sud des possessions Angloises , à la pointe de l'Isle , appartient au Roi de Bantam , un des Souverains de Java. C'est un pays agréable & bien cultivé , mais peu fertile en poivre.

La côte occidentale est bordée d'un grand nombre d'Isles , les unes voisines du rivage , d'autres éloignées de quinze ou vingt lieues. Il y en a d'assez grandes , telles que *Werkens* , qu'on appelle aussi *l'Isle des Cochons* , entre deux & trois degrés du Nord ; *Nias* , au Sud de *Werkens* , pays fort peuplé , dont les habitans sont humains , & font un commerce régulier avec *Barros* , ville du Royaume d'Achem ; *Montabay* , à 30 minutes de la ligne ; l'Isle de *Fortune* qui est au Sud de *Montabay* , & qui n'a pas moins de cente lieues de long ; *Nassau* , entre

Isles de la
Côte Occi-
dentale.

trois & quatre degrés de latitude méridionale, contrée assez étendue, mais absolument déserte; *Inganno*, ou l'*Isle trompeuse*, à cinq degrés & demi du côté du Sud: elle est habitée par des Sauvages très-cruels qui massacrent sans pitié tous les étrangers. Au Nord & à l'Ouest de Montabay & de Nias on rencontre des amas d'Isles, les unes peuplées, d'autres désertes. Parmi celles qui ne sont point habitées, il y en a plusieurs qui sont couvertes de palmiers & de cocotiers. Les habitans des côtes voisines y viennent charger leurs navires de cocos pour en faire de l'huile.

ARTICLE II.

Description particulière du Royaume d'Achem.

Royaume
d'Achem.

Nous avons marqué la position & les limites connues de ce Royaume: il ne nous reste qu'à décrire ses villes, ses forces, son gouvernement, & ce qu'il y a de plus remarquable dans ses usages.

Sa Capitale.

Sa capitale se nomme *Achem* ou *Achin*, comme le Royaume même. Sa

Situation est à une demi-lieue de la mer, sur une riviere de la grandeur de la Somme, à cinq degrés quelques minutes de latitude du Nord, & à cent quatorze de longitude. Son circuit est d'environ deux milles. Elle est bâtie sur un terrain bas & marécageux, au milieu d'un bois, qui la couvre tellement, qu'on n'apperçoit ses maisons que quand on entre dans la ville. Elle n'a ni murs ni fossés; mais elle est assez défendue par les bois qui l'environnent & par ses marais, dans lesquels on a construit plusieurs forts, à égale distance les uns des autres. On y compte près de huit mille maisons, qui occupent un terrain fort vaste, à cause des intervalles qui les séparent, & des haies qui forment la clôture de chaque habitation. Elles sont d'ailleurs bâties sans ordre & sans uniformité. Pour les garantir des fortes marées & des inondations annuelles, on les élève sur des piliers, qui ont neuf ou dix pieds de hauteur. Dans la saison des pluies on se sert de bateaux pour aller d'une maison à l'autre. Les murs sont de cannes entrelacées, & ces cannes ressemblent à des cages d'oiseaux. Le toit est couvert

Davis, Beau-
 lieu, Valen-
 tin, Graaf

de feuilles de palmier. Mais chaque maison a un réduit particulier, construit de pierre ou de brique, sans fenêtres, avec une ouverture étroite & basse, qui sert d'entrée, & qu'on bouche avec une pierre. C'est-là que ces Insulaires cachent leurs plus précieux effets, pour les mettre à l'abri du feu. Les Chinois & les Européens ont des habitations beaucoup plus solides. Ils demeurent dans un même quartier, pour la défense commune de leurs Comptoirs, qui seroient exposés à des insultes continuelles s'ils n'étoient soigneusement gardés; tant il y a de brigands dans cette capitale. Sa plus grande & sa plus belle portion est du côté du Nord-Ouest. Outre le quartier des étrangers, qui est très fréquenté, il y a dans Achem deux principaux marchés, où l'affluence du peuple est toujours fort grande. Cette ville est remplie de quantité de pagodes pour les Idolâtres, & de mosquées pour les Mores.

Palais du
Roi.

Le Palais du Roi est à une petite distance de la ville, sur le bord de la rivière. Beaulieu lui donne une demi-lieue de circuit. Sa forme est ovale. Il est environné d'un fossé fort large & fort

fort profond , & au-delà duquel on a élevé un assez haut rempart de terre , qui sert de mur , & qui est bordé de bambous & de joncs , plantés si près les uns des autres , qu'ils dérobent la vue du château , devant lequel ils forment une barrière impénétrable. On ne traverse point le fossé sur des ponts ; mais , d'espace en espace , on a laissé des terre-pleins , dont l'entrée est assez bien défendue. C'est par-là qu'on arrive au palais. Avant de parvenir au domicile du Roi , il faut passer quatre portes , qui ne sont pas moins fortifiées. La cour , qui est en face de l'appartement , est si spacieuse , qu'on y rangeroit quatre mille hommes en bataille. Ce palais est grand , & bâti presque totalement de pierre ; ce qui est ici une magnificence. On y voit de fort belles salles , des jardins ornés de pyramides , des tombeaux superbes , des canaux , & un grand sérail pour sept ou huit cents femmes.

L'entrée de la rivière d'Achem a peu de profondeur , & ce passage est très-dangereux pour les navires ; mais on trouve plus loin un fort beau bassin , où ils peuvent être à l'ancre sur dix-huit brasses. L'embouchure est dé-

Port d'A.
chem.

fendue par un gros bastion de pierre, de forme ronde, dont l'artillerie bat à fleur d'eau. Il est flanqué de deux courtines, qui se présentent à droite & à gauche, & qui sont jointes par une terrasse où est la porte. Les murs du bastion & des courtines ont dix-huit pieds d'épaisseur, & vingt de hauteur. Plus loin il y a un autre fort. On a tiré de la rivière une grande tranchée, de la largeur de quarante pieds, qui s'étend le long de la mer jusqu'au pied des montagnes, & qui forme de ce côté-là une nouvelle défense. C'est ainsi que la partie de l'Ouest est fortifiée. Au Levant, on a construit sur le rivage, d'une portée de mousquet à l'autre, un grand nombre de redoutes de gazon, munies d'artillerie, & si couvertes de brossailles, qu'on les apperçoit à peine. Elles ne sont point gardées pendant le jour, mais on y envoie toutes les nuits une patrouille.

Qualités
du terroir.

Le territoire de cette contrée est uni, argilleux, couvert de vase, fertile en toutes sortes d'arbres, & très-propre à la nourriture des bestiaux. A six lieues de la capitale, en tirant vers l'Est, on rencontre une haute monta-

gne, qui produit beaucoup de soufre. *Pulo-Ouai*, une des Isles de la rade d'Achem, en fournit aussi une quantité considérable. Il s'en fait un grand débit dans toute l'Inde. Autrefois le pays étoit couvert de poivriers; mais le Gouvernement en a fait détruire la plus grande partie, parce que ce commerce faisoit négliger aux Achemois la culture du riz.

La description des autres villes <sup>Description
des autres
villes.</sup> nous arrêtera peu. La côte de l'Est n'offre de remarquable que *Pedir*, *Pacem* & *Deli*. Sur la côte de l'Ouest, on trouve successivement *Daya*, *Labo*, *Cinquel*, *Barros*, *Bataham*, &c. *Pedir* est à dix ou douze lieues d'Achem, au Levant de cette capitale. Elle est bâtie sur une rivière qui lui donne son nom, ou qui peut-être lui doit celui qu'elle porte. C'est une ville considérable par son étendue, & par le nombre de ses habitans. Son territoire est si abondant en riz, qu'on l'appelle le grenier d'Achem. Il fournit aussi à cette capitale quantité de soie, qu'elle emploie dans ses manufactures, dont le commerce est considérable dans toutes les contrées de l'Isle. *Pedir* vend le reste de ses soies

aux habitans de la côte de Coromandel. Quoiqu'elles soient fort inférieures à celles de la Chine , on ne laisse pas d'en faire d'assez belles étoffes. Pacem & Deli étoient autrefois les capitales de deux Royaumes particuliers. Leur district est vaste , & assez fertile en quelques endroits , pour répandre une partie de ses richesses sur les régions voisines. Beaulieu assure qu'on trouve à Deli une source d'huile , qui a la propriété de ne point s'éteindre , même dans l'eau , lorsqu'une fois elle est allumée. Il ajoute que les Achemois s'en servent dans les combats de mer , & qu'ils brûlerent un jour par ce moyen deux galions Portugais. Daya est à douze ou quinze lieues d'Achem , entre quatre & cinq degrés de latitude septentrionale , sur une rivière qui porte le même nom. Ses plaines produisent beaucoup de riz , & l'on vante ses pâturages. Labo est à trois degrés , sur le bord de la mer , & donne son nom à un Cap voisin. Cinquel est trente lieues plus bas , sur une grosse rivière. Le camphre fait sa principale richesse. On le transporte sur la côte de Coromandel , & jusqu'à Sarate. Barros est au

Sud de Cinquel , à un degré 30 min. de latitude. C'est un des meilleurs ports de l'Isle , & une place de commerce très-bonne. Elle est située dans une plaine fertile , & le pays qui l'environne est très-riant. On n'y recueille point de poivre ; mais le benjoin & le camphre s'y trouvent en abondance. Bataham , ou Barang , est sous la ligne. Son territoire produit le meilleur camphre de l'Isle. On trouve ensuite Passaman , Ticou & Priaman , anciennes dépendances d'Achem , usurpées par les Hollandois depuis un siècle. Tout ce canton est très-riche , sur-tout en poivriers. Les villes & les campagnes voisines sont fort peuplées.

Les forces du Roi d'Achem consistent dans une garde nationale , composée de trois mille hommes , qui sont distribués dans les premières cours du palais ; dans un autre corps de quinze cents esclaves , la plupart étrangers , qui ne sortent jamais de l'enceinte du château , & qu'on exerce avec soin au maniment des armes ; dans les garnisons employées à la garde des forts & des places les plus expo-

Forces du
Roi.

fées ; & enfin , dans le nombre de ses galeres & de ses éléphants.

Armes du Les armes du pays sont l'arc , les
Pays. flèches , les javelines , l'épée , & de petites arquebuses. L'artillerie du Roi est nombreuse ; mais les pieces sont sans affût & produisent peu d'effet , à moins qu'on ne les place sur quelque-endroit élevé. Ce Prince fait la guerre à peu de frais , parce que ses sujets sont forcés de marcher au premier ordre , & de porter des vivres pour trois mois. Il ne leur fournit que des armes , qu'on remet à la fin de la campagne dans les arsenaux.

Galeres. Il entretient dans le port d'Achem , & dans les autres places maritimes , un grand nombre de galeres , plus longues & plus larges que les nôtres , mais pesantes & mal armées , sans pont , les bordages très-hauts & très-épais. Les plus grosses ont , suivant Davis , quatre cents hommes d'équipage , & jusqu'à huit cents , selon Beaulieu. Les rames sont légères , de la longueur de quatre pieds , ayant la forme d'une pelle. On les plonge dans l'eau , sans les appuyer sur les bords du bâtiment. Sultan Aladin , qui ré-

gnoit encore en 1600, avoit dans ses ports jusqu'à cent de ces galeres, dont il donnoit le commandement à une femme, parce qu'il se défoit généralement de tous les hommes.

On assure que le Roi d'Achem n'a pas moins de neuf cens éléphants, dont le plus grand nombre est exercé au bruit du mousquet & à la vue du feu. On leur rend ici à peu-près les mêmes honneurs qu'à Siam, & lorsqu'ils passent dans les rues, le peuple s'arrête par respect. Leur entretien coûte peu, parce qu'on ne leur donne gueres d'autre nourriture que les branches & l'écorce des bananiers, que le Roi fait couper indistinctement sur les terres de ses domaines & sur celles de ses sujets.

Eléphants.

Les revenus de la couronne consistent, 1°. dans les contributions que paye le peuple, en riz, en chair, en poisson, en huile, en sucre, en légumes & autres denrées : ces fournitures abondantes surpassent toujours ce qui se consomme dans le palais, & l'excédent est vendu au profit du Prince. 2°. Dans le produit du domaine royal, que les sujets cultivent par corvées. 4°. Dans les droits d'entrée,

Revenu
du Roi.

qui montent à dix pour cent , pour les marchandises étrangères , indépendamment des libéralités qu'il faut faire aux Ministres , & au Monaque même , qu'on n'aborde jamais qu'avec des présens. 4°. Dans le bénéfice casuel de plusieurs autres droits. Le Roi hérite de tous les sujets qui n'ont point d'enfans mâles : & s'ils laissent des filles , qui ne soient point mariées , elles lui appartiennent. Il s'attribue la confiscation des biens de tous les coupables , la succession des Etrangers qui meurent dans ses Etats , la propriété de tous les navires qui font naufrage sur ses terres. 5°. Dans les profits immenses du commerce , qui est presque uniquement ici entre les mains du Prince. Il vend au peuple , dans les tems de disette , les grains accumulés dans ses magasins , au double & au triple de leur valeur ; & si l'année est abondante , il en charge plusieurs navires , pour les pays où ces mêmes grains manquent. Il exerce un autre monopole sur ses sujets , en les forçant de lui donner à bas prix leurs marchandises , qu'il revend ensuite à l'étranger au prix qu'il veut , & sur lesquelles il fait ordinairement un profit

de cinquante pour cent. D'ailleurs, ce Prince n'a presque point d'argent à déboursier pour l'entretien de sa maison, & pour les dépenses ordinaires de l'Etat. Ses Ministres & les principaux Officiers, ont pour leur subsistance quelques terres du domaine royal, qui reviennent à la couronne après leur mort. Les soldats de sa garde, les eunuques & les autres domestiques qui servent dans le palais, n'ont pour salaire qu'une portion de riz, qu'il leur fait distribuer tous les jours. Il paye de la même manière les ouvriers qu'il employe pour la construction de ses palais, ou pour les travaux publics. Ses habits mêmes, & ceux de ses femmes, lui sont fournis gratuitement, soit par les Entrepreneurs des manufactures, soit par les Gouverneurs des provinces.

Ce Prince, entre plusieurs titres fastueux, & même ridicules (1), prend

(1) Voyez la lettre d'un Roi d'Achem à Jacques I, Roi d'Angleterre, dans l'Hist. des Indes de M. l'Abbé Guyon, t. III, p. 50 & suiv. Ses titres remplissent près de deux pages. Il dit, en parlant de lui-même, qu'il est *l'image véritable de la Royauté, & le plus parfait modèle des Rois*; qu'il est *formé du plus pur métal*; qu'il a un *trône plus transparent que la glace*, & *semblable à une rivière de crystal*; qu'il possède *neuf sortes de pierres, les deux parasols d'or battu, des sièges d'or, des harnois, des lances, un sépulcre, des vases & un service complet du même métal, &c.*

celui de *seul Roi de Sumatra*. Ses plaisirs sont de vivre au milieu de ses femmes. D'un grand nombre d'Indiennes, qui sont enfermées dans le sérail d'Achem, il y en a trois qui ont le rang d'épouses; les autres ne sont que des concubines. Une esclave, qu'on a exposée en vente dans les marchés du Royaume, ne peut être admise au lit du Sultan; & le marchand qui oseroit la présenter, se rendroit coupable d'un crime capital. Entre plusieurs exemples de la jalousie cruelle de ces Monarques, Davis raconte un trait fort singulier. Sultan Aladin ayant entendu vanter les charmes d'une belle esclave, la demanda à son maître, qui en jouissoit depuis plusieurs années, & qui s'en priva par complaisance. Loin de lui savoir gré de ce sacrifice, il le fit empaler quelques jours après, parce qu'il avoit eu les prémices de cette femme; & dans la suite il fit aussi mourir l'esclave, parce qu'elle avoit été complice du même crime.

Après les délices du sérail, le combat des coqs est un des principaux amusemens de ces Monarques. Ce sont les Orancaies qui en ont la garde,

& qui en prennent autant de soin que de leurs propres enfans. Les Achemois ont en général beaucoup de goût pour ce divertissement. L'occupation des jeunes Sultanes est d'apprendre le chant, la danse, & d'autres arts agréables. Leurs enfans sont élevés loin d'elles, & ne les revoient jamais. Ceux qui naissent des trois femmes qui ont le rang de Reines, ont seuls droit de succéder à leur père, & le trône appartient naturellement à l'aîné. Mais cet ordre est souvent troublé, soit par l'ambition des frères, soit par les dispositions particulières du Monarque.

Les rênes de l'État sont dans les mains de quatre ou cinq Ministres, Gouvernement d'Achem. qui résident dans la capitale, & d'un grand nombre d'*Orancaies*, ou Gouverneurs, qu'on envoie dans certains districts. Ces départemens ont peu d'étendue, & la conduite des Commandans est tellement éclairée, que leur autorité n'a rien de redoutable. Aladin, pour s'assurer de la fidélité des *Orancaies* qui résidoient dans le territoire d'Achem, exigeoit qu'ils se rendissent alternativement au palais

tous les trois jours. Ils y passaient vingt-quatre heures, enfermés dans une cour; de manière que ce Prince avoit toujours en sa puissance un tiers des Orancaies de la province.

Cours de
Justice.

Il y a dans toutes les villes, proche de la principale Mosquée, deux Tribunaux, l'un pour la justice civile, l'autre pour les affaires criminelles. Ils s'ouvrent tous les jours, à l'exception du vendredi. Les Orancaies y président. Les affaires de la Religion sont jugées par les Prêtres, dont le chef s'appelle *Cadi*. Celles du commerce sont entre les mains d'un Officier, qui a le titre de *Scha Bandar*.

Loix & coutumes particulières.

Les usures, quoiqu'exorbitantes, sont moins fortes ici que dans la plupart des autres contrées de l'Inde : le plus gros intérêt est de douze pour cent. La Justice est inexorable contre les débiteurs : après un délai très-court, si le pouvoir ou la volonté leur manque, on leur lie les mains derrière le dos, & chaque jour ils doivent se présenter en cet état devant le Juge, à l'heure du Tribunal. Il est défendu, sous peine de la vie, de

leur ôter ces liens. S'ils sont déclarés insolubles, ils tombent au pouvoir du créancier, qui les retient dans l'esclavage jusqu'à la fin du paiement. Les châtimens en ulage dans le pays sont de condamner les criminels à la bastonnade, de les empaler, de les faire déchirer par les éléphants, de leur crever les yeux, de leur couper les pieds, les mains, les oreilles ou les parties naturelles. On assure que ces mutilations sont rarement mortelles, même dans un âge avancé.

La servitude n'a rien de rigoureux dans cette contrée. On emploie les esclaves à la culture des terres, ou à l'exercice des arts, & moyennant une contribution modique, on leur abandonne le fruit de leur travail. La plupart viennent de la côte de Coromandel. On en tire aussi de l'Isle de Nias, & ce sont les plus estimés.

Les Acheïmois inhument leurs corps dans un cimetière public; mais chaque famille a son terrain particulier. Des extrémités du tombeau s'élèvent deux pierres, qui contiennent des inscriptions, & quelques ornemens. L'usage est de tourner la tête du mort vers la Mecque. Les tombeaux des Rois sont

ornés de deux masses d'or, l'une à la tête & l'autre aux pieds. Davis eut la curiosité de voir celles que le Roi Aladin faisoit préparér pour son tombeau. Il assure qu'elles pesoient mille livres, & qu'elles étoient ornées de pierres précieuses. George Brito, fameux Pyrate Portugais, fit, en 1521, une descente sur la côte d'Achem, pour piller ces riches tombeaux. Mais il fut repoussé, après avoir perdu une partie de ses gens.

Révolutions
d'Achem.

On peut recueillir des différens récits de nos voyageurs, que le Royaume d'Achem a éprouvé de grandes révolutions; qu'il a été tantôt électif, tantôt héréditaire; qu'on l'a érigé pendant un tems en république, & que dans d'autres tems il a été gouverné despotiquement, même par des femmes. Des Mahométans, originaires d'Arabie, sont en possession de ce beau pays depuis plusieurs siècles. On ignore l'époque précise de leur invasion. Ils se sont établis sur les ruines de la nation primitive, qui s'est dispersée dans les montagnes du pays & dans les Isles voisines.

J'ai cherché inutilement, dans les relations Européennes, des éclaircis-

semens sur les Princes Mores qui ont régné à Achem avant les premières navigations des Anglois & des Hollandois, c'est-à-dire, avant la fin du seizieme siècle. Voici quelques particularités qui concernent la Dynastie régnante. Son fondateur, que les relations Angloises nomment Sultan *Aladin*, monta sur le trône vers l'année 1670. Il régnoit encore en 1701, & on lui donnoit alors plus de cent ans. C'étoit un soldat de fortune, qui avoit d'abord exercé le métier de pêcheur. Il parvint de grade en grade jusqu'à la dignité d'Amiral, & le Roi lui fit épouser une Princesse de son sang. L'Empire d'Achem étoit alors fort agité. Les Orancaies, abusant de la foiblesse des Souverains, avoient érigé leurs petits Gouvernemens en Principautés héréditaires, & presque indépendantes. Ils avoient des châteaux fortifiés, avec de l'artillerie & des soldats pour s'y défendre. Non-seulement ils ne laissoient à leurs Souverains qu'une ombre de pouvoir, mais ils dispoient du trône suivant leur caprice, & lorsqu'ils étoient mécontents d'un Prince, ils le massacroient, & en installaient un autre.

Particularités concernant la Dynastie régnante.

Fortune d'Aladin.

Beaulieu, Davis.

Les choses étoient dans cet état de confusion, lorsque le prédécesseur d'Aladin mourut, sans laisser d'autres héritiers qu'une fille unique. Elle fut mariée, du vivant de son pere, au Roi de Johor, dont elle eut un fils, qui fut élevé à Achem, & destiné à succéder au trône. Davis assure qu'après la mort du Roi, Aladin parut prendre sous sa protection ce jeune Prince; que les Orancaies s'étant soulevés, il en fit mourir un grand nombre; qu'il massacra ensuite le Prince de Johor, & se fit proclamer Roi. Beau lieu ne fait aucune mention de ce gendre du feu Roi, ni de son adoption au trône, ni des prétendues intrigues d'Aladin pour lui ravir son héritage. Il prétend que les Orancaies n'ayant pu s'accorder entr'eux sur le choix d'un Souverain, parce que chacun d'eux aspirait à l'être, allerent trouver Aladin, lui offrirent la couronne, qu'il refusa jusqu'à trois fois; le menacerent de le tuer s'il ne se rendoit à leurs prieres, & vainquirent ainsi sa résistance. Il ajoute qu'Aladin, quelques jours après son couronnement, ayant assemblé dans son palais tous les Orancaies de l'Empire, sous pré-

texte. de leur donner un grand festin, les fit massacrer les uns après les autres, à mesure qu'ils entroient dans la salle; de maniere qu'il y en eut onze cens d'éborgés dans cette occasion.

Après s'être défait de ces dangereux ennemis de l'autorité royale, il fit démolir leurs maisons & leurs châteaux, dont les richesses furent transportées dans son palais, avec les armes & les munitions qu'on y trouva. Il défendit, sous peine de mort, à ses sujets d'avoir des maisons à plus d'un étage, & d'employer dans ces constructions d'autres matériaux que le bois. Il créa de nouveaux Orançais, auxquels il donna une partie des terres dont il avoit dépouillé leurs prédécesseurs, se réservant le reste, qui fut annexé au domaine royal. Il régna pendant plus de trente ans, quoiqu'il en eût soixante-dix lorsqu'il monta sur le trône. *Son regne, dit Beaulieu, fut tout de sang, & dit-on que la première année il fit bien mourir vingt mille personnes, & la seconde, encore plusieurs milliers.* Ce Prince, par une défiance bisarre de tous les hommes, éleva une de ses femmes

à la dignité d'Amiral. C'est de lui qu'on rapporte ce trait cruel de jalousie dont j'ai parlé. Sa passion dominante étoit de passer les nuits à table , au milieu d'une troupe de femmes , empressées à lui présenter des mets agréables & des liqueurs fortes, à lui essuyer le visage avec des mouchoirs , à le rafraîchir avec des éventails , à l'égayer par leurs chants & par leurs danses. Il conserva jusqu'à une extrême vieillesse ce goût pour les plaisirs. Davis le vit en 1599. Quoiqu'il eût près de cent ans, & qu'il fût excessivement gros , sa santé étoit admirable. Il formoit alors le projet d'une descente sur les terres de Johor ; il traitoit directement avec les Ambassadeurs des Cours Asiatiques ; il s'informoit même des affaires d'Europe , & il s'entretenoit fréquemment avec des Envoyés Hollandois qui venoient d'arriver à Achem. Dans le tems qu'il les amusoit par ses caresses, il pensa surprendre dans la rade deux de leurs navires , dont plusieurs Officiers furent massacrés, avec Houtman leur Amiral. Il présidoit lui-même à l'exécution , & il étoit sur le rivage , pendant que ses Ministres , sous pré-

texte de visiter les Capitaines de la flotte, se rendoient à bord des bâtimens, avec un cortége nombreux & bien armé.

Tel étoit le caractère de ce Monarque. Il eut pour successeurs deux de ses fils, dont il fit l'un Roi d'Achem, & l'autre Roi de Pedir. Le premier étant mort subitement, après un règne très-court, un autre fils d'Aladin, né d'une concubine, s'empara du trône d'Achem, & fit massacrer le Roi de Pedir, dont il envahit aussi les Etats. Il régna sous le nom de *Peduka Sirié*. Nous avons une de ses Lettres, adressée à Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, & dont la date se rapporte à l'an 1612, dans laquelle il se glorifie de compter plusieurs Rois parmi ses vassaux; d'avoir vaincu le Roi d'*Aru*, contrée voisine de Pedir; de s'être emparé des Royaumes de Priaman, de Ticou, de Barros; & d'avoir fait plus de conquêtes qu'aucun de ses prédécesseurs. Ses cruautés ne le rendirent pas moins terrible que sa valeur. Il fit mourir un grand nombre d'Orancaies, & la plupart des Princes de son sang. Il chassa de la Cour son propre fils; il condamna sa

Ses successeurs.

Peduka Sirié.

M. Guyon, tome III.

mere à la torture , & l'on croit que dans la suite il les fit mourir l'un & l'autre. Un de ses cocqs ayant été vaincu dans un combat , il fit couper la main à l'Orancaie qui étoit chargé du soin de le nourrir. Beaulieu le trouva un jour occupé à faire donner la torture à cinq ou six femmes , qui l'avoient éveillé la nuit par un cri : n'ayant pu découvrir la coupable , il les condamna toutes à avoir les pieds & les poings coupés , & il commanda que leurs corps fussent jettés dans la rivière. Il avoit un talent particulier pour dompter les éléphants. Dans une expédition qu'il fit à Deli , sur la côte orientale d'Achem , ayant ordonné qu'on embarquât sur la rivière cent de ces animaux , il apprit que leurs conducteurs n'avoient pu les faire entrer dans ses galeres : il condamna au supplice ceux qu'il avoit chargés de l'exécution , & se transportant lui-même au rivage , il se mit à injurier les cent éléphants , leur reprochant d'un ton terrible leur rébellion , leur lâcheté , & l'ingratitude dont ils payoient ses bienfaits. Ensuite faisant saisir un des plus mutins , il ordonna qu'on lui fendît le ventre à la vue de tous les autres , les mena-

çant du même traitement s'ils ne s'embarquoient à l'heure même ; *ce qu'ils firent sur le champ*, dit Beaulieu ; & pendant tout le voyage il n'y en eut pas un seul qui fit le rétif. C'est à ce petit nombre de particularités que se bornent les recherches historiques de nos Voyageurs. Mais si l'Histoire d'Achem n'offre point d'autres traits que ceux qu'on vient de lire, on ne doit pas se plaindre de la stérilité de leurs découvertes.

Le Mahométisme, mêlé de quelques superstitions Judaïques, est la Religion des Achémois. Voici une cérémonie qui vaut la peine d'être remarquée. Le Roi se rend une fois l'année à la Mosquée principale, pour y chercher le Messie, que ces Insulaires attendent comme les Juifs. Il est accompagné d'un nombreux cortège, composé de quarante éléphants, parés de couvertures d'or & de soie. Il y en a un plus magnifiquement équipé que les autres, & qui porte sur son dos un siège d'or massif, destiné pour le Messie. On arrive à la Mosquée d'un pas grave & lent ; on y cherche avec empressement l'Envoyé céleste ; & après avoir visité

Religion
des Aché-
mois.

tous les coins du Temple , avec quantité de cérémonies , on retourne au palais. L'éléphant qui devoit porter le Messie , ramene le Roi.

Les Achémois sont un peuple actif & industrieux , entierement livré au commerce. Ils excellent dans plusieurs Arts mécaniques. Sur la côte occidentale d'Achem , il n'est point de noble , ni même de petit Prince , qui ne s'adonne à quelque travail manuel. Ils fabriquent , avec beaucoup d'adresse , toutes sortes d'ouvrages de fer. Leurs Orfèvres sont renommés dans toute l'Inde. C'est un métier qui ne peut être exercé ici que par les nobles. Ils s'entendent fort bien à la construction des galeres. Ils ont d'habiles Tisserands , des Fondeurs , des Potiers , des Distillateurs & d'autres Artistes de toute espece. L'Ecriture , l'Arythmétique , la Poésie & la Musique , sont leurs principales sciences. Quant à leurs qualités morales , elles ne peuvent être plus mauvaises. Ce sont des hommes d'un caractère envieux , d'une fierté brutale , sans foi , sans pudeur , capables des lâcherés & des perfidies les plus noires , sans en excepter l'empoisonnement , adonnés au

Leurs qualités morales.

larcin, souillés des vices les plus infâmes, & avec cela si présomptueux, qu'ils se croient meilleurs que les autres hommes, & qu'ils traitent de barbares tous les peuples étrangers. C'est le portrait qu'en fait Beaulieu.

CHAPITRE IV.

Habitans de Java.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Java. Idée générale des Royaumes, des Cités & des Isles de sa dépendance.

L'ISLE de Java est située au Sud-Est de celle de Sumatra, dont elle est séparée par un bras de mer assez large, qui est très-connu de nos Navigateurs sous le nom de *Détroit de la Sonde*. Quelques Géographes la placent entre 122 & 131 degrés 30 minutes de longitude, & entre 6 & 9 degrés de latitude du Sud. Sa longueur, suivant cette position, est d'environ deux cents lieues de l'Est à l'Ouest. Sa largeur commune est de—

Etendue &
position de
Java.

Salmon,
Etat des Îles
de la Sonde :
Scot , dans
l'Hist. des
Voyages, to-
me I. Recueil
des Voyages
Hollandois.

Qualité de
l'Île.

Climat.

puis 20 jusqu'à 30 & 40 lieues. C'est un pays fort peuplé, où Salmon compte quarante villes du premier ordre, plus de quatre mille villages, & trente-deux millions d'habitans. Les contrées du centre & du midi sont moins habitées que les autres, parce qu'on y trouve quantité de montagnes & de déserts sablonneux, qui servent de retraite à toutes sortes de bêtes farouches. On les voit quelquefois descendre dans les plaines, & s'approcher des villages & des villes, où elles dévorent les hommes & les animaux qu'elles rencontrent. La plupart des terres qui bordent les rivages sont fort basses, & n'offrent communément que des marais impraticables, couverts de roseaux, & remplis de crocodiles. Néanmoins dans plusieurs endroits, comme aux environs de *Bantam*, & de *Batavia*, l'industrie des habitans a desséché ces marais, & les a changés en prairies, en vergers & en campagnes fertiles.

L'air de Java est en général mal sain pour les étrangers dans le tems des inondations, principalement lorsque l'eau de la mer se mêle aux débordemens des rivières. Cette eau
salée

salée se corrompt en très-peu de tems, & il s'en élève des exhalaisons infectes qui empoisonnent l'air. Outre les maladies que produit l'intempérie du climat, les Insulaires sont sujets à la dissenterie, à la goutte, aux maux de poitrine, & à un genre particulier de paralysie, qu'on nomme *Beriberi*, & qui attaque ceux qui dorment à l'air dans les nuits d'été. La lepre est un autre mal fort commun aux environs de Batavia. C'est une espèce de gangrene qui couvre le corps de pustules & de petites tumeurs, & qui le consume peu-à-peu.

Les habitans de Java sont un mélange d'Indiens idolâtres, de Mores, de Chinois & d'Européens. Les Indiens idolâtres sont la nation primitive. Ils habitent le centre de l'Isle, & quelques contrées maritimes, principalement du côté du Sud. On reconnoît leur origine à la conformité de leurs mœurs avec celles des Indiens du continent, au respect qu'ils portent aux animaux, & à leur attachement pour l'ancien dogme de la Métémpsychose.

Les Mores paroissent une colonie d'Arabes Malais. Leur langue est la

Habitans
du pays.

Indiens
maritimes.

Mores.

même que celle qui se parle à Malacca ; mais ils savent aussi l'Arabe , & ils tirent leurs Imans de la Mecque & de Médine. Les Hollandois , dans le premier voyage qu'ils firent à Java *, apprirent que le Mahométisme n'étoit devenu la Religion dominante de l'Isle, que depuis cinquante ou soixante ans. En supposant que leurs informations sont exactes , il en résulte que l'origine de cette colonie Malaie est assez récente , ou du moins , que sa puissance dans le pays n'est pas fort ancienne. Les Mores occupent aujourd'hui la plus belle & la plus considérable portion de l'Isle.

Chinois. L'établissement des Chinois paroît fort antérieur à celui des Malais , & peu s'en faut que l'Historien des Voyages ne les regarde comme le peuple originaire & primitif. Il assure que les Javanois se croient sortis de la Chine ; qu'une tradition constante leur apprend que leurs ancêtres , las de la tyrannie des Empereurs Chinois , se réfugièrent à Java , Isle auparavant déserte. Il ajoute que , si l'on s'arrête à leur physionomie , l'opinion qu'ils ont de leur origine ne paroîtra pas dépourvue de vraisemblance , la

plupart de ces Insulaires ayant, comme les Chinois, le front large, les joues grandes & les yeux fort petits; que cette tradition se trouve d'ailleurs confirmée par le témoignage de Marc-Paul, qui étant à la Cour de la Chine, dans le tems que la première Dynastie Tartare occupoit le trône, apprit que l'Isle de Java étoit autrefois tributaire de cet Empire; qu'enfin on voit encore arriver tous les jours à Bantam un grand nombre de réfugiés Chinois, qui viennent s'y établir, pour se soustraire aux Loix tyranniques de leur pays. Concluons de ce récit, que les Chinois fréquentent l'Isle de Java depuis plusieurs siècles, & que, par des migrations fréquentes, ils ont beaucoup contribué à sa population. Mais ne croyons pas qu'ils en soient les premiers habitans, & qu'une contrée si voisine de l'Inde, & d'ailleurs si fertile, ait eu dans son origine d'autres cultivateurs que des Indiens mêmes.

Lorsque les Européens arriverent pour la première fois à Java, ils trouvèrent le pays partagé entre un grand nombre de Souverains. Chaque District avoit un Roi, & formoit un petit

Anciens
Royaumes de
Java.

Etat présent
de ses puis-
sances.

Etat. Parmi ces différens Princes, il y en avoit deux plus puissans ; le Roi de *Bantam*, & le Roi de *Mataram*. Ce dernier prenoit le titre d'Empereur, & les autres Rois de l'Isle avoient long-tems reconnu son autorité. Mais sa puissance étoit fort déchue depuis un siècle, & se bornoit à un vain titre & à quelques honneurs. Aujourd'hui on ne compte dans l'Isle que cinq principaux Etats : *Bantam*, qui occupe toute la partie occidentale de Java ; *Mataram*, qui est situé dans le centre ; *Tsfirebon*, qui est dans la partie septentrionale ; *Balamboang*, qui est au Sud-Est ; & le fameux établissement de *Batavia*, qui est à l'Est de Bantam.

1. Royaume de *Bantam*.

C'étoit autrefois un Etat très-puissant, dont l'autorité étoit respectée dans toute l'Isle, & qui comptoit même Sumatra & Borneo parmi ses dépendances. Il lui reste encore quelques domaines dans la première de ces Isles. Le voisinage des Hollandois a également affoibli son commerce & sa puissance. Quelques Ecrivains réduisent ses possessions présentes à trois

villes, situées sur la côte septentrionale, à une vingtaine de villages, bâtis aussi sur les côtes, & à quelques domaines qui s'étendent dans l'intérieur du pays. Les trois villes qui lui appartiennent, se nomment *Anir*, *Tirtiasse* & *Bantam*. Bantam est la capitale. Elle est située dans une plaine, au pied d'une grande montagne; d'où il sort trois rivières, ou plutôt une seule, qui se partage en trois grands canaux, dont l'un traverse la ville, & les deux autres l'environnent. Ils ont peu de profondeur, & ils ne peuvent recevoir les bâtimens qui tirent plus de trois pieds d'eau. Son ancienne enceinte étoit, dit-on, de quatre lieues, & le nombre de ses habitans répondoit à son étendue. Elle étoit sans défense du côté de la terre; mais elle avoit, du côté de la mer, une forte muraille de brique, de quatre pieds d'épaisseur, sans remparts ni parapets, mais flanquée de plusieurs angles, & défendue par une bonne artillerie. Le palais où le Roi faisoit sa résidence, pouvoit passer pour une excellente forteresse, & l'on voyoit dans d'autres quartiers d'assez beaux hôtels. Du reste, ses maisons étoient bâties sans

Description
de la capi-
tale.

Ancienne
splendeur de
cette ville.

3a décadence & la situation présente.

aucun ordre , & l'on n'y distinguoit que trois rues droites , qui étoient en face du Palais. Elle avoit trois principaux marchés , qui étoient le rendez-vous d'une infinité de Négocians , Malais , Péguans , Bengalois , Guzarares , Malabares , Chinois , Arabes , Persans , Arméniens & Abyssins : en un mot , c'étoit une des plus riches places de commerce qu'il y eût dans l'Inde. Depuis l'établissement de Batavia , cette ville a perdu toutes ses richesses , & la plus grande partie de son ancien lustre. Les plus distingués de ses habitans l'ont abandonnée ; elle a vû tomber successivement ses manufactures ; son Roi même est devenu vassal & tributaire de la Compagnie Hollandoise , qui entretient une garnison dans Bantam. L'ascendant de la même puissance a fait congédier les Anglois & les Danois , qui avoient des comptoirs dans cette capitale. La plus grande partie des anciennes murailles est absolument détruite , & il reste à peine quelques traces de sa première enceinte. Ses rues sont étroites & sans alignement. Le fond est de gros sable , sans aucune sorte de pavé. les maisons sont isolées , & en-

vironnées de grands arbres, qui donnent à la ville un air agréable & champêtre. Mais il n'y a rien de si pauvre que ces constructions, qui consistent dans quelques piliers de bois, sur lesquels on pose un treillis de cannes en forme de cage. Le toit est de feuilles de palmier : les cloisons sont à jour, & se ferment la nuit avec de grands rideaux de toile. Ces édifices fragiles sont ordinairement accompagnés d'un petit réduit, sans fenêtres, bâti de pierre ou de brique, dans lequel ces Insulaires enferment ce qu'ils ont de plus précieux, pour le mettre à l'abri des accidens du feu.

La ville est coupée d'une infinité de petits canaux, sur lesquels on peut aller dans tous les quartiers, mais qui exhalent une fort mauvaise odeur, parce qu'ils sont peu profonds, & qu'ils ne coulent pas avec assez de force pour entraîner les immondices qu'on y jette. Cette incommodité augmente, par l'habitude où l'on est de se baigner dans ces canaux, dont on remue continuellement le fond bourbeux.

On divise Bantam en plusieurs quartiers, qui ont chacun leur chef

ou leur inspecteur , & qui sont séparés les uns des autres par des portes, qu'on ferme le soir. Chaque rue a aussi ses surveillans & ses gardes. Il y a dans tous les quartiers un tambour de la forme de deux pipes de vin adossées. On le bat trois fois le jour avec un gros maillet , pour indiquer les heures de la priere. On s'en sert aussi dans les émeutes , pour donner l'alarme. Il est défendu de voguer la nuit sur les canaux , & de marcher dans les rues , sans une permission du Magistrat.

La grande Mosquée est dans la partie orientale de la ville , au milieu d'une belle place où se tient le principal marché. Les dehors du sérail sont d'une grande simplicité. On y arrive par une grande cour , dont l'entrée est libre. Les Seigneurs doivent y laisser leurs gardes & les gens de leur suite. Dans un coin de la cour est une petite Mosquée , à l'usage des domestiques du Prince. Une salle couverte de feuilles de palmier sert de Divan. La porte du Palais est au fond de la même cour. Cette entrée est fort petite , & conduit à une espece de corridor qui n'est pas moins étroit. Il y a

dans ce lieu une garde d'esclaves pendant la nuit. Ce qui est au-delà est inaccessible aux regards des étrangers.

Les Chinois ont à l'extrémité occidentale de Bantam un quartier qui leur est propre, & qui porte le nom de *ville Chinoise*. Il est défendu par une bonne palissade, par un marais & par une rivière, qui le séparent de la grande ville, & qui le rendent de très-difficile accès. La rivière est assez grande pour recevoir, avec la marée, des galeres & des barques chargées. La ville Chinoise est presque entièrement bâtie de briques. Les maisons sont quarrées, avec une plate-forme au sommet.

Ville Chinoise.

2. Royaume de Mataram.

Le Royaume de Mataram, situé au centre de l'Isle, s'étend considérablement du côté de l'Est & de l'Ouest. Quelques Ecrivains ne lui donnent au Midi & au Nord, d'autres bornes que a mer. M. Guyon excepte de ses domaines plusieurs districts, situés sur la côte méridionale, & possédés par des Rajas indépendans. Les Hollandois

ont aussi plusieurs Forts sur la côte septentrionale du même Etat.

Tous les voyageurs conviennent que ce Royaume est merveilleusement peuplé. Sa capitale, appelée aussi *Mataram*, étoit autrefois une des plus grandes villes des Indes. Les Empereurs y faisoient leur résidence. Elle étoit coupée, du Midi au Nord, & du Levant au Couchant, par deux grandes rues, qui avoient chacune cinq quarts de lieue de long. On y comptoit jusqu'à 60 mille familles. Depuis que les Rois ont transporté leur Cour à *Ningrat*, dans la partie du Nord, *Mataram* a perdu une partie de son ancien lustre. *Ningrat* peut avoir 30 mille habitans. On vante ses Mosquées, le Palais Impérial, appelé *Dolam*, & les Hôtels de quelques Seigneurs. Les Hollandois tiennent tout ce pays dans l'oppression.

3. & 4. *Royaumes de Tſeribon & de Balamboang.*

Le Royaume de Tſeribon est situé dans la partie septentrionale de Java, à l'Est de la Colonie Hollandoise, &

à l'Ouest de Mataram. Comme il se trouve enclavé dans les possessions qui appartiennent aux Hollandois, ou à leurs alliés, il a été forcé de se mettre sous la protection de la Compagnie, qui entretient une garnison dans sa capitale. Le pays est gouverné par trois Princes, qui ont pris anciennement la qualité de Sultans. Sa capitale se nomme *Tsferibon*. Elle est bâtie sur le bord de la mer, à l'embouchure d'une petite riviere. On y compte sept mille familles, & on lui donne une lieue de long. Ses principaux édifices sont les Palais où les trois Sultans font leur résidence, les Mosquées publiques & l'Hôtel du Gouverneur Hollandois.

Le Royaume de Balamboang est dans la partie la plus orientale de l'Isle. C'est un petit Etat, qui a su maintenir sa liberté, non-seulement contre l'ambition des Rois de Mataram, mais contre les entreprises de la Compagnie Hollandoise. Sa capitale, qu'on n'appelle point autrement que *Balamboang*, est située sur le détroit de *Bali*, en face de l'Isle de ce nom, au fond d'un petit Golphe qui lui sert de port. Elle est environnée d'une belle plaine, coupée de plusieurs ruisseaux, & bien

Salmon,
ubi supra.

cultivée. Les navires qui viennent de Borneo, & qui traversent le détroit, ont coutume de relâcher dans ce lieu pour y faire de l'eau, & pour y chercher d'autres rafraîchissemens. Le Roi du pays fait sa résidence dans une forteresse qui est à cinq lieues de la mer. Ses titres sont *Rajamas*, *Boegos*, *Potty*. Salmon, qui les rapporte, ne les explique point.

Hist.

Les notions les plus récentes que nous ayons de ce Royaume, sont dues aux recherches de M. *Beekman*, Capitaine d'un navire Anglois qui mouilla, en 1714, dans la rade de Balamboang. Son arrivée effraya d'abord les habitans de cette ville, qui prirent ses gens pour des Hollandois. Mais le Commandant du port ayant reconnu le pavillon d'Angleterre, *Beekman* fut reçu dans la ville avec toutes sortes d'égards, & le Roi lui fit même l'honneur de le visiter sur son bord. L'habillement de ce Prince consistoit dans une petite veste de velours noir, galonnée en or. Il avoit sur la tête une espèce de barette rouge, & quantité d'anneaux & de bagues dans les doigts. On s'aperçut que les gens de sa suite étoient fort portés au larcin, & il fal-

lut les observer de près tant qu'ils furent dans le navire. Le Capitaine Anglois, & les autres Officiers de l'équipage, eurent l'honneur de manger dans le Palais. C'est un édifice assez vaste, de figure quarrée, environné d'une palissade. On servit à ces étrangers de la venaison, des oiseaux & d'autres viandes. A la fin du repas, trente Dames, qui avoient le rang de Sultanes, entrèrent dans la salle, accompagnées d'autant d'esclaves, qui portoient chacun dans leurs mains une corbeille de fruits. Le Roi ajouta à ces présens quantité d'autres provisions, qu'il fit porter à la chaloupe.

Dans le séjour que les Anglois firent dans cette rade, ils apprirent que le pays produisoit de l'or, du poivre, du coton, du riz, du bled d'Inde, quantité de fruits & de légumes. Ses pâturages sont abondans. On y élève des chevaux pleins de feu & de vigueur, des chèvres, des buffles, & des bœufs aussi gros que ceux de Hollande & d'Angleterre. L'autorité du Roi est despotique. Le Paganisme est la Religion des Grands & du peuple. Il y a aussi quelques Mores & quelques Chinois dans le pays.

5. *Villes maritimes de Bantam, de Mataram, de Tjieribon & de Balamboang. Isles de Bali & de Madure.*

Recueil des
Voyag. Holl.
dans l'Hist.
des Voyages,
tome VIII.

Les principales villes de ces quatre Royaumes sont situées au long de la côte septentrionale, d'Orient en Occident. Celles de la côte méridionale doivent être peu considérables, puisque les voyageurs n'en font aucune mention.

Balamboang.

La plus orientale est *Balamboang*. J'ai parlé de sa position avantageuse & de la fertilité de son terroir. Au Nord de cette ville, & à dix lieues

Panarucan.

de distance, on rencontre *Panarucan*, où les Portugais ont eu autrefois un Comptoir considérable. Elle avoit alors un Roi particulier, & il s'y faisoit un grand commerce d'esclaves, de poivre long & d'étoffes. Son port est excellent. Au Midi de cette ville est un Volcan, qui s'ouvrit pour la première fois en 1586, & dont l'éruption fut si violente, qu'il couvrit la ville & tout son territoire de cendre, de pierres & d'une fumée épaisse, qui obscurcit le soleil pendant trois jours. Dix mille Insu-

laires périrent dans cet affreux embrasement.

Six lieues au-delà, en s'éloignant de l'Orient, on trouve *Passarvan*, dont le territoire formoit, sur la fin du seizième siècle, un petit Etat, gouverné par un Nabab Mahométan. Ce Prince, suivant les Relation des Voyageurs, épousa, vers l'an 1696, la fille du Roi de Palambeang. Après avoir joui avec elle de tous les droits que donne le titre d'époux, il lui proposa d'abjurer l'idolâtrie; ce qu'elle refusa de faire. Outré de sa résistance, il la fit massacrer, avec tous les gens qui l'avoient amenée. La ville de *Passarvan* est arrosée par une belle rivière, nommée *Gomdebong*, qui se décharge dans la mer près de ses murs. Ses habitans font un assez grand commerce de toiles, & d'un petit fruit appelé *Garnitre*, dont les grains, qui ont la forme de nos fraises, & qui sont fort durs, servent à faire des colliers & des bracelets.

Passarvan

A l'Ouest de cette ville on trouve successivement, sur la même côte, *Joartam*, *Gerrici*, *Surbaja*, *Tuban*, *Mandalicaon*, *Caïaon*, *Japara*, *Torabaja*; &, en avançant un peu dans les

Autres Villes.

terres, *Mataram & Samarang*. Toutes ces villes ont formé pendant un tems plusieurs Etats particuliers, & paroissent dépendre aujourd'hui de l'Empire de *Mataram*, ainsi que *Pati, Dauma & Taggal*, qui sont au milieu de la côte. Au-delà se présentent *Charabaon*, ou *Tsieribon*, *Dermaio*, *Moncaon*, & d'autres villes qui appartiennent au Royaume de *Tsieribon*. On entre ensuite sur les terres de *Jacatra*, qui formoient autrefois un Etat puissant, dont les Hollandois se sont emparés; & de-là on rencontre les domaines de *Bantam*, situés à l'extrémité occidentale de cette côte. J'ai fait connoître ce dernier Royaume, & je donnerai bientôt une juste idée des possessions Hollandoises.

A l'Est & au Nord-Est de *Balamboang*, Etat situé dans la partie la plus orientale de *Java*, il y a deux Îles qui méritent d'être connues. La première, appelée *Bali*, ou la petite *Java*, n'est séparée de *Balamboang* que par un détroit d'une lieue de large. Sa forme est triangulaire, & son circuit d'environ quinze lieues. Sa côte septentrionale est montueuse, & présente un cap fort élevé, qui s'avance

assez loin dans la mer. La ville capitale se nomme aussi *Bali*. Le Roi y fait sa résidence ordinaire, dans un palais également spacieux & magnifique. Il en a plusieurs autres en divers quartiers de l'Isle. C'est un Prince puissant & respecté de ses voisins. Les villes les plus remarquables, après *Bali*, sont *Cæterius*, *Capua*, *Coulaen*.

Cette Isle est une rade foraine, & un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux. Elle est assez fréquentée des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Le pays est extraordinairement abondant en coton, en riz, en cocos, en oranges, en volailles & en bestiaux de toute espece. On assure qu'il produit aussi divers métaux, particulièrement de l'or & du cuivre. On n'y trouve point d'autres épiceries que le gingembre. Ses habitans s'occupent principalement à cultiver la terre & à fabriquer des toiles de coton. Ils portent ces étoffes aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues. C'est en quoi consiste tout leur commerce.

Recueil des
Voyag. Holl.
tome V.

La Religion de ces Insulaires est l'Idolâtrie. On assure qu'ils adorent

pendant le jour le premier objet qu'ils ont rencontré le matin. Ils s'arrachent la barbe avec des pinces, par complaisance pour leurs femmes, qui ne peuvent souffrir les hommes barbus.

Madure est la seconde Isle que j'ai promis de faire connoître. Elle s'étend en longueur au Nord-Est de la grande Java, dont elle est séparée par un canal aussi étroit que celui de Bali. Sa grandeur est médiocre; mais on vante la fertilité de son terroir. Elle est environnée de bas fonds, qui ne permettent pas aux grands navires d'en approcher. Ses terres sont si basses, & si sujettes aux inondations, que les hommes & les bœufs qui cultivent les champs, ont quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux. Sa capitale se nomme *Arosbaja*. Elle est située au fond d'un Golphe. Le pays, suivant Salmon, est partagé en trois provinces, dont l'une, appelée *Sampan*, appartient à l'ancien Souverain de l'Isle; & les deux autres, nommées *Sammanap* & *Pamakassan*, se sont soustraites à sa domination, & obéissent aux Hollandois. La plupart de ces Insulaires vivent des Pirateries qu'ils exercent.

6. *Possessions des Hollandois. Description de Batavia.*

Nous venons de nommer les véritables Souverains de Java. Ils ne possèdent pas un grand territoire ; mais ils sont les maîtres de tout le commerce & de toutes les forces du pays. Leurs domaines sont situés dans la partie du Nord, entre le Royaume de Bantam & celui de Tſieribon. Ils possèdent outre cela, dans la circonférence de l'Isle, quantité de Forts, qui leur assurent l'empire maritime de ces quartiers. Enfin, les garnisons qu'ils entretiennent dans les Etats de Bantam, de Mataram & de Tſieribon, dont les Souverains peuvent passer pour les vassaux de la Compagnie, achevent de tenir en bride tout le pays.

Batavia est la Métropole de leurs possessions. Il suffit de la décrire, pour donner une grande idée de leur puissance. Cette ville est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Jacatra*, & les Indiens lui donnent encore aujourd'hui ce dernier nom. Les Chinois la nomment *Kalakka*, à cause de l'abondance des cocotiers qui croissent dans son

Puissance
des Hollan-
dois dans
l'Isle de Java.

Bruin, Graaf,
Salmon,

Situation
de Batavia.

territoire. Sa situation est à six degrés dix minutes de latitude méridionale , à l'Orient du Royaume de Bantam , & à quatorze ou quinze lieues de la ville du même nom , dans une plaine fort unie & fort basse , qui est terminée au Nord par la mer , & au Sud par une chaîne de montagnes très-hautes , qui a près de trente lieues d'étendue. Elle est bâtie sur le bord d'un Golphe , qui forme un port spacieux & commode , abrité de plusieurs Isles qui rompent l'effort des vents & des vagues. Une rivière la traverse du Midi au Nord ; & de l'Est à l'Ouest , elle est coupée de plusieurs canaux. Salmon lui donne trois grandes lieues de circuit , en y comprenant les Faubourgs ; & cent mille habitans , tant Indiens qu'Européens. On entre dans la ville par quatre portes , dont les deux principales se nomment la *Porte neuve* , & la *Porte de Dieft*.

Ses Fortifications.

Batavia est environnée d'un bon rempart , revêtu de pierre , & flanqué de vingt-deux bastions qui sont garnis d'une bonne artillerie , & tellement disposés , qu'ils enfilent les principales rues , & qu'ils peuvent foudroyer la place , si elle entreprenoit de se

foulever. Au-delà du rempart est un
 fossé large & profond , toujours rem-
 pli d'eau, & sujet à des débordemens
 dans les hautes marées, dont les inon-
 dations se répandent jusques dans la
 campagne. Le plan de cette grande
 ville est quarré. Elle est bâtie de pier-
 res blanches, avec la même régularité
 que les villes de Hollande. La plupart
 de ses rues sont tirées au cordeau, &
 larges de trente pieds. Il y a de cha-
 que côté, le long des maisons, un
 chemin pavé de briques, pour les gens
 de pied, & dans plusieurs endroits un
 double rang d'arbres. La plupart des
 maisons ont une cour spacieuse & un
 jardin. Les deux côtés de la riviere
 sont revêtus, dans toute la longueur
 de la ville, d'un quai de pierres. Il y a
 à chaque extrémité une barriere, qui
 est bien gardée, & qu'on ferme tous
 les soirs à neuf heures. On compte
 dans Batavia cinquante - six ponts ,
 pour le passage de la riviere & des
 canaux. Bruin la regarde, pour l'agré-
 ment de sa situation & pour la régu-
 larité de ses bâtimens, comme une
 des plus belles villes de l'Univers.

Ses rues &
 ses maisons,

Ses principaux édifices sont 1°. L'E-
 glise de la Croix, bâtie en 1640,

Edifices
 publics.

L'Eglise de
la Croix.

comme le porte son inscription. C'est un vaisseau assez vaste , fort clair , & d'une belle architecture. Du milieu du toit s'éleve une petite tour , dont la forme est agréable. La chaire du Ministre & les bancs des principaux Officiers de la ville , sont incrustés d'ébene & d'autres bois précieux.

La maison
de ville.

2°. La Maison-de-Ville, construite en 1652 , au centre de Batavia, dans une belle place. Elle a deux étages. Son portail est d'ordre Corinthien. Elle contient un grand nombre d'appartemens , occupés par les Echevins, par les Conseillers de ville & par d'autres Officiers municipaux. C'est dans le même lieu que sont les prisons , avec le logement de l'exécuteur de la justice.

Les Hôpi-
taux.

3°. Les maisons de charité. Il y en a trois dans Batavia ; le *grand Hôpital*, pour les matelots & les soldats de la Compagnie ; l'*Hôpital des Orphelins* & l'*Hôpital Chinois*. Le grand Hôpital est un bâtiment très-vaste , situé sur la riviere. Il peut contenir jusqu'à trois cens malades , qu'on loge en différentes salles , & l'on y trouve outre cela des appartemens commodes pour les Médecins, les Chirurgiens.

giens & les Administrateurs , sans parler du logement des esclaves qui sont employés au service des malades. Au-dehors est une fort belle place , plantée d'arbres , & terminée par un quai qui forme une autre promenade sur le bord de la riviere.

Cet Hôpital est entretenu aux dépens de la Compagnie. Celui des Orphelins n'avoit encore , en 1686 , aucun revenu fixe , & ne subsistoit que des libéralités arbitraires du public. Je ne sai si on l'a doré depuis. L'Hôpital Chinois , destiné pour les malades , les orphelins , les vieillards , & généralement tous les pauvres de cette nation , a été bâti en 1646. C'est un édifice considérable , dont les logemens sont commodes , & qui est environné d'une bonne muraille. Sa direction est confiée à deux Hollandois & à deux Chinois. Ses principaux revenus consistent dans les taxes que ses Directeurs imposent sur les Comédiens & les Artificiers Chinois , ainsi que sur les personnes de la même nation qui se marient & qui font enterrer les morts.

4°. Le *Spinhuis* , qui est une maison de force où l'on enferme les fem-

Le *Spinhuis*.

mes de mauvaise vie. Elle tire son nom de leur principal exercice, qui est de filer. Cette prison n'a point de vue au-dehors, si ce n'est du côté de l'Orient, où l'on voit une grille de fer qui est bouchée par une porte de bois. Quelquefois les Directeurs font ouvrir cette porte, pour exposer les prisonnières à la vue du peuple, & les faire servir d'exemple aux autres femmes. Ces pénitentes sont sous la direction de deux Echevins, & d'une supérieure qui leur impose une tâche journalière, & qui les fouette sans pitié lorsqu'elles ne la remplissent pas.

Halles &
Magasins.

5°. Les Halles & les Magasins publics. Ces lieux, peu susceptibles d'ornemens, ne laissent pas d'être remarquables par leur étendue, par leur distribution, par l'abondance des denrées qu'on y apporte, & sur-tout par le bon ordre, la propreté & la police exacte qu'y maintiennent les Magistrats. Il y a deux halles pour la boucherie, qui consistent en deux longues files de piliers, avec un toit de charpente couvert de tuiles. Elles sont situées au bord de la rivière, pour les entretenir dans une plus grande fraîcheur. On y tue les bestiaux deux fois

fois la semaine. Le Fermier de la Compagnie préside à leur estimation, & chaque boucher paye à l'Etat le dixième de leur valeur.

Les Halles pour la poissonnerie ont la même forme. Elles sont tenues par les Chinois, qui payent tous les mois deux risdalles à l'Etat pour chaque banc. Le marché au riz est en face de la poissonnerie. La mesure dont on se sert se nomme *Ganting*, & contient le poids d'environ quatorze livres, dont le prix ordinaire est de six sols. Il y a d'autres marchés pour la volaille, pour le poisson sec, pour les fruits & les légumes, & pour d'autres menues denrées.

Une des plus belles halles de Batavia est celle que les Chinois ont construite dans le voisinage de l'Hôtel de ville. Elle est partagée en cinq rues, bordées d'un double rang de boutiques, qui sont occupées par des Marchands d'étoffes & par des Fripiers. Parmi tant d'établissmens utiles il ne faut pas oublier les grandes écuries que la Compagnie a fait construire pour les chevaux, les ateliers immenses pour les arts & les métiers, les magasins pour les voiles

& les cordages , les greniers pour le riz , & le beau collège destiné à l'instruction de la jeunesse.

Graaf.

Description
du Château.

L'Ecrivain de qui j'emprunte la plus grande partie de ces détails , nous donne une très-haute idée du Château de Batavia. Sa situation est au Nord , à une très-petite distance de la ville , & précisément à l'embouchure de la grande rivière , dont il défend l'entrée. Sa forme est un quarré plus long que large , dont les grands côtés peuvent avoir cent toises d'étendue. Il a quatre bastions , nommés le *Diamant* , le *Rubis* , le *Saphir* & la *Perle*. Ils sont construits de pierre , ainsi que le corps du château. Les fossés sont formés par un canal , large de vingt-cinq toises , & fort profond. L'artillerie qui défend les murailles est grosse & nombreuse. Il y a deux portes principales , dont l'une regarde la campagne , & l'autre la mer. On a pratiqué dans les courtines deux autres petites portes , destinées à recevoir les munitions de guerre & de bouche. Du côté de la porte qui regarde la campagne , il y a un beau pont de pierre , long de vingt-six toises , & pavé de brique. Sa largeur

n'est que de dix pieds. Il est appuyé sur treize arches, -dont celle du milieu soutient un pont mobile, pour le passage des barques, qui ne sont pas obligées de baisser leurs mâts.

Deux grandes places, environnées de bâtimens, forment l'intérieur du château. Le Palais du Gouverneur est dans la plus grande. Un des premiers objets qui s'y présentent est une belle tour, située au centre, qui s'élève au-dessus de tous les autres édifices, & dont le sommet a pour girouette un navire de fer, qui tourne au gré du vent. Ces vastes bâtimens sont destinés à divers usages. Il y a des salles d'assemblée pour le grand Conseil, pour la Chambre des Finances, & pour d'autres Cours Souveraines; un lieu particulier pour le dépôt des Archives; de beaux logemens pour les Conseillers des Indes; un vaste laboratoire pour la pharmacie, où l'on prépare les drogues & les médicamens qui s'envoient dans tous les Comptoirs qui dépendent de Batavia; enfin une multitude de Magasins pour toute sorte de munitions. La Chapelle est un petit vaisseau octogone, fort clair, & de fort bon goût.

Des colonnes d'un bois poli, & d'une forme élégante, soutiennent un toit en terrasse. Le pavé est de pierres blanches & bleues, disposées en compartimens. Les fenêtres sont fermées par des vitrages de diverse couleur, ou par des cannes fendues, & entrelacées avec art, à la maniere du pays. La chaire & les bancs sont de bois précieux, & d'un beau travail.

Fauxbourgs
de Batavia.

Les Fauxbourgs, un peu plus grands que la ville même, mais moins peuplés, s'étendent du côté du Sud-Est, dans la longueur d'une demi-lieue, & semblent former une seconde ville, séparée de l'autre par un large canal. Les maisons qui s'y présentent n'ont pas l'apparence ni la régularité de celles de la ville; mais on ne laisse pas d'y trouver d'agréables jardins & de jolies habitations. Les unes sont bâties sur les bords du canal, & les autres du côté de la campagne. Ainsi l'on ne peut rien ajouter à l'agrément de leur situation. On trouve dans ce quartier un grand nombre de moulins pour la fabrique du papier, ou pour le sciage & le poliment des planches, avec des places commodes pour le raffinement du soufre, pour le blan-

chiffage des toiles, de la cire, & du coton.

Les dehors du Batavia & de ses Fauxbourgs offrent aussi plusieurs objets remarquables. On y voit quantité de maisons de plaisance & de belles habitations, outre un assez grand nombre de hameaux, peuplés d'Indiens, de Chinois, & de Mores. On y cultive avec soin le riz, les cannes de sucre, toutes sortes de fruits & de légumes. Des canaux creusés à grands frais, & conduits avec art dans les différentes habitations, répandent dans tous ces lieux la fertilité & l'abondance. Outre qu'ils favorisent le transport & la circulation des denrées, ils font aller un grand nombre de moulins à bled, à papier, à sucre, à poudre, &c. dont cette colonie tire de grands profits.

Pour mettre ces beaux établissemens à l'abri de toute espece d'irruption, la Compagnie a fait construire plusieurs Forts, principalement dans la partie du Sud, qui étoit la plus exposée. Les autres côtés sont suffisamment défendus par la mer, par le grand fleuve, & par d'autres rivières qui serpentent dans ces quartiers,

270 HISTOIRE

Quelques corps-de-gardes , disposés par intervalles , achevent d'assurer la tranquillité de la Colonie.

ARTICLE II.

Mœurs des Insulaires.

I.
Mœurs des
Javanois Mo-
res.

JE me bornerai aux mœurs des Javanois Mores , parce que celles des Indiens n'offrent rien de remarquable. J'ajouterai quelques détails concernant les marchands Chinois , & les Colons Hollandois.

Gouverne-
ment civil &
militaire.

Recueil des
Voya. Holl.
tom. V. Scor,
Bruin.

Les Javanois Mores , anciens conquérans de l'Isle , forment la plus nombreuse portion de ses habitans. Ils y possèdent trois Royaumes , *Bantam* , *Tsferibon* , & *Mataram*. Les Sultans de chaque Etat ont un Conseil particulier , composé d'un grand nombre de Ministres ; & ne prennent guere de résolution importante sans le consulter. A Bantam c'est pendant la nuit , & au clair de la lune , qu'on délibere des affaires du Gouvernement. Le Conseil s'assemble sous un grand arbre. Il doit être au moins de cinq cents personnes , lorsqu'il s'agit d'établir quelque nouvelle imposition. S'il est

question de guerre, on y appelle tous les Officiers de marque, qui sont au nombre de trois cents. Il n'appartient qu'au Conseil d'Etat de décerner contre les malfaiteurs une peine capitale. Les criminels condamnés à mort sont attachés à un poteau, & poignardés par l'exécuteur de la justice. C'est l'unique supplice en usage à Bantam. Dans le Royaume de Mararam on se défait des malfaiteurs de plusieurs manières, dont les plus ordinaires sont de lapider, de décoller, d'écorcher, de tuer à coups de poignards, d'exposer aux éléphants & aux tigres.

Supplices.

Les Princes & les Seigneurs de l'Isle ont coutume d'affermir leurs domaines à des esclaves, qui les payent en riz & en d'autres denrées, ou en argent. Quelques-uns de ces esclaves n'ont pour salaires que le simple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent six jours pour leurs maîtres, & six autres jours pour leur propre compte. Les femmes sont assujetties aux mêmes loix, & payent à leurs maîtres un tribut journalier, moyennant lequel elles peuvent retenir pour leur subsistance le reste de leur gain. le prix ordinaire d'un esclave est de

Condition
des esclaves.

neuf florins de Hollande, ou de dix-huit livres tournois. Les maîtres ont une autorité absolue sur les personnes de cette condition, & sur leurs enfans. Ils peuvent les mettre à la chaîne, & les condamner à d'autres châtimens : mais ils n'ont pas le droit de les faire mourir sans une permission du Roi ou du Gouverneur.

Loix pour
les femmes &
pour les concubines.

Le nombre des épouses & des concubines n'est limité ici que par la fortune ou la fantaisie des particuliers. Mais la loi oblige de donner à chaque femme dix esclaves pour la servir. Ainsi la polygamie ne peut être commune que dans les conditions opulentes. Les concubines servent d'esclaves aux épouses, & ne peuvent coucher avec leur maître sans la permission de celles-ci, qui de leur côté ne sauroient la refuser sans s'exposer au mépris & à la mauvaise humeur des maris. Les enfans qui naissent des concubines sont libres, quelle que soit la condition de leurs meres, & sont censés n'appartenir qu'aux épouses légitimes ; mais ces marâtres les font souvent périr par le poison. Les femmes sont si communes dans toute l'Isle, particulièrement à Ban-

tam, qu'on en trouve dix pour un homme.

Les soldats Javanois sont braves, & capables de discipline. Leurs armes sont la pique, le poignard, qu'ils appellent *Criffe*, le sabre & le coutelas. Ils ont des boucliers ronds, de bois ou de cuir, & des corttes d'armes, composées de plusieurs plaques de fer jointes avec des anneaux. Ils s'arment aussi quelquefois de certaines cannes à vent dont ils se servent pour lancer de petites fleches d'os de poisson, qu'ils teignent d'un poison subtil, & dont ils affoiblissent la pointe par quelques entailles, afin qu'elle demeure dans la playe. En tems de paix ils ne portent que le poignard, qu'ils attachent à leur ceinture. C'est une arme longue d'environ deux pieds, d'une trempe admirable, & d'un fer si poli qu'il paroît émaillé. La plupart en empoisonnent aussi le fer, ce qui rend sa blessure presque toujours mortelle. Ils ont grand soin de nettoyer & d'aiguiser leurs armes, qui sont aussi tranchantes que nos rasoirs. Ils ne les perdent jamais de vue, & ils ne reposeroient pas tranquillement s'ils ne les avoient auprès d'eux.

Milice

Les milices n'ont point de solde fixe ; mais l'Etat les nourrit pendant la guerre , & leur donne des armes & des habits. Leur ressource en tems de paix est de s'attacher aux Grands du Royaume , qui prennent à leur service un certain nombre de ces braves. C'est la plus grande distinction qu'un Seigneur Javanois puisse se procurer. Quant au dénombrement des troupes que les Monarques de Java peuvent mettre sur pied , il faut beaucoup rabattre des exagérations de quelques voyageurs. L'Empereur de Mataram , le plus puissant de ces Princes eut beaucoup de peine en 1706 , à lever une armée de vingt mille hommes.

Palais des
Sultans.

Les Palais des Sultans sont des édifices plus considérables par leur étendue que par leur magnificence. Des pieux de Bambou forment leur enceinte extérieure , & le reste répond à cette simplicité. On y voit une grande cour , disposée en amphithéâtre , pour les combats de tygres , avec une tribune particulière pour le Roi & pour ses femmes. On y fait aussi des joutes à cheval. Ces sortes de spectacles sont les plus chers amusemens des

Javanois Mores, & il n'y a point de ville, ni même de bourg considérable, où l'on ne trouve de pareils amphithéâtres. C'est un goût fort ancien chez les Arabes, & que divers essaims de ce peuple ont répandu, non-seulement en Asie, mais en Europe.

On assure que les femmes sont proposées ici à la garde intérieure des palais, & au service des appartemens, dont l'accès est absolument interdit aux hommes. Ces sont elles qui environnent le Prince lorsqu'il donne audience, qui l'accompagnent jusqu'aux portes du Palais lorsqu'il sort, qui le servent à table, qui l'habillent, qui couchent dans sa chambre, qui le gardent la nuit & le jour. Celles qui sont en faction ont à leur ceinture un sabre & un poignard, & manient ces armes avec autant d'adresse que d'intrépidité. On ajoute que l'Empereur de Mataram a dix mille de ces femmes à son service. Ce Prince exige de ses sujets une soumission aveugle. Tous les Grands de l'Etat sont obligés de lui faire leur cour le matin, & d'attendre en silence ses ordres pendant plusieurs heures. S'il paroît dans l'amphithéâtre avec un nouvel ornement

Service intérieur.

Bruin, cité par Salmon.

sur la tête, tous les spectateurs, au-dessus de l'âge de seize ans, doivent en observer la couleur, & y conformer celle de leurs bonnets. Ceux qui manquent à ce devoir sont écorchés vifs depuis les pieds jusqu'aux oreilles, & plongés en cet état dans l'huile bouillante.

Religion de
ces peuples.

Le Mahométisme est la Religion extérieure de ces peuples; mais ils paroissent médiocrement zélés pour l'observance de ses pratiques. Les Grands fréquentent rarement les Mosquées, & se contentent d'entretenir dans leurs maisons des Imans. Pour ce qui est du peuple, il mêle à la Religion de Mahomet quantité de superstitions étrangères. Il y a dans le pays trois principales Mosquées, presque aussi respectées des Javanois que celle de la Mecque, parce qu'ils prétendent que l'une renferme le tombeau de *Ben Israel*, un de leurs plus saints personnages, & que les deux autres servent de sépulture à ses enfans. Le Roi de Batam & l'Empereur de Mataram croyent descendre en droite ligne de ce Ben Israel, que les Javanois Mores regardent comme leur législateur. Les Mores de Sumatra & de Macassar

ont la même vénération pour ces trois Mosquées, principalement pour celle qui sert de sépulture à Ben Israël. Elle est située dans le voisinage de Tsi-ribon, sur le sommet d'une colline. On y arrive par quatre terrasses, qui se succèdent. Il y a des escaliers pour monter à chaque esplanade, avec de petites rampes de bois à droite & à gauche. Trois de ces terrasses sont fermées de murailles, sur lesquelles on voit divers ornemens, comme des tableaux à la Chinoise, & des vases de porcelaine chargés de fleurs. La plupart des Souverains de l'Isle envoient de tems en tems des Prêtres à cette Mosquée, avec des Princes de leur sang, pour y offrir en leur nom des sacrifices. Tous les pèlerins de distinction sont reçus dans des hospices spacieux & commodes, qu'on a construits sur les terrasses dont j'ai parlé. La grande Mosquée occupe une partie du terrain de la quatrième esplanade. C'est-là qu'est le tombeau du Législateur des Javanois. Près de trois cents familles ont fixé leur demeure sur cette colline, où elles subsistent des aumônes que leur font les pèlerins, dont le concours est très-

Grande
Mosquée de
Tsi-ribon.

grand dans toutes les saisons. Les Chrétiens & les Idolâtres ne peuvent passer au-delà de la première terrasse sans s'exposer à de grands périls, & l'on assure qu'une curiosité indiscrette a coûté la vie à plusieurs voyageurs. C'est, selon les Mores, une juste vengeance du ciel, qui ne permet pas que des infidèles profanent impunément le tombeau de Ben Israël ; mais c'est plutôt l'effet de l'intolérance cruelle & de la perfidie de leurs Prêtres, qui font empoisonner ou assassiner secrètement tous les étrangers qui osent approcher de ce lieu.

Autres
Temples.

Les deux autres Mosquées sont à *Surbaja* & à *Gerrici*, sur la côte orientale de Java. Le tombeau qui se voit à *Surbaja* est fort simple. Il consiste dans un monceau de terre couvert de verdure, & semblable à nos lits de gazon. Les Prêtres débitent qu'on a tenté inutilement de le rendre plus magnifique, & que les riches baldaquins dont on a voulu le décorer ont toujours été enlevés par les Anges.

Cérémonies
des mariages.

Les mariages de ces Insulaires offrent quelques singularités. On amène au marié un cheval superbement équipé, sur lequel il se promène dans

tous les quartiers de la ville, précédé de ses parens, d'une troupe de Prêtres, & d'un grand nombre de Musiciens & de Danseurs. Il a autour de sa personne plusieurs esclaves, dont les uns soutiennent sur sa tête un riche parasol, & les autres répandent sur son passage des essences précieuses qui embaument l'air. Arrivé à la maison de l'épouse, il descend de cheval, & il est reçu dans une tente, dressée en face du logis, & dans laquelle il y a plusieurs tables servies magnifiquement. Après le repas on amène la mariée dans le même lieu, le visage couvert d'un voile qui la cache entièrement, & l'on tire en même tems un rideau qui cache aussi l'époux. Alors deux Imans s'approchent du mari & de la femme, récitent sur eux quelques prières, & finissent par leur demander s'ils consentent à se donner la main. Quand le *oui* est prononcé de part & d'autre, on ôte à la mariée son voile, & on ouvre le rideau qui cache l'époux. Celui-ci jette quatre fois des fleurs sur la tête de son épouse, & l'épouse en jette autant de fois sur celle de son mari. Ensuite l'époux passe un anneau dans

Schoutena.

le doigt de la femme , & la femme en passe un autre dans le doigt de l'époux. Un moment après ils se jettent mutuellement une guirlande sur le col , & c'est alors que l'épouse est remise au mari. Il la prend dans ses bras , lui donne un baiser , & lui présente une tasse de lait , dont ils boivent chacun quatre gorgées. Ensuite le mari emmene son épouse , & se rend à sa maison , avec tout le cortège de la nôce. Là on lui apporte du bétel : il le détrempe dans sa bouche , & il l'en retire pour le donner à sa femme , qui acheve de le mâcher. Après ces cérémonies , la mere du mari prend une lampe , l'approche quatre fois du visage des mariés , & leur donne sa bénédiction en prononçant quelques paroles. Ensuite elle noue une des extrémités de la veste du mari à la robe de la femme , & elle les conduit dans une chambre , où on les laisse seuls.

Autres
usages.

Les Javanois enterrent leurs morts au son des Instrumens , mais avec des cris & des hurlemens horribles. Lorsqu'un homme est à la dernière extrémité , ses parens & ses amis s'approchent de son lit , & le conjurent les larmes aux yeux , & avec les plus

vives instances, de rester encore quelque tems parmi eux.

L'habillement du pays consiste, ^{Habillement} pour les hommes, dans une pagne de deux couleurs, large d'une aune, dont ils se couvrent les reins & les cuisses. Le reste du corps est entièrement nud : mais dans certaines occasions ils portent une espee de manteau ou de casaque. Leur coëffure est le turban. Mais quelques gens ont la vanité d'aller tête nue, pour montrer leur belle chevelure dont ils ont grand soin. Les femmes ont pour habillement deux pieces de toile, qui leur couvrent exactement tout le corps. L'une leur enveloppe le buste ; l'autre les couvre depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles relevent ordinairement leurs cheveux, qu'elles arrangent en plusieurs boucles sur leur tête ; & quelquefois elles en forment une seule tresse qu'elles laissent flotter sur leurs épaules. Dans les jours de parure elles portent une couronne d'or.

Les enfans sont nuds jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, à la réserve des parties naturelles, qu'ils se couvrent avec une petite plaque de métal, faite en forme d'écusson. On les marie de

très-bonne heure , quelquefois à neuf ou dix ans , soit pour les tirer du libertinage , soit afin de leur assurer un état commode. Car lorsqu'un homme meurt , & qu'il laisse des enfans qui ne sont point mariés , le Roi s'en fait , ainsi que de sa femme & de son bien.

Peu ver-
rés dans les
sciences.

Ces barbares n'ont aucune idée des sciences. Toutes leurs connoissances se bornent à savoir lire & écrire. On assure qu'ils excellent dans ce dernier art. Ils écrivent sur des feuilles d'arbre , avec un poinçon de fer , de gauche à droite. Ils roulent ensuite ces feuilles séparément , pour les conserver , ou s'ils veulent en amasser plusieurs , pour en faire un Livre , ils les mettent entre deux planches , qu'ils relient fort proprement avec de petites cordes. On parle dans le pays plusieurs langues , dont les plus usitées sont le Malais , l'Arabe , le Javanois , & le Portugais. Le Javanois , qui est l'ancienne langue de l'Isle , se divise en deux idiomes , l'un pur , & l'autre corrompu. Il a vingt lettres avec lesquelles on peut tout exprimer , & qui sont empruntées du Malais , langue d'un usage commun dans toutes les Indes.

Ils sont plus versés dans les arts mécaniques. Ils ont d'habiles forgerons ; ils font des sabres & des poignards d'une trempe excellente ; ils savent fondre le canon ; ils travaillent avec adresse l'or , l'argent , & l'acier , ils ont des manufactures pour toute sorte de toiles & d'étoffes. On vante leur intelligence dans le commerce.

Habiles
dans les arts
méchan-
iques , & dans
le commerce.

La principale monnoie dont ils se servent n'est que de plomb fondu , mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Elle se nomme *Pitil* en langue Javanoise , & *Caxas* dans l'idiome Malais. Les pieces qui sont à peu-près de l'épaisseur d'un liard , ont au milieu un trou quarré , par lequel on les enfle avec des cordons de paille qui se nomment *Santas*. Chaque cordon en contient deux cents. Cette monnoie se fabrique à la Chine , & les vaisseaux de Canton en apportent tous les ans une grande quantité. Il n'y a rien de si fragile. Si on laisse tomber un paquet de ces pieces , il s'en casse toujours un grand nombre ; & si par hazard elles passent une nuit dans l'eau salée , elles se colent de maniere , qu'on ne peut les détacher sans en briser une partie.

Leur mon-
noie.

Ces Insulaires , malgré la fréquen-

Etat de leur
navigation,

tation des Européens, n'ont pas fait jusqu'ici de grands progrès dans la navigation. Ils ignorent l'usage des cartes marines. Ils doivent aux Portugais la connoissance de la boussole ; mais ils n'y distinguent que huit rhumbs de vent. Leurs bâtimens de mer sont des galiotes, des pyrogues & des jonques.

Les galiotes Javanoises ont quelque ressemblance avec les nôtres. Leur destination commune est pour la guerre, & en tems de paix on les conserve avec grand soin sous des especes de remises ; ce qui n'empêche pas que la chaleur du climat ne les pénètre, & n'y fasse des ouvertures qui exigent de continuelles réparations. On n'y voit que deux mâts, avec quatre pierriers à l'avant, & une galerie à l'arrière. Les rameurs sont dans le bas, & les soldats au-dessus d'eux sur un pont.

Les pyrogues sont d'un usage plus commun, & servent principalement dans les voyages qui se font d'isle en isle, & le long des côtes. Celles de Java ont un pont, deux mâts, six hommes à l'avant pour ramer dans le besoin, & deux hommes à la poupe,

qui tiennent chacun un gouvernail : car il y en a deux dans tous les bâtimens du pays. Les jonques ont trois mâts, & quelquefois quatre, avec un pont à la proue & à la poupe, fait en forme de toit, & sous lequel on est à l'abri du soleil & de la pluie. Il n'y a point d'autre chambre que celle du Capitaine.

Les Javanois Mores ont le teint fort noir, le visage plat, les joues larges, de grandes paupieres, de petits yeux, peu ou point de barbe. Ils sont grands & robustes, & leur taille est libre & dégagée. Ils laissent croître leurs ongles; ils font limer leurs dents.

Portrait de
ce peuple.

La paresse est le vice dominant de ce peuple, & le réduit à une indigence extrême. Ils abandonnent aux Chinois la culture des terres & tous les travaux pénibles. Le même esprit d'oisiveté les éloigne des emplois publics & du maniment des affaires. Les premiers postes du pays & toutes ses richesses sont la proie des étrangers. Ils passent une partie du jour, assis sur des nattes, à mâcher du bétel, au milieu de leurs femmes, qui tâchent de les amuser par leurs chants & par leurs danses. Ils les gardent si étroitement,

qu'ils ne permettent pas même à un fils d'entrer dans la chambre de sa mere. Ils mettent pendant la nuit auprès d'elles une esclave, uniquement occupée à leur gratter la peau, & à leur présenter du bétel lorsqu'elles se réveillent. Elles se baignent cinq ou six fois le jour, & elles passent le reste du tems sur un sofa, dans la plus ennuyeuse oisiveté.

Les Javanois sont grands mangeurs ; mais ils ne vivent que d'alimens fort simples, de riz, de poisson, & de racines. Ils ont beaucoup de passion pour le tabac & pour l'opium. L'incontinence, le penchant au vol, l'arrogance, la dissimulation & la perfidie, sont des vices presque généraux chez ce peuple. Ils ne voident point leurs querelles dans des combats particuliers ; mais ils se vengent par l'assassinat, & le meurtrier en est quitte pour payer une amende. Les parens & les amis du mort ne manquent pas de tuer à leur tour l'assassin. Le Prince tolere tous ces désordres, parce qu'ils augmentent ses revenus. Ces barbares sont dans une défiance continuelle les uns des autres. On assure que les plus proches parens n'osent

se visiter sans précaution, & qu'un frere ne recevroit pas son frere dans sa maison sans avoir son poignard à sa ceinture, & quelques javelines à portée de sa main.

Passons aux mœurs des Chinois. I I.
Mœurs des
Chinois.
Leurs principaux établissemens sont à Bantam & à Batavia. Les Chinois de Bantam s'adonnent à toutes sortes de Chinois de
Bantam. métiers, à cultiver le riz & le poivre, à faire valoir les terres des particuliers, à distiller des eaux-de-vies, à prêter de l'argent à gros intérêt, au commerce des étoffes, des épiceries, & des denrées de toute espece. Rien n'égale l'industrie & l'activité de ce peuple. Ils ont beaucoup à souffrir de l'humeur fiere & impérieuse des Morres; mais ils trouvent sous ces maîtres indolens mille moyens de s'enrichir, ce qui leur fait supporter avec patience tous les dégoûts de la servitude. Lorsqu'ils meurent dans le pays, le Roi hérite de leurs biens.

Ceux qui vivent à Batavia jouissent d'une condition beaucoup plus douce. Chinois de
Batavia. Ils rendent d'importans services à la Compagnie Hollandoise, & de tous les peuples établis dans cette Colonie, il n'en est aucun qui contribue davan

rage à sa prospérité. C'est à leur industrie qu'on est principalement redevable de la culture du riz & des cannes de sucre, de la grande pêche qui se fait à Batavia, & des provisions abondantes qui arrivent dans ses marchés, soit en grains, soit en bestiaux, soit en fruits & en légumes.

Leur commerce.

Ils font aussi venir de leur pays quantité de marchandises, que la Compagnie Hollandoise achète, & qui lui reviennent souvent à meilleur compte que celles qu'elle tire en droiture par ses propres vaisseaux. On voit aborder tous les ans à Batavia une vingtaine de leurs jonques, chargées de porcelaines, de soies filées, de pièces d'étoffes, & de beaucoup d'autres marchandises. Elles arrivent au mois de Novembre, & elles reprennent au mois de Juin, la route de la Chine, chargées pour le retour d'épiceries, de gomme, d'indigo, de bois de sandal, d'écaille, de dents d'éléphants, &c.

Les Chinois vivent ici suivant leurs loix, sous la direction d'un chef qui veille à leurs intérêts. Ils ont leurs Prêtres, leurs Temples, & leur cimetière particulier. La Compagnie les
admet

admet dans plusieurs charges municipales.

Ils sont partagés, comme à la Chine, en plusieurs sectes; mais il est difficile de bien juger de leur Religion, & il y a dans chaque parti un grand nombre d'Athées. Ils ont quelques savans, qui sont assez versés dans l'Astronomie & dans l'Histoire. Leur usage est de brûler les morts, & de recueillir leurs cendres dans une urne de porcelaine, pour les envoyer à la Chine, & les réunir à celles de leurs ancêtres. Leurs sacrifices sont rares, & ils ne consomment les victimes par le feu, que lorsqu'ils sont menacés de quelque désastre. Ils joignent à l'holocauste des Comédies, qu'ils représentent en public au milieu des rues. Ils ne se marient gueres dans le pays; mais ils achètent des esclaves, qui leur tiennent lieu de femmes. Lorsqu'ils retournent à la Chine, ils vendent les meres, & quelquefois les enfans.

Leur Religion & leurs usages.

Les Relations Hollandoises nous représentent les Chinois de Java, comme des hommes de petite taille & de très-mauvaise mine. Elles ajoutent, contre les notions ordinaires, qu'ils

Leur figure & leur caractère moral.

Second voyage des Holl.

ont de grands yeux, le front large, la peau tendue sur les joues, les cheveux noirs & longs, relevés en tresse comme ceux des femmes; ce qui, joint à leur visage efféminé, & ordinairement sans poil, ne permet pas de distinguer aisément leur sexe. Scot assure qu'ils sont hauts & robustes, & qu'ils ont les yeux petits. On prétend qu'entre plusieurs taxes arbitraires auxquelles ils sont sujets, chacun d'eux paye un écu d'Espagne * pour le droit de porter des cheveux; & que ceux qui veulent les orner avec des aiguilles d'or ou d'argent, payent un autre écu par aiguille: sur quoi l'on observe que telle est l'autorité des Hollandois dans cette partie de l'Inde, que s'ils entreprenoient d'exiger de chaque Colon un écu par dent, personne n'oseroit réclamer contre cette vexation. Ce peuple est souple, insinuant, artificieux & rusé. Il n'est point de finesse qu'il ne mette en œuvre pour parvenir à ses fins. L'industrie est sa principale vertu. Ses vices sont la poltronerie, l'hypocrisie, l'infidélité dans le commerce, & une avidité sordide, qui le rend capable des plus honteuses bassesses, sans en excepter la friponnerie & le vol.

Salmon,
dans la Trad.
Ital.

* Environ
6 liv. tour-
nois.

Les mœurs des Colons Hollandois nous offriront des détails très-curieux.

III.
Mœurs des
Hollandois.

Commençons par leur Gouvernement. Toute l'autorité civile & militaire est entre les mains d'un Chef

Leur Gouver-
nement.

suprême, qui a le titre de Gouverneur général des Indes. Il est élu en Hollande par les dix-sept Directeurs de la Chambre Souveraine, & son élection doit être confirmée par les Etats Généraux. Sa puissance ne devroit durer que trois ans; mais quand la Compagnie est satisfaite de ses services, elle le continue dans son Emploi, & cette prorogation est ordinairement pour la vie. Il n'est point tenu de rendre compte. Il dispose souverainement des principales parties de l'administration; & quoique dans certaines affaires il soit obligé de prendre l'avis du Conseil des Indes, & de se soumettre à la pluralité des suffrages, il peut néanmoins, en se conduisant avec adresse, se rendre maître de toutes les délibérations. Son tems est partagé entre plusieurs occupations pénibles: une correspondance assidue de lettres, non-seulement avec les Directeurs de Hollande, mais dans tous les Comptoirs de l'Inde, dont il

Salmon.

a l'Intendance générale ; des ordres à notifier aux Chefs de la Bourgeoisie , au Major du Château , au Capitaine du port & à d'autres Officiers qui doivent se rendre tous les matins au palais ; une infinité de passeports , de commissions & de brevets à expédier ; des Conseils réguliers auxquels il préside , & qu'il faut quelquefois convoquer extraordinairement ; des audiences à donner aux Ambassadeurs étrangers , & aux Chefs des Nations Asiatiques établies à Batavia ; le soin des plantations , des manufactures , des cargaisons , & mille autres détails , qui lui laissent à peine quelques momens de loisir. Sa demeure , comme on l'a dit , est dans le Château. Il en sort quelquefois pour se délasser de ses occupations ; mais il est obligé de rentrer le soir & d'y passer la nuit. L'état de sa maison est considérable. Parmi un grand nombre d'Officiers & de Domestiques de toute espèce , il a un grand Ecuyer , un grand Maître du Palais , des Chambellans , des Pages , des Halebardiers & des Gardes. Sa livrée est un fond jaune , avec des vestes & des paremens rouges , le tout enrichi & bigarré d'or & d'ar-

gent. Lorsqu'il paroît en public, il a une suite de plusieurs carrosses, & un cortège de cinquante Cavaliers, qui se joignent aux domestiques du palais. Il reçoit avec magnificence les Ambassadeurs des Cours Asiatiques. Si ces Princes lui envoient des lettres, elles sont portées sur un bassin d'argent, entre deux haies de soldats, au bruit des instrumens militaires, & avec des décharges continuelles de mousqueterie & d'artillerie. Il ne peut retenir les présens qu'ils lui font; mais il les remet au Directeur Général du commerce, qui en dispose au profit de la Compagnie.

Il y a dans Batavia un Conseil Sou-
verain, auquel le Gouverneur pré-
sident, & dont les membres, au nombre
de six, sont nommés par la Chambre
Syndicale de Hollande. Ils ont des
Assesseurs qui peuvent donner leur
avis, mais qui n'ont point de voix.
C'est dans cette Assemblée qu'on dé-
libère sur les affaires du commerce,
& sur les intérêts d'Etat. On y dispose
des Gouvernemens particuliers, &
des autres emplois qui vaquent dans
les Colonies de l'Inde; on y lit les

Conseil
Souverain.

plus importantes dépêches; on y donne audience à tous ceux qui ont quelque avis ou quelque proposition à communiquer.

Autres Con-
seils.

Outre ce Conseil, la Compagnie entretient ici cinq Tribunaux. Le premier porte le nom de *Conseil de Justice*, & connoît de toutes les affaires qui regardent les principaux Officiers de la Compagnie & les comptables. Il est dépositaire du grand Sceau, sur lequel est représentée une femme tenant d'une main une balance, & de l'autre une épée. Ce Tribunal est composé de neuf Conseillers & d'un Président. Dans les affaires de sa compétence, il est indépendant du Gouverneur, & ses jugemens sont sans appel.

Le second Conseil est celui des Bourguemestres ou Echevins, qui sont au nombre de neuf, entre lesquels il y a toujours deux Chinois. C'est lui qui juge tous les procès qui s'élevent entre les Citoyens de condition libre, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie. On peut appeler de ses Sentences au Conseil Souverain; mais lorsqu'elles sont confirmées, ceux qui ont interjetté l'appel payent vingt-cinq réales d'amende.

Le troisieme Tribunal est chargé de régir les biens des orphelins, & d'empêcher qu'aucun Colon ne quitte le pays, sans pourvoir à la subsistance des enfans qu'il y laisse. Il est composé d'un Président, de neuf Conseillers & de cinq Assesseurs, dont trois sont tirés du corps de la Bourgeoisie, & les deux autres sont choisis parmi les employés de la Compagnie.

La quatrieme Chambre porte le nom de *Conseil des petites affaires*. Ses fonctions se réduisent à régler ce qui concerne les mariages, à faire signer les bancs devant des témoins, à recevoir les oppositions & à juger de leur validité, à empêcher qu'un Infidèle n'épouse une femme Hollandoise, & un Hollandois une Infidelle, ou même une Indienne convertie qui ne parle pas la langue Flamande; en un mot, à faire observer toutes les formes qui doivent légitimer cette union.

Le cinquieme Conseil a la direction des milices bourgeoises de la ville, qui n'a point d'autres gardes que ses propres habitans. Tous les Présidens de ces cinq Tribunaux doivent être tirés du Conseil Souverain.

La Compagnie a toujours ici un

Etat des
forces de la
Compagnie.

entrepôt de troupes considérable, soit pour la garde des forts qu'elle possède dans l'Isle, soit pour les recrues qu'elle envoie dans d'autres Colonies, soit pour le service de plusieurs Princes de Java, qui soudoyent une partie de ces milices. Elles sont composées d'Européens, de Javanois, d'Ambointens & de Macassarois. Le Traducteur Italien de Salmon fait monter leur nombre à douze mille soldats, dans le seul territoire de Batavia, & à cent mille, dans toute l'étendue des Colonies de l'Inde. Ces troupes sont sous les ordres du Gouverneur Général. Quant aux forces maritimes de la Compagnie, le même Auteur lui donne, par un calcul fort exagéré, *cent quatre-vingt vaisseaux de guerre, depuis trente jusqu'à soixante canons*, c'est-à-dire, le double ou le quadruple de ses forces réelles, même dans les plus beaux jours de son commerce.

Saisons du
Départ
des
Bottes.

Les vaisseaux qui viennent chaque année de Hollande à Batavia, partent successivement en trois saisons différentes, au Printems, en Automne & au commencement de l'Hiver. Quelques Navigateurs ont fait ce trajet en moins de cinq mois: on en employe

douze & quinze dans les voyages malheureux ; les navigations ordinaires sont de six ou sept mois. Ainsi les navires qui partent en Mai, arrivent communément en Décembre : cette saison est la moins favorable pour le commerce. Ceux qui mettent à la voile dans le cours de Septembre, pendant la Foire d'Amsterdam, ont coutume d'arriver au mois d'Avril : ce tems est très-avantageux pour passer dans les autres parties de l'Inde, à Siam, au Bengale, à Coromandel, à Surate, au Golphe Persique, à la Chine & au Japon. Ceux qui partent à Noël arrivent au mois de Juiller, saison peu favorable pour entreprendre d'autres voyages. Les vaisseaux qui viennent de Batavia en Hollande, ne forment dans le cours de l'année que deux envois, qui se succèdent de fort près, & qui sont chacun composés de sept ou huit navires, & quelquefois davantage. Ceux du premier envoi partent au mois de Décembre, & ceux du second, un mois ou six semaines après. La premiere de ces flottes doit attendre l'autre, au Cap de Bonne-Espérance, & elles font ensemble le reste du voyage. Elles s'élèvent jusqu'à la hau-

teur du banc de Terre-neuve, environ à 50 degrés du Nord, d'où elles tournent à l'Est, pour s'avancer vers Hirland. Elles rencontrent ordinairement à cette hauteur divers bâtimens, qu'on envoie du Texel au-devant des deux escadres, pour les rafraîchir & les escorter. Elles continuent leur route jusqu'à *Doggers-zand*, où se fait la séparation des vaisseaux destinés pour la Meuse & pour la Zélande.

Discipline des gens de mer & des soldats. La discipline que la Compagnie fait observer aux gens de mer & aux soldats qui s'embarquent pour l'Inde, mérite quelques remarques. Avant de mettre à la voile, on paye à chaque engagé deux mois de ses gages, & cet argent leur reste, soit que la navigation ait lieu, soit que les vents contraires obligent de rentrer dans le port, & de congédier les équipages. Après le départ, le Capitaine fait distribuer à chaque matelot & à chaque soldat cinq fromages du pays. Dans le cours du voyage on leur donne tous les matins un verre d'eau-de-vie, de la viande salée & du lard trois fois le jour, & toutes les semaines cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile, deux mesures de vinaigre,

Graaf, premier voyage.

& une demi-livre de beurre.

Les foldats font fur mer le service comme les matelots , de quatre en quatre heures ; mais on les dispense , en allant aux Indes , du quart du grand mâ. Au retour , ils y sont obligés , à moins qu'ils ne payent vingt rîsdalles (1) , qui sont distribuées à ceux qui font à leur place le même service. Ceux qui s'y présentent dans l'ivresse , sont rigoureusement punis. On leur défend aussi , sous peine d'un châtiment exemplaire , de fumer la nuit , de jouer aux dez , aux cartes , ou à d'autres jeux , à la réserve de celui des dames. Si un matelot frappe du couteau un de ses camarades , on lui fait étendre la main contre le grand mâ , & dans cet état on lui perce un doigt , ou même la paume , de manière que sa main reste attachée au mâ. On lui laisse le soin de la détacher lui-même. Celui qui frappe un Officier , est condamné à recevoir trois fois la calle , si le crime s'est commis dans le vaisseau , & à perdre la main , si l'action s'est passée à terre. La calle con-

(1) Monnoie Allemande , d'un grand usage dans le commerce de l'Inde , & dont le prix est d'environ 70 sols de France.

fiste à plonger le criminel dans l'eau, du haut du grand mât, à le faire passer, par le jeu des cordes, sous le vaisseau, & à le remonter de l'autre côté. On lui attache au bras une éponge imbibée d'huile, pour lui conserver la respiration, & on lui met aux pieds plusieurs poids, afin qu'il enfonce dans l'eau à une certaine profondeur, & qu'il ne rencontre pas la quille du vaisseau. Mais, quelques mesures qu'on prenne, ce supplice expose beaucoup la vie du criminel.

Dans le cours de la navigation on exerce régulièrement les soldats au maniment des armes. L'enrollement pour Batavia est de cinq ans, & il est libre de le changer en arrivant à cette Colonie, pour s'engager à servir dix ans dans les autres Comptoirs, ou sur les vaisseaux. Le service de mer est plus lucratif, mais moins honorable. La paye est de quatre risdales par mois, avec la nourriture, qui consiste en trente livres de riz crud. La moitié des gages est payée en hardes ou en marchandises, qu'on passe assez haut: l'autre moitié se paye en especes courantes, mais seulement à la fin du service; & après le retour en Hollande.

Le commerce est interdit aux soldats & aux marelots. Cette défense ^{Infidélités des Employés.} s'étend généralement à tous les Officiers qui s'engagent à servir la Compagnie. Ils promettent, sous la foi du serment, de n'entreprendre aucun trafic pour leur propre compte. Mais rien n'est moins observé que cet engagement, & l'on auroit peine à se figurer toutes les infidélités qui se commettent à Batavia & dans d'autres Comptoirs. C'est un Hollandois (1) ^{Graaf, dans l'Hist. des Voy. t. VIII.} employé pendant plusieurs années au service de la Compagnie Orientale, qui va nous révéler avec franchise tous ces mystères. Il accuse d'abord les Capitaines de navires d'étendre fort au-delà de ses bornes le droit d'avarie, & de prétexter souvent des pertes imaginaires pour se procurer des indemnités considérables. Il leur reproche aussi de faire un secret trafic des vivres, des cordages & des autres munitions maritimes qu'on leur confie. On a vu, dit-il, des Maî-

(1) Nicolas Graaf, Chirurgien sur les vaisseaux de la Compagnie, Auteur de trois Relations estimées. L'Historien des Voyages remarque que cet Ecrivain a fait un long séjour à Batavia, que son caractère est judicieux, & que ses observations, publiées en Hollande (en 1719), n'y ont point été contredites.

tres de vaisseaux, qui ont fait jeter dans la mer de gros cables de Bengale, sous prétexte qu'ils étoient mauvais, tandis qu'ils avoient des gens apostés pour les pêcher, & pour les vendre secrètement. On en a vu d'autres, plus coupables encore, faire passer subtilement en des mains étrangères quantité de cordages, & condamner ensuite à des châtimens sévères le *Bosseman* & les marelots de garde, les accusant de vol ou de négligence.

Commerce
clandestin.

Les vaisseaux qu'on envoie tous les ans au Japon, & qui en reviennent, au lieu d'être uniquement chargés de marchandises de la Compagnie, selon l'ordre établi par les Directeurs, portent toujours un grand nombre d'effets qui ne lui appartiennent pas, & qui sont souvent préférés à sa propre cargaison. Toutes les chambres, sans en excepter la sainte-barbe, sont si pleines qu'il ne reste pas de place pour les branles, & que la manœuvre même du gouvernail en est troublée : ce qui occasionne de fréquens naufrages. Ce sont des particuliers de Batavia, gens décriés par leurs mœurs, mais secrètement pro-

végés, qui font par eux-mêmes, ou par des agens, ce commerce frauduleux. De-là le grand nombre d'Ecrivains, de Facteurs, de Teneurs de Livres, de Contrôleurs, & d'autres Officiers de toute espece, dont les vaisseaux sont surchargés. La rigueur du Gouvernement Japonnois, & la vigilance incorruptible des Magistrats de Nagasaki, est une foible barrière contre les entreprises de ces aventuriers. Ils trouvent ordinairement le moyen de faire entrer furtivement leurs marchandises, & de se procurer celles qu'ils veulent emporter. Deux de ces Négocians furent surpris, il y a quelques années, dans le tems qu'ils débarquoient la nuit leurs ballots. On les mit aux fers, & l'on condamna à divers supplices trente-neuf Japonnois, qui avoient prêté la main à cette fraude. L'Empereur chassa de Nagasaki le Directeur Hollandois, & fit payer cherement la rançon des deux prisonniers, en confisquant une partie des marchandises qui se trouverent dans le magasin de la Compagnie.

Les désordres qui se passent dans les Comptoirs de Bengale, sont en

Rapines publiques.

quelque sorte publics. Dès que les vaisseaux de Batavia « ont mouillé devant la Loge , le Fîscal , accompagné de quelques députés , s'y transporte *Graaf, Ibid.* pour faire la visite. Il se rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bu à l'heureux succès du commerce clandestin, on délibère sur les moyens de faire porter à terre les effets des particuliers. Ensuite on défend, pour la forme, à tout l'équipage, par une proclamation publique, de porter à terre, ou de faire venir à bord aucun ballot, sous peine de confiscation des effets. Mais à peine le Fîscal est-il retourné au rivage, que le Capitaine, le Pilote, l'Ecrivain & tous les autres Officiers, envoient leurs marchandises dans des maisons qu'ils louent pour le tems du voyage, & négocient tout le jour avec les gens du pays. Quelques roupies distribuées aux Officiers du port, ont la vertu de leur fermer les yeux ».

Il en est de même de toutes les autres Colonies de l'Inde. Batavia, leur Métropole, n'est pas exempte de ces abus. On fait dans les magasins de prodigieux amas de vivres, de cordages & d'agrès, de bois, de fer, de

provisions de toute espece; & toutes ces choses s'évanouissent avec une rapidité inconcevable. Les ouvriers de la Compagnie sont employés à des constructions qui n'intéressent point son service, & les matériaux qu'elle accumule servent à bâtir des palais & des maisons de plaifance pour les particuliers. Les Entrepreneurs des travaux publics, des Hôpitaux, des vivres de la Marine, s'enrichissent par de semblables malversations. Ces rapines, dit Graaf, sont en quelque sorte autorisées par l'impunité, & ne portent plus le nom de vol.

Suivons l'Auteur dans la peinture qu'il fait des autres vices qui régner à Batavia, & souvenons-nous toujours que c'est un Hollandois qui parle. Ses observations roulent principalement sur les femmes, qu'il partage en plusieurs classes, suivant le mélange du sang. Nous n'en distinguerons que deux; les Hollandoises de pere & de mere, & les Hollandoises Indiennes.

Les Hollandoises de pere & de mere, menent une vie paresseuse & molle, qui les éloigne de toute occupation & de toute espece d'exercice.

Mœurs des
femmes.

Une Dame de Batavia ne se promène jamais à pied , & n'a pas même le courage de marcher dans son appartement. Il faut que des esclaves lui soutiennent les bras , ou la portent dans un palanquin sur leurs épaules. Elles sont fieres , capricieuses , & d'une vanité insupportable. Leur dureté est extrême pour les personnes qui les servent , & la plus légère négligence expose un esclave à des corrections cruelles , ou à des injures qui seroient grossieres dans la bouche d'un homme (1). Non - seulement elles ont perdu l'usage , encore si commun en Hollande , de nourrir elles-mêmes leurs enfans , mais elles renoncent au soin de les elever. Elles les abandonnent à des nourrices & à des gouvernantes Moresques ou Baniannes , qui ne leur apprennent que le jargon Malabar & Bengalois , mêlé de Portugais corrompu , & qui font couler dans leurs veines le germe & le goût de plusieurs vices.

Graaf ménage encore moins les Hollandoises Indiennes , c'est-à-dire ,

(1) *Putu rastada* , *fillo' de putu* , *putu de negro* : ce sont les termes honnêtes dont elles assaisonnent leurs corrections.

celles qui sont nées dans l'Inde d'un pere Hollandois & d'une mere Indienne. Elles n'ont, dit-il, d'autre occupation que de se parer, de mâcher du bétel, de fumer, de boire du thé, ou d'être couchées sur des nattes. Leur penchant pour la débauche est extrême. Hollandois ou Mores, tout leur convient, quoique ces derniers aient ordinairement la préférence. Il y en a peu de jolies, même dans la fleur de l'âge, & elles deviennent toutes d'une laideur extrême en vieillissant. L'obscénité ou la frivolité régneront dans tous leurs propos. Elles ne se plaisent que dans les cotteries où ce mauvais ton est familier. Elles aiment la table; mais elles veulent être avec des femmes de leur espèce, & les hommes sont rarement admis aux repas qu'elles se donnent. Elles mangent très-malproprement, prenant sans façon tout ce qu'on leur sert, même le riz assaisonné & d'autres ragôts, & se le fourrant dans la bouche à pleines mains. L'habitude qu'elles ont de vivre sans aucune contrainte, jointe à une ignorance absolue des bienséances & des égards, les rend timides & taciturnes dans le

Graaf, dans
l'Histoire des
Voyages, *ubi
supra.*

grand monde. « Leur grossiereté, ajoute Graaf, éclatte particulièrement dans les repas où elles sont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'osent ni parler ni répondre, & leur ressource est de s'approcher les unes des autres pour s'entretenir ensemble ».

Toutes les femmes de Batavia, soit Hollandoises, soit Métives, ont l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, & par la magnificence des équipages. C'est principalement dans les Temples que les plus opulentes étalent à l'envi leur luxe. On les voit arriver avec un cortège nombreux d'esclaves, portées dans de superbes palanquins, dont l'impérial est doré, & orné de franges qui pendent en festons. Leurs robes sont d'un tissu d'or ou d'argent, ou de ces beaux satins de la Chine, avec des rezeaux d'or pour bordure. Leur tête est chargée de perles, de diamans & d'autres pierres précieuses. Les Ministres de la Religion souffrent ce luxe dans leurs propres familles, & donnent en cette matiere de dangereux exemples

qui ne sont que trop suivis. Pour fournir à ces superfluités, plusieurs femmes se refusent le nécessaire. Telle de ces Hollandoises, entretenue par l'Eglise, & réduite aux charités secrètes d'une paroisse, porte en public un magnifique collier, & se fait suivre par plusieurs esclaves. Nous avons rapporté quelque chose de semblable des Portugaïses de Goa.

Notre Auteur termine ce portrait par une réflexion digne de la naïveté de son pays. « Il y a de quoi s'étonner, dit-il, quand on considère à quel degré ces femmes portent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plupart étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être exceptées.

Les unes sont des personnes du bas ordre dans la vertu, qui pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une dernière ressource aux Indes. D'autres, chargées d'enfans, ont pris le même chemin pour se soutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à servir, & qui s'ennuyoient du travail, se sont bien trouvées d'avoir pris le même parti. Je ne veux pas

Idem, dans son propre Journal, cité ibid.

Origine de la plupart des femmes qui passent aux Indes.

oublier celles qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage, & sont devenues des Dames des Indes. Mais je passerai sous silence que malgré leurs aventures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pures, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages. Ce sont des choses passées; le mari n'en fait rien; & quand il le sauroit, c'est la mode. Elles n'en font pas moins maîtresses, & ne manquent pas de se dire parentes & nièces de quelques Conseillers, de quelques Bourguemestres, ou de quelques Marchands considérables ».

ARTICLE III.

Productions de Java.

Situation
admirable de
Java.

L'ISLE de Java, quoique très-montagneuse, est extraordinairement fertile. Le seul aspect de ses côtes, lorsqu'on les regarde de la mer, annonce son abondance. On apperçoit sur le rivage de vastes plai-

mes couvertes de verdure, coupées d'une infinité de canaux, partagées en jardins, en vergers, en champs de riz & de cannes; & dans l'éloignement, de superbes forêts & de riches côteaui, qui s'élèvent en amphithéâtre. Ce coup d'œil paroît frappant à tous les voyageurs, sur-tout lorsqu'on arrive par Bantam ou par Batavia, où les terres sont cultivées avec plus d'industrie.

On recueille dans le pays une telle quantité de riz, qu'on en charge tous les ans plusieurs navires pour les contrées voisines. On le sème au mois de Mars, & la récolte se fait en Juillet. Le terroir de Java ne produit point de froment. On en fait venir de Bengale pour les plus riches Colons Hollandois. Les autres Européens ne vivent que de riz, comme les Indiens, & l'on s'accoutume en peu de tems à cette nourriture.

Les cannes de sucre croissent en abondance dans plusieurs quartiers de l'Isle, particulièrement dans le territoire de Batavia. On les coupe lorsqu'elles ont la longueur de cinq ou six pieds. Elles se brisent dans des moulins, & le suc qu'on en exprime se

Salmon, *ubi*
suprà.
 Recueil des
 Voy. Holl.
 Scor, &c.

Plantes.

Riz

Canne de
 sucre,

convertit en sucre, soit candi, soit ordinaire.

Poivre &
autres épices.

Le poivre est la principale richesse du pays. Le Royaume de Bantam & les terres du Domaine de la Compagnie, en sont abondamment pourvus. On le cultive ici, comme partout ailleurs, en lui donnant pour soutien des arbres ou de longs roseaux, plantés à six pieds de distance les uns des autres. On trouve aussi à Java du Cardamome, du Nard Indien, du *Zerumbet*, espèce de gingembre, du *Talassa*, du *Cumuc* (1) & d'autres épices, dont ces Insulaires assaisonnent leurs viandes.

Progues.

L'Isle produit une espèce de canelle sauvage, dont la qualité n'est pas absolument mauvaise. Les arbres ont l'écorce épaisse & grossière, & sont plus petits que ceux de Ceylan. Le Benjoin qui croît dans la même contrée est très-estimé, & les Indiens le préfèrent à celui de Sumatra. Il ne se trouve que dans les lieux écartés, dont l'approche est très-dangereuse, parce qu'ils sont l'asile ordinaire des

(1) Voyez la description de ces deux dernières plantes, page 40 de ce Volume.

tigres,

tigres. La casse se rencontre en abondance dans les bois. L'arbre qui la produit est de la grandeur du poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. Sa fleur est jaune , & a l'odeur du girofle. Son fruit est long de deux & trois pieds , plat & menu , vert dans sa primeur , & noirâtre dans sa maturité. Il contient une moëlle noire , également rafraîchissante & purgative. Le Cacao , arbre étranger , que les Hollandois ont planté dans leurs habitations , y profite peu. Le café a mieux réussi. Les premières graines furent semées au bas des remparts de Batavia , & produisirent de bons arbustes. Mais ils furent renversés en 1697 par un tremblement de terre. Il en sortit néanmoins quelques rejettons , que plusieurs curieux transplantèrent dans leurs jardins. Cet exemple fut suivi par d'autres Colons , & le café commença à devenir assez commun dans les terres de la Compagnie. Messieurs *Van Hoorn* & *Riebek* , successivement Gouverneurs de Batavia , s'intéressèrent avec chaleur à la cultivation de cet arbuste , & multiplièrent les plantations sur la côte , à l'Orient de la ville. *M. Zwol*,

Plantations
de Café à
Batavia.

qui leur succéda dans le Commandement, n'eut pas le même zèle, & laissa périr la plupart des arbres. M. *Swaerde Kroon*, son successeur, rétablit les plantations, & c'est à ses soins que la Compagnie est redevable de l'abondance de café qu'elle tire aujourd'hui de Java.

Vignes de
la Colonie.

Les Hollandois ont aussi planté des vignes aux environs de Batavia. Elles sont si fertiles qu'elles rapportent, dit-on, trois ou quatre fois l'année. Mais on n'a point encore réussi à en faire un vin passable. Tous les vins qu'on boit ici viennent de Perse ou d'Europe, & valent un sequin * le flacon.

* Dix à onze
francs.

Fruits de
Java.

L'Ananas de Java passe pour le meilleur de l'Inde. Le *Samaca* est un arbruste de la même contrée, assez semblable au citronnier. On l'estime moins par son fruit, qui est aqueux & aigrelet, que par ses feuilles que l'on confit dans le sucre, & dont on se sert avec succès dans les fièvres chaudes & dans les maladies inflammatoires. Le *Mangas*, qu'il ne faut pas confondre avec la Mangue, d'ailleurs très-commune dans Java, est un autre fruit excellent, dont le goût surpasse celui des

meilleures pêches. Il croît sur des arbres qui ressemblent à nos noyers, & qui portent beaucoup de branches, mais éparpillées & presque sans feuilles. C'est à ces branches que pendent des fruits oblongs, assez gros, d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande fort amere, qui se confit dans le sucre, & qui, rôtie sur les charbons, perd aussi son amertume. On vante sa vertu contre les vers & le flux de sang. Les voyageurs Hollandois font mention d'une autre sorte de mangas, qui sont un poison subtil. Les jakas, les cocos, les durions, & les noix d'Arek sont ici d'une excellence particuliere. Le Bétel croît en abondance & sans culture dans une Isle voisine de Java.

Parmi les arbres de la premiere grandeur, j'en trouve deux qui me paroissent particuliers à cette région: le *Lantor* & le *Diati*. Le Lantor est principalement remarquable par sa

Deux arbres
particuliers à
l'Isle de Java.

hauteur extraordinaire & par la majesté de son ombrage. Ses feuilles, longues de cinq ou six pieds, ont le double avantage d'être très-fermes, & très-unies; de maniere qu'on peut

y tracer des lettres avec un crayon ou avec un poinçon de fer. C'est le papier ordinaire des habitans de l'Isle, & ils en composent leurs livres. Le Diati ressemble beaucoup au chêne. On le distingue en mâle & femelle. Ses feuilles ont trois pieds de long & deux de large. Elles s'arrondissent vers le milieu, & leurs extrémités sont pointues. Cet arbre, qui est de la première beauté, produit en même tems des fruits & des fleurs sur différentes branches.

Animaux.

Les pâturages sont très-abondans dans toute l'Isle, & nourrissent une prodigieuse multitude d'animaux domestiques & sauvages, dont la surface est presque couverte. Les rhinoceros, les éléphans & les tigres ne sont pas rares. Les sangliers, les cerfs, & les buffles se rencontrent par troupeaux.

Le Machan. Dans ces espèces farouches le *Machan* est un animal très-remarquable. On pourroit le mettre dans la classe des lions, si sa peau, semblable à celle des tigres, n'étoit marquée de blanc, de rouge & de noir. C'est la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il a tant de force & d'agilité, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds sur

la proie. Il est assez commun dans l'Isle de Java, où il fait de si furieux ravages, que les Princes du pays sont quelquefois obligés de mettre des troupes en campagne pour le détruire. On assure que cette chasse se fait avec plus de succès la nuit que le jour, parce que le Machan ne distingue aucun objet dans l'obscurité, & que les traits de flamme qui sortent de ses yeux le font aisément découvrir. On élève peu de chevaux dans l'Isle, parce qu'ils n'y sont pas d'un grand usage. Ils sont si petits & si foibles, qu'on ne sauroit les employer à tirer ou à porter. Ils ne servent que dans les courses qui se font le samedi dans les Royaumes de la domination des Mores.

L'*Orang Oetang*, ou homme des bois, espece de singe qui ressemble à l'homme, demande une description particuliere. Sa hauteur est de quatre pieds. Ses pattes de devant, arrondies comme des bras humains, sont fort longues, principalement depuis l'épaule jusqu'à la jointure du coude. Elles se terminent par des mains semblables à celles de l'homme. Il n'a point de queue. Ses jambes & ses

L'*Orang Oetang*.
Léguat, Hamilton, Beckman, cités par Salmon à l'article de Java & de Boineo.

cuisses sont courtes & d'une grosseur difforme. La plante de ses pieds est large du côté des doigts, & fort étroite vers le talon. Il a le ventre gros, la tête large, la face pleine, les yeux petits & d'un gris brouillé, le nés court, le museau long, la bouche fendue dans toute la largeur des joues. Tout son corps, à la réserve de la face & des pattes, est couvert d'un poil épais, de couleur grise sur le ventre, noir & un peu plus long dans les autres parties.

On attribue à ces animaux un instinct & des habitudes qui les rapprochent encore plus de l'homme que leur figure : ils se mouchent comme nous en pressant leur nés avec les doigts ; ils allument du feu, & ils soufflent dessus pour le rendre plus ardent ; ils font cuire sur les charbons du poisson & du riz. Leur humeur est triste & mélancolique : quelque jeunes qu'ils soient on ne les voit jamais folâtrer, suivant le penchant ordinaire de cet âge. C'est ainsi qu'en parle Hamilton. Beekman ajoute à ce récit que les Orang Oetang ont la physionomie moins difforme que les singes, que leur hauteur commune est de six pieds ;

qu'ils n'ont du poil que dans les endroits où nous en avons ; qu'ils sont forts & vigoureux , & que quand on les attaque ils se défendent à coups de pierre. Il en acheta un , qui n'avoit pas un an , & qui étoit plus robuste que tous les hommes de son vaisseau. Il aimoit le vin , le ponche , & les liqueurs fortes. Quand on le grondoit , il versoit des larmes , & il pouffoit des sanglots. Il dormoit dans l'attitude d'un homme , le corps étendu , ayant une main sur sa tête. Un autre Voyageur , cité par Salmon , vit à Batavia un Orang Oetang femelle , qu'on gardoit dans une loge construite sur les remparts du Château. Cet animal marchoit sur deux pieds & se tenoit fort droit. Quand on entroit dans sa cabane il se couvroit avec la main les parties naturelles. On lui avoit donné un lit dans lequel il se couchoit , arrangeant la couverture sur son corps , & la remettant ensuite fort proprement lorsqu'il se levoit. Il mettoit quelquefois un mouchoir autour de sa tête en forme de bandeau, dans l'attitude d'une personne qui souffre de violentes douleurs dans cette partie. On l'embarqua sur un vaisseau qui retournoit

Legua

oublier celles qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage, & sont devenues des Dames des Indes. Mais je passerai sous silence que malgré leurs aventures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pures, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages. Ce sont des choses passées; le mari n'en fait rien; & quand il le sauroit, c'est la mode. Elles n'en sont pas moins maîtresses, & ne manquent pas de se dire parentes & nièces de quelques Conseillers, de quelques Bourguemestres, ou de quelques Marchands considérables ».

ARTICLE III.

Productions de Java.

Situation
admirable de
Java.

L'ISLE de Java, quoique très-montagneuse, est extraordinairement fertile. Le seul aspect de ses côtes, lorsqu'on les regarde de la mer, annonce son abondance. On apperçoit sur le rivage de vastes plai-

mes couvertes de verdure, coupées d'une infinité de canaux, partagées en jardins, en vergers, en champs de riz & de cannes; & dans l'éloignement, de superbes forêts & de riches côteaux, qui s'élèvent en amphithéâtre. Ce coup d'œil paroît frappant à tous les voyageurs, sur-tout lorsqu'on arrive par Bantam ou par Batavia, où les terres sont cultivées avec plus d'industrie.

Salmon, *ubi*
suprà.
Recueil des
Voy. Holl.
Scot, &c.

On recueille dans le pays une telle quantité de riz, qu'on en charge tous les ans plusieurs navires pour les contrées voisines. On le sème au mois de Mars, & la récolte se fait en Juillet. Le terroir de Java ne produit point de froment. On en fait venir de Bengale pour les plus riches Colons Hollandois. Les autres Européens ne vivent que de riz, comme les Indiens, & l'on s'accoutume en peu de tems à cette nourriture.

Plantes.

Riz.

Les cannes de sucre croissent en abondance dans plusieurs quartiers de l'Isle, particulièrement dans le territoire de Batavia. On les coupe lorsqu'elles ont la longueur de cinq ou six pieds. Elles se brisent dans des moulins, & le suc qu'on en exprime se

Cannes de
sucre.

convertit en sucre, soit candi, soit ordinaire.

Poivre &
autres épices.

Le poivre est la principale richesse du pays. Le Royaume de Bantam & les terres du Domaine de la Compagnie, en sont abondamment pourvus. On le cultive ici, comme partout ailleurs, en lui donnant pour soutien des arbres ou de longs roseaux, plantés à six pieds de distance les uns des autres. On trouve aussi à Java du Cardamome, du Nard Indien, du *Zerumbet*, espece de gingembre, du *Talassa*, du *Cumuc* (1) & d'autres épices, dont ces Insulaires assaisonnent leurs viandes.

Progues.

L'Isle produit une espece de canelle sauvage, dont la qualité n'est pas absolument mauvaise. Les arbres ont l'écorce épaisse & grossiere, & sont plus petits que ceux de Ceylan. Le Benjoin qui croît dans la même contrée est très-estimé, & les Indiens le préfèrent à celui de Sumatra. Il ne se trouve que dans les lieux écartés, dont l'approche est très-dangereuse, parce qu'ils sont l'asile ordinaire des

(1) Voyez la description de ces deux dernières plantes, page 40 de ce Volume.

tigres

tigres. La casse se rencontre en abondance dans les bois. L'arbre qui la produit est de la grandeur du poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher. Sa fleur est jaune , & a l'odeur du girofle. Son fruit est long de deux & trois pieds , plat & menu , vert dans sa primeur , & noirâtre dans sa maturité. Il contient une moëlle noire , également rafraîchissante & purgative. Le Cacao , arbre étranger , que les Hollandois ont planté dans leurs habitations , y profite peu. Le café a mieux réussi. Les premières graines furent semées au bas des remparts de Batavia , & produisirent de bons arbustes. Mais ils furent renversés en 1697 par un tremblement de terre. Il en sortit néanmoins quelques rejettons , que plusieurs curieux transplantèrent dans leurs jardins. Cet exemple fut suivi par d'autres Colons , & le café commença à devenir assez commun dans les terres de la Compagnie. Messieurs *Van Hoorn & Riebek* , successivement Gouverneurs de Batavia , s'intéressèrent avec chaleur à la cultivation de cet arbuste , & multiplièrent les plantations sur la côte , à l'Orient de la ville. *M. Zwol*,

Plantations
de Café à
Batavia.

qui leur succéda dans le Commandement, n'eut pas le même zèle, & laissa périr la plupart des arbres. M. *Swaerde Kroon*, son successeur, rétablit les plantations, & c'est à ses soins que la Compagnie est redevable de l'abondance de café qu'elle tire aujourd'hui de Java.

Vignes de
la Colonie.

Les Hollandois ont aussi planté des vignes aux environs de Batavia. Elles sont si fertiles qu'elles rapportent, dit-on, trois ou quatre fois l'année. Mais on n'a point encore réussi à en faire un vin passable. Tous les vins qu'on boit ici viennent de Perse ou d'Europe, & valent un sequin * le flacon.

* Dix à onze
francs.

Fruits de
Java.

L'Ananas de Java passe pour le meilleur de l'Inde. Le *Samaca* est un arbruste de la même contrée, assez semblable au citronnier. On l'estime moins par son fruit, qui est aqueux & aigrelet, que par ses feuilles que l'on confit dans le sucre, & dont on se sert avec succès dans les fièvres chaudes & dans les maladies inflammatoires. Le *Mangas*, qu'il ne faut pas confondre avec la Mangue, d'ailleurs très-commune dans Java, est un autre fruit excellent, dont le goût surpasse celui des

meilleures pêches. Il croît sur des arbres qui ressemblent à nos noyers, & qui portent beaucoup de branches, mais éparpillées & presque sans feuilles. C'est à ces branches que pendent des fruits oblongs, assez gros, d'un verd jaune qui tire quelquefois sur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel est une amande fort amere, qui se confit dans le sucre, & qui, rôtie sur les charbons, perd aussi son amertume. On vante sa vertu contre les vers & le flux de sang. Les voyageurs Hollandois font mention d'une autre sorte de mangas, qui sont un poison subtil. Les jakas, les cocos, les durions, & les noix d'Arek sont ici d'une excellence particuliere. Le Bétel croît en abondance & sans culture dans une Isle voisine de Java.

Parmi les arbres de la premiere grandeur, j'en trouve deux qui me paroissent particuliers à cette région : le *Lantor* & le *Diati*. Le *Lantor* est principalement remarquable par sa hauteur extraordinaire & par la majesté de son ombrage. Ses feuilles, longues de cinq ou six pieds, ont le double avantage d'être très-fermes, & très-unies ; de maniere qu'on peut

Deux arbres
particuliers à
l'Isle de Java.

de ces nids d'oiseaux , qui sont les délices des tables de l'Orient , & que les Chinois & d'autres peuples sensuels croient capables d'exciter à la volupté. On les cherche au long du rivage , & on les fait tomber avec de longues perches du haut des rochers où ils se trouvent.

L'or se recueille en assez grande quantité parmi le sable de plusieurs rivières , & se trouveroit sans doute encore plus abondamment dans les montagnes du pays , si ces Insulaires avoient l'industrie d'y fouiller. Ils y trouveroient aussi du fer , de l'étain , du plomb , de la calamine , & d'autres minéraux ; mais ils les négligent , parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre.

Le Royaume du Succadana est riche en diamans. Sambas , dans la partie du Nord , en produit aussi. Sarris les croit préférables , à ceux de l'Indostan ; mais , suivant un Ecrivain cité par Salmon , ils sont plus petits que les diamans de Golkonde , & si le hazard fait rencontrer quelques grosses pierres , elles sont jaunes & fort imparfaites. On les cherche dans les rivières , en plongeant , comme on

fait pour les perles. Cette pêche se fait principalement dans les mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre. Les Insulaires distinguent quatre sortes de diamans ; les blancs, qu'ils appellent *Verna Ambon*, c'est-à-dire, eau blanche ; les verds, qui portent le nom de *Verna loud* ; les jaunes, appelés *Verna Sakkar*, & ceux qui sont entre le verd & le jaune, qu'on nomme *Verna beffi*.

La plupart des contrées de l'Isle, sur-tout dans les parties basses, sont également fertiles en riz, en légumes, en fruits, en vivres de toute espèce. Elle a des forêts d'une prodigieuse grandeur, qui fournissent des bois propres à la construction des vaisseaux, & dont on tire beaucoup de poix & de résine. On y trouve aussi de l'ébène, du sandal, & du bois d'aigle. Entre ses animaux, il y en a plusieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire, tels que les *Oncas*, qui sont une race particulière de singes. Leur corps est noir & blanc. Ils ont une raie noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui descendant sous le menton, leur forme un très-beau collier. On tire de leurs entrailles le

Animaux
singuliers.

plus parfait bezoard, qui ne se forme, dit-on, que lorsqu'ils sont blessés. Aussi les chasseurs ont-ils soin de les frapper légèrement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ. Il y a dans les bois des familles entières de singes rouges. On y rencontre des animaux dont la fourrure est presque la même que celle du castor. Les Orang Oetan n'y sont pas rares. Gemelli confirme ce qu'on rapporte de ceux de Java, & renchérit même sur la Relation d'Hamilton, puisqu'il assure qu'ils ressemblerent *parfaitement* à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, *sur-tout par celles qui procèdent des passions*. Il ajoute que les Portugais les croient presque aussi raisonnables que les sauvages de Borneo, & ne les appellent point autrement que *Beajou*, qui est le nom des anciens habitans de l'Isle. L'Auteur en vit un, qui étoit si gras qu'il ne pouvoit marcher. Lorsqu'il vouloit changer de place, il se traînoit sur le derriere, emportant avec lui sa natte pour se coucher dessus.

L'Isle n'offre aucun oiseau semblable à ceux d'Europe, à la réserve de

Gemelli ,
dans l'Histoi.
des Voya. t.
X-I.

Pépervier. On y voit un oiseau nocturne , qui tient à la fois de la chauve-souris , du chat-huant & du renard. On assure que ses ailes déployées n'ont pas moins de six pieds de longueur. Ces animaux prennent leur essor sur le soir , & volant par troupes trois ou quatre heures , principalement lorsque le vent d'Ouest souffle , ils forment une espece de nuage épais dont l'air est obscurci. Les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration des perroquets de cette contrée. Il y en a de plusieurs especes. Les plus distingués ont le plumage d'un rouge étincelant , mêlé d'azur & de verd , avec un tel éclat dans les nuances , que le pinceau ne peut imiter la vivacité de ces couleurs. Ils sont doux , familiers , & dociles aux instructions , mais si délicats , qu'il est très-difficile de les transporter en Europe. On n'éleve point de moutons dans le pays ; mais les chèvres , les porcs , les bœufs , les chevaux , & les buffles , y sont fort communs. On y trouve aussi des ours , des cerfs , des éléphans , & des tigres.

Les *Beajou* , habitans primitifs de l'Isle , dont ils n'occupent aujourd'hui que le centre , sont un peuple guer-

III.
Caractere &
usages des
habitans.

Mœurs des
Beajou.

Vintimiglia,
Salmon.

rier, adonné à la chasse & à la vie pastorale, peu instruit des arts & des sciences, dont il ne fait aucun cas, ennemi du vol & de la fraude, sensible à l'amitié. Une modestie extrême est le partage des deux sexes. Ils regardent la fidélité conjugale comme un devoir si indispensable, qu'ils punissent de mort l'adultère, soit dans les hommes, soit dans les femmes. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite union, jusqu'à céder généreusement aux pauvres tout ce qu'ils ont de superflu. Mais ils sont farouches & cruels avec l'étranger. Ils se font un plaisir barbare de tremper leurs mains dans le sang des Mores & des Européens, & celui qui apporte plus de têtes à sa cabane acquiert dans son canton un plus haut degré d'estime. Les Anglois établis à Banjar-Massin étoient obligés d'être continuellement sur leurs gardes, pour n'être point exposés aux insultes de ce peuple sauvage.

La plupart vont nus, à l'exception des parties que la pudeur oblige de couvrir. Les plus aisés portent un petit pourpoint de toile d'écorce d'arbre, que ces Insulaires fabriquent eux-mêmes, & qui devient aussi douce

que du coton lorsqu'elle a été battue & lavée. Pour se garantir du soleil & de la pluie, ils mettent sur leur tête un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de sucre, à bords rabatus. Le P. Vintimiglia ne leur donne d'autres armes que des poignards, peu différens du coutelas des Mores, & de longues sarbacanes avec lesquelles ils soufflent des boules de terre pour tuer les oiseaux, ou de petites flèches qu'ils empoisonnent souvent d'un suc mortel. Salmon parle d'un autre instrument, ou peut-être de la même arme sous un autre nom. Il l'appelle *Sampit*. Il dit qu'elle leur sert tantôt d'arc, avec lequel ils décochent des traits empoisonnés, tantôt de javelot, qu'ils lancent fort loin, & quelquefois de bayonnette, qu'ils attachent au bout de leur fusil.

Leur Religion est assez pure dans sa théorie. Ils adorent le Dieu du ciel; ils brûlent sur ses autels des bois odoriférans; ils ne sacrifient à aucune idole matérielle; ils reconnoissent un paradis pour les justes, & un lieu de tourment pour les impies. Mais dans la pratique leur culte est mêlé de quantité de superstitions. Ils attribuent les

maladies, & généralement toutes les disgraces, à un Esprit infernal, & ils ont recours à diverses méthodes pour l'appaiser. Quelquefois ils entassent dans un grand plat du riz, des oïseaux, & d'autres alimens, qu'ils portent en cérémonie dans de petites chapelles, construites au milieu des bois. Si le malade guérit, ils font un nouveau sacrifice à l'Esprit; s'il meurt, ils accablent d'injures ce dieu malfaisant. Dans d'autres tems ils offrent au même Génie une petite barque, remplie de toutes sortes de vivres, qu'ils lancent à l'eau, & qu'ils laissent voguer au gré des vents. Ils croient que tous les maux du malade passent dans cette barque, & que si quelqu'un avoit la hardiesse de l'arrêter, l'Esprit le feroit mourir, ou lui enverroit les maux qu'elle contient. Ils se persuadent aussi que ce prétendu Démon leur apparôit quelquefois, & lorsqu'ils attendent sa vision, ils se tiennent dans un profond recueillement. Quand on leur demande sous quelle figure il se présente à eux, ils répondent qu'il a plusieurs manieres de se manifester, mais qu'il prend ordinairement la forme du feu.

Les Beajou, accoutumés aux travaux de la campagne & aux exercices de la chasse, sont plus forts & plus agiles què les Mores, qui menent une vie très-paresseuse. Ils sont aussi plus grands & plus bazanés. Ils se peignent la peau avec du bleu, & ils la frottent d'une huile grasse dont l'odeur est très-forte. Un des plus singuliers ornemens de leur parure est de porter au cou des dents de rigre enfilées dans un cordon. On assure que les Grands ont le bizarre usage de s'arracher les dents de devant, & d'y substituer des dents d'or. L'origine de ce peuple est peu connue. Il parle une langue particulière. J'entrevois dans son culte quelques pratiques qui ressemblent à la Religion des Chinois.

Les Mores établis depuis plusieurs siècles dans les parties maritimes de Borneo, sont, comme on l'a dit, Arabes d'extraction. Leurs ancêtres, après avoir inondé plusieurs régions du continent de l'Inde, ont envoyé divers essains dans les Isles, soit pour prévenir les inconvéniens d'une population excessive, soit pour étendre leur commerce, soit pour réparer

Mœurs des
Mores.

Leur origine.

les pertes qu'ils faisoient quelquefois dans le Continent. Ces migrations ont été fréquentes depuis l'irruption des Mogols, qui ayant chassé les Arabes de presque toutes les provinces de l'Indostan, les ont contraints de chercher un azile dans les contrées voisines. C'est ainsi que diverses colonies Moresques se sont établies au Pégu, à Siam, à Malaca, d'où elles ont passé dans plusieurs Isles du Midi. Il est certain que les Mores Malais, dont l'empire n'a été renversé que depuis les premières découvertes des Européens, ont exercé pendant plusieurs siècles une domination presque absolue dans toutes ces mers.

Leurs qualités naturelles.

Les Mahométans de Borneo ont conservé les mœurs de leurs premiers ancêtres, & forment une nation inconstante, présomptueuse, perfide, & généralement adonnée au vol. Leur teint est plus jaune que noir. Ils sont spirituels, intelligens, nés avec d'heureuses dispositions pour les sciences, mais avec un fond de paresse qui rend inutiles tous leurs talens naturels. Ils sont entièrement livrés à la pyratie, qu'ils exercent sur de petits

bâtimens , jusque dans le Golphe de Bengale , à quatre ou cinq centt lieues de leur Isle.

Ils sont assez bien faits , mais peu robustes , la taille petite , & la physionomie peu agréable. Leurs femmes ont les traits du visage plus réguliers , & sont en général assez jolies. Elles sont moins bazanées que les hommes. Les maris leur laissent beaucoup de liberté , jusqu'à leur permettre d'aller sur les vaisseaux Européens , pour acheter & pour vendre. Mais si on leur fait la moindre agacerie , ils entrent en fureur , & témoignent leur jalousie en branlant leur pique , en portant la main à leur poignard , & par d'autres gestes menaçants.

Les Nobles vivent avec beaucoup de faste. Ils sont magnifiques dans leurs habits ; ils mangent dans des plats d'argent ; ils ont plusieurs autres vases de même métal , destinés à mettre le bétel , le tabac , l'opium , les parfums. Leurs alimens sont du riz cuit à l'eau , des œufs , du poisson , de la chair de buffle , quelques volailles , & du gibier. Les hommes & les femmes employent leur loisir à mâcher du bétel , à fumer du tabac & de

Leur vie
privée.

l'opium. Leurs autres divertissemens sont la danse, la comédie, & le jeu. Leurs mai-
 sons. Leurs maisons sont communément bâties sur les rivières. Les unes sont élevées sur des piliers de bambou, qu'on enfonce dans l'eau, mais à une profondeur si médiocre, que dans les tems orageux ils résistent difficilement à l'impétuosité des vagues. Ce sont néanmoins les édifices les plus solides du pays. Les autres, appelées *Lar-ting*, n'ont pour fondemens qu'une sorte de radeau, composé de fascines & de perches qu'on joint avec des liens de canne. Pour fixer ces radeaux flottans, on les attache à des pieux plantés dans la rivière. C'est là-dessus qu'on élève une cabane de bois, de six ou sept pieds de haut, divisée par des cloisons de canne en plusieurs chambres, qui sont toutes de plein-pied. Le toit est couvert de feuilles. Le plancher consiste dans quelques tablertes de bois, sur lesquelles on étend des nattes. On passe d'une maison à l'autre sur des planches qui servent de ponts. Ces habitations fragiles sont tellement distribuées des deux côtés de la rivière, qu'elles forment une rue spacieuse & bien alignée. Celles

Celles des nobles ont quelque apparence, & sont élevées sur de grosses poutres. On y voit d'assez grands ponts de bois, dont les uns communiquent au rivage, & les autres aux maisons voisines. Dans les hautes marées les radaux s'élèvent à proportion de la crue des eaux ; mais dans les tems orageux, les cables qui tiennent aux pieux se rompent quelquefois, & tout l'édifice est entraîné dans la mer par la rapidité du courant. Du reste ces maisons ont leur commodité, & se bâtissent à peu de frais. Chaque particulier tend devant la sienne des filets, avec la certitude de prendre autant de poisson qu'il lui en faut pour sa subsistance.

Le Sultan de Banjar-Massin réside à Kaitongié, à douze ou quinze lieues de l'embouchure du Banjar, dans un palais fort simple, précédé d'une halle isolée où se tient le Conseil. Cette salle est élevée sur des poutres qui ont sept ou huit pieds de hauteur, & l'on y monte par une grande échelle. Tous ses côtés sont ouverts. Un toit vaste forme son unique abri. Sa longueur est de dix toises, sur sept ou huit de largeur. On voit au milieu un trône

doré , surmonté d'un riche baldaquin. Il y a dans la même salle quelques pieces de canon , braquées contre la campagne , mais en très-mauvais état.

Leurs Arts.

Le langage de ces Mores est le Malais. Ils travaillent avec adresse l'or , l'argent , & le bois. Ils sçavent tous un peu de sculpture , mais ils n'emploient à cet art d'autre instrument que le couteau. Ils n'entendent rien à l'Astronomie , & ils s'imaginent qu'on ne sçauroit prédire les éclipses sans une inspiration surnaturelle. Ces phénomènes leur causent une frayeur extraordinaire. Ils s'assemblent tumultueusement ; ils frappent sur des tambours & sur des bassins de cuivre ; ils poussent des cris affreux. Leurs allarmes ne cessent qu'au moment de l'émerison , & ils croient alors que le Dragon céleste , qui étoit sorti de sa sphere pour dévorer le soleil ou la lune , a été vaincu par ces astres , & prend la fuite.

Leurs mariages & leurs funérailles.

Leur plus grand luxe consiste dans le nombre illimité des femmes & des concubines qu'ils entretiennent. Les filles , à peine sorties de l'enfance , sont admises dans les sérails , deviennent meres à dix ou douze ans , & cessent de

l'Être à vingt-cinq. Leurs mariages se célèbrent avec beaucoup de magnificence, & avec les mêmes cérémonies qui s'observent à Java. Dans leurs funérailles ils ont emprunté des Chinois une coutume, qui consiste à enterrer avec le mort quantité de vivres, d'habits, & de provisions de toute espèce, qu'ils lui croient nécessaires dans l'autre vie.

Ces Arabes, qui ont dans leurs mains toutes les riches productions de l'Isle, seroient à portée de faire un commerce très-avantageux avec la plupart des Marchands de l'Inde, qu'ils pourroient attirer dans leurs ports. Mais leur orgueil, leur férocité, leur caractère inquiet, défiant, & cruel, rebutent presque tous les étrangers. Il n'est point d'ailleurs de supercheries qu'ils ne se permettent dans le trafic, jusqu'à l'altération des poids & des mesures, & jusqu'au larcin des denrées qu'ils marchandent. Ils sont si accoutumés à ces bassesses que, lorsqu'on les prend sur le fait, ils n'en ont pas la moindre honte. Les Chinois, aussi fripons que ces Mores, & bien plus intelligens dans leurs marchés, trouvent seuls leur compte au

Leur commerce.

commerce de Borneo, qu'ils continuent depuis plusieurs siècles.

IV.
Diverses tentatives des Européens sur Borneo.

Réception des Portugais.

Les Européens ont essayé en divers tems de se procurer des établissemens dans cette grande Isle. Les Portugais, qui la découvrirent les premiers en 1526, crurent se concilier les bonnes grâces d'un Roi More, en lui offrant quelques piéces de tapisserie à personnages. Mais le barbare prit ces figures pour des hommes enchantés, dont il craignit les complots, & renvoya avec horreur ces étrangers & leurs présens. Dans la suite les Portugais furent plus heureux, & l'on voit que dans le cours du dernier siècle, leurs marchands de Macao commerçoient assez librement à Banjar-Massin. Ils sollicitèrent avec instance la permission d'y bâtir un Comptoir; ce qu'ils obtinrent vers l'année 1690. Mais bientôt après leur maison fut pillée par les Mores, qui massacrèrent le Directeur & les Commis, & qui prirent dans le port trois vaisseaux de Macao, dont ils égorgèrent l'équipage. Cet échec les dégoûta pour jamais du commerce de Borneo.

Sort des Hollandois.

Les Hollandois tenterent aussi fortune. Ils furent reçus à Succadana dans

les commencemens du dix-septième siècle, & de-là ils passerent à Banjar-Massin. Ils éprouverent dans ce dernier lieu les mêmes disgraces que les Portugais. Deux de leurs Directeurs furent successivement massacrés, avec tous les Facteurs du Comptoir. Leur Compagnie Orientale s'occupe peu aujourd'hui de ce commerce, que l'inconstance & la perfidie des Mahométans rendent trop dangereux. Néanmoins les Agens qu'elle entretient à Batavia & aux Moluques, ne laissent pas d'envoyer de tems en tems des navires à Banjar-Massin, quelquefois pour son compte, & plus ordinairement pour leur propre intérêt. Salmon assure que plusieurs particuliers ont fait de grandes fortunes à ce commerce.

Les Anglois parurent ensuite sur les rangs. Ils débiterent, comme les Prospérité
passagere des
Anglois. Hollandois, par s'établir à Succadana ; mais ils en furent chassés en 1694. Peu de tems après on les reçut à Banjar-Massin, où ils formerent assez rapidement une belle Colonie, avec le secours de deux cens familles Indiennes, qui se mirent sous leur protection. La prospérité naissante de ce

Comptoir excita la jalousie ou l'avarice des Mores, qui s'en approchèrent un jour pour le piller. M. *Barre*, Capitaine d'un vaisseau Anglois, que le hazard avoit conduit à Banjar-Massin, dissipa ces barbares, & les poursuivit sur la riviere jusqu'à Negra, à plus de soixante lieues de l'embouchure du Banjar. Les ennemis ne parurent plus devant la Loge; mais les Anglois, qui manquoient d'argent & de vivres, furent obligés de l'abandonner.

Ils y revinrent en 1704, avec une flotte de plusieurs navires, qui les mit en état de faire la loi aux Insulaires. Un an après M. *Barre* eut ordre d'aller prendre la direction de cet établissement, & de bâtir une forteresse sur le bord du Banjar. Les Mores, alarmés de cette entreprise, s'avancèrent sur la riviere avec une nombreuse flotte, dans le dessein d'insulter la Loge. *Barre* marcha contre eux avec un seul vaisseau, & leur inspira tant de frayeur par le feu de son artillerie, qu'ils prirent la fuite. Mais ce brave homme vécut trop peu pour la Colonie Angloise. La mort l'enleva en 1706, & il fut remplacé par un Géné-

ral sans expérience & sans courage, nommé *Kuningham*. La Compagnie ne tarda pas à se repentir de ce mauvais choix. Les Mores s'étant de nouveau attroupés autour de la forteresse, *Kuningham*, au lieu de la défendre, s'embarqua avec toute la garnison, & fit voile pour l'Angleterre, abandonnant à la discrétion de l'ennemi, non-seulement toutes les marchandises & les munitions du Comptoir, mais un grand nombre d'ouvriers & d'esclaves attachés à son service. Les Mores pillèrent & saccagèrent le fort, massacrèrent tous les Indiens qui s'y trouvèrent, & chasserent peu de tems après de *Tam-borneo*, à l'extrémité méridionale de l'Isle, un reste d'Anglois qui s'étoient établis dans ce quartier. C'est ainsi que la Colonie Britannique fut entièrement détruite.

Les Espagnols établis aux Philip- Ancien éta-
blissement
des Espa-
gnols.
pines ont aussi témoigné de l'empresse-
ment pour le même commerce. Le
port de Borneo, ancienne capitale de
l'Isle, a été plusieurs années dans leurs
mains. Ils avoient conclu un Traité
avantageux avec le Sultan du pays,
qui s'étoit engagé à fermer les ports

de son obéissance aux autres nations Européennes, & à faire la guerre à toutes celles qui seroient ennemies de l'Espagne. Mais ils ont abandonné cet établissement, soit parce qu'il étoit trop éloigné des Philippines, soit à cause des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Mores de ce canton, qui ne sont pas plus traitables que ceux de Banjar-Massin.

Utilité du
commerce de
Borneo.

Le commerce de Borneo offriroit de grands avantages aux nations Européennes qui auroient l'habileté de gagner la confiance & l'amitié des Princes Mores. Cette entreprise, quoique difficile, n'est pas absolument impraticable. M. Beekman, Négociant Anglois, ayant relâché à Banjar-Massin en 1714, peu de tems après la déroutte du Comptoir de sa nation, reçut toutes sortes de caresses du Sultan de Banjar. Ce Prince lui déclara que les ports de son Royaume seroient toujours ouverts aux Marchands étrangers, qui respecteroient les loix du pays, & que si les Anglois avoient été maltraités à Banjar-Massin, ils ne devoient imputer cette disgrâce qu'à la mauvaise conduite de leurs Directeurs, qui avoient osé

vexer ses sujets, & bâtir des Forts sur les terres de son obéissance. Il ajouta qu'après les injures qu'il avoit reçues de la Compagnie Angloise, elle ne devoit attendre de lui aucune faveur ; mais que les particuliers, qui n'auroient avec elle aucune liaison d'intérêt, & qui commerceroient pour leur propre compte, seroient toujours accueillis avec bonté. En général tous les Princes de l'Inde ont la même antipathie contre nos Compagnies Européennes, ce qui ne peut venir, dit Salmon, que de l'abus étrange qu'elles font de leur puissance.

Les marchandises qu'on peut porter avec utilité à Borneo sont des armes à feu, sur-tout des canons d'un calibre médiocre, de la poudre, des balles de plomb, des couteaux, des haches, des clous, des lunettes, des miroirs, & des montres. Je ne puis croire ce que dit le Traducteur Italien de Salmon, que les écus d'Espagne s'échangent ici avec l'or, poids pour poids, c'est-à-dire, que ces Insulaires donnent autant d'or en lingot qu'ils reçoivent d'argent en Philippines (1). Voici des avantages qui me

(1) *L'oro vi si permuta con Filippi a peso, dan-*

paroissent plus réels. Outre les productions estimables qui croissent dans le pays, comme l'or, le poivre, les bois de teinture, les drogues, & les diamans, les Chinois y apportent tous les ans quantité de marchandises. Elles ne sont pas plus chères ici qu'à la Chine, & l'on trouvera même qu'elles reviennent à meilleur compte, si l'on suppose ce qu'il en coûte pour les frais du voyage de Canton, pour les droits des douanes, & pour satisfaire l'avarice des Mandarins. Les navires de Macassar arrivent aussi régulièrement à Borneo au commencement de l'Automne, & débitent clandestinement toutes les épiceries que leur pays produit. Ce commerce leur est sévèrement interdit par la Compagnie Hollandaise, qui est toute puissante à Matassar : mais ils trouvent toujours le moyen, ou de tromper la vigilance de ses Directeurs, ou de corrompre leur fidélité.

Salmon, ibid. Ainsi ce pays, quoique peu fréquenté aujourd'hui de nos navigateurs, seroit peut-être un des plus favorables entrepôts de l'Inde, soit

*do quest' isolani tanto peso di oro, quanto n ricevo-
po d'argento ne' Filippi.*

par la richesse de ses productions, soit par l'avantage de sa position pour le commerce de la Chine & des Isles des épiceries. Les obstacles, comme on l'a dit, ne seroient pas insurmontables. Voici les ouvertures que donne un Navigateur expérimenté. Il faudroit, dit-il, se rendre en droiture dans la rade de Banjar, vers l'embouchure du fleuve, où l'on trouve un très-bon mouillage à côté de la première Isle qui se présente. Avant que d'aller plus loin, il seroit à propos d'envoyer un exprès à Kaitongie, pour informer le Sultan de l'arrivée du navire, & des intentions pacifiques du Capitaine. Sans cette précaution on s'exposeroit à passer pour des pirates & non pour des marchands. Ces premières démarches ayant rassuré les Insulaires, ils se rendront d'eux-mêmes à bord du navire. On doit éviter de leur témoigner la moindre défiance, & sur-tout de faire un étalage imprudent de ses forces. Il se présente toujours dans ces occasions quelques Indiens de marque, qui offrent avec empressement au Capitaine de s'aider de leur crédit auprès du Sultan, dans l'espoir d'obtenir quelque

Ouvertures
que donne
Beckman.

récompense. Il ne faut pas se fier légèrement à leurs promesses ; mais il est toujours bon de les mettre dans les intérêts en leur donnant quelques bagatelles.

Quand on a obtenu la permission d'entrer dans la rivière, on doit remonter jusqu'à *Tatas*, qui est à six ou sept lieues de son embouchure, & louer sur le rivage une maison pour en faire un magasin. Il faut être extrêmement sur ses gardes dans les marchés qu'on fait avec les Mores, parce que ces infidèles cherchent toujours à tromper les étrangers. Les Chinois ne méritent pas plus de confiance ; mais il est très-important de les ménager, parce qu'on peut faire avec eux un commerce utile. Il seroit dangereux de faire la moindre insulte aux femmes qui viennent journellement apporter des vivres au vaisseau, ou de maltraiter les hommes, sous quelque prétexte que ce soit. Le mois d'Août est le tems le plus favorable pour le trafic de Borneo. On y trouve alors tout le poivre de la récolte précédente, qu'on doit préférer au nouveau, attendu qu'il perd moins à être transporté. Il vaut mieux, sui-

vant l'Auteur, envoyer ici deux petits navires qu'un grand, premièrement, parce qu'en cas d'attaque on peut se défendre avec plus d'avantage ; en second lieu, parce qu'en les envoyant séparément en divers quartiers, la cargaison est plutôt prête. C'est Beekman qui donnoit, en 1715, ces sages conseils aux Anglois.

CHAPITRE VI.

Habitans de l'Isle Celebes, autrement appelée Macassar.

ARTICLE PREMIER.

Description de Celebes. Histoire naturelle de ses productions.

C E L E B E S est une des plus grandes Isles de l'Archipel de l'Inde. Si- Etendue & situation de Celebes.
tuée à l'Est de Borneo, entre 135 & 139 degrés de longitude, elle s'étend depuis la ligne équinoxiale à un degré & demi du côté du Nord, & environ à six degrés vers le Sud. Suivant cette position, sa longueur, qui se prend du Midi au Septentrion, est à peu

Histoire des
Voyag. t. X.
Dampier ,
Voyag. t. II.
Gervaise ,
Hist. de Ma-
cassar. Sal-
mon , Etat
des Molu-
ques.

près de cent soixante lieues , & sa largeur , de l'Est à l'Ouest , est de soixante. Quelques Géographes la font un peu moins longue. Un canal , dont la largeur commune est de quarante lieues , la sépare de Borneo. On l'appelle le *Détroit de Macassar*.

La partie méridionale de l'Isle est coupée par un Golphe , qui s'enfoncé fort avant dans les terres , & qui va presque droit au Nord. Dampier lui donne quarante à cinquante lieues de long , sur sept ou huit de large. Il contient plusieurs petites Isles , & quantité de bancs de sable. A l'Orient , les terres de Celebes sont basses , les eaux peu profondes , les anses & les Isles fort communes. On y trouve aussi quantité de lacs de grande étendue , & plusieurs ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la mer. Dans ces quartiers la terre est noire , excessivement grasse , & d'une prodigieuse fertilité. Le rivage , dans toute la longueur de la côte , est bordé de grands arbres , qui ne perdent jamais leur verdure , & cette partie de l'Isle paroît un jardin continuel. Vers le Septentrion le terrain s'élève considérablement , & présente dans l'éloigné-

ment plusieurs montagnes. De ce même côté, à un degré 30 minutes au-delà de la ligne, il y a une pointe longue & étroite qui s'étend au Nord-Est dans l'espace de trente lieues, & qui paroît se prolonger jusqu'à deux degrés de latitude du Nord. La côte occidentale qui s'étend le long du Détroit, est généralement assez droite, si ce n'est dans la partie du Sud-Ouest, où elle offre quelques caps, plusieurs baies, & un assez grand nombre d'Isles. La côte du Sud est aussi coupée de plusieurs anses, outre le grand Golphe dont j'ai parlé.

L'intérieur de ce grand pays est peu connu. Valentin y compte plus de vingt Royaumes, gouvernés par autant de Souverains particuliers, qui prennent différens titres, tels que ceux de *Raja*, de *Grain*, &c. Les plus puissans de ces Princes sont les Sultans de *Celebes* & de *Macassar*, deux Etats considérables, qui ont autrefois partagé l'Empire de l'Isle; d'où il est arrivé que tout le pays a emprunté leurs noms, & s'appelle indifféremment *Celebes* ou *Macassar*.

Division du
pays.

Le Royaume de *Celebes*, est situé dans la partie septentrionale de l'Isle,

aux environs de la ligne. Les Indiens l'appellent plus ordinairement *Bonté*, du nom de la principale ville, qui est à un degré 30 min. du Sud. Salmon prétend que cet Etat est sous la domination du Roi de Ternate, qui le fait régir par des Lieutenans. Macassar ou plutôt *Mancacar*, comme ses habitans l'appellent, est dans la partie du Sud. Sa capitale, qui porte le même nom, est entre quatre & cinq degrés de latitude méridionale. Les Macassarais donnent au même Royaume le nom de *Goa*, à cause d'une ville de sa dépendance, bâtie sur le grand Golphe. On nous apprend peu de choses touchant les autres Royaumes. Salmon les nomme *Loeboe*, *Tello*, *Soping*, *Vadjoe*, *Tanette*, *Layo*, *Bankala*, *Toeratte*, *Badjing*, *Panna*, *Bakka*, *Mandhar*, &c; mais il ne parle point de leur position, & leurs noms se trouvent à peine dans les cartes imparfaites que nous avons de cette contrée.

Description
de Mancacar.

On nous représente Mancacar comme une belle & grande ville, dont les fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandois en aient ruiné une partie. On comptoit ancienne-

ment soit dans son enceinte, soit dans les villages voisins, cent soixante mille hommes capables de porter les armes : mais on n'y leveroit guere aujourd'hui que quatre-vingt mille soldats. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la grande riviere de Macassar, « dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la riviere. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plupart fort larges. L'usage du pavé n'y est pas connu ; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait régner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec soin, parce que leurs maisons en reçoivent de l'ombre & une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre que le palais du Roi & quelques Mosquées ; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébene, qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les étrangers ; les pieces

*Hist. des
Voyages ubi
supra. p. 463.*

en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites & le toit est composé de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air sur des colonnes d'un bois si dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré, dans la crainte d'être poursuivi de quelque chien. Cet animal passe pour immonde, & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la riviere aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans dont deux sont droits, & font les deux extrémités. Celui du milieu est renversé.

On trouve à Mancacar tout ce qu'on peut désirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché se tient deux fois

le jour ; c'est-à-dire, le matin , avant le lever du soleil , & le soir , une heure avant qu'il se couche. On n'y rencontre jamais que des femmes. Un homme se rendroit méprisable s'il osoit y paroître , & s'exposeroit aux dernières insultes de la part des enfans , qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. C'est un spectacle très-agréable de voir arriver chaque jour , toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voisins , chargées , les unes de poisson d'eau douce , qui se prend , à cinq ou six lieues de la ville , dans un gros bourg , nommé *Galezon* , où la pêche est établie ; les autres de marée , qu'elles apportent de différens ports ; ou de fruits & de vin de palmier , qui viennent particulièrement de *Bantaim* , village éloigné de deux lieues ; de volaille , de chair de bœuf & de buffle , qui se vendent dans les mêmes marchés que le fruit & les poissons. Autrefois les Insulaires , portoient leur zele pour la Loi de Mahomet , jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds ; mais leur abstinence se borne

aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le sanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même est de faire présent aux étrangers de ceux qu'il prend à la chasse ». C'est l'Historien des Voyages qui nous donne cette curieuse description de Mancacar.

Salmon assure que les Hollandois ont changé le nom de cette ville en celui de *Ulaerdigen*, & qu'ils y ont construit une bonne forteresse, nommée *Roterdam*. Ils possèdent au Sud de Mancacar une autre place importante, appelée *Jompandam*, qui est bâtie sur le rivage. Ils y ont un Fort considérable, qui est peut-être le même que celui dont parle Salmon. Indépendamment des richesses qu'ils tirent du pays même, Jompandam est un entrepôt fort avantageux pour le commerce qu'ils font à Borneo, aux Moluques, à Siam, à la Cochinchine, au Tonquin, au Japon & à la Chine. Il y a dans le Royaume de

Autres vil-
les.

Macassar quantité de villes du second ordre, qui ne sont éloignées les unes des autres que de sept ou huit lieues, & qui sont quelquefois plus voisines. Les plus importantes sont *Goa*, qui, comme on l'a observé, a donné son nom à cet Etat, *Tallou*, *Touraté*, *Borobassou*. Les trois dernières sont célèbres par leurs manufactures de toiles de coton & d'étoffes de soie.

Boné, capitale du Royaume de Celebes, auquel elle a aussi donné son nom, n'est pas moins étendue ni moins peuplée que Mancacar. *Vadjoé*, *Soping*, & *Renugui*, sont d'autres villes considérables dumême Etat. *Mandhar* & *Mamoja*, paroissent les principales villes des deux Royaumes de ce nom. La première est à un degré trente minutes de latitude méridionale ; l'autre est plus près de la ligne d'un degré (1). *Toraja* est entre deux. C'est la capitale d'un Royau-

(1) L'Historien des Voyages prétend que *Mandhar* & *Mamoja* appartiennent à la même province, ce qui ne peut être, 1°. à cause de leur éloignement ; 2°. parce qu'il y a un Royaume entre deux, qui est celui de *Toraja*. Il ajoute que ces deux villes sont à la même distance de Mancacar. Toutes les Cartes que j'ai consultées, sans excepter celle que l'Auteur a placée à la tête de sa description, prouvent le contraire.

me particulier. *Badjing* & *Bancala* sont à 30 min. de la ligne, du côté du Sud. *Layo* est aussi à 30 min. mais dans une latitude opposée. Voilà tout ce qu'on connoît de ce grand pays.

Riviere de
Macassar.

Une belle riviere traverse une partie de l'Isle du Septentrion au Midi. Il paroît qu'elle prend sa source dans les montagnes voisines de Mamoja, environ à un degré du Sud. Elle se jette dans le détroit, un peu au-dessous de Mancacar, à 5 degrés de la même latitude, après un cours de quatre-vingts lieues. Son lit est large d'une demi-lieue à son embouchure : dans tous les autres endroits, jusqu'à peu de distance de sa source, sa largeur commune est celle de la Seine, à Paris. Elle se divise en plusieurs bras, qui se répandent à l'Ouest & à l'Est dans toute l'étendue de l'Isle. On se plaint de ses bancs de sable, qui empêchent que les bâtimens d'un port médiocre y puisse voguer, quoique son lit soit en général assez profond pour contenir les plus grands vaisseaux. Elle nourrit dans son sein quantité de crocodiles, dont l'espece est si malfaisante, qu'ils attaquent, dit-on, les bateaux qui passent, les

Ses Croco-
diles & ses
Lamantins.

renversant avec leur queue, dont ils se servent comme d'un croc. On y trouve aussi des *Lamantins* d'une prodigieuse grosseur. C'est une sorte de vache marine, plus commune dans les rivières d'Afrique & d'Amérique que dans celles de l'Inde. Son museau ressemble à celui d'une vache. Sa queue a la forme d'une grande pelle. Sa peau est brune, ridée, & couverte en quelques endroits de poils couleur d'ardoise. Cet animal a sous le ventre deux petites nageoires, assez semblables à des mains, dont chacune a quatre doigts onglés & fort courts. Il est amphibie. Il aime l'herbe qui croît sur les rochers, & l'eau douce, qu'il va chercher à l'embouchure des rivières. On le pêche comme la baleine. On en a pris quelquefois de dix-huit à vingt pieds de long, sur sept de diamètre.

L'Isle de Celebes est située au milieu de la Zone torride. Les chaleurs Climat de l'Isle. la rendroient inhabitable, si elles n'étoient tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Il y pleut ordinairement cinq ou six jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le soleil est sur la

tête de ses habitans. Ce mélange de chaleur & d'humidité y produit presque tous les jours des orages terribles & des tonnerres furieux. Les vents du Nord, qui soufflent pendant la plus grande partie de l'année, contribuent encore à rafraîchir l'air, & le rendent très-pur. Lorsqu'ils manquent, le pays est désolé par des maladies contagieuses. Mais ces accidens sont rares, & les Macassarois jouissent en général d'une santé robuste, qui les fait vivre jusqu'à l'âge de cent & de six vingts ans.

Beauté de
ses paysages.

Hist. des
Voyag. *ibid.*

L'Auteur que j'ai cité nous fait, d'après Gervaise, une peinture charmante de cette délicieuse contrée; de la richesse & de la variété de ses productions; de la beauté de ses paysages, diversifiés par d'agréables collines, par des prairies émaillées de fleurs, par quantité de rivières & de petits ruisseaux qui les arrosent, par des campagnes couvertes de grains, & d'arbres toujours verts, qui sont chargés de fleurs ou de fruits dans toutes les saisons. *Il n'est point, dit-il, de province, que la nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière.*

Nous

Nous le suivrons avec plaisir dans ces importans détails.

Les contrées du Nord, moins agréables par leur situation que celles de ^{Mines du Nord.} Sud, ne laissent pas de contribuer autant que les autres à la richesse de l'Isle, par les carieres abondantes & par les mines d'or, de cuivre & d'étain, que produisent leurs montagnes. L'or se présente de lui-même, sans qu'il soit besoin de l'arracher avec effort des entrailles de la terre, & se trouve en poudre ou en petits lingots dans les vallées, après l'écoulement des ravines qui descendent des montagnes. Le Royaume de Toraja, & d'autres contrées voisines, en fournissent une assez grande quantité.

Les forêts de l'Isle sont remplies d'arbres de calamba, de sandal & ^{Bois de diverses espèces.} d'autres bois précieux, dont on tire d'excellens parfums, ou des teintures estimées. Les ébéniers, les bambous, & généralement tous les bois de charpente & de menuiserie, y sont aussi communs que les chênes & les ormes en Europe. Les bambous de Macassar peuvent le disputer à ceux de la Chine pour la dureté & la grosseur. Au lieu d'un pied de diamètre, qui est leur

largeur commune dans l'Inde, ces roseaux en ont ici jusqu'à trois, & quelquefois davantage. Les Insulaires en font des cabanes, de petits bateaux, des flèches, & des tambours d'une seule pièce.

Fleurs
fruits.

& La variété des fleurs & des fruits est surprenante. Le jasmin, les roses, les tubéreuses, les œillets, & quantité d'espèces particulières, croissent presque par-tout sans culture. L'Auteur distingue entre toutes les autres celle qui se nomme *Bougna-genai-mora*.

« Elle a, dit-il, quelque chose du lys; mais son odeur est infiniment plus douce. Les Insulaires en tirent une essence, dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne sort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une grosse racine fort amère, qu'on emploie pour la guérison de plusieurs maladies, sur-tout des fièvres pourpreuses & pestilentielles ».

Les fruits les plus communs dans l'Isle sont les oranges, les citrons, les cocos, les mangues, les bananes, & des petits melons d'un goût exquis, & d'une qualité si rafraîchissante, que

la moitié d'un suffit pour appaiser la soif de l'homme le plus altéré. Le pays produit un arbre, d'où l'on tire des noix assez semblables aux nôtres, si ce n'est qu'elles ont la chair moins blanche, le goût moins agréable, & la coquille infiniment plus dure. Elles rendent beaucoup plus d'huile que celles d'Europe. Ces Insulaires s'en servent utilement pour la guérison des playes. En la faisant bouillir avec de la poulpe de coco, jusqu'à un certain degré de consistance, on en forme une pâte dont on enduit des bâtons qui servent de flambeaux. Ces bougies ont autant de blancheur & de clarté que les nôtres; mais lorsqu'elles sont bien allumées, on a beaucoup de peine à les éteindre.

L'Auteur fait un éloge particulier des cotonniers de Macassar, qui croissent abondamment dans plusieurs quartiers de l'Isle, & qui passent pour les meilleurs de l'Inde. Leur fleur, au lieu d'être jaune, suivant la couleur qu'elle a presque par-tout, est ici d'un rouge très-vif. On prétend aussi que le riz est meilleur dans l'Isle Célèbes, que dans la plupart des contrées voisines; ce qu'on attribue à l'industrie

Excellence
des cotonniers
& du riz de
Macassar.

de ses habitans , bien plus ardens au travail que les Siamois & les autres Indiens,

Légumès &
plantes.

Plusieurs de nos plantes & de nos légumes , tels que les raves , la chicorée , le pourpier , les choux , le romarin , le baume , le nénuphar , &c. croissent dans l'Isle avec la même facilité qu'en Europe. L'*Opium* tient un rang distingué parmi les simples du pays. Il croît en arbuste , sur les rochers & sur les montagnes , dans des lieux déserts & sauvages. Ses feuilles sont d'un verd pâle. On exprime une liqueur de ses branches à la faveur d'une incision , sous laquelle on applique un vaisseau de bambou. Lorsqu'il est rempli , on le retire , & on le bouche exactement. Au bout de quelques jours la liqueur s'y épaissit , & forme une pâte qu'on partage en petites boules , qui se vendent au poids de l'or. Tous les Mahométans , non-seulement de l'Inde , mais de la Perse , de la Turquie , de l'Arabie & de l'Afrique , font grand cas de l'*Opium*. Les Macassarais le prennent quelquefois en substance , & le mêlent plus ordinairement dans leur tabac à fumer , qu'ils arrosent d'une eau dans laquelle ils le font

Opium.

diffoudre. Ils croient qu'il facilite la digestion & qu'il fortifie l'estomac. Il est également dangereux d'en user avec excès, ou de cesser d'en prendre après en avoir fait beaucoup d'usage. Pris en nature, c'est un violent purgatif; mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés, & c'est un excellent remède contre les diarrhées opiniâtres. Les Macassarais, avant que d'aller au combat, ne manquent jamais d'en mettre une bonne dose dans le tabac qu'ils fument. L'Opium chauffe leur valeur, les enivre, & les rend insensibles aux plus sanglantes blessures. Ces Indiens le nomment *Amfion*. Il y en a de noir & de jaune. Je pourrois me dispenser d'observer que sa qualité est excessivement froide, & que pris avec excès il coagule le sang & cause la mort.

L'Isle produit quantité d'herbes venimeuses, dont plusieurs ressemblent si fort à l'*Amfion*, que les Indiens ont souvent le malheur de s'y tromper. Ils en composent des poisons subtils, dans lesquels ils trempent leurs flèches. Ces armes sont si dangereuses, qu'elles ne font point de blessure qui ne soit mortelle. On assure qu'elles

Herbes venimeuses.

conservent leur venin pendant plus de vingt ans , & qu'il n'y a que la fumée qui puisse leur faire perdre cette dangereuse vertu.

Animaux.

Le pays n'a point de tigres , de lions , d'éléphants , ni de rhinoceros ; mais on y trouve quantité de cerfs & de sangliers. Les bœufs y sont aussi gros qu'en Europe , & les vaches donnent un lait excellent. Les chevaux & les buffles s'y rencontrent communément. Les premiers sont petits , mais ardens & courageux. Les Insulaires les montent , & ne les emploient point à d'autres usages. On ne les ferre jamais. Ils n'ont d'autres mors qu'un petit bâton , attaché par les deux extrémités à une corde qui sert de bride. On leur met sur le corps un morceau d'étoffe , en forme de selle , sans étriers.

**Férocity des
Singes.**

Parmi les animaux sauvages , l'espèce qui domine le plus est celle des singes. L'Isle en est couverte , & ils causent de continuelles allarmes à ses habitans. Il y en a de blancs , de noirs & de jaunes. Quelques - uns ont la queue fort longue ; d'autres n'ont point de queue. Les blancs sont les plus gros & les plus féroces. Il s'en

trouve d'aussi grands que les plus gros
 dogues d'Angleterre. Ce sont des ani-
 maux également voraces & lascifs.
 Outre le dégât qu'ils font dans les
 campagnes & dans les jardins, ils se
 jettent avec fureur sur toutes les fem-
 mes qu'ils rencontrent, leur font une
 infinité d'outrages, & finissent par les
 mettre en pièces, après avoir assouvi
 sur elles leur infâme lubricité. Ils sont
 craintifs devant les hommes, & le
 seul mouvement d'un bâton les met
 en fuite. Ils ont un ennemi redouta-
 ble dans les serpens de l'Isle, qui leur
 font une guerre continuelle, & qui les
 poursuivent jusque sur les arbres. C'est
 dans le corps de ces singes qu'on trou-
 ve des pierres de bezoard, plus esti-
 mées que celles qu'on tire des chevres.
 Elles se forment, dans leurs entrailles,
 des boutons de certains arbrisseaux
 qu'ils broutent, & & quelquefois el-
 les sont mêlées dans leurs excréments.



ARTICLE II.

*Caractere moral des habitans de Celebes.
Loix & usage de l'Isle. Révolutions
modernes arrivées dans son Gouver-
nement & dans sa Religion.*

Humeur
guerrière des
Macassarais.

LES habitans de Celebes ont des qualités belliqueuses qui les distinguent avantageusement des autres Indiens, & qui les font passer pour les meilleurs soldats de l'Asie méridionale. On vante leur habileté à monter à cheval, à lancer les flèches, à tirer le mousquet, à pointer le canon, à manier le sabre & le *cri*. Cette dernière arme n'est nulle part si redoutable qu'à Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Elle a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en serpentant. Ces Insulaires s'en servent ordinairement dans leurs querelles particulieres, quoiqu'ils se battent aussi quelquefois avec le sabre & la rondache. Dans leurs duels, ils sont armés de deux cris. L'un, qu'ils tiennent de la main gauche, leur sert à parer les coups, & de l'autre ils tâchent

de frapper leur ennemi. La blessure du cri est communément mortelle, & ces querelles se terminent presque toujours par la mort des deux combattans. Leurs flèches sont d'un bois léger, au bout duquel ils attachent une dent pointue & tranchante de requin. Ils les poussent avec la plus grande justesse (1), jusqu'à soixante & quatre-vingt pas, en soufflant dans une sarbacanne d'ébene, qui a la longueur d'environ six pieds.

Une éducation mâle les rend agiles, industrieux & robustes. Dès qu'ils voient le jour, on les couche nus dans un panier, où leurs nourrices ont soin de leur frotter les membres plusieurs fois le jour avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions fréquentes font que la nature se développe ici en liberté, & qu'on ne voit point dans l'Isle de personnes contrefaites. On les sevre au bout d'un an, dans la crainte qu'un plus long usage du lait maternel n'énervé leur vigueur. Par le même principe tous les enfans mâles sont tirés, à l'âge de cinq ou six

Leur éducation.

(1) Gervaise dit qu'ils ne manquent *jamais* de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se sont proposés pour but.

ans, des mains de leurs meres, pour passer dans celles des hommes, qui les instruisent des préceptes de l'Alcoran, & qui leur apprennent à lire, à écrire, à chiffrer, à monter à cheval, à manier les armes. C'est ordinairement hors de la maison paternelle qu'ils reçoivent ces instructions, & ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ans.

Leur vie
privée.

Leur nourriture ordinaire est le riz, diverses sortes de légumes & de racines, des fruits, du poisson & quelques volailles. Ces alimens n'ont rien de recherché dans leur préparation. Ils font deux repas dans la journée, l'un le matin, & l'autre après le coucher du soleil. Dans l'intervalle, ils s'occupent presque tout le jour à mâcher du bétel, ou à fumer du tabac, avec le mélange d'opium dont j'ai parlé. Ils connoissent l'usage du thé, du café & du chocolat. L'eau est la boisson commune de leur repas; mais ils boivent en secret de l'Arak, du vin de palmier & d'autres liqueurs fortes, qui leur sont interdites par l'Alcoran. Ils mangent sur des tables proprement vernies, mais sans serviettes, sans cuillères & sans fourchettes.

Leurs plaisirs domestiques sont un jeu de table, qui diffère peu de nos échets, le cerf-volant, si chéri des Siamois, & les combats de coqs, autre divertissement très-commun dans l'Inde.

Les Macassarais se distinguent entre tous leurs voisins par la propreté de leurs habits, & cette recherche va jusqu'au luxe dans les nobles. Ils ont des robes de drap d'or & d'argent, des ceintures de la même richesse; des cris & des sabres dont la poignée & le fourreau sont d'or massif; des sandales brodées, assez semblables aux mules que portent les Françoises; des anneaux & des bagues à leurs doigts, des cercles précieux autour des bras, & des boucles de perles ou de diamans aux oreilles. Leur coëffure la plus ordinaire est un petit bonnet de mousseline blanche, avec un bordé d'or. Ils ont aussi des turbanis de mousseline, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête; mais ils ne les portent qu'aux jours de fêtes & de réjouissances publiques. Ils se font polir & limier les dents, & ils les teignent en rouge ou en noir. Plusieurs même se les font attacher, pour y

Leur propreté & leur luxe dans la manière de se vêtir.

substituer des dens d'or, d'argent ou de tombac. C'est un usage indispensable parmi les Grands, de peindre les ongles des mains en rouge.

Les femmes
sont moins
recherchées
dans leur pa-
rure.

Les femmes sont moins recherchées dans leur parure que les hommes. Leur habillement consiste dans une robe de mouffeline unie, qui tombe sur leurs genoux, & dont les manches sont si courtes, qu'elles ne passent pas le coude. Elles y ajoutent un jupon de même étoffe, qui descend jusqu'aux pieds, & sous lequel elles ont un caleçon de brocard, dont le fond paroît au travers de l'étoffe légère qui le couvre. Leurs cheveux sont noués par derrière, & relevés en boucles pardevant. C'est leur unique coëffure. Elles ont pour collier une petite chaîne d'or, qu'elles reçoivent de leurs maris le lendemain de leur nôce. Du reste, on leur voit peu de bagues & de pierreries. Elles ont la liberté de s'assembler entr'elles, de se voir dans les lieux publics, de s'amuser à la danse & à d'autres divertissemens, pourvû que ce ne soit point dans la compagnie des hommes. Leur retraite est si austere à cer

égard , qu'elles ne peuvent recevoir la visite d'un frere dans l'absence de leur mari. Un sourire , un coup d'œil accordé à un homme , est ici un crime capital , & une cause suffisante de divorce.

Les meubles de ces Indiens se réduisent au pur nécessaire , c'est-à-dire , à quelques ustensiles de table , à des nattes & des tapis pour s'asseoir , à un matelas pour dormir , à quelques coussins , qu'on présente aux étrangers dans les visites. Ils tiennent toutes ces choses dans une extrême propreté. Les Grands entretiennent , par ostentation , un assez grand nombre de domestiques , dont ils se font accompagner lorsqu'ils sortent , & qu'ils traitent avec beaucoup de douceur dans leurs maisons. Ils ne leur demandent point des travaux pénibles , ni aucun de ces humilians services que nous exigeons de nos valets. Les Macassarois se servent eux-mêmes , & leurs femmes se chargent ordinairement de tous les soins du ménage. Leur loi ne permet pas de réduire à l'esclavage aucun Musulman ; & s'ils font quelques prisonniers à la guerre , ils

Modestie de
leurs me-
bles.

Humanité
envers les es-
claves.

ont coutume de les faire vendre dans les contrées voisines.

Ce que leurs
mariages of-
frent de sin-
gulier.

Gervaise nous apprend , concernant leurs mariages , une singularité que je ne dois pas omettre. On enferme les nouveaux époux dans une chambre obscure , où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe. On les laisse seuls dans ce lieu trois jours & trois nuits , sans qu'il leur soit permis d'en sortir , ni à personne d'y entrer. Une vieille femme se tient seulement à la porte , pour leur fournir toutes les choses dont ils ont besoin. Les trois jours qu'ils passent ensemble sont employés , par les parens des deux familles , en festins & en réjouissances. Le matin du quatrième jour , un valet entre dans la chambre des mariés , tenant d'une main un grand vase rempli d'eau , & de l'autre une barre de fer sur laquelle sont gravés certains caractères. Une personne âgée le suit , ordonne aux deux époux de mettre les pieds nus sur la barre , & leur jette sur le corps toute l'eau du vase , en prononçant sur eux quelques prières. Les femmes ne perdent point leur nom en se mariant , mais

elles y ajoutent celui de leurs maris. Dans les familles distinguées, la succession appartient uniquement à l'aîné des fils, ou, au défaut des mâles, à la plus âgée des filles. C'est ici un titre recommandable d'avoir plusieurs femmes, & sur-tout une nombreuse famille.

La noblesse Macassaraise se distingue en trois ordres, dont le plus illustre est celui des *Dacus*. Leur illustration est fondée sur la possession de quelques terres accordées à leurs ayeux, en récompense des services qu'ils ont rendus à l'Etat. Ces terres, originellement distraites du domaine du Prince, ne peuvent être aliénées par les Nobles, & s'ils meurent sans hoirs mâles, elles retournent au Souverain. Ceux qui les possèdent doivent payer annuellement au Roi une somme d'argent, & le suivre à la guerre avec un certain nombre de soldats, qu'ils sont obligés d'entretenir. Ces *Dacus* remplissent les premières charges de la Cour.

Le second ordre est celui des *Carré*, dont la Noblesse est aussi dans son origine un bienfait du Prince. C'est un honneur qu'on obtient assez faci-

Trois classes
de Nobles.

Les *Dacus*.

Les *Carré* &
les *Lole*.

lement, & la classe de ces gentilshommes titrés est très-nombreuse. Gervaise compare leur multiplication à celle de nos Marquis & de nos Comtes. Les *Lolo* forment le troisième ordre : ils répondent à nos simples Gentilshommes. Ce titre est héréditaire, & n'appartient qu'aux personnes annoblies directement par le Prince, ou issues d'ancêtres nobles ; mais on le donne par flatterie à plusieurs riches Négocians.

Constitution politique de l'Isle.

Gouvernement de Goa.

Pour se former une juste idée de la constitution politique de l'Isle, il faut se rappeler que son domaine est partagé entre plusieurs Souverains, dont les plus puissans sont les Rois de Boné & de Goa. Boné, comme on l'a dit, comprend l'ancien Royaume de Celebes, situé vers le Nord, & Goa celui de Macassar, dont la position est au midi. Le Gouvernement de Goa est absolument despotique. Un premier Ministre tient les rênes de l'Etat, & dispose avec autorité de tous les gouvernemens & de toutes les charges. Le Roi ne s'applique qu'à bien exercer ses troupes, à régir ses revenus & à grossir ses trésors. Le trône est héréditaire : mais les freres

succèdent , à l'exclusion des enfans , peut-être parce qu'on appréhende de tomber dans l'embarras des minorités. Parmi les autres loix de cet Etat, celles qui concernent le service militaire , sont les seules qui méritent quelque remarque. La discipline est exacte & sévère dans les armées. En campagne, l'étendart royal orné de croissans, de feuillages d'or & de figures d'oiseaux , est toujours déployé à côté de la tente du Monarque , & plusieurs compagnies sont préposées à sa garde. Les Dacus & les autres Seigneurs ont aussi chacun leur drapeau, avec une marque qui le distingue , & qui fait connoître, dans une action, s'ils font leur devoir. Ils ne confient qu'à leurs plus braves soldats ce précieux dépôt, dont la perte est suivie d'une flétrissure honteuse & d'une disgrâce inévitable. Ils observent dans leurs campemens le même ordre que les Mogols de l'Inde. La tente du Prince est toujours placée dans un lieu éminent, d'où il peut étendre ses regards sur les Officiers qui l'environnent. Dans les marches, il se tient de même au milieu de ses troupes, ayant autour de lui les Dacus & les Princes,

Discipline
militaire.

qui ontp lus ou moins éloignés de sa personne , suivant le rang qu'ils ont à la Cour ou dans l'armée. On marche depuis le lever du soleil jusqu'au soir ; & malgré la longueur de ces routes , qui se font souvent dans les plus grandes chaleurs , il est rare qu'on s'arrête avant que d'arriver au lieu marqué pour le camp. On prend un repas le matin , & un autre le soir après que les tentes sont dressées.

Ces Indiens ont dans leurs armées de si grosses pièces d'artillerie , qu'un homme peut y entrer & s'y cacher entièrement. Mais leur poudre est si mauvaise , que ces prodigieuses machines font ordinairement assez peu d'effet. Le premier choc des Macassarois est furieux : mais il n'est pas de longue durée ; & lorsqu'on leur résiste , on a ensuite bon marché d'eux.

Hist. des
Voy. ubi su-
pra, p. 464
& suiv.

Gervaise, & son rédacteur, assurent que le trône de Macassar (1) est occupé depuis neuf cents ans par la même famille; que *Craen Biset* , qui régnoit en 1685 , étoit le vingtième Roi de sa race ; qu'il s'est rendu célèbre par ses conquêtes , & qu'il a réuni toutes les parties de l'Isle sous sa domi-

(1) C'est celui que nous appelons Goa.

nation. L'Historien des Voyages modifie ailleurs la dernière partie de ce récit, & fixe les limites présentes du Royaume de Macassar, d'un côté à la ligne équinoxiale, & de l'autre à six degrés de latitude du Sud. C'est lui donner encore beaucoup trop d'étendue. Outre les possessions Hollandoises, qui sont un démembrement de cet Empire, il faut en retrancher plusieurs Provinces situées au Sud de la ligne, sur-tout celle de Boné, qui étoit ancienne rivale du Royaume de Macassar, dont elle balance encore aujourd'hui la puissance.

Erreurs de
Gervaise &
de son Ré-
dacteur.

Voici d'autres notions qui ont échappé à ces deux Ecrivains. Elles concernent le Gouvernement général de l'Isle. Tous les différens Etats forment entr'eux une alliance étroite, qui les oblige de se défendre mutuellement en cas d'attaque, & de se réunir contre l'agresseur. Les Hollandois, auteurs de cette ligue, président à sa conservation, en qualité de protecteurs. Les Princes de l'Isle s'assemblent quelquefois pour les affaires qui concernent l'intérêt général. C'est le Roi de Boné qui convoque la diète, & le Gouverneur Hollandois y assiste

Idée générale des autres Gouvernemens.

Salmon, *ubi supra.*

avec quelques députés de la Colonie. Tout ce qui est décidé dans cette assemblée, est une loi pour chaque Etat particulier.

Le Royaume de Boné est héréditaire, comme celui de Goa. On fait néanmoins élection d'un Roi, pour la forme, en présence de deux députés Hollandois. Les Electeurs, au nombre de sept, se nomment *Pitos*, & doivent procéder au choix du successeur immédiatement après la mort du Monarque. Lorsqu'il survient quelque contestation, les Hollandois la terminent par leur suffrage, & font toujours pancher la balance du côté qu'ils veulent. Ils éclairent de près toutes les démarches de ces différens Despotés, qu'ils tiennent dans une dépendance étroite les uns des autres, afin qu'aucun d'eux ne s'élève au préjudice de l'autorité de la Compagnie. Elle les a presque tous désarmés, en leur ôtant leur artillerie & leurs forteresses, sous prétexte de les mettre dans l'impuissance de se nuire les uns aux autres. Du reste, elle fait ici un usage assez modéré de son pouvoir, & elle ne recommande rien tant à ses Officiers, que de se conduire

dans le pays avec une extrême circonspection. Elle traite avec une distinction particuliere les Rois de Boné & de Goa. Lorsque ces Princes se rendent à la forteresse Hollandoise, le Gouverneur va au-devant d'eux, & met sous les armes toute sa garnison, qui les reçoit avec trois décharges de mousqueterie. Les autres Rois sont distingués à proportion de leur puissance.

Il est arrivé, depuis environ deux ^{Ancienne} siècles, une révolution très-remarquable dans la Religion des ^{Religion des} habitans de ^{l'Isle.} l'Isle. Ces peuples, qui professent aujourd'hui le Mahométisme, étoient auparavant Idolâtres. Ils ne reconnoissoient d'autres Dieux que le Soleil & la Lune. L'heure du lever & du coucher de ces deux Astres, étoit celle de la priere, & l'on consacroit à leur culte le premier & le quinzieme jour de la Lune. On leur sacrifioit dans toute l'Isle une prodigieuse multitude de bœufs, de vaches & de chevreaux. Quand ces victimes manquoient, on immoloit des enfans. Ils ne bâtissoient point de Temples à leurs Dieux, parce qu'ils ne trouvoient point sur la terre de matiere

assez précieuse pour composer leur demeure. Ainsi ils faisoient leurs sacrifices dans les places publiques, ou devant la porte de leurs maisons. On assure qu'ils admettoient la métempsychose ; mais je ne vois pas comment ils concilioient ce dogme avec leurs sacrifices sanglans. Il est vrai qu'ils ne mangeoient point la chair des animaux immolés , & qu'ils auroient cru commettre un crime en les tuant pour leur propre usage. Ils se permettoient la chair de porc & celle des oiseaux , croyant qu'il n'y avoit point d'ame assez scélérate pour mériter d'être reléguée dans le corps d'un porc ; & que celui des oiseaux étoit trop petit pour recevoir une ame humaine. On entterroit les morts avec leurs plus beaux habits , & la meilleure partie de leurs richesses , pour les mettre en état de figurer avec honneur dans l'autre vie. On trouve dans leurs anciens tombeaux des bracelets , des chaînes , des vases & des lingots d'or.

Leur opi-
nion sur l'o-
rigine des
choses.

Leur opinion sur l'origine des choses , étoit digne de la barbarie de leur Religion. Ils croyoient que le Ciel n'a jamais eu de commencement , & que le Soleil & la Lune partagent son

empire. Ils disoient que ces deux Atres se querellerent un jour, & que le Soleil ayant poursuivi la Lune pour la batre, elle se blessa en fuyant devant lui, & accoucha de la Terre; que cette lourde masse s'entr'ouvrit en tombant du ciel, & qu'il en sortit deux races de Géants, dont les uns font leur séjour dans le sein des eaux, & les autres au centre de la terre; que les premiers commandent à la mer & aux poissons, qu'ils excitent des tempêtes toutes les fois qu'ils se fâchent, & qu'ils n'éternuent jamais sans causer quelque naufrage; que les Géants terrestres travaillent à la formation des métaux, sous les influences du Soleil & de la Lune, & que lorsqu'ils s'agitent avec trop de violence, ils causent d'horribles tremblemens, qui renversent quelquefois des villes entières. Ils se persuadoient enfin que la Lune étoit grosse de plusieurs autres mondes, dont elle accoucherait successivement, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le Soleil devoit consumer par le feu.

Telle étoit la Religion des Insulaires de Celebes, lorsque le Christianisme commença à s'introduire dans l'Île.

Introduction
du Christia-
nisme dans

l'Isle sur la fin du seizième siècle. Deux Marchands du pays ayant été baptisés aux Moluques par les Portugais, en apportèrent les premières semences, qui se répandirent dans le Royaume de Soping. Le Raja de cette contrée septentrionale embrassa l'Evangile, avec tous les Princes de son sang & une partie de ses sujets.

Comment
les Achemois
y établissent
le Mahomé-
tisme.

Dans le même tems, quelques Négocians Achemois, que leurs affaires avoient conduits sur la côte méridionale de l'Isle, essayèrent d'y établir le Mahométisme. Le Roi de Macassar, détrompé depuis long-tems du culte grossier des Idoles, entendit parler avec plaisir de ces deux Religions étrangères. Il résolut d'examiner leurs dogmes, & d'adopter celle qui lui paroîtroit la plus raisonnable. Dans cette vue, il fit partir quatre Envoyés, deux pour Malaca, qui avoient ordre de demander au Gouverneur Portugais des Missionnaires Chrétiens; & deux pour Achem, qui devoient amener de cette contrée des Prêtres Mahométans. Mais comme il craignit que ces nouveaux Docteurs ne missent le trouble dans son Royaume, par la différence de leurs opinions, il prit la
résolution

réfolution de fe décider en faveur de ceux qui arriveroient les premiers. Les Prêtres Achémois fe rendirent à Macaffar avant les Miffionnaires Portugais , & le Roi fe fit circoncrire avec une partie de fon peuple. Le Mahométifme fit alors de tels progrès à Macaffar , & dans les contrées voisines , qu'il étouffa en peu de tems prefque toutes les femences de l'Evangile. La rapidité de fes succès doit être principalement attribuée à la confidération que le même Monarque acquit dans toute l'Ifle , où il fe rendit redoutable par fes victoires. Une mort précipitée en arrêta le cours. Il fut affaffiné par un Seigneur Macaffarois , dont il avoit enlevé la femme.

Craen Sombanco , l'aîné de fes fils , hérita de fon trône & de fa valeur , & acheva de foumettre les provinces de *Bouguis* & de *Mandar* , dont fon pere avoit commencé la conquête. Il lui eût été facile de s'emparer auffi du Royaume de *Toraja* , & d'étendre fa domination jufqu'à la ligne. Mais l'amour des plaifirs l'emporta dans fon cœur fur l'ambition , & il fe livra fans réferve aux plus honteuses débauches.

Etablis-
sement des
Hollandois à
Macassar.

Ce fut sous le règne de ce voluptueux Monarque, que la Compagnie Hollandoise s'ouvrit l'entrée de l'Isle de Célebes. Elle lui envoya, vers l'année 1660, une ambassade, pour solliciter la permission de trafiquer à Macassar; ce qui lui fut accordé. Si l'on en croit Gervaise, Ecrivain très-passionné contre les Hollandois, ils furent à peine reçus dans ce Royaume, qu'il y tramerent une horrible conspiration, non-seulement contre la nation Portugaise, qui faisoit alors un grand commerce dans le pays, mais contre le Roi même, qui avoit si bien

Conspira-
tion qui leur
est attribuée.

Gervaise,
dans l'Hist.
des Voyages.
ubi supra.

accueilli leurs Envoyés. Ce fut à Batavia qu'on forma le plan de cette odieuse entreprise. On résolut, dit Gervaise, l'Auteur, « de faire passer sur les vaisseaux qu'on envoyoit à Macassar, un certain nombre de soldats choisis, qui se disperseroient par pelotons dans les provinces, sous les prétextes ordinaires du commerce, particulièrement dans celle de *Bougis*, qui est vers le Nord, où il seroit plus aisé de jeter des semences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces émissaires il n'y en auroit qu'un petit nombre auxquels on confieroit

Le fond du secret , après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens ; qu'on attendroit que le parti se fût assez fortifié , pour se déclarer avec sûreté ; que dans l'intervalle on auroit soin d'amuser le Roi & ses Ministres par des présens ; enfin qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites , nouvellement établis dans l'Isle , pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte ».

Ce projet , conduit pendant quelques années avec une dissimulation profonde , vint enfin à éclatter. Les soldats , dispersés dans les provinces , se rassemblèrent , & se joignirent aux habitans de Bonguis , qui leverent l'étendard de la révolte. Les uns & les autres s'avancèrent en bon ordre vers la capitale , après avoir traversé une rivière , qui servoit de limites à l'ancien Royaume de Bonguis & à l'Empire de Macassar. Mais le Roi ayant marché contre les rebelles , les chargea avec tant de vigueur , qu'il les mit en fuite , & les força de repasser la rivière. Ils se tinrent quelque tems sur ses bords , attendant les secours qu'on leur faisoit espérer de Batavia. Sombanco , qui avoit une flotte sur le

fleuve , les fatiguoit par de continuelles escarmouches ; & , ce poste devenant de jour en jour plus difficile à garder , les Hollandois craignirent que leurs alliés ne se dégoûtassent de la guerre , & ne fissent leur paix avec le Sultan. Dans cette extrémité , continue Gervaise , ils s'aviserent d'un stratagème dont le souvenir est encore aujourd'hui en exécration dans toutes les Indes. S'étant aperçus que l'Armée royale venoit boire pendant la nuit à la rivière , ils choisirent dans leurs troupes quelques Montagnards , qui connoissoient les herbes venimeuses ; & dans l'espace de quelques jours , ils s'en firent apporter assez pour empoisonner toutes les eaux Ils avoient observé l'heure que leurs ennemis prenoient pour se rafraîchir : en jetant les herbes cinq ou six lieues au-dessus du camp royal , ils les faisoient arriver justement dans le tems où ces malheureux venoient étancher leur soif. La chose arriva comme ils l'avoient projeté. La plupart des Macassarois moururent sur la place ; les autres se traînèrent avec peine jusqu'à leurs tentes , pour mourir dans les bras de leurs compagnons.

On les accuse d'avoir empoisonné une rivière.

Quoi qu'il en soit de ce récit, qui porte tous les caracteres d'un conte absurde, il est certain que Sombanco fut obligé de fuir à son tour devant les rebelles, qui le suivirent jusqu'aux portes de la capitale. Les Hollandois l'y bloquerent par terre & par mer, ravagerent toutes les campagnes voisines, & réduisirent la ville à une telle extrémité, que le riz s'y vendoit au poids de l'or. Sept vaisseaux Portugais, qui parurent dans la rade de Jompandam, reléverent un peu le courage des assiégés. Mais ce rayon d'espérance s'éclipsa bientôt. Les Hollandois reçurent dans le même tems un secours de trente navires, qui envelopperent la petite flotte, dont deux bâtimens furent pris, trois brûlés, & les deux autres coulés à fond. Pendant ce combat, cinq des plus gros vaisseaux Hollandois attaquèrent un Fort que les Portugais avoient à Jompandam, & qui fut emporté d'assaut. Tous ses défenseurs périrent sous ses ruines, jusqu'à la femme du Gouverneur, qui fut tuée sur la brèche. On assure que cette généreuse Portugaise rassembla tout ce qu'elle avoit de richesses en diamans & en

lingots d'or, les fit mettre dans les plus gros canons de la forteresse, qui étoient pointés vers la mer, & y mit elle-même le feu, pour ôter aux ennemis la jouissance de ces trésors.

Après cette double victoire, la flotte Hollandoise s'avança jusqu'à l'embouchure de la rivière, à cinq ou six lieues de la capitale. On changea alors le blocus en un siège régulier, que le Roi soutint avec un courage qui surprit les Hollandois. *Daen-Ma-Allé*, frère du Monarque, se distingua surtout par des actions qui le couvrirent de gloire. Mais une mine que les assiégeans firent jouer, & qui renversa les principaux édifices du Palais, l'Arsenal & la plus grande partie des murailles, causa une telle frayeur aux Macassarois, que Sombanco se vit obligé de demander la paix. On lui accorda une suspension d'armes, pendant laquelle on fit un Traité provisionnel, dont les conditions devoient être ratifiées à Batavia, pour avoir leur effet. Elles portoient, que la ville, la forteresse & le port de Jompandam, demeureroient en propriété à la Compagnie Hollandoise, avec leurs dépendances, qui furent étendues.

Ils font la loi au Roi de Macassar.

Idem.

dues à quelques lieues dans les terres , & que le Roi renonceroit à tous ses droits sur ces possessions , pour lui & pour ses successeurs.

Que les Jésuites seroient chassés du Royaume , que leurs maisons seroient rasées , leurs Eglises démolies , & tous leurs biens confisqués au profit de la Compagnie , pour la dédommager des torts qu'ils lui avoient faits récemment à la Chine , en portant l'Empereur à lui refuser la liberté du commerce (1).

Que les Portugais seroient dépouillés de tous les privilèges qu'ils avoient obtenus dans le pays ; qu'on leur ôteroit leurs magasins & leurs places fortes ; & qu'on les obligerait même de sortir incessamment du Royaume , ou de se retirer dans quelque village éloigné de la mer , avec défense d'y faire aucun commerce.

Que le Roi députeroit sans aucun délai des Ambassadeurs à Batavia , avec des présens proportionnés à ses

(1) Tavernier prétend (Tome II de ses Voyages) que le ressentiment de cette injure fut le principal motif qui déterminâ la Compagnie à l'expédition de Macassar.

richesses , pour obtenir du Conseil la ratification du Traité.

Que les Hollandois s'obligeroyent de leur côté , aussi long-tems que le Roi & ses successeurs seroient fidèles à leurs promesses , de ne leur causer aucun trouble dans la possession de leurs Etats , de les assister dans leurs guerres , étrangères ou domestiques ; & de continuer le commerce qu'ils avoient commencé avec leurs sujets , suivant les conditions anciennement stipulées.

Sombanco accepta ces dures conditions , & les fit ratifier à Batavia par ses Ambassadeurs , qui remirent de sa part au Gouverneur de cette place deux cents pains d'or & d'autres riches présents. Les Jésuites , & la plupart des Portugais sortirent du Royaume , à l'exception de quelques pauvres familles , qui furent releguées dans la ville de *Borobassou* , où leurs descendants menent encore aujourd'hui une vie obscure.

Les Hollandois presserent Daen-Ma-Allé , frere de Sombanco , & l'héritier présomptif de sa couronne , de ratifier les conditions du Traité. Mais

elles lui parurent si honteuses, qu'il ne voulut jamais les signer. Ce refus, peut-être accompagné de quelques menaces indiscrettes, le rendit suspect, non-seulement aux Hollandois, mais au Roi même, qui prévenu d'ailleurs par de faux avis, chercha les moyens de le perdre. Ma-Allé, averti par un Officier du palais que sa mort avoit été résolue dans le Conseil, se retira à Java, chez un Prince de son sang, dont les Etats étoient peu éloignés de Batavia. Les Hollandois ne le laisserent pas tranquille dans cette retraite, & menacerent le Roi qui le protégeoit de lui déclarer la guerre, s'il le retenoit plus long-tems dans les terres de son obéissance. Le Prince de Macassar ne voulant point envelopper dans sa disgrâce des amis qui l'avoient généreusement assisté, abandonna cet azyle, & se rendit à Siam, avec plus de soixante familles Macassaraises, qui s'attachèrent à sa fortune. L'Empereur *Chaou Naraie* le reçut avec de grandes distinctions, lui fit bâtir un beau palais, assigna pour son entretien une pension considérable, & le revêtit de la charge de grand

Fuite de

Daen-Ma-Allé

lé.

N° conduit

à Siam une

Colonie de

Macassarais.

Trésorier, sous le titre d'*Oya-Paëdi*. Il donna des terres à tous ceux qui l'avoient suivi, & leur fit distribuer gratuitement des bœufs pour les labourer.

Ses enfans
sont élevés
en France.

Cette Colonie de Macassarais, établie à Siam en 1664, y fut presque entièrement détruite environ vingt ans après, parce qu'elle entra dans une conspiration, dont j'ai parlé ailleurs (1). Daen-Ma-Allé, son fondateur, périt dans cette occasion. Il laissa deux fils fort jeunes, que les Jésuites demanderent à Chaou Naraie, & qu'ils amenèrent en France. On les éleva au Collège de Louis le Grand, où ils furent baptisés sous les hospices de Louis XIV. & de M. le Dauphin. L'aîné fut nommé, *Louis Daen Rourou*, & le second *Louis Dauphin Daen-Toulalo*. Avant la mort de *Daen-Ma-Allé* leur pere, la couronne de Macassar, qui lui appartenoit selon les loix du pays, passa sur la tête de *Craen-Biser*, fils de Sombanco. Ce Prince regna avec beaucoup de gloire, soumit le Royaume de Toraja, & témoigna pour le Mahométisme le même zèle que son ayeul. Les Relations que j'ai consul-

(1) Tome III, page 92, 364 & suiv.

rées ne nous apprennent rien concernant les successeurs.

CHAPITRE VII.

Habitans des Isles Moluques.

ARTICLE PREMIER.

Ce qu'on appelle proprement les Moluques, & ce que ces Isles offrent de plus particulier.

LES Moluques proprement dites sont coupées par la ligne équinoxiale, & s'étendent, beaucoup plus vers le Nord que vers le Sud, dans un espace qui comprend environ cinquante lieues. On dérive leur nom du mot Indien *Moloc*, qui veut dire tête ou chef, ou de *Maluco*, terme Arabe, qui signifie Royaume. L'un & l'autre marquent, dit-on, le grand nombre de Rois & de Royaumes qu'on trouve dans ces Isles. Leur situation est à l'Est de Macassar, & elles sont si voisines de cette contrée, qu'on la confond quelquefois avec les Moluques mêmes. On en compte cinq prin-

Position des
Moluques
proprement
dites.

principales: *Ternate, Tidor, Motir, Machian, & Bachian*. Les quatre premières sont au Nord de l'Equateur: la cinquième est du côté du Sud (1). Avant de décrire en particulier chacune de ces Isles, il faut en donner une idée générale.

Idée générale de ces Isles.

Qualités du Pays.

Argensola, Histoire de la conquête des Moluques. Second Voyage des Holland. Continuateur d'Argensola. Salmon, Etat des Moluq.

Leur forme est ronde ou ovale, & leur grandeur est presque la même. La plus étendue n'a guere que douze ou quinze lieues de circuit, sur quatre ou cinq de longueur. Elles sont séparées les unes des autres par de petits détroits, dans lesquels on trouve d'autres Isles de moindre grandeur, & la plupart désertes. Les côtes offrent une perspective très-agréable, par la verdure dont elles sont couvertes; mais leur approche est fort dangereuse, à cause des écueils & des bancs de sable qui les environnent. On assure que le terroir de ces Isles est si aride & si spongieux, malgré l'abondance des

(1) L'Historien des Voyages s'explique peu exactement, lorsqu'il dit, 1°. que ces Isles n'occupent gueres plus de 25 lieues d'étendue; elles en occupent plus de 50, en comptant les petits détroits qui les séparent: 2°. que la plus septentrionale (*Tidor*) n'est qu'à un demi-degré du Nord de la ligne; elle s'étend au moins à un degré 30 min. 3°. que la plus méridionale (*Bachian*) est à un degré du Sud; elle n'en est qu'à 3, ou 4 min. L'Auteur a été trompé par *Argensola*.

pluies du ciel, que les torrens qui tombent des montagnes s'épuisent bientôt dans leurs cours, & parviennent rarement jusqu'à la mer. L'air y est en général assez mal sain, & le *Beriberi*, ou *Berber*, espece de paralysie, est un mal aussi commun ici qu'à Java. Les Hollandois le guérissent avec du jus de limon, & les Moluquois avec une liqueur qui vient des Philippines, dans laquelle ils font infuser du girofle & du gingembre.

La canelle, les noix & les fleurs de muscade, le girofle, l'aloès, & le sandal; sont les principales richesses de ces Indiens. La nature ne leur a point donné d'or, d'argent, ni d'autres métaux. Elle leur a même refusé le riz & la plupart des grains; mais au défaut de ces alimens, elle fait naître dans leurs Isles le *Sagu*, espece de palmier sauvage, dont la moelle pilée rend une farine très-blanche, dont ils font d'excellent pain. Ils tirent du même arbre, une liqueur délicieuse, appelée *uale*, qui a la blancheur du lait, & qui leur sert de vin. Le *Nipa*, le *Bambou*, & le *Cocotier*, leur fournissent d'autres breuvages agréables.

L'origine des Moluquois est abso-

Origine incertaine de
ses habitans.

lument inconnue. On parle dans leur Isles plusieurs langues, ce qui fait juger qu'ils sont un mélange de divers peuples. Le Malais est l'idiome le plus répandu. On prétend qu'ils ont obéi successivement à plusieurs puissances étrangères, aux Chinois, aux Javanois, aux Malais, & aux Arabes. Ces derniers ont introduit ici le Mahométisme, que les Insulaires ont corrompu par quantité de superstitions Indiennes. On remarque que plusieurs anciennes familles, malgré leur attachement pour l'Alcoran, se font honneur de descendre des anciens Dieux du pays.

Loix & usages remarquables.

Leurs Loix pardonnent l'adultère & sont inexorables pour le larcin. Il paroît que les conducteurs de ce peuple ont principalement en vue sa propagation. Dans toutes les villes & dans les gros villages il y a des hommes, dont l'emploi est de battre la caisse dans les rues, à la pointe du jour, pour éveiller les personnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal.

Ils sont propres & recherchés dans leurs habillemens, portant la délicatesse jusqu'à les parfumer. Leur teint

est plus jaune que bazané. La plupart ont les yeux grands, & le poil des sourcis bien garni. Ils le peignent d'une couleur luisante, ainsi que celui des paupieres. Ils portent leurs cheveux fort plats, & ils les frottent aussi d'une huile odoriférante qui les noircit. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchissent de bonne heure. On assure qu'ils sont infatigables à la guerre & à la mer, & fort paresseux dans leurs maisons. Le luxe est une passion inconnue chez ces Insulaires. Les meubles qu'ils possèdent consistent dans quelques nattes, qui leur servent de sieges, de tables, & de lits. Leurs uniques travaux sont la chasse, la pêche, le soin de se bâtir une maison, de construire un canot, & de fabriquer quelques armes pour leur propre usage. Quand on leur parle de s'adonner à l'agriculture ou aux arts mécaniques, ils répondent que ces exercices sont trop pénibles, & que l'homme est fait pour une vie plus tranquille. Ils sont doux & officieux avec les étrangers, mais hardis & importuns dans leurs demandes. Cet esprit d'intérêt est commun aux grands.

& aux petits , & les Rois même n'en sont pas exempts. Les femmes sont petites , jolies , plus blanches que les hommes , spirituelles & enjouées , mais d'une coquetterie extrême.

Argensola,
Histoire de la
conquête des
Moluques ,
Liv. II.

Le Mahométisme est la Religion des Moluquois ; mais ils y mêlent , comme on l'a déjà observé , quantité de superstitions payennes. Dans les sacrifices solennels ils immolent un chevreau dont les cornes sont dorées. Un jeune garçon conduit la victime , & il est suivi d'une troupe nombreuse de Musulmans , qui marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Avant d'entrer dans la Mosquée , chacun se lave les mains & les pieds dans des urnes de pierre qui sont autour du Temple. Dans les jours où l'affluence est plus grande , on apporte quantité d'urnes & des bassins pour le même usage. Le pavé de la Mosquée est couvert d'un grand nombre de tapis blancs , sur lesquels les Mahométans se prosternent pour faire la priere. Au milieu est un pupitre , garni d'un drap de même couleur. Au lieu de cloche , il y a un gros tambour , suspendu à la muraille , &c

quelquefois un vase d'airain, sans battant, sur lequel on frappe avec une pierre, ou un marteau de fer.

Les Moluquois sont bons marins, & ne s'entendent point mal à la construction des navires. Leurs bâtimens de mer, appelés *Carcoa*, sont des vaisseaux plats & déconverts, qui vont à la rame, & qui ont deux gouvernails, l'un à la poupe & l'autre à la proue. Ils peuvent porter chacun cent hommes. La manœuvre se fait au son du tambour ou d'une cloche d'airain. On y voit cinq ou six pièces de canon de fonte, à chacune desquelles il y a trois hommes, l'un pour la pointer, l'autre pour la charger, & le troisième pour y mettre le feu. Lorsqu'ils ont fait une décharge sur l'ennemi, chacun se retire avec précipitation, jusqu'à ce qu'ils retournent à la même place pour charger une seconde fois. Les rameurs & les soldats sont armés de sabres, de boucliers, & de cannes brûlées par un bout, qu'ils nomment *Sagus*, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Il y a deux hommes à chaque rame. Ils employent pour cette manœuvre de grandes pelles de bois, faites en forme de cuillères, qui ser-

Marinés.

Idem. Liv.
I. & II.

vent aussi à vider l'eau & les immondices du navire. Quelquefois ces bâtimens sont environnés d'une galerie, autour de laquelle on peut se promener.

Description
particulière
des mêmes
Iles.

I.
Ternate.

Passons à la description particulière de ces mêmes Iles. Ternate est la plus renommée, quoiqu'elle ne soit pas la plus étendue. Les uns lui donnent huit lieues de tour, & les autres onze. Elle a deux ports, qui regardent l'Orient, & qui ne sont qu'à une lieue de distance l'un de l'autre. Le premier qui se présente est celui de *Telingamma*, Bourg considérable. L'autre se nomme *Tolaco*. Leurs quais sont revêtus de pierre.

Ville de
Maleïo.

A une demi-lieue du Bourg de *Telingamma*, en s'éloignant de la mer, on rencontre une petite ville nommée *Maleïo*, qui est environnée d'un mur de pierres sèches, d'une hauteur raisonnable. Les Hollandois y ont ajouté de bonnes palissades, qui forment une seconde enceinte. Cette ville est habitée par des *Mardicres*, ou des Indiens libres, qui sont sous la protection de la Compagnie Hollandaise, & qui se regardent plutôt comme ses alliés, que comme ses sujets.

Au Nord de Maleïo , les Hollandois ont construit un Fort considérable, sous le nom d'*Orange*. Il a quatre bastions , flanqués de bonnes murailles , & défendus par des fossés profonds. On y voit plusieurs logemens commodes pour les Officiers & les Agens de la Compagnie , de belles cazernes , de grands magasins, un hôpital , & un atelier vaste pour les ouvriers.

Fort d'Orange.

A trois lieues du Fort , en allant au Sud-Est , on rencontre la ville de *Gammalamma* , qui passe pour la capitale de l'Isle. Elle est bâtie sur le bord de la mer. Elle ne contient qu'une grande rue qui n'est point pavée , & la plupart de ses édifices sont de roseaux. Les Espagnols ont été long-tems les maîtres de cette ville, où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines de leur ancien Château rendent témoignage que c'étoit une très-bonne place. Ils avoient essayé d'y faire un port , & l'on voit encore une belle jettée qu'ils ont construite sur le rivage. Elle renferme un vaste bassin , rempli d'eau , qui a près d'une lieue de tour , & plus de soixante pieds de profondeur. On assure que ce grand

Capitale de l'Isle.

espace a été aussi creusé par leurs mains. Mais ce prodigieux travail est devenu presque inutile, parce que le fond est pierreux & de mauvaise tenue. Ainsi on ne peut entrer avec sûreté dans cette rade, & la digue ne sert qu'à défendre la ville de ce côté-là. Gammalamma est le séjour ordinaire des Rois de Ternate. Ils tiennent aussi quelquefois leur Cour à Maleïo, où l'on voit une Mosquée Royale, & les tombeaux de plusieurs Sultans.

Volcan célèbre.

A une petite distance de Gammalamma, au centre de l'Isle, on découvre une haute montagne, dont le sommet offre la vue d'un grand gouffre, qui paroît aussi profond que la montagne même. Il en sort beaucoup de feux, mêlés d'une fumée claire, ou d'une poussière déliée, qui s'élève en forme de pyramide. Ce volcan est sur-tout terrible dans le tems des équinoxes, parce qu'il regne alors des vents orageux, dont le souffle embrase les matieres sulfureuses qu'il contient. Ses éruptions sont accompagnées de tremblement de terre & d'un bruit furieux. Il jette avec des tourbillons de flammes des pierres embrasées, & des torrens de souffre,

qui se répandent jusqu'à la ville de Gammalamma , & même beaucoup plus loin. L'air est infecté des vapeurs que le gouffre exhale , & les eaux du pays en contractent une corruption qui les rend très-mal-saines. On remarque, comme une chose très-particulière, que cette montagne est couverte , depuis le bas jusque vers le sommet, d'arbrisseaux & d'herbages, qui ne perdent jamais leur verdure. On prétend même que son volcan contribue à les entretenir dans une fraîcheur continuelle , par l'abondance des ruisseaux qui se forment de ses vapeurs , & qui coulent dans toute l'étendue de la montagne.

Gabriel *Rebello* , Voyageur Espagnol, & Antoine de *Galva* , Capitaine Portugais se sont vantés d'avoir visité l'ouverture de ce gouffre. Observations de quelques Voyageurs. Le premier ayant mesuré avec des cordes sa profondeur , trouva qu'elle étoit de cinq cents brasses. L'autre en a donné une description très-détailée. Un Ecrivain Hollandois , qui étoit aux Moluques en 1686 , révoque en doute la certitude de ces prétendues observations , & ne sauroit même se persuader qu'aucun Voya-

geur ait jamais pu pénétrer jusqu'au sommet de cette montagne. Il prétend qu'on seroit arrêté dans une telle entreprise par les brossailles dont tout le bas de la montagne est environné, par les rochers escarpés qu'il faudroit franchir, & sur-tout par les monceaux de cendres qui se trouvent dans le chemin, & qui bouchent tous les sentiers qu'on croit appercevoir. Ce dernier obstacle lui paroît absolument insurmontable. Mais le même Auteur avoue que ceux qui ont mesuré avec exactitude la hauteur du volcan, ont trouvé qu'elle étoit de trois cents soixante-sept brasses & deux pieds. N'est-ce pas convenir que cette montagne a été visitée ?

Qualités
naturelles de
l'Isle.

Le terrain de l'Isle est très-bas vers les côtes, & s'éleve toujours par degrés en s'éloignant de la mer. L'eau des sources qui viennent de la montagne est, comme on l'a dit, très-mal saine ; mais celle des puits est aussi douce que salubre. Le pays ne fournit d'autres vivres que le sagu, & un petit nombre de cabris & de poules. Mais il abonde en cocos, en bananes, en citrons & en limons. Il produit aussi beaucoup d'aman-

diers , dont le fruit est plus gros que celui de nos arbres. Ses coques sont si dures qu'on a de la peine à les casser avec un maillet. On les brûle dans les fourneaux des forges , parce qu'elle font un feu très-vif. On recueille encore dans l'Isle du tabac ; mais il est fort inférieur à celui de la Virginie & du Brésil.

On trouve ici quantité de perroquets , qui ont les plumes du dos d'un rouge très-vif , avec quelques nuances de jaune sur le devant des ailes. Ils sont un peu plus petits que ceux de l'Amérique ; mais ils apprennent bien plus facilement à parler. On rencontre aussi dans l'Isle un assez grand nombre d'oiseaux de Paradis. Leur queue est très-longue , & son plumage est admirable. C'est tout ce qu'ils offrent de singulier. Personne n'est ici tenté de croire qu'ils n'ont point de pieds. Les Indiens les font sécher au soleil , après leur avoir coupé les pattes ; & la chaleur resserrant leur peau , fait disparaître les traces de l'incision.

Les Macassarais ont une belle habitation du côté de Maleïo. Le Roi de Ternate fixe sa résidence dans un

Bourg , qui est à un quart de lieue du Fort d'Orange , ou dans une maison de plaisance , qui est un peu plus loin. Ses sujets le nomment *Klan* ou *Ko-lan*. Il prétend étendre sa domination sur plus de deux cents Isles.

II.
Tidor.

Tidor tient le second rang parmi les Moluques. Cette Isle est un peu plus grande que celle de Ternate , au Sud de laquelle elle est située. Son véritable nom est *Tudura* , qui signifie fertilité & beauté. C'est un pays fort peuplé, gouverné par un Sultan, comme l'Etat de Ternate , & qui offre à peu près les mêmes productions. On y recueille du sandal blanc d'une qualité admirable. La capitale que les Européens nomment aussi Tidor , est sur la côte orientale de l'Isle. Elle est tellement environnée de bois , qu'on apperçoit à peine ses maisons, même à la portée du mousquet. Du côté du rivage, elle est défendue par une chaîne étroite de rocher, que la mer couvre lorsqu'elle monte, & qu'elle laisse à sec en se retirant. On a élevé du même côté une jettée de pierres sèches de la hauteur d'un homme , & de la longueur de deux portées de mousquet. Ainsi les approches sont très-difficiles

Capitale de
l'Isle.

difficiles par mer, même avec le secours des chaloupes. A son extrémité méridionale est une montagne ronde, assez haute, & de difficile accès. Les Portugais avoient construit à une portée de canon de cette montagne un Fort considérable, qui est aujourd'hui dans les mains des Hollandois. Le Roi de Tidor a quelques possessions dans l'Isle d'Amboine, & dans la *nouvelle Guinée*.

Motir & Machian, situés au Sud ^{III. & IV.} de Tidor, sont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate, & n'ont point de Sultans particuliers. La première est à 20 min. de la ligne. C'est la plus petite des cinq Isles. Les Hollandois y ont un Fort. Machian, plus voisine encore de l'équateur, est un pays dont on vante la fertilité. Les Hollandois y possèdent aussi plusieurs places, dont la plus considérable est *Gnoffikia*. L'Isle fournit assez de sagu, non-seulement pour la nourriture de ses habitans, mais pour la consommation des peuples voisins. On y trouve un volcan, qui s'ouvrit en 1546 avec un bruit épouvantable. Il en sortit des feux, qui réduisirent en cendres plusieurs habitations. L'ouverture, telle

Motir & Machian.

qu'on la voit aujourd'hui , s'étend depuis le sommet de la montagne jusqu'au bas , ayant la forme d'un chemin qu'on auroit creusé exprès. On l'appelle l'*Orniere de Machian*.

V.
Bachian,

L'Isle de Bachian , que quelques-uns nomment *Batsiang* , forme un Royaume particulier , mais beaucoup moins puissant que Ternate & Tidor , parce que les Hollandois en possèdent la meilleure partie. Salmon la plate sous la ligne , à quelques minutes du Sud , & lui donne treize lieues de circuit. Cette contrée , quoique déserte & mal cultivée , abonde en sagu , en fruits & en poissons. Le Sultan qui la gouverne possède quelques terres & quelques villages dans les Isles de Papua & dans celle d'Amboine. Les principaux domaines des Hollandois sont le Fort *Barnevelt* ; la ville de *Gammacanor* , ou *Gammadour* ; *Oebi* & *Iatoc* , deux petites Isles qu'ils ont achetées du Roi. La petite vérole , maladie aussi dangereuse que commune dans cette région , y fit périr en 1706 dix mille personnes , c'est-à-dire , la plus grande partie des habitans.

ARTICLE II.

Isles dépendantes des Moluques.

LE NOM de Moluques n'appartient proprement qu'aux trois Royaumes dont nous venons de parler ; mais on le donne dans un sens plus étendu à plusieurs contrées voisines , & même à quelques Isles assez éloignées. Nous ferons connoître les principales. Ces détails géographiques ont peu d'agréments ; mais ils sont essentiels au sujet que je traite. Ne pouvant les supprimer , tâchons du moins de les rendre courts.

§. I.

Amboine & ses dépendances.

L'Isle d'Amboine , que ses habitans nomment *Ambon* , est à quatre degrés de latitude méridionale , & environ à 145 de longitude du méridien de l'Isle de Fer. Sa forme est ovale. Les premières relations Hollandaises lui donnent jusqu'à vingt-quatre lieues de circuit , & les dernières seulement quinze ou seize. Un gol-

Situation
d'Amboine.

phe la traverse dans presque toute son étendue , du Sud-Ouest au Nord-Est , & la coupe en deux parties , & comme en deux Isles. Au-delà , à la pointe du Nord-Est , on rencontre une petite baie , séparée du grand golphe par une langue de terre , qui n'a pas un quart de lieue de largeur. En creusant ce terrain , qui est naturellement fort bas , on feroit la jonction des deux golphes , & une même Isle en composeroit deux. Les Insulaires , qui font route d'un golphe à l'autre , aiment mieux tirer à sec leurs pirogues par dessus cette espece d'Isthme , que de faire le tour de l'Isle. Le grand golphe offre un port aussi commode que spacieux. Il est presque par-tout sans fond , excepté vers son embouchure. Sa largeur est d'abord de deux lieues , & diminue à mesure qu'il s'enfonce dans les terres.

sa division. L'Isle , suivant cette division naturelle , offre deux principaux quartiers , dont le plus grand se nomme *Hito* , & l'autre *Rossanive* ou *Leitimor*. *Hito* , qui est vers le Nord , contient un grand nombre d'habitations , dont plusieurs sont assez considérables pour porter le nom de villes. *Ouri* , *Affelouli* , *Lari-*

que & *Vacquesie* sont les principales. Rossanive est du côté du Sud. C'est-
là qu'est la Capitale, nommée *Ambon*. Elle est bâtie sur le grand golphe, à une bonne lieue de son embouchure, & elle peut avoir deux milles de circuit, en y comprenant les petites habitations qui l'environnent. Ses rues sont belles & régulières. Elle est traversée de quelques canaux, sur lesquels on a construit des ponts. On y voit de belles places, un grand palais, plusieurs hôpitaux, & deux Eglises chrétiennes, où le service se fait en langue Flamande & en Malais. Les Hollandois y comptoient en 1677 environ seize cents sujets Negres, dont les deux tiers étoient capables de porter les armes. Ils pouvoient lever dans le reste de l'Isle plus de trois mille soldats.

Hito & Rossanive ont chacun un Fort avec garnison Hollandoise. Celui de Rossanive se nomme *la Victoire*, & peut passer pour une excellente place. Sa forme est en losange, & il commande la ville d'Amboine. Outre que ses ouvrages intérieurs sont très-forts, ses dehors sont défendus par des palissades, des canaux & des digues. Les

Rossanive

Fort de la
Victoire.

Hollandois ont dans les autres quartiers de l'Isle un grand nombre de redoutes & de châteaux, qui tiennent en bride tout le pays.

Deux sortes
d'habitans.

Les quartiers d'Hito & de Rossanive ont chacun un Chef, dont l'autorité est subordonnée à celle du Gouverneur Hollandois. Les Chrétiens dominant à Rossanive, & les Mahométans à Hito. Tout le pays est paragé entre deux races d'habitans, dont l'une se nomme *Olifiva*, qui signifie neuf pays, & l'autre *Olilimé*, ou sept pays. Chacune de ces races a un langage particulier. La plupart des *Olifivas* sont Mahométans; les autres sont un mélange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres.

Dépendan-
ces d'Amboi-
ne.

Ces deux peuples se sont aussi répandus dans quelques Isles voisines, qui relevent du même Gouvernement. Celle d'*Omo* est à l'Est d'Amboine, & consiste en six habitations. Les Isles d'*Uliasser*, au nombre de quatre, dépendent du Fort d'Hito, & sont dans son voisinage. Elles abondent en sagu. On y compte neuf villages, dont les habitans font profession du Christianisme. *Anemo* & *Nassela* sont aussi à l'Est. On y voit un petit Fort Hol-

landois, & quelques villages assez peuplés. *Manipe*, *Kelang*, *Bona*, *Bouro*, &c. sont du côté de l'Ouest. Elles ont aussi des garnisons Hollandoises. *Bouro*, la plus occidentale, est entre 3 & 4 degrés de latitude méridionale. Salmon lui donne vingt-sept lieues de longueur, sur treize de large. Les Hollandois y ont une forteresse, qui les rend maîtres de tout le pays. Ce que cette Isle offre de plus remarquable, est un lac, de la grandeur d'une lieue quarrée, qui se trouve entre plusieurs montagnes, dans un terrain fort élevé. On y pêche des anguilles d'une prodigieuse grosseur.

Amboine, & quelques-unes de ses dépendances, telles qu'*Ormo*, *Aemo*, & *Nasselan*, sont aujourd'hui les lieux les plus fertiles en girofle. Il croîtroit avec la même abondance à *Tidor*, à *Ternate*, & dans les autres Moluques; mais les Hollandois qui ont établi le centre de leur puissance à Amboine, où ils recueillent d'eux-mêmes une assez grande quantité de clous, ont détruit la plupart des plantations des autres Isles. C'est ici le lieu de décrire avec quelque exactitude,

une plante dont nous avons parlé tant de fois.

Description
du Girofle.

L'arbre du girofle ressemble beaucoup au laurier ; mais il a la tête plus épaisse , & les feuilles un peu moins larges. Dans les années abondantes, ses branches sont chargées d'une prodigieuse multitude de fleurs , de couleur blanche , qui s'assemblent principalement vers la cime , & dont chacune produit un clou. Son fruit est d'abord d'un verd pâle ; ensuite il devient jaune , puis rouge , & enfin d'un brun foncé , tel que nous le voyons. Il pend par une petite queue à une grappe , qui rassemble ordinairement une grande quantité de clous.

La recolte se fait dans le cours d'Octobre & des mois suivans. On étend au pied de l'arbre une grande toile , après avoir nettoiyé la place avec beaucoup de foin. Ensuite on secoue les branches fortement , soit en y attachant une corde , qu'on tire avec effort , soit en les battant avec des gaules , comme nous abbattons les noix. Quand on a recueilli les clous , on les lave dans de l'eau de mer ; après quoi on les fait sécher en les exposant

au soleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

On ne plante point le girofle. Les clous qui vieillissent sur l'arbre, & qui tombent ensuite, contribuent assez à le reproduire. Il ne rapporte point de fruits avant l'âge de huit ou neuf ans. On prétend que sa durée ordinaire est d'un siècle, & qu'il subsisteroit même plus long-tems, si l'on menageoit davantage ses branches dans la saison de la récolte. Il est rare qu'un même arbre produise deux années de suite une grande abondance de fruits. La plupart des girofliers n'ont une fertilité remarquable que de trois en trois ans, & quelquefois au bout de quatre. Les clous qui restent sur les arbres, après la récolte, portent le nom de *meres*, & sont plus estimés des Javanois, parce qu'ils sont plus forts & mieux nourris. Cependant les Hollandois prennent par choix les plus petits.

Argensola prétend que les Moluquois ont long-tems ignoré la vertu du girofle, & qu'ils sont redevables de cette découverte aux Chinois. Il ajoute que ces derniers l'ont accrédité non-seulement dans les Indes, mais

jusques dans la Perse & l'Arabie, d'où il s'est ensuite répandu en Europe. L'Auteur se trompe lorsqu'il dit que Plinè a connu cet aromate ; & qu'il en a parlé sous le nom de *Gariophyllum*. Le *Gariophyllon* de Plinè n'est qu'une espèce de poivre long, qui croît assez généralement dans le continent de l'Inde, & qui n'a rien de commun avec l'arbre des Moluques. Les Persans appellent le girofle *Calafur*. Les Moluquois nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimqué* ou *Chamqué*. Les feuilles & le bois de l'arbre ont le goût aromatique du fruit. Les Indiens le font confire dans le sucre, le sel, ou le vinaigre. Ils ont coutume de mâcher ce fruit, pour donner plus de douceur à leur haleine.

Le girofle est d'une nature extrêmement chaude. Il attire à lui tous les suc nourriciers de la terre, de sorte qu'il ne croît point d'herbe, ni aucune sorte de verdure dans son voisinage. Si l'on met auprès de ces arbres un vaisseau rempli de quelque liqueur, elle diminue considérablement. Il arrive de même que, si l'on place un sac de clous sur un bassin plein d'eau, le

vase se vuide entierement en peu de jours , sans que la qualité des clous en soit sensiblement altérée.

§. II.

Isle de Ceram.

Cette Isle est au Nord d'Amboine, dont elle n'est éloignée que de vingt lieues. Sa situation est à trois degrés de latitude méridionale , sa longueur d'environ soixante lieues , & sa largeur de vingt à vingt-cinq. La plupart de ses habitations , du côté du Sud , dépendent de la Compagnie Hollandoise. Les plus considérables sont *Canarie* , *Lomma-Caia* , *Lattoi* , *Hollai* & *Coacq* , qui pouvoient fournir , sur la fin du dernier siècle , six cents soldats. Il y avoit alors dans l'intérieur de l'Isle six autres habitations , toutes peuplées d'Idolâtres , qui obéissoient aussi à la Compagnie , & parmi lesquels elle pouvoit lever trois mille hommes. A l'Est de *Coacq* , la côte offroit trois habitations , encore plus puissantes , qui étoient en état d'armer six mille six cents soldats. Elles avoient prêté , comme les autres , serment de fidélité au Gouverneur d'Amboine.

Sa position
& sa grandeur.

Ses principales habitations.

mais elles obéissoient plutôt par crainte que par affection, & la compagnie comptoit peu sur ces domaines. Audelà, en avançant dans les terres, on trouvoit quatre autres peuplades, qui avoient presque entièrement secoué le joug des Hollandois. Il étoit d'autant plus difficile de les soumettre, qu'elles avoient des liaisons étroites avec le Roi de Ternate, qui étoit alors troublé avec la compagnie. Ce Prince avoit toujours compté l'Isle de Ceram parmi ses domaines, & en possédoit encore une portion considérable. Le centre de ses forces étoit à *Lucielle*, dans la partie du Nord. Ce poste, situé sur une montagne, & très-fort par son assiette, étoit défendu par quelques piéces d'artillerie, & par une garnison de quatre-vingt-dix hommes. Les bourgs d'*Augen* & de *Loek* relevoient de *Lucielle*, ainsi que *Cambelle* & *Lissidi*. Toutes ces habitations étoient puissantes, & produisoient une grande abondance de sagu & de girofle, qui sont les principales richesses des Moluques. On comptoit dans le reste de l'Isle, quarante races d'*Olili-mas*, qui pouvoient fournir mille deux cents soldats, & six races d'*Olisiyas* ;

qui n'en pouvoient armer que deux cents soixante. Il y avoit dans l'intérieur du pays , plusieurs autres races qui n'étoient pas connues.

Telle est l'idée que les Relations de la fin du dernier siècle nous donnent de Ceram. Nous n'en avons point des notions plus récentes. Je trouve seulement dans Salmon , que Cambelle , la principale habitation du pays , & la résidence d'un *Sangiac* ou Prince particulier , s'est soumise dans ces derniers tems aux Hollandois , qui ont une forteresse dans ce lieu.

§. III.

Isle de Banda.

C'est le nom qu'on donne à quelques Isles situées à l'Est de celles que nous venons de décrire , entre 4 & 5 degrés de latitude méridionale , & 147 & 148 de longitude. Leur éloignement d'Amboine n'est que de trente lieues. Les plus importantes sont *Nera* , *Guanape* ou *Gonon-Api* , *Pulo-Ay* , *Pulo-Rhun* (1) , *Rosingein* & *Banda*. Celle-ci donne son nom à toutes les autres.

(1) *Pulo* signifie Ile.

phe la traverse dans presque toute son étendue , du Sud-Ouest au Nord-Est , & la coupe en deux parties , & comme en deux Isles. Au-delà , à la pointe du Nord-Est , on rencontre une petite baie , séparée du grand golphe par une langue de terre , qui n'a pas un quart de lieue de largeur. En creusant ce terrain , qui est naturellement fort bas , on feroit la jonction des deux golphes , & une même Isle en composeroit deux. Les Insulaires , qui font route d'un golphe à l'autre , aiment mieux tirer à sec leurs pirogues par dessus cette espece d'Isthme , que de faire le tour de l'Isle. Le grand golphe offre un port aussi commode que spacieux. Il est presque par-tout sans fond , excepté vers son embouchure. Sa largeur est d'abord de deux lieues , & diminue à mesure qu'il s'enfonce dans les terres.

sa division. L'Isle , suivant cette division naturelle , offre deux principaux quartiers , dont le plus grand se nomme *Hito* , & l'autre *Rossanive* ou *Leitimor*. *Hito* , qui est vers le Nord , contient un grand nombre d'habitations , dont plusieurs sont assez considérables pour porter le nom de villes. *Ouri* , *Affelouli* , *Lari-*

que & *Vacqueste* sont les principales.

Rossanive est du côté du Sud. C'est-Rossanive

là qu'est la Capitale, nommée *Ambon*.

Elle est bâtie sur le grand golphe, à une bonne lieue de son embouchure,

& elle peut avoir deux milles de circuit, en y comprenant les petites ha-

bitations qui l'environnent. Ses rues

sont belles & régulières. Elle est tra-

versée de quelques canaux, sur les-

quels on a construit des ponts. On y

voit de belles places, un grand pa-

lais, plusieurs hôpitaux, & deux Egli-

ses chrétiennes, où le service se fait

en langue Flamande & en Malais. Les

Hollandois y comptoient en 1677 en-

viron seize cents sujets Negres, dont

les deux tiers étoient capables de por-

ter les armes. Ils pouvoient lever dans

le reste de l'Isle plus de trois mille sol-

dats.

Hito & Rossanive ont chacun un

Fort avec garnison Hollandoise. Ce-

lui de Rossanive se nomme *la Victoire*,

Fort de la
Victoire.

& peut passer pour une excellente pla-

ce. Sa forme est en losange, & il com-

mande la ville d'Amboine. Outre que

ses ouvrages intérieurs sont très-forts,

ses dehors sont défendus par des pa-

lissades, des canaux & des digues. Les

Hollandois ont dans les autres quartiers de l'Isle un grand nombre de redoutes & de châteaux, qui tiennent en bride tout le pays.

Deux sortes
d'habitans.

Les quartiers d'Hito & de Rossanive ont chacun un Chef, dont l'autorité est subordonnée à celle du Gouverneur Hollandois. Les Chrétiens dominent à Rossanive, & les Mahométans à Hito. Tout le pays est paragé entre deux races d'habitans, dont l'une se nomme *Olifiva*, qui signifie neuf pays, & l'autre *Olilimû*, ou sept pays. Chacune de ces races a un langage particulier. La plupart des *Olifivas* sont Mahométans; les autres sont un mélange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres.

Dépendances
d'Amboine.

Ces deux peuples se sont aussi répandus dans quelques Isles voisines, qui relevent du même Gouvernement. Celle d'*Omo* est à l'Est d'Amboine, & consiste en six habitations. Les Isles d'*Uliasser*, au nombre de quatre, dépendent du Fort d'Hito, & sont dans son voisinage. Elles abondent en sagu. On y compte neuf villages, dont les habitans font profession du Christianisme. *Anemo* & *Nasselau* sont aussi à l'Est. On y voit un petit Fort Hol-

landois, & quelques villages assez peuplés. *Manipe*, *Kelang*, *Bona*, *Bouro*, &c. sont du côté de l'Ouest. Elles ont aussi des garnisons Hollandoises. *Bouro*, la plus occidentale, est entre 3 & 4 degrés de latitude méridionale. Salmon lui donne vingt-sept lieues de longueur, sur treize de large. Les Hollandois y ont une forteresse, qui les rend maîtres de tout le pays. Ce que cette Isle offre de plus remarquable, est un lac, de la grandeur d'une lieue quarrée, qui se trouve entre plusieurs montagnes, dans un terrain fort élevé. On y pêche des anguilles d'une prodigieuse grosseur.

Amboine, & quelques-unes de ses dépendances, telles qu'*Omo*, *Ane-mo*, & *Nasselau*, sont aujourd'hui les lieux les plus fertiles en girofle. Il croîtroit avec la même abondance à *Tidor*, à *Ternate*, & dans les autres *Moluques*; mais les Hollandois qui ont établi le centre de leur puissance à Amboine, où ils recueillent d'ailleurs une assez grande quantité de clous, ont détruit la plupart des plantations des autres Isles. C'est ici le lieu de décrire avec quelque exactitude,

de Novembre. Ceux d'Ouest commencent à souffler en Décembre , & continuent pendant six mois. On observe autour de ces Isles , que dans le cours des mois de Juin , d'Août , & de Septembre , la mer pendant la nuit , est d'une extrême blancheur. Leur climat est brûlant , & ses influences sont très-dangereuses pour les étrangers. Mais les naturels du pays , jouissent d'une santé robuste ; & parviennent même à une vieillesse avancée.

Les anciens habitans étoient un peuple sauvage , cruel & perfide , incapable d'être discipliné. La guerre en a exterminé une partie : le reste a été transporté dans les Colonies Espagnoles & Hollandoises. Aujourd'hui le pays est peuplé d'une multitude d'esclaves , qui cultivent les plantations de muscade ; d'un petit nombre d'Européens ; de plusieurs Indiens libres , originaires des Isles voisines , & la plupart chrétiens. Ces derniers sont établis dans les meilleurs cantons , c'est-à-dire , à Nera , à Pulo-Ay , & à Banda. Ils cultivent les terres que les Hollandois leur ont cédées. Ils payoient autrefois le dixième

des fruits qu'ils recueilloient ; mais la Compagnie leur a remis ce tribut , & se contente d'exiger qu'ils lui vendent à un prix réglé toute leur recolte de muscade. Lorsqu'ils veulent aliéner ces mêmes domaines , elle retient pour les droits Seigneuriaux , la moitié du prix de la vente.

La noix & la fleur de muscade sont des richesses qu'on chercheroit inutilement hors de ces Isles. L'arbre qui les produit se trouve également dans les plaines & dans les montagnes , & croît presque par-tout avec une prodigieuse abondance. Il a la forme du pêcher ; mais ses feuilles sont un peu plus courtes & plus rondes. Son écorce est unie & d'un gris obscur. Ses feuilles vertes & lissées comme celles du poirier , croissent deux à deux sur une même tige , & répandent une très-agréable odeur lorsqu'on les presse avec les doigts. Le fruit , dans sa primeur , est d'un beau verd , ainsi que toute la plante ; mais en mûrissant , il devient bleu , avec quelques nuances de brun , d'incarnat , & de jaune. Il s'ouvre naturellement dans sa maturité , & il montre alors une petite écorce rougeâtre , qui contient une subs-

Noix & fleur
de muscade

Argensola,
Liv. VII. Sal-
mon , ubi sup-
rà.

tance moëlleuse , qu'on appelle *Macis* , ou fleur de muscade , qui se durcit avec le tems. Les Indiens en tirent une huile. La même écorce sert d'enveloppe , à une coque très-dure , qui renferme le fruit , ou la noix.

Maniere de
les préparer.

Ce fruit demande neuf mois pour se former. Quand on a l'a cueilli , on détache sa premiere écorce , & on en sépare le macis , qu'on laisse sécher au soleil. A l'égard des noix , elles demandent un peu plus de préparation. On les étend sur des claies , sans les séparer de leur coque , & on les fait sécher pendant six semaines à un feu modéré , dans des fours destinés à cet usage. Ensuite on brise la coque , on en tire la noix , on la lave dans de l'eau de chaux , on la fait aussi sécher dans les fours pendant plusieurs semaines. La muscade & le macis sont amis des nerfs , du cerveau , & de l'estomach.

Mœurs des
Insulaires.

●
Argensola ,
Ibid.

Le Mahométisme domine avec empire dans les Isles de Banda. On y voit aussi quelques Idolâtres , & un très-petit nombre de Chrétiens. Ces Insulaires ont coutume de s'assembler dans les places publiques , ou dans les bois , tantôt pour y faire des festins , tantôt pour délibérer des affaires d'E-

tat. Ils mangent aussi quelquefois dans leurs Temples. Un morceau de sagu, & un plat de riz, font toutes les délices de ces repas. Ils sont entremêlés de combats particuliers entre les nobles, qui s'escriment avec des sabres, au son de divers instrumens. Entre plusieurs armes en usage parmi ces Indiens, on assure qu'ils ont de petits traits, faits en maniere d'hameçons, auxquels ils attachent une corde. Ils les lancent à l'ennemi avec beaucoup d'adresse, & il les retirent ensuite avec la corde, amenant, dit-on, par le même moyen celui qu'ils ont blessé. Leurs guerriers se couvrent l'estomac & les épaules d'une double cuirasse, & portent sur leur tête une espèce de casque, au haut duquel ils attachent un oiseau de paradis, soit pour orner cette coëffure, soit parce qu'ils croient que c'est un préservatif contre les dangers. Ils commencent leurs combats de mer par un grand nombre de sauts & des gambades, qu'ils font sur les bancs dont leurs galeres sont bordées, Leur coutume est de ne faire aucun quartier aux vaincus. Les vainqueurs rapportent en trophées au bout de leurs piques, les têtes des ennemis.

qu'ils ont égorgés. Au retour de l'expédition, ils se rendent dans la place publique, & chaque soldat compte avec ostentation toutes les têtes qu'il a coupées. Ensuite ils les enterrent dans un bois.

Ils sont fort cérémonieux dans leurs funérailles. Ils ensevelissent les morts dans un drap; ils les portent sur leurs épaules au lieu de la sépulture; ils poussent des cris & des hurlemens affreux sur la fosse; ils appellent le mort à haute voix, comme s'ils croyoient en être entendus; ils mettent sur le tombeau des lampes allumées, devant lesquelles ils font des prières.

Le balon est un amusement familier à ces Insulaires. Ceux dont ils se servent sont un tissu de roseau, comme les balons d'Espagne. Les joueurs, au nombre de dix ou douze, forment un cercle. Les hommes menent une vie oisive, & ne s'occupent d'aucun autre exercice que de celui de la guerre. Les femmes cultivent la terre, veillent aux soins du ménage, cueillent & préparent les noix de muscade, & sont chargées de tous les travaux pénibles. On prétend que les Bandanois vivent beaucoup plus long-tems que

les autres hommes. Les Hollandois, dans leur premier voyage, virent plusieurs personnes, qui avoient, dit on, plus de cent trente ans.

§. IV.

Autres Isles méridionales.

Sologo, Key, Aroe, Botton, Solor, Timor, &c. passent aussi pour des dépendances de l'Archipel des Moluques. Elles sont toutes au Sud de l'Equateur.

Sologo est une assez grande Isle, Sologo. qui relève en partie du Roi de Ternate, & sur laquelle les Sultans de Tidor, de Bachian, & de Borneo ont aussi des prétentions. Elle abonde en toutes sortes de vivres : elle produit du bois de sandal, de la canelle, du camphre, du gingembre, du poivre long. On assure qu'il s'y trouve un arbre dont l'ombre est mortelle à ceux qui se couchent dessous (1). Ses habi-

(1) C'est bien assez de cette merveille. Je n'ai pu me résoudre à rapporter ce qui suit. « Si quel-
» qu'un, dit *Argensola*, se couche dessous du côté
» de l'Occident, l'ombre de l'arbre est capable de
» lui causer la mort, à moins qu'il ne se relève
» promptement, pour aller se mettre du côté oppo-
» sé vers l'Orient où l'ombre du même arbre...
» est l'antidote contre le venin de la première ».

Argensola ,
Tome I.

tans sont farouches , perfides , & d'une grossiereté extrême dans toutes leurs manières. La plupart ne portent aucun vêtement. Pour y suppléer ils se peignent sur le corps différentes figures de feuillages & de fleurs , qui semblent imiter le ramage de certaines étoffes. Ils ont le visage long , les dents noires & luisantes , les oreilles percées & chargées d'anneaux. On trouve dans le pays quantité de petites habitations isolées , dont chacune enferme une nombreuse famille. L'Historien des Moluques observe que toute l'Isle est remplie de lieux de prostitution , dérèglement très-rare dans les autres parties de l'Inde.

Key.

Salmon place l'Isle de Key à trois degrés 20 min. de latitude méridionale , & à 150 de longitude du méridien de Londres. Sa longueur est de trente lieues , sur trois ou quatre de largeur. Elle a sous sa dépendance une petite Isle de même nom , dont les côtes sont tortueuses , & dans laquelle on trouve un golphe large de quatre lieues. Le terrain de ces deux Isles est fort élevé , couvert de monta-

Salmon ,
Etat des Isles
de la Sonde ,
Valentin.

Argensola , Hist. des Mol. t. I. p. 150. de la Trad. Française.

gnes ,

gues , & baigné de plusieurs rivières. On y compte une infinité de villages, qui ont chacun leur Prince, & qui sont continuellement en guerre. Ces petits Souverains, quoique très-absolus, ne levent aucun impôt dans leur Etat, & ne se distinguent de leurs sujets que par un plus grand nombre de pendans d'oreilles, & par un voile d'écorce d'arbres. Le but de leurs guerres cruelles est de faire le plus d'esclaves qu'ils peuvent. Ils les vendent à Banda, où ils envoient tous les ans une vingtaine de bâtimens. Souvent ces Insulaires font un pareil trafic de leurs propres enfans, & s'ils peuvent mettre la main sur un parent, sur un ami, ils le vendent de la même manière.

Les larcins ordinaires se punissent chez ce peuple par l'amputation de l'oreille, & les vols considérables par la perte de quatre doigts. Il y a des peines de mort pour l'homicide & l'adultère ; mais les coupables ont plusieurs moyens de se soustraire à la sévérité des loix. Ils ont des Temples ; ils reconnoissent un Dieu Créateur ; ils l'invoquent en fléchissant les genoux, en touchant des mains leur visa-

ge , ou en les tenant élevées sur la tête ; ils lui offrent des viandes , qu'ils laissent sur l'autel , & qui sont enlevées par une personne inconnue , apparemment par le Prêtre du Temple. Ils consultent dans toutes leurs affaires une espece de Magicienne qui a , disent-ils , quatre yeux , & qui interroge en leur présence un Esprit invisible , dont ils croient entendre la voix. Les hommes & les femmes vont nus , à l'exception des parties naturelles. Leurs principales richesses sont l'or & les dents d'éléphant. Ils font aussi un assez grand commerce d'habits , qu'ils vont chercher à Macassar , & qu'ils débitent à Banda & dans les Isles voisines. Ils vivent de sagu , de poissons , de racines & de fruits. La coutume des Nobles est d'embaumer leurs morts , & de les garder un an dans une caisse , sous le toit de leur maison ; après quoi ils les enterrent avec beaucoup de pompe. Leur deuil consiste à se raser la tête , & à se passer dans les doigts , dans les bras , aux jambes , & autour du corps , de cercles de canne , qu'on est obligé de garder jusqu'à ce qu'ils tombent d'eux-

mêmes. On doit aussi s'abstenir alors de certains alimens.

Aroe, & quelques petites Isles qui en dépendent, sont situées à l'Orient de l'Isle de Key, & à la distance d'un peu plus de vingt lieues. Les habitans sont aussi barbares que ceux de Key, & se font continuellement la guerre pour s'enlever des esclaves. Le pays a peu de rivières & de sources. Il ne laisse pas d'être abondant en riz, en légumes & en bestiaux. La pêche y est si bonne qu'elle fait un des principaux revenus des habitans. *Vor-key* est la plus considérable habitation de ces Isles. On y pêche de petites perles d'une très-belle eau.

Aroe.

Botton est à l'Ouest d'Amboine. Sa capitale a l'apparence d'une assez grande ville, à cause de la multitude des jardins qu'elle renferme. Mais le nombre de ses habitans répond si peu à son étendue, qu'il ne surpasse pas douze ou treize cents personnes. On trouve dans toute l'Isle quantité de petits villages & de hameaux. Le pays est gouverné par un Roi, qui réside dans la capitale. Midleton, Capitaine Anglois, ayant été admis dans le palais de ce Monarque, aperçut

Botton.

Midleton,
dans l'Histoire
des Voyages, t. I.

un amas confus d'édifices , qui ne se distinguoient des maisons ordinaires que par leur grandeur. On l'introduisit dans une salle , où il vit avec frayeur une douzaine de têtes encore sanglantes , qui étoient suspendues aux murs. Le Roi les fit considérer à Midleton , & lui dit avec un air de complaisance que c'étoit les têtes d'autant d'ennemis qu'il avoit tué à la guerre. La vie de ce peuple est simple & grossière. Le Roi même ne mange que dans des plats de bois. On les couvre d'une toile , pour conserver la chaleur des mets. La boisson dont ils se régalent est l'*Irea pote* , liqueur douce & agréable , mais qui porte à la tête lorsqu'on en boit avec excès. Ils trouvent nos mets d'Europe fort délicats , & lorsqu'on leur présente des vins d'Espagne ou de France , ils en boivent sans aucune mesure. Dans un repas que Midleton donna au Roi sur son vaisseau , ce Prince se livra tellement à la débauche , qu'il fallut le faire porter au sortir de table par ses gens. Ces Insulaires font un assez grand commerce de perles , d'écaille de tortue , de toiles , & d'esclaves.

Solor s'éloigne beaucoup plus de la ligne équinoxiale, & doit se placer à huit degrés 20 ou 30 min. du Sud. Sa longueur est d'environ dix lieues, & sa largeur de huit. Elle est habitée par des Mores, des Idolâtres, & des Chrétiens. Les principales peuplades des Mores & des Idolâtres sont *Lamakere*, *Male*, *Toulon*, *Adenare*, *Prototoli*, *Aude*, & *Sallelauva*. Ces deux derniers Bourgs sont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate.

Solor.

Argensola,
ubi suprà.

Les habitations des Chrétiens s'appellent *Cherebate*, *Pamancaie*, & *Louolaing*. Elles contenoient au commencement du dernier siècle cent cinquante familles. Le nombre des autres peuplades répandues dans le pays n'étoit pas moins considérable. On comptoit jusqu'à deux mille familles, établies dans une petite Isle voisine, dont les habitations se nommoient *Carmang*, *Louococol*, *Louonamang*, & *Louongin*. Les Portugais avoient autrefois des domaines considérables à Solor. Ils en furent chassés en 1613 par les Hollandois.

Cette Isle est de quelque importance pour le commerce des Moluques,

parce qu'on en tire une grande abondance de vivres. Elle produit aussi beaucoup de sandal. On assure que plusieurs de ses peuplades sont gouvernées par des femmes.

Timor.

Timor, la plus méridionale & la plus grande de toutes ces Isles, s'étend entre 8 & 10 degrés de latitude. Salmon lui donne soixante & treize lieues de longueur, & dix-huit de largeur. Ses côtes sont basses, marécageuses, couvertes de grands arbres & de roseaux. Elle abonde en bestiaux, en gibier, en fruits, en légumes, en coquillages & en poisson de toute espèce. On y trouve aussi de la cire, du miel, du sandal, & des forêts entières de cocotiers & de tamarins. Il y croît, sur les bords de la mer, une sorte de pins, dont le bois est rouge, compact, & très-propre aux constructions. Tous les Voyageurs parlent avec admiration d'une espèce de palmiers qui sont très-communs dans l'Isle. Ils ont quatre-vingts pieds de hauteur, sur sept ou huit de diamètre. Ils ne poussent de branches que vers la cime. Le fruit a la forme d'une noix de coco; mais il n'est pas plus grand qu'un œuf de poule.

Le pays est partagé en différentes souverainetés, dont les plus considérables sont *Koupan*, *Anabao*, *Lafao*, *Ambaje*, *Lortribie*, *Polumbie*, & *Nanquinal*. Les Hollandois ont dans le Royaume de Koupan une petite habitation, accompagnée d'une forteresse, nommée la *Concorde*, où ils entretiennent une garnison de cinquante hommes. Ils se procurerent cet établissement en 1613, aux dépens d'une Colonie Portugaise qu'ils chasserent de ce quartier. Ils n'en tirent pas un grand profit; mais c'est un entrepôt commode pour le commerce des Moluques.

Salmon,
ubi supra.

Habitation
& forteresse
Hollandoise.

Les Portugais sont établis à *Lafao*, dans la partie septentrionale de l'Isle, à plus de soixante lieues de l'habitation Hollandoise, qui est du côté de l'Ouest. Les peuples de leur dépendance font profession du Christianisme, & ne parlent point d'autre langue que la Portugaise. Ils reconnoissent le Roi de Portugal pour leur Souverain; mais ils ne veulent point relever du Vice-Roi de Goa, ni même se soumettre à l'Archevêque de cette ville pour le spirituel. Ils prétendent se gouverner suivant leurs loix. On

Etablis-
sement des
Portugais à
Lafao.

voulut leur donner en 1688 un Vice-roi ; mais ils se revolterent ouvertement , & cette guerre , qui dura quinze ans , pensa ruiner la Colonie. Lafao n'est aujourd'hui qu'une petite bourgade , bâtie sur le bord de la mer , & défendue par quelques batteries. On y voit une cinquantaine de maisons fort pauvres , & une ancienne Eglise. Il y vient tous les ans , dans le cours de Septembre , plusieurs navires de la Chine , qui attirent dans cette saison un assez grand nombre d'étrangers , & qui font de Lafao une bonne place de commerce. Les Portugais peuvent armer cinq cents soldats dans les différentes habitations qui leur sont soumises.

Habitans
naturels de
Tahiti.

Les autres contrées de l'Isle sont habitées par des peuples Mahométans ou Idolâtres , qui ne dépendent d'aucune nation Européenne. Ceux de Koupan & d'Anabao sont alliés des Hollandois. Les autres sont si farouches , qu'ils massacrent sans pitié tous les étrangers qui approchent de leurs habitations. Ils ont le visage long , les cheveux noirs , la peau fort bazanée , la taille petite , le corps menu , agile & vigoureux. Tout leur habillement

consiste dans un morceau de toile dont ils s'enveloppent les reins. Ils ont sur la tête un chapeau de feuilles de palmier, & quelquefois une petite couronne de nacre de perle, enrichie de pieces d'or & d'argent. Ils ne sortent jamais de leur maison sans avoir une épée à leur côté, un javelot à la main, un arc & un carquois sur l'épaule. La chasse & la pêche sont leurs principaux exercices. Ils ont coutume de faire sécher au feu, sur une espece de claye, le gibier & le poisson qu'ils prennent. Toutes les campagnes sont communes, & ceux qui s'adonnent à les cultiver choisissent le terrain qu'ils veulent.

Lombatte, Serbite, Floris, Cumbava, &c. sont d'autres Isles situées à peu près dans la même latitude, mais un peu plus vers l'Ouest. La première est remarquable par un volcan qui vomit continuellement des feux. Serbite est au Septentrion de Solor, dont elle n'est séparée que par un petit détroit. Salmon lui donne onze lieues de long, & cinq ou six de large. C'est un pays d'un aspect agréable, & d'une prodigieuse fertilité. Mais ses peuples

Lombatte.

Serbite.

sont sauvages, & ne permettent point aux étrangers l'entrée de leurs habitations, qui sont toutes environnées d'une bonne palissade. Néanmoins lorsqu'ils voyent arriver quelques navires, ils se transportent sur le rivage, & ils échangent leurs fruits pour des couteaux, des cuillères, & des morceaux de fer. Ils n'estiment point l'or ni l'argent, & ils préfèrent l'étain à ces métaux.

Floris. Floris, que d'autres appellent *Endé*, est à l'Ouest de Serbite. Sa longueur est de cinquante lieues, & sa largeur d'environ dix-huit. Valentin la regarde comme une dépendance du Royaume de Macassar, & dit qu'on n'en tire point d'autres marchandises que des vivres. *Larentoeke* est le nom d'une ville & d'un port considérable de cette contrée. On assure que ses habitans sont très-versés dans la magie, & dans l'art détestable de préparer les poisons.

Cumbava, Lamboc. *Cumbava* & *Lamboc* sont encore plus vers l'Ouest, & touchent presque à l'Isle de Java. La première, qui relevoit autrefois des Royaumes de Boné & de Macassar, est aujourd'hui

sous la dépendance des Hollandois. Elle produit de la cire, du riz, & d'excellens chevaux.

§. V.

*Gilolo, autrement appelée Batochine.
Isles de Morotai.*

Voilà les principales Isles qui sont au Midi & à l'Ouest des Moluques. Celles de Gilolo & de Morotai s'étendent du côté de l'Est & du Septentrion. Gilolo, située au Nord-Est de Ternate, est coupée par la ligne. Sa longueur est de soixante lieues, du Midi au Nord. Elle en a quinze de l'Est à l'Ouest, dans sa largeur commune. Deux golphes, qui la pénètrent du côté de l'Est, la divisent en trois portions, qui semblent former trois Isles différentes. L'une se nomme *Batochine*, l'autre *Gammocanora*, & la troisième *Gilolo*. On donne indifféremment à l'Isle le premier & le dernier de ces noms. La pointe de Batochine regarde le Septentrion. Ses habitans sont des Sauvages, qui passent leur vie dans des lieux déserts, sans loix, sans Souverains, & sans demeures fixes. Gammocanora & Gilolo

Position de
Gilolo.

Argensola
& son Conti-
nuateur. Sal-
mon, état des
Moluques.

ont des peuples plus policés , qui obéissent à des Rois , & qui habitent des bourgs bâtis sur le bord de la mer. Toutes ces nations s'entendent , quoiqu'il y ait quelque différence dans leur langage. Gammocanora a un volcan.

Les Isles de Morotai sont au Nord-Est de Gilolo. Elles sont habitées par des peuples aussi féroces que celui de Batochine. Ils n'ont point de Rois ; mais chaque ville élit un chef , auquel ses habitans obéissent , sans lui payer aucun tribut. L'usage de l'or , de l'argent , des poids & des mesures leur est inconnu. Ils adorent le Diable sous diverses figures hideuses. Les Rois de Ternate & de Tidor ont d'anciennes prétentions sur toutes ces Isles.

ARTICLE III.

Traditions Moluquoises. Révolutions modernes causées par les Européens.

Nous abandonnons sans regret les sombres détails qui ont fait la matière des deux précédens articles , pour nous livrer à des recherches qui occuperont plus agréablement

ment le Lecteur. Elles embrasseront quelques particularités intéressantes concernant l'Histoire ancienne & moderne des Moluquois.

I.

Origine fabuleuse des Princes qui régnent aux Moluques. Découverte de ces Isles par les Portugais.

C'est une tradition reçue chez les Moluquois , & consignée dans leurs Livres sacrés , que les Souverains qui les gouvernent ont une origine miraculeuse. Cette tradition regarde particulièrement les Sultans de Ternate , de Tidor , de Bachian , de Botton , & de Gilolo. *Bicocigara* , un des premiers Rois des Moluques , se promenant un jour dans une barque , le long de la côte de Bachian , apperçut entre les rochers quelques-unes de ces cannes que les Indiens appellent *Rozin*. Frappé de leur beauté il s'arrêta dans ce lieu , & commanda à ses gens de les couper. Mais à peine furent-elles séparées de leurs racines , qu'il en sortit du sang , & qu'on découvrit quatre œufs , qui ressembloient à des œufs de couleuvre. En même tems le

Tradition
des Molu-
quois sur l'o-
rigine de
leurs Souve-
rains.

Argensola ;
Liv. I.

Roi entendit une voix qui lui dit : *Conserve soigneusement ces œufs , parce qu'il en naîtra quatre excellens Princes.* La chose s'accomplit quelques tems après , & ces œufs produisirent trois enfans mâles & une fille. Des trois Princes , l'un régna à Bachian , l'autre à Botton , le troisième dans les Isles de *Papua* ; & la Princesse épousa le Roi de Batochine. Voilà les fables que croient ces Insulaires.

Succession de ces Prince. Le Prince qui regna à Bachian eut une longue suite de successeurs , qui professèrent tous l'idolâtrie , jusqu'au regne de *Tidor Bongue* , le quinzième de ces Monarques , lequel embrassa l'Alcoran , vers la fin du XV^e. siècle de l'Ere Chrétienne. *Boleife* , succéda à Tidor Bongue , & regna à Ternate. *Almanzor* , qui descendoit aussi des anciens Rois de Bachian , étoit dans le même tems Souverain de Tidor.

Les Portugais découvrent les Moluques. Ce fut pendant le regne de ces deux Sultans que les Portugais découvrirent les Moluques en 1515 , sous la conduite de François de *Serra* , un des compagnons d'Alfonse d'Albuquerque. Boleife , qui se piquoit d'avoir une profonde connoissance de l'avenir , avoit , dit-on , prédit leur ar-

rivée. Ils mouillèrent d'abord à Amboine, où ils reçurent une ambassade de Boleife & d'Almanzor, qui étant alors en guerre, rechercherent avec empressement l'alliance de ces étrangers. François de Serra préféra l'amitié de Boleife, & bâtit un Fort à Telingamma, dans l'Isle de Ternate.

Boleife mourut quelque tems après, & laissa le trône à un fils en bas âge, nommé *Boyano*, dont il confia la tutelle à sa femme. *Daroës*, frère naturel de Boyano, fut aussi associé au Gouvernement. Mais les Portugais commencerent à vouloir dominer à Ternate, mortifierent en plusieurs occasions *Daroës*, & se saisirent de la personne du Roi, sous prétexte de veiller à sa conservation. Ils commirent dans le même tems plusieurs autres violences. Le Roi de Tidor, ayeul maternel du jeune Prince, étant tombé malade, pria Dom *Garcias*, leur Commandant de lui envoyer son Médecin. Ce Prince, dont ils avoient rejeté l'alliance, venoit d'accepter celle des Espagnols, qu'il avoit reçus dans son Isle. Dom *Garcias* ne lui pardonna point cette démarche, & le fit, dit-on, empoisonner par son Méde-

Ils sont re-
çus à Ternate.

Violences
de Dom Gar-
cias leur
Commandant.

cin. Après la mort d'Almanzor , qui eut pour successeur *Cachil* (1) *Raxamira* son fils , il fit une irruption à Tidor , pilla & saccagea la principale ville , massacra sans distinction tous les habitans qui s'y trouverent , & força la plupart des Insulaires à se réfugier dans les montagnes. Tout le pays seroit tombé alors sous la domination du Portugal , si les Tidoriens n'eussent été secourus par le Roi d'Espagne.

Sur ces entrefaites une maladie violente , & qu'on crut peu naturelle , emporta le jeune Roi de Ternate , que les Portugais tenoient enfermé dans leur Fort. *Cachil Dayolo* , son frere , lui succéda. Dom George de *Menezès* , qui avoit remplacé Dom Garcias dans le commandement des Moluques , crut devoir s'assurer aussi de la personne de ce jeune Prince , l'attira dans le Fort , & ne lui permit plus d'en sortir. Ce nouveau Commandant eut des démêlés très-vifs avec *Daroes* , Régent du Royaume. La querelle commença à l'occasion de quelques préférences que *Menezès* parut avoir pour *Cachil Bayaco* , homme

Démêlés de
Menezès avec
le Régent du
Royaume.

(1) C'est un titre qui revient à celui de Prince.

considérable par son crédit. Daroes en fut jaloux, suscita un procès criminel à Bayaco, qui s'étoit retiré dans le Fort, & somma Menezès de le livrer aux Magistrats de Ternate, afin qu'il fût jugé selon les Loix de la nation. Cette demande, qui fut accompagnée de quelques menaces, embarrassa Menezès & son Conseil. Tandis qu'il délibéroit sur les moyens d'appaîser Daroes & de sauver son ami, Bayaco, craignant que les Portugais ne l'abandonnassent dans ce pressant danger, se précipita du haut d'une fenêtre.

Le Général Portugais¹, touché de la mort de ce Cachil, crut qu'il étoit de son honneur de la venger. Un prétexte assez léger lui en fournit les moyens. Les Mahométans, établis dans le voisinage du Fort, ayant tué un pourceau, qui s'étoit approché de leur Mosquée, Menezès fit à ce sujet de rigoureuses perquisitions. Les soupçons tomberent sur un Prêtre Mahométan, nommé *Vaidua*, principal Ministre de cette Mosquée, & parent du Cachil Daroes. Il fut arrêté dans sa maison, ^{Nouvelles violences des} chargé de fers, conduit dans le Fort, Portugais.

exposé aux insultes des gardes & des valets du Gouverneur , qui lui froterent le menton & le visage avec des morceaux de lard. On assure que ces procédés se passerent en présence de Daroes & de quelques Grands du Royaume , qui s'étoient rendus au Fort pour demander l'élargissement de Vaidua. Menezès , après cette cruelle insulte , consentit à relâcher le prisonnier , moyennant des ôtages qu'il se fit livrer.

Les injustices les plus criantes succéderent bien-tôt à ces premières vexations. Le Galion qui venoit tous les ans à Ternate pour apporter la paye des troupes Portugaises , ayant été retardé par le mauvais tems , la garnison du Fort se vit menacée d'une affreuse disette. Les soldats , pressés par le besoin , entrèrent avec violence dans les boutiques & dans les plus riches magasins de la capitale , & prirent sans payer toutes les provisions qui leur manquoient. Ils se répandirent ensuite dans une petite Isle voisine , où ils saccagerent un gros bourg , nommé *Tabona*. Les habitans , irrités de ces insolences , attaquèrent à leur tour les Portugais , en tuerent une

grande partie, & désarmerent le reste. Menezès instruit de cette émeute, entra dans un furieux emportement, & menaça Daroes de son indignation, s'il ne lui livroit les principaux auteurs du massacre. Le Cachil, quoique persuadé de l'injustice de cette demande, jugea pourtant à propos de remettre entre les mains des Portugais le Commandant de Tabona, & deux des principaux habitans du lieu, croyant qu'une telle complaisance appaiserait la colère de Menezès, & qu'après avoir retenu pendant quelques jours les prisonniers, il leur permettroit de retourner dans leur ville. Mais il connoissoit mal le génie cruel & vindicatif de ce Portugais. Lorsqu'on lui eut amené les trois Indiens, il fit couper les mains aux deux bourgeois, & les renvoya en cet état à Ternate. A l'égard du Gouverneur, on lâcha contre lui deux dogues furieux, qui le mirent en pieces.

Horrible
cruauté de
Menezès.

Quelques tems après, Cachil Daroes, qui, comme on l'a dit, exerçoit la fonction de Régent, *Tamara-no*, grand Amiral, & *Boio*, Chef de la Justice, furent accusés par quelques gens obscurs d'avoir conspiré

contre les jours du jeune Roi. Sur cette dénonciation , Menezès les ayant attirés dans le Fort , les fit arrêter , & les condamna à une torture cruelle.

Supplice de
Daroës.

Daroës eut ensuite la tête tranchée sur un échaffaut , qu'on dressa hors de l'enceinte du Château , dans un lieu éminent , afin que tout le peuple fût témoin de son supplice. Les deux autres furent aussi sacrifiés au ressentiment du Gouverneur.

Ces sanglantes exécutions répandirent une telle frayeur dans Ternate , que la Reine & tous les habitans de cette capitale prirent la fuite , & se réfugièrent dans les montagnes. La Princesse , avant que de se retirer , envoya sommer Menezès de lui rendre son fils , qu'il tenoit comme prisonnier dans le Fort ; & sur le refus qu'il fit de le livrer , elle défendit à tous ses sujets , sous peine de la vie , d'avoir aucune communication avec les Portugais.

Administra-
tion de Pe-
reira.

Gonzalès Pereira qui fut envoyé aux Moluques pour remplacer Menezès se conduisit dans les commencemens avec une modération apparente qui lui gagna tous les cœurs. Les Indiens , séduits par ses promesses ,

retournerent dans leurs anciennes habitations, & le calme fut rétabli dans tout le Royaume. Mais ce Général étoit chargé de quelques ordres secrets, qui replongerent Ternate dans de nouveaux troubles. Ses instructions portoient d'augmenter de plusieurs ouvrages les fortifications de Telingamma, de continuer d'y retenir, sous divers prétextes, le Sultan Dayolo; d'interdire à tous les habitans de l'Isle, même aux Portugais, la vente du clou de Girofle; d'enlever de leurs maisons les balances, les mesures, & généralement tous les instrumens de ce commerce, pour les faire brûler dans la place publique.

Le nouveau Gouverneur exécuta sans obstacle le premier article de ses instructions. En effet, ayant eu l'adresse de persuader à la Reine qu'il lui rendroit son fils aussi-tôt que les travaux du Fort seroient achevés, non-seulement elle ne s'opposa point à cette entreprise, mais elle lui envoya même des matériaux & des ouvriers. Mais quand il publia les ordres qui restreignoient aux seuls Facteurs du Roi son maître la vente du clou de girofle, cette déclaration causa

Ordres qui
causent un
soulèvement
général.

un soulèvement général. Les Portugais s'assemblerent tumultueusement dans le Fort , & coururent en foule à la maison de Fernand *Lopez*, Grand Vicaire de l'Evêque, ayant à leur tête un des principaux officiers de la garnison nommé Vincent de *Fonseca*. Leur projet étoit de demander au Gouverneur la révocation de l'ordonnance , & de le menacer, en cas de refus , d'abandonner l'habitation de Ternate , pour se réfugier dans les Isles voisines, chez les Mores ou chez les Espagnols. Pereira crut en imposer aux rebelles en faisant arrêter Fonseca ; mais cette démarche acheva de les aigrir , & les plus mutins se rendirent à Ternate, pour implorer le secours des Indiens. Ceux-ci, qui n'étoient pas moins irrités contre le Gouverneur , entrèrent avec chaleur dans la même cause , & résolurent de profiter d'une occasion , qui pouvoit les affranchir de la tyrannie des Portugais. Il se tint un grand Conseil dans le Palais en présence de la Reine. La mort de Pereira & de tous les Européens qui gardoient la forteresse y fut résolue. On convint du tems , des moyens , & du lieu. Quand le jour

marqué pour l'exécution fut arrivé, les habitans de Ternate prirent les armes, vers l'heure de midi. Les uns se cachèrent dans une Mosquée, qui étoit derrière le Fort, & les autres dans un bois voisin. Ils avoient ordre de sortir de leur retraite, & d'entrer dans la place au signal qu'on leur donneroit. Dans le même tems quelques Indiens s'étant mêlés parmi les ouvriers du Fort, pénétrèrent jusqu'au palais du Gouverneur, forcerent les portes de son appartement, & le massacrèrent. Il étoit si mal gardé, que les meurtriers ne furent découverts que par une femme qui se mit à crier de toute sa force, *les Mores, les Mores*. A ce bruit l'alarme se répandit dans le Château; toute la garnison se mit sous les armes, & les assassins prirent la fuite. Les Mores qui étoient en embuscade autour du Fort, voyant que les Portugais étoient sur leurs gardes, & ne recevant point le signal dont on étoit convenu, n'osèrent attaquer la place, & se retirèrent dans la ville.

Massacre du
Gouverneur
Portugais.

Vincent de Fonseca, un des principaux Auteurs du premier soulèvement, fut tiré de sa prison, & substi-

Fonseca
succéda à Pe-
reira.

tué à Pereira , par le crédit du Grand Vicaire Lopez. Malgré ses liaisons avec les rebelles , il témoigna le même zèle que son prédécesseur pour l'exécution des ordres tyranniques du Conseil de Goa , & cette conduite le rendit également odieux aux Portugais & aux Indiens. Ces derniers déclareront une guerre ouverte au Gouverneur , & firent des démarches auprès du Roi de Tidor & de plusieurs Princes voisins , pour les exciter à une ligue générale contre les Portugais. Fonseca , effrayé de ce complot , rétablit la liberté du commerce , & consentit enfin à la délivrance du Sultan , ce qui calma tous les troubles.

Caractere du
Sultan Dayo-
lo.

Dayolo , après une longue absence , fut reçu dans Ternatè avec ces démonstrations de joie , dont le peuple est toujours prodigue envers les jeunes Souverains. Sa mere se désista de la régence , & lui mit dans les mains les rênes du Gouvernement. Mais à peine assis sur le trône , il y montra des vices qu'il avoit cachés dans l'obscurité d'une prison. On découvrit en lui une grande légèreté d'esprit , une humeur inquiète & bizarre , de la fougue & de l'emportement

ment dans le caractère, un penchant invincible pour la débauche, des dispositions à la cruauté, & toutes les traces d'un mauvais naturel. Il se brouilla imprudemment avec les Portugais, qui, après lui avoir fait une guerre cruelle, dans laquelle ses propres sujets se tournerent contre lui, le forcerent de se réfugier à Tidor. Bonseca & les habitans de Ternate se réunirent alors pour placer sur le trône *Cachil Tabaraja*, qui fut ensuite déposé, chargé de fers, & relégué à Goa. C'est ainsi que les Portugais se jouoient de ces Monarques.

Sa déposition.

Cachil Aerio, frere naturel de Dayolo, mais beaucoup plus jeune, fut ensuite couronné. Il étoit né d'une mere idolâtre, à laquelle les Jésuites l'avoient enlevé, pour le faire conduire dans leur Collège de Goa, où ils l'avoient instruit des principes du Christianisme. Aerio étoit retourné depuis quelque tems à Ternate, & sa mere le tenoit caché dans une maison de plaisance où elle tâchoit de lui faire oublier les impressions qu'il avoit reçues des Missionnaires. Le Gouverneur l'envoya chercher par une troupe de soldats; & sa mere, sur je ne

Fortune d'Aerio.

Argensola.
Ibid.

faï quels pressentimens , ayant refusé de le livrer , ces barbares la précipiterent par une fenêtre , & se saisirent de son fils. Nous verrons que les pressentimens de cette femme n'étoient que trop fondés.

Ligue générale
contre
les Portugais.

Le même,
Liv. II.

Tandis que ces choses se passoient à Ternate , Sultan Dayolo sollicitoit à Tidor & dans les Îles voisines de puissans secours. La plupart des Rois des Moluques prirent la défense , & formerent une ligue redoutable , dont le Roi de Tidor fut déclaré le Chef. Les Princes confédérés leverent une armée de cinquante mille hommes , & mirent en mer une flotte nombreuse , qui donna la chasse à tous les bâtimens Portugais , & qui bloqua le port de Telingamma. Dans le même tems les habitans de Ternate prirent les armes , abandonnerent leur ville après l'avoir brûlée , arracherent tous les arbres de girofle , réduisirent en cendres plusieurs villages Chrétiens , & porterent la désolation dans toutes les campagnes , sans épargner leurs propres habitations. La plupart des Portugais établis hors du Fort furent égorgés ou dispersés , & ceux qui habitoient dans on enceinte furent tellement harcelés

par les Indiens , qu'ils ne pouvoient en sortir , soit pour couper du bois , soit pour faire de l'eau , sans s'exposer à une mort certaine. Le massacre ne fut pas moins général dans les autres Isles , & le zèle barbare des Musulmans détruisit à Tidor , à Bachian , & à Gilolo quantité de Chrétientés florissantes.

Les Portugais de Ternate , bloqués par terre & par mer dans leur Fort de Telingamma , commençoient à manquer de vivres , lorsqu'on leur envoya de Malaca un convoi considérable , sous la conduite d'Antoine de *Galva*. Ce Général , étant à la hauteur des Moluques , rencontra la flotte ennemie , composée d'un grand nombre de galeres du pays , & de plusieurs jonques Chinoises. Il n'avoit à opposer à cette multitude de bâtimens qu'un galion de guerre , une patache , & un navire de transport , sur lequel on avoit embarqué quelques familles , destinées à repeupler l'habitation de Ternate. Mais son artillerie lui donnoit un grand avantage sur les Indiens , qui n'avoient d'autres armes que des flèches & quelques mousquets. Ceux-ci s'étant approchés de l'escadre Européenne , firent pleuvoir

Arrivée
d'Antoine de
Galva.

sur elle une grêle de traits , qui ne lui
causèrent pas un grand dommage, par-
ce que le Général Portugais avoit eu
la précaution de mettre ses gens à cou-
vert derrière des bastingues. Quand
les Indiens eurent épuisé leurs flèches ,

Il bat la
Batterie des Al-
liés,

Galva fit jouer son artillerie , leur tua
beaucoup de monde , brisa ou coula à
fond plusieurs de leurs barques , & mit
les autres en déroute. Il ne se mit pas
en peine de les poursuivre , parce que
sa présence étoit nécessaire à Ternate.

Ses premiers soins , à son arrivée
dans l'Isle , furent de réparer les dom-
mages que les Ternatois avoient cau-
sés aux habitations Portugaises , & d'é-
tablir en divers lieux les nouvelles fa-
milles qu'il avoit amenées de Malaca.
Il tâcha en même tems de regagner la
confiance & l'amitié des Insulaires. Il
suspendit d'abord toutes les hostilités ;
il accorda une amnistie à tous ceux qui
voulurent la recevoir ; il offrit en par-
ticulier à la Reine des conditions très-
avantageuses , & il envoya en divers
quartiers des Religieux , pour enga-
ger les habitans à repeupler les villes
& les bourgades qu'ils avoient aban-
données. Mais les Indiens , qui se rap-
pelloient que son prédécesseur avoit

employé les mêmes artifices pour les tromper , rejetterent avec fierté toutes ces propositions. Il entreprit avec aussi peu de succès de gagner le Roi de Tidor & les autres Princes confédérés , auxquels il fit offrir des présens considérables. Ils ne répondirent à ces offres que par des insultes & des menaces. Galva , voyant leur obstination , résolut de porter la guerre à Tidor , & d'humilier l'orgueil de ces barbares , en les attaquant dans le centre de leurs forces. Il partit avec sa petite flotte , sur laquelle il fit embarquer quatre cens hommes , ne laissant que quelques soldats pour la garde du Fort. Il mouilla sans aucun obstacle dans la rade de Tidor , au mois de Décembre de l'année 1537 , à une portée de mousquet de la capitale. Quand la nuit fut venue , il débarqua secrètement trois cens hommes , & s'étant mis à leur tête , il marcha par des chemins détournés , pour surprendre un Fort qui commandoit la ville , & qui formoit alors toute sa défense. Il avoit appris par ses espions que ce poste important étoit mal gardé. Il l'attaqua si brusquement , qu'après avoir culbuté quelques Indiens , qui se présentèrent

pour le défendre , il entra dans la Place. Cachil Dayolo fut tué dans ce choc , qui ne couta aux Portugais qu'un seul homme. Antoine de Galva fit mettre le feu aux maisons du Fort , ce qui jeta une telle épouvante dans la ville , que ses habitans prirent la fuite , abandonnant aux vainqueurs toutes les richesses qu'elle renfermoit.

Il prend &
brûle Tidor.

Mais le Général Portugais , craignant que l'ardeur du pillage n'emportât trop loin ses soldats , & n'ayant pas assez de monde pour garder cette grande ville , se contenta d'en tirer quelques vivres , & livra le reste aux flammes.

Cette victoire répandit la terreur parmi les Princes ligués , & les rendit plus traitables. Le Roi de Tidor fit faire des propositions d'accommodement au Gouverneur , & conclut avec lui un Traité particulier , par lequel il s'engagea à livrer aux seuls Facteurs Portugais , à un prix invariable , tout le girofle qui croît sur ses terres. La Reine de Ternate , les Sultans de Bachian & de Gilolo , & les autres Rois des Moluques , obtinrent la paix aux mêmes conditions , & les Portugais devinrent plus puissans que jamais

dans toutes ces Isles. Leur Général s'engagea de son côté à rendre la liberté au Sultan Aerio, & remplit avec exactitude cette promesse : ce qui acheva de rétablir le calme dans ces quartiers.

Il dissout la
Ligue.

Aerio gouverna le Royaume de Ternate en Prince sage, intelligent, éclairé. Sa douceur & son affabilité le rendirent infiniment cher à ses sujets, & sa fidélité pour les engagements qu'il avoit contracté avec le Portugal, lui concilia l'amitié d'Antoine de Galva, & des Gouverneurs qui lui succédèrent, jusqu'à l'arrivée de Dom Lopez Mesquita, qui obtint le commandement des Moluques en 1570. Ce nouveau Général se livra imprudemment aux conseils de quelques Moines turbulens, qui l'indisposèrent contre Aerio. Ils lui représentèrent que ce Sultan abusoit du pouvoir que lui laissoient les Gouverneurs ; qu'il étoit peu favorable aux Chrétiens ; qu'il toléroit avec trop d'indulgence le libertinage de ses sujets, & qu'il s'abandonnoit lui-même à des débauches scandaleuses, qui nuisoient à la propagation de l'Evangile. Mesquita, rempli de ces impressions monachales,

Administra-
tion de Dom
Lopez Mes-
quita.

s'avisa de faire à ce sujet quelques remontrances au Sultan, & voyant qu'elles étoient mal reçues, il lui re-trancha ses pensions, le menaçant, s'il ne changeoit de conduite, de le faire déposer par le Viceroy de Goa.

Il maltraite
le Sultan de
Ternate.

Il arriva sur ces entrefaites une chose, qui acheva d'aigrir l'esprit du Gouverneur. Cachil *Babu*, fils d'Aerio, & son héritier présomptif, eut la curiosité de visiter quelques Isles, qui relevoient de la souveraineté de Ternate. Dans ce voyage un Indien vint se jeter à ses pieds, & implorer sa justice contre un Portugais qui avoit enlevé sa fille. *Babu*, dans un premier mouvement de colere, ordonna que tous les Portugais du lieu fussent massacrés. Mais le Cadi s'opposa à l'exécution de cet ordre injuste, & le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il rappella son fils, le fit mettre aux arrêts, & n'accorda sa délivrance qu'aux généreuses sollicitations des personnes mêmes dont le Prince avoit ordonné le massacre.

Mesquita, malgré cette satisfaction éclatante, soupçonna la franchise du Monarque, & s'imagina, contre toute sorte de vraisemblance, que *Babu* n'avoit agi que par ses ordres. Quel-

ques Religieux emportés, confirmèrent ces soupçons déraisonnables, & lui persuaderent que la gloire du ciel & les intérêts du Portugal demandoient qu'on s'assurât de la personne d'Aerio. Il chargea de l'exécution un Officier affidé, & le Sultan fut enlevé dans une petite maison de plaisance, où il avoit coutume de se retirer avec ses femmes pendant la chaleur du jour. Quelques tems après on lui ordonna de s'embarquer pour Goa, afin d'y rendre compte de sa conduite. Mais le vaisseau qui le conduisoit étoit à peine à la hauteur de Malaca, que le Sultan reçut une lettre, dans laquelle le Vice-roi de Goa le prioit de retourner sur ses pas, l'assurant qu'il étoit pleinement convaincu de son innocence, & qu'il vengeroit avec éclat l'affront que lui avoit fait le Gouverneur. Aerio fut donc ramené à Ternate, & Mesquita reçut ordre de se rendre lui-même à Goa, où le Conseil des Indes le condamna à un an de prison. Quand ce terme fut expiré, le Vice-roi le renvoya aux Moluques, en lui enjoignant de reprendre ses anciennes fonctions, & de se réconcilier

Il le fait enlever, & l'envoie à Goa.

avec le Roi de Ternate. Des personnes d'autorité ménagerent entre Aerio & Mesquita une entrevue , dans laquelle ils jurèrent d'oublier leurs querelles passées , & de vivre désormais dans une parfaite union.

Ces promesses , faites en présence de plusieurs témoins respectables , furent si peu sinceres de la part de Mesquita , que cinq jours après l'entrevue il les viola de la maniere la plus odieuse. Ce scélérat , prétextant une indisposition , qui ne lui permettoit pas de se transporter au Palais , fit prier le Roi de se rendre au Fort , où il avoit des choses de la dernière importance à lui communiquer. On avertit Aerio de se défier de cette invitation , & que le dessein de Mesquita étoit de le faire assassiner par Antoine *Pimentel* son neveu. Mais il ne crut pas devoir ajouter foi à un tel avis. Quand il fut arrivé à la porte du Fort , on refusa de laisser entrer ses sangiacs & ses gardes , ce qui commença à lui donner des soupçons. Il ne laissa pas de s'avancer avec fermeté ; mais il ne put retenir ses larmes en prenant congé de ses enfans. Comme il voulut se

Comment
Aerio est mas-
sacré.

rendre au Palais du Gouverneur , pour se plaindre de la violence qu'on venoit de faire à ses gens , quelques Officiers l'en empêcherent , & lui firent entrevoir par leur embarras & par d'autres indices , qu'on avoit sur sa propre personne de plus dangereux desseins. Dans ce moment Pimentel parut , ayant à la main un poignard. Il déclara au Prince qu'il venoit lui ôter la vie par les ordres du Gouverneur , & qu'il s'acquittoit à regret d'une si funeste commission (1). Le Roi , sans paroître effrayé , dit à Pimentel & à ses gens qu'il leur étoit facile d'exécuter ce commandement ; mais qu'ils prissent garde à ce qu'ils alloient faire , & qu'il trouveroit des vengeurs dans ses enfans , dans ses sujets , & dans tous les Princes du pays ; que s'ils soupçonnoient sa fidélité , il leur étoit libre d'examiner sa conduite , puisqu'il étoit dans leurs mains ; qu'au reste , s'ils regardoient sa mort comme un

(1) L'Historien des Moluques assure que Pimentel avoit cet ordre par écrit , & qu'il en montra l'original à plusieurs personnes. Il ajoute , comme un bruit qui se répandit assez généralement , que les Religieux , offensés de la persécution qu'Aerio faisoit aux Chrétiens.... avoient conseillé qu'on le fit mourir.

événement avantageux à leur colonie, ils pouvoient s'épargner un crime inutile, puisque dans l'âge où il étoit, la nature feroit bientôt ce qu'ils pourroient au plus avancer de quelques momens. Ces paroles ayant fait peu d'impression sur les meurtriers, il s'approcha d'un canon, sur lequel il apperçut les armes de Portugal, & le tenant embrassé : *Portugais, s'écria-t-il, respectez du moins ces armes; voulez-vous massacrer le meilleur ami de votre Roi?* On ajoute que pour dernière grace il demanda le tems de se faire baptiser : ce que Pimentel lui refusa. Ce barbare perça de plusieurs coups l'infortuné Monarque, qui reçut la mort sans se défendre. Son corps fut partagé en plusieurs quartiers, qu'on exposa à la vue du peuple sur les créneaux de la muraille.

Cet indigne assassinat, accompagné de toutes les circonstances qui peuvent inspirer l'horreur & l'exécration, excita un soulèvement général contre le Gouverneur. Les femmes & les enfans du Monarque abandonnèrent Ternate, & se retirèrent dans les Isles voisines, où ils implorèrent secrètement l'assistance de plusieurs

Princes. Ils porterent leurs plaintes jusqu'à Goa, où ils envoyèrent un Ambassadeur, vêtu de blanc, ce qu'est ici la marque du deuil, avec ordre de demander justice des attentats du Gouverneur, qui foulant aux pieds les engagemens les plus respectables, & abusant de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, avoit violé la foi publique & les droits sacrés de la nature.

Le Vice-roi reçut favorablement l'Ambassadeur, promit de punir les vexations de Mesquita, & fit partir pour Ternate *Nugno Pereira* de la Cerda, en qualité de Commandant. Celui-ci fit charger de fers l'ancien Gouverneur, qui fut envoyé à Goa, pour y être gardé, jusqu'à ce que la Cour de Portugal eût ordonné de son supplice. Cette satisfaction, beaucoup trop légère pour un forfait dont la punition ne pouvoit être assez prompte, ne fut point capable d'appaîser les troubles, ni de conjurer l'orage qui se formoit contre les Portugais. Sultan Babu, qui fut déclaré successeur d'Aerio, après avoir fait avec un profond mystère tous ses préparatifs, parut avec des forces considérables de-

Les Por-
tugais sont
chassés de
Ternate.

vant la citadelle de Telingamma , & l'investit par terre & par mer. Le siège dura cinq ans , avec une opiniâtreté égale de part & d'autre , & cette alternative de bons & de mauvais succès qui prolonge les guerres. Enfin les assiégés furent réduits à capituler en 1575. Ils sortirent du Fort avec tous leurs effets , & se retirèrent , les uns à Malaca , les autres à Amboine & dans les Isles voisines. Il ne resta dans Ternate que dix-huit familles Portugaises , qui ne purent s'embarquer avec les autres , & qui passerent quelque tems après à Tidor , où elles formerent un petit établissement , qui au bout de quelques années , eut le sort de celui de Telingamma. C'est ainsi que leur puissance s'éteignit aux Moluques.

Progrès du
Sultan Babu.

Sultan Babu , après s'être emparé du Fort de Telingamma , porta la terreur dans la plupart des Isles qui étoient alliées ou sujettes du Portugal. Il fit une descente à Bachian , tua le Roi du pays dans un combat , prit son fils & ses principaux sangs , emporta d'assaut presque tous les Forts. Il passa ensuite à Tidor , qu'il assiégea ; mais il y trouva tant de

résistance , qu'il fut obligé de se retirer , après avoir perdu beaucoup de monde. Ce Monarque, aussi passionné pour les plaisirs que pour la gloire , mourut d'épuisement , à la fleur de son âge , dans les bras d'une de ses maîtresses. C'étoit un homme d'une constitution robuste , un peu replet , d'une humeur enjouée , fort curieux des nouveautés qui venoient d'Europe. Les Hollandois , qui parurent pour la première fois aux Moluques sous son regne , ayant riré en sa présence quelques fusées , il fut si charmé de cette invention , qu'il voulut apprendre d'eux à composer ces feux d'artifice. Il y travailla de ses propres mains , & se persuadant qu'avec une certaine quantité de poudre il pourroit fendre le tronc d'un gros arbre , il ne se donna point de repos qu'il n'en eût fait l'épreuve. Il étoit brave , & il n'épargnoit nullement sa personne dans les occasions périlleuses. On le vit à Tidor sauter du rivage dans la mer , & gagner à la nage son vaisseau. Il étoit familier avec les étrangers , mais grave & sévère avec ses sujets , sur-tout avec les Grands. Il avoit quarante femmes , distribuées

Sa mort &
son caractère.

Continua-
teur d'Ar-
genfola.

dans les bourgs de son obéissance. Ses forces maritimes, fort supérieures à celles de ses voisins, consistoient en trente galeres, dont plusieurs étoient armées de pierriers, & avoient depuis quarante jusqu'à soixante rameurs.

I I.

Invasion des Espagnols.

Les Portugais furent à peine établis aux Moluques, que les Espagnols leur en disputèrent la possession. Ferdinand de Magellan, qui avoit suivi Albuquerque aux Indes, dans le tems de la découverte de Ternate, ayant abandonné le service du Portugal pour s'attacher à la Cour de Madrid, persuada à Charles-quinz que les Moluques dépendoient des pays occidentaux dont les Espagnols s'attribuoient le domaine. On fait que ces deux peuples, qui depuis quelques années, se croisoient dans leurs découvertes, étoient convenus en 1494 de diviser le globe terrestre en deux portions égales, en tirant une ligne d'un pôle à l'autre. Suivant ce partage, l'Hémisphère oriental devoit appartenir aux Portugais, & l'occidental offroit une

Argensola,
passim.

libre carrière aux découvertes des Espagnols. Magellan n'eut pas de peine à persuader au Conseil de Madrid, que les Moluques étoient hors des limites accordées aux Portugais. On lui donna une escadre, avec laquelle il partit de San-Lucar au mois de Septembre de l'année 1519. Après avoir côtoyé le Brésil, il s'éleva jusqu'à la hauteur de cinquante-trois degrés de latitude méridionale, découvrit & traversa le fameux détroit qui porte son nom, entra dans la mer du Sud par ce canal, & remontant ensuite vers l'Equateur, se trouva fort près des Moluques, aux environs desquelles il tournoya, sans pouvoir les reconnoître. Il visita dans la même latitude plusieurs Isles, & il y soutint de rudes combats contre les Indiens, particulièrement dans celle de *Zebu*, qui fait partie des *Philippines*, où il fut massacré avec une partie de ses gens. Les débris de son escadre prirent la route des Moluques; & aborderent heureusement à Tidor au mois de Novembre 1521. Le Roi Almanzor accueillit les Espagnols avec bonté, & leur accorda la liberté de s'établir dans toutes les terres de son obéissance. Ce

Les Espagnols sont reçus à Tidor.

fut alors que les Castillans commencerent à partager avec les Portugais les avantages du commerce des Moluques , & la jalousie excita entre ces deux peuples une guerre cruelle. Tandis que leurs Géographes & leurs Jurisconsultes dispuetoient en Europe par de vaines subtilités , leurs guerriers combattoient en Asie avec des armes plus réelles. Ternate & Tidor , les deux clefs des Moluques , étoient le principal théâtre de leurs contestations , qui se terminerent en 1529. On convint alors d'un accommodement , par lequel l'Empereur Charles-quinz engagea au Roi de Portugal les Moluques pour la somme de trois cens cinquante mille ducats.

Ils engage-
rent les Mo-
luques pour
une somme
d'argent.

Les Portugais ne furent plus troublés dans la possession de ces Isles par les Castillans , jusqu'à l'époque de la réunion de leur couronne à celle d'Espagne , en 1582. Philippe II , sous prétexte de rétablir leur Comptoir de Ternate , se proposa d'envoyer de puissans armemens dans cette partie de l'Inde. Le premier qui partit des Philippines en 1589 , fut composé de trois cens Espagnols & de quinze cens Indiens , commandés par Pietre Sar-

miento, aussi bon Général que Navigateur expérimenté. Son dessein étoit d'aborder directement à Ternate ; mais il fut jetté par les vents dans la rade de Motir, où il prit plusieurs bâtimens ennemis. Les Insulaires se soumirent sans résistance, & prêterent serment de fidélité à l'Espagne. Sarmiento passa ensuite à Ternate, débarqua une partie de ses troupes, malgré l'opposition des habitans, assiégea le Fort de Telingamma, & poussa les premières attaques avec beaucoup de vigueur. Mais les maladies qui désolèrent son camp & sa flotte ne lui permirent pas de continuer cette entreprise, & le forcèrent de reprendre la route des Philippines.

Expédition
de Sarmiento.

Trois autres Généraux, Jean *Morones*, *Gomez Perez de las Marignas*, & André *Furtado de Mendoza* furent successivement envoyés à Ternate avec des forces considérables, & ne purent triompher de la résistance des Insulaires. L'honneur de cette conquête étoit réservé à Don *Pedro d'Acugna*, qui obtint le gouvernement des Philippines au commencement du dernier siècle. Il partit au mois de Janvier de l'an 1606, avec

Autres tentatives inutiles.

Conquête
de Pedro d'Acugna.

une flotte de trente-six voiles , dont l'équipage montoit à plus de trois mille hommes. Après avoir joint ses forces à celles du Roi de Tidor , l'ancien allié des Portugais , il débarqua le premier jour d'Avril devant Ternate. Une partie de ses troupes défila le long du rivage , vers le Fort de Telingamma , & le reste s'ouvrit un chemin vers la ville , en côtoyant une montagne qui l'environne du côté du Nord. Cette manœuvre inquiéta le Roi de Ternate , qui craignant de se voir investi , ne fit aucun mouvement pour s'opposer à la descente. La ville & le Fort furent emportés d'assaut , & abandonnés au pillage. Quelques jours après les Espagnols s'emparèrent aussi de la Forteresse de Gammalamma , dans laquelle le Roi s'étoit retiré avec ses femmes & les principaux sangiacs de sa Cour. Ce prince , que l'Histoire nomme *Zaide Buxei* , eut à peine le tems de s'embarquer sur quelques Carcoas , qui le conduisirent à force de rames dans l'Isle de Gilolo.

Dom Pedre prit possession de toutes ces places , où il fit arborer l'étendard & les armes du Roi d'Espagne. Il détacha deux de ses galeres,

commandées par *Villagra*, avec un grand nombre de bâtimens Indiens, sous la conduite du Roi de Tidor, pour donner la chasse au Sultan de Ternate & aux sangiacs Indiens, qui s'étoient réfugiés dans les Isles voisines. *Cachil Amuxa*, *Mofaquia*, & quelques autres Princes du sang royal, tombèrent dans les mains de *Villagra*, & furent ramenés à Ternate. Ils proposèrent à Dom Pedre, pour terminer une guerre également funeste aux deux Nations, d'engager le Roi à revenir dans ses Etats, & à se remettre au pouvoir des Espagnols, pourvû qu'on lui accordât des conditions supportables. Le Général accepta ces offres, & fit partir pour Gilolo, *Mofaquia* & le Capitaine *Villagra*. Ils s'abouchèrent avec le Sultan, qui, sans autre assurance qu'une promesse par écrit, dans laquelle on s'engageoit à ne point attenter à ses jours, consentit à se rendre à Ternate avec son fils & les sangiacs de sa suite. Il y fut reçu par Dom Pedre, qui le conduisit dans un Palais qu'on avoit meublé magnifiquement.

En quittant le Prince, le Général lui demanda la permission de laisser une garde auprès de sa personne, sous pré-

Le Roi de Ternate se remet entre les mains des Espagnols.

texte de le mettre à couvert des insultes des Tidoriens, qui étoient en grand nombre dans la ville. .

Conditions
qui lui sont
imposées.

Deux jours après on lui envoya quelques Officiers, pour entrer en négociation. Il se soumit à toutes les conditions qu'ils exigèrent. Les principales furent qu'il remettroit au Roi d'Espagne les Forts de *Tacome* & de *Sula*, dans l'Isle de Ternate; ceux de *Gilolo*, de *Machian*, de *Morotai*, & généralement toutes les places qui étoient encore en sa puissance, avec l'artillerie, les armes, & les autres munitions qui s'y trouveroient; qu'il enverroit son fils & le *Cachil Amuxa*, avec un détachement de troupes Espagnoles, pour présider eux-mêmes à l'évacuation de tous ces Forts; qu'il rendroit outre cela tous les Chrétiens qu'il tenoit dans les fers, avec les renégats Portugais ou Espagnols, & tous les Hollandois qui étoient dans ses Etats.

En exécution de ce Traité, le Capitaine Villagra se mit en mer, pour aller prendre possession des lieux qui devoient être remis aux Espagnols. Il étoit accompagné du Prince *Amuxa*, & du jeune *Cachil Gariolano*, fils du

Sultan. Les places lui furent livrées sans aucune opposition : tous les habitans se soumirent, arborerent l'étendard d'Espagne , & porterent eux-mêmes leur artillerie à la flotte.

Dom Pedre termina en moins de deux mois cette mémorable expédition. Avant que de quitter les Moluques , il voulut que les Souverains de ces Isles , & leurs principaux Cachils, reconnussent la domination de Philippe III , & lui prêtassent serment de fidélité. Zaïde Buxei Roi de Ternate , Gariolano son héritier présomptif , Cachil Mole Sultan de Tidor , Raxa Laudin Roi de Bachian , jurèrent foi & hommage entre les mains du Gouverneur, avec leurs vassaux, promettant de livrer aux seuls Façteurs Espagnols leur girofle & leurs autres denrées , de ne point recevoir les Hollandois dans leurs ports , & de marcher en personne avec leurs gens & leurs vaisseaux , toutes les fois qu'ils en seroient requis par le Gouverneur des Philippines, ou par ses Lieutenans.

Le Général donna aussi des ordres pour la construction de deux nouveaux Forts , l'un à Ternate & l'autre à Tidor. Il nomma pour son Lieutenant

aux Moluques Jean d'Esquivel, Maître-de-Camp, auquel il laissa des troupes, des canoniers, & des ouvriers de toute espèce, avec deux bons brigantins, qu'il étoit facile d'armer en guerre. Il hésita quelque tems sur le traitement qu'il feroit au Roi de Ternate & aux sangiacs qui étoient dans ses mains. Après avoir agité cette affaire dans plusieurs Conseils, il crut que la sûreté de sa nouvelle conquête demandoit qu'ils fussent transférés aux Philippines, & il les fit embarquer sur sa flotte. On laissa seulement au Prince la liberté de nommer quelques Cachils pour gouverner le Royaume en son absence. Dans le trajet, lorsqu'on étoit à la hauteur de Mindanao, Villagra fut averti que les Sangiacs qu'il avoit sur son bord cherchoient l'occasion de s'évader avec leur Roi. Il doubla leurs gardes, & fit enchaîner les plus hardis, du nombre desquels étoient Amuxa & Mofaquia, proches parens du Monarque. Mais on leur ôta leurs fers en approchant de Manille, où la flotte arriva heureusement le 9 de Juin. Dom Pedre ne jouit pas long-tems des fruits de cette victoire. La mort l'enleva vingt-deux jours

Il est transféré aux Philippines.

Jours après son arrivée. On croit qu'il fut empoisonné par quelques personnes envieuses de ses succès, & mécontentes de son Gouvernement.

C'est ainsi que les Moluques tombèrent au commencement du dernier siècle sous la domination des Espagnols. Ils n'en chassèrent pas ouvertement les Portugais, qui étoient censés ne faire avec eux qu'un seul peuple : mais ils trouverent le moyen de leur enlever peu-à-peu tout le commerce de ces Îles, en y envoyant des Philippines de puissans armemens ; tandis que, par des voyes secrètes, on lioit les mains aux Negocians de Goa & de Malaca, qui se dégoutèrent insensiblement de ce trafic. Nous allons voir comment les Espagnols furent eux-mêmes supplantés par un autre peuple plus actif & plus industrieux.

I I L.

Conquête des Hollandois.

Les Hollandois s'ouvrirent le chemin des Moluques en 1599, sous le Continuation
deur d'Ar-
genfola. regne de Sultan Babu, dans le tems que la puissance des Portugais étoit sur son déclin. Ils furent bien accueillis à Amboine & à Ternate, & ils établirent un petit Comptoir dans la dernie-

Premiers
établissmens
des Hollan-
dois.

re de ces Isles. Ils passerent ensuite aux Isles de Banda, où ils bâtirent un Fort. L'année suivante ils conclurent un Traité avantageux avec les habitans d'Amboine, qui leur permirent aussi d'élever un Fort dans leur Isle.

Succès de
Vander Ha-
gen.

Ces entreprises causerent de justes allarmes aux Portugais, qui avoient encore quelques établissemens dans ces quartiers. Dom André *Furtado* fut envoyé avec une flotte de trente voiles, pour défendre leurs possessions. Après plusieurs combats, dont les succès ne furent pas heureux pour les Espagnols, *Vander Hagen*, Amiral de la flotte Hollandoise, assiégea leur Fort de *Hito*, dans l'Isle d'Amboine, le prit par composition, & ruina entièrement leur Colonie. Il entreprit en 1605 de les chasser aussi de Tidor. Cent cinquante de ses soldats conduits par les Capitaines *Mol* & *la Perre*, descendirent sur le rivage, & brûlerent deux gros Bourgs qui appartenoient aux Portugais. Ils s'avancerent ensuite vers le Fort, que l'artillerie de leur flotte commença à canonner pour faciliter les approches. Lorsqu'elle eut fait une brèche, *Mol* prenant un drapeau, & marchant à la tête de sa troupe, escadada la muraille, & entra dans la

place avec sept de ses gens. Mais les autres n'ayant pas eu la hardiesse de le suivre, il fut obligé de se retirer. Comme il descendoit par la brèche, il tomba, & se cassa une jambe. Les Hollandois étant retournés à l'assaut, furent repoussés par les Portugais qui les poursuivirent jusque dans le voisinage de leurs retranchemens. Mais un accident imprévu changea la face des choses. Un boulet ayant embrasé les poudres, qu'on gardoit dans une tour, d'où les assiégés faisoient un feu terrible sur les assaillans, cette partie du Fort sauta en l'air, & soixante-dix hommes périrent dans ses ruines. Ce malheur jetta les Portugais dans un tel accablement, qu'ils n'osèrent plus se montrer sur leurs remparts. Les Hollandois entrèrent dans la place, l'abandonnerent au pillage, & la démolirent.

Ces succès furent interrompus en 1606 par la fameuse expédition de Dom Pedro d'Acugna, ce brave Général Espagnol dont j'ai parlé. Il subjuga Ternate & Amboine; il rétablit les Portugais à Tidor, & ruina dans toutes ces Isles, le pouvoir naissant des Hollandois. Matelief & Van Caerden rétablirent un peu les affaires de la

Compagnie en 1607. L'un fit une descente à Ternate ; & y fortifia la ville de Maleïo , dont les Insulaires lui ouvrirent les portes : l'autre conquit l'Isle de Machian. La Compagnie se procura en 1609 un autre établissement considérable aux Isles de Banda ; & les Orancaies du pays , qui , trois ans auparavant , avoient massacré ses Facteurs , lui accorderent une paix avantageuse , par laquelle il se reconnurent ses vassaux , & lui cédèrent en toute propriété l'Isle de Nera. Dans le même tems les Hollandois conclurent une ligue étroite avec les principaux Cachils d'Amboine , & avec un Prince de l'Isle de Ternate , qui avoit pris la qualité de Roi , depuis que les Espagnols avoient conduit aux Philippines Zaïde Buxei , & le Prince Gariolano son fils. Ce fut alors qu'ils bâtirent une seconde Forteresse à Ternate , dans un lieu appelé *Tacomma* , qui servit de refuge à plusieurs familles du pays , & qui devint en peu de tems une habitation très-florissante. Ils conquièrent la même année avec le secours des Ternatois , l'Isle de Bachian , où ils firent un massacre général des Espagnols. Ils y éleverent un Fort , nommé *Barneveld* , & ils y laisserent une bonne

Progrès de
la Compagnie
Hollandoise.

garnison, avec un vaisseau de guerre, pour s'opposer aux courses des Espagnols. L'Isle de Motir se soumit aussi à leur domination, & ils y construisirent une Forteresse qu'ils appellerent *Nassau*.

Dans le cours heureux de ces conquêtes, il arriva à Ternates un événement tragique, qui causa une révolution dans le Gouvernement. Le jeune Cachil, qui avoit usurpé la Royauté, depuis la détention de Zaide Buxei, poignarda la fille d'un Sangiac de Gilolo, qu'il avoit épousée, & la fit jeter dans la mer. Le Sangiac, ancien vassal du Royaume de Ternate, fut si irrité de cette Barbarie, qu'il menaça de secouer le joug, & de se liguier avec les Espagnols, si les Cachils de l'Isle ne lui procuroient une satisfaction éclatante, soit en faisant mourir ce Prince coupable, soit en le chassant de ses Etats. Les Hollandois, craignant les suites fâcheuses de cette rupture, assemblèrent les principaux Cachils de Ternate, de Machian, & des autres Isles, pour délibérer sur les moyens d'appaîser le Sangiac. On conclut dans cette assemblée, que le Sultan, pour expier la faute qu'il avoit commise,

Révolution
dans le Gouver-
nement.
de Ternate.

seroit privé pendant quelque tems des fonctions & des revenus de la Royauté , & que durant son interdiction le Royaume seroit gouverné par Cachil Gougou , oncle du jeune Prince.

Conquête
de Solor &
de Timor.

La treve qui fut conclue en 1608 entre la couronne d'Espagne & la République des Provinces-Unies , suspendit pour quelque tems en Europe & en Asie les hostilités des deux partis. Elles recommencerent bientôt aux Indes , où les Hollandois conquirent Solor & Timor. Jusques-là ils n'avoient eu d'autres concurrents aux Moluques que les Portugais & les Espagnols. Les Anglois commencerent vers l'année 1615 à leur disputer le commerce de ces Isles. Après avoir employé inutilement la force ouverte , ils eurent recours à la voye des négociations. Leur Compagnie ayant imploré l'intercession de Jacques I , Roi de la Grande-Bretagne , ce Prince agit si puissamment auprès des Etats Généraux , que les marchands Anglois obtinrent par un Traité , conclu en 1619 , ce qu'ils n'avoient pu se procurer par une longue guerre. Il fut stipulé par un des articles de cet accommodement , que le commerce des Moluques se feroit en commun par les deux

Concurren-
ce des An-
glois.

Nations ; que la Compagnie d'Angleterre entieroit pour un tiers dans les frais des armemens , & qu'elle recueilleroit le tiers des profits. On établit à Batavia un Tribunal , composé de quelques Commissaires Anglois & Hollandois , & nommé le *Conseil de Défense* , parce qu'il étoit chargé de veiller aux intérêts respectifs des deux Nations.

La première affaire qui fut proposée dans ce Conseil , par le Gouverneur général de Batavia , fut la réduction des Isles de Banda , dont plusieurs s'étoient soustraites à la Jurisdiction de la Compagnie Hollandoise , pendant ses démêlés avec l'Angleterre. Les Commissaires Anglois approuverent l'expédition ; mais ils déclarèrent que leur Compagnie étoit actuellement dans l'impuissance de fournir son contingent de troupes & de vaisseaux. Sur cette déclaration , le Gouverneur leur signifia qu'il se chargeroit de l'entreprise à ses propres risques. Il partit en effet avec une forte escadre au commencement de l'année 1621 , & le 27 de Février il alla mouiller dans la rade de Nera , sous le Fort Nassau. Les Anglois avoient aux environs de Ne-

ra, dans la petite Isle de Pulo-Rhun ; un Comptoir & une Forteresse. Avertis des desseins du Général Hollandois, ils travaillèrent sourdement à les traverser, exhorterent les Banda-
dois à se défendre, & leur envoyèrent même secrètement quelques pieces de canon. Le Gouverneur de Batavia ayant tenté de faire une descente dans la partie méridionale de la grande Isle de Banda, fut repoussé par l'artillerie des Insulaires, qui étoit servie par un Canonier Anglois, que les Hollandois reconnurent. Après plusieurs efforts il débarqua enfin en deux endroits de l'Isle, s'avança jusqu'à Lontor, sa capitale, & la força de capituler. Toutes les autres Isles de ce petit Archipel suivirent l'exemple de leur Métropole, & rentrèrent sous la domination des Hollandois. Le Gouverneur désarma les habitans de Pulo-Rhun, ce qui causa une mortification sensible aux Anglois. Mais cette offense fut peu de chose en comparaison du traitement qu'ils reçurent deux ans après à Amboine, à l'occasion d'une entreprise fort odieuse dont ils furent accusés.

Conspira-
tion d'Am-
boine.

Un Japonnois, nommé *Sailo Veteri*, qui servoit dans les troupes de la Compagnie Hollandoise avec quelques au-

tres soldats de son pays , alla plusieurs fois , & à des heures indues , visiter les ouvrages de la Forteresse de Hito. Cette affectation le rendit suspect au Gouverneur , qui le fit arrêter. Appliqué à la torture , il confessa que ses camarades & lui à l'instigation des Facteurs Anglois , chez lesquels ils s'étoient plusieurs fois assemblés , avoient complotés de surprendre le Fort.

Sur sa déposition on saisit les autres Japonnois , qui ayant été mis à la question , confesserent les mêmes choses que leur camarade. Ils chargerent unanimement Gabriel *Towrson* , premier Commis de la loge Angloise , Abel *Price* , Chirurgien , & généralement tous les Officiers du Comptoir d'Amboine. Abel *Price* avoit été conduit depuis quelques jours dans les prisons du Fort , pour avoir mis le feu à la maison d'un Hollandois. Il déclara dans les tourmens , que par l'ordre de *Towrson* , il avoit engagé les Japonnois dans ce complot. On arrêta ensuite tous les Facteurs du Comptoir , qu'on enferma dans le Fort , à l'exception de *Towrson* qui fut laissé dans la Loge avec des gardes. Ils déposèrent juridiquement que la plupart des

Commis Anglois , répandus dans les divers quartiers de l'Île , s'étant rendus à la capitale dans les premiers jours de Janvier , Townson les assambla dans sa maison , & leur fit jurer sur l'Evangile qu'ils garderoient un secret inviolable sur les choses qu'il alloit leur révéler ; que chacun ayant prêté le serment , il leur déclara qu'il avoit projeté de surprendre le Fort d'Amboine ; qu'il avoit mis dans ses intérêts tous les Japonnois qui étoient au service de la Compagnie Hollandoise ; que les habitans de Louhou avoient promis de le seconder ; que les Japonnois s'étoient engagés à lui livrer les bastions , à massacrer le Gouverneur , & à faire main-basse sur une partie de la garnison.

Les Commissaires chargés de l'instruction , se rendirent ensuite à la loge Angloise , pour interroger le premier Commis , qui suivant toutes les dépositions étoit le principal coupable. On lui demanda quel motif l'avoit engagé à tramer ce noir complot : *l'amour de la gloire , & l'envie de s'enrichir* , répondit l'Anglois : il ajouta , qu'après s'être emparé du Fort , son projet étoit de le remettre entre les mains de la

Compagnie Angloise, ou, à son refus, de le garder pour lui-même, & de s'y maintenir avec l'assistance des Princes Indiens. Mais sa fermeté l'abandonnant à la fin de l'interrogatoire, il versa quelques larmes, & poussant un profond soupir : *Plût à Dieu*, dit-il, *que ce fût à recommencer ; je ne m'embarquerois pas comme j'ai fait.* Towerfon & les autres Anglois, au nombre de dix ou douze, furent condamnés à mort, & conduit au supplice le 9 Mars 1623.

Tels furent les faits que les Hollandois d'Amboine publièrent alors, Réct des Anglois. & qui furent insérés dans un Mémoire imprimé, qui parut en Hollande peu de tems après ce tragique événement. Les Anglois opposèrent à cet Ecrit une Réponse très-forte, dans laquelle ils soutinrent que la conspiration d'Amboine étoit un crime imaginaire, dont on avoit chargé leurs compatriotes pour les exclure du commerce des Moluques; qu'on n'avoit observé dans cette affaire aucune des formalités qui doivent être la règle des jugemens; que les Anglois d'Amboine n'étoient point justiciables du Gouverneur Hollandois; qu'un procès de cette

nature auroit dû être porté au Conseil de Défense , qui résidoit à Batavia ; que les confessions prétendues des accusés avoient été extorquées par la rigueur des tourmens ; que le jour de l'exécution , les Ministres Hollandois ayant exhorté ces malheureux à déclarer volontairement leurs crimes , ils répondirent tous , & affirmèrent avec serment , qu'ils étoient innocens ; qu'ils se demandèrent pardon les uns aux autres des accusations dont ils s'étoient chargés , & qu'il y en eut plusieurs qui écrivirent cette rétractation sur les feuillets de leur Pseautier.

Suivies de
cette affaire. Quoiqu'il en soit , cette affaire fit grand bruit , occasionna de cruelles représailles , & causa une rupture ouverte entre les deux peuples. Après plus de trente ans de contestations , une sentence d'arbitrage , prononcée par des Commissaires des deux partis , condamna la Compagnie Hollandoise à payer trois mille six cents quinze livres sterlings , qu'on distribua aux héritiers de ceux qui avoient été exécutés à Amboine.

Les affaires des Moluques demeurèrent pendant plusieurs années dans une espèce de langueur , les Hollan-

dois étant trop foibles pour s'y procurer de nouveaux établissemens aux dépens des Espagnols , & ceux-ci ne profitant pas assez de leurs forces pour chasser les Hollandois de leurs possessions. Les Indiens suivant leur génie inconstant & perfide , flattoient tour-à-tour ces deux peuples , qu'ils haïssoient également , & se déclaroient toujours en faveur de celui dont les armes étoient plus heureuses. En 1638. Antoine *Van Diemen* , Gouverneur de Batavia , ayant paru aux Moluques avec des forces considérables , les Hollandois commencerent à prendre une grande supériorité. Il conclut un Traité avantageux avec les Rois de Ternate , de Tidor , & de Gilolo , qui tournerent leurs armes contre les Espagnols , dont les possessions furent attaquées de toutes parts. La perte de Malaca , en 1641 , porta un coup mortel à la puissance des Portugais , qui destitués de l'appui de l'Espagne , dont ils avoient secoué le joug , furent obligés de conclure avec la Hollande un Traité , qui ne leur laissa de toutes leurs anciennes possessions dans l'Inde , que la ville de Goa ; & quelques petites places de peu d'importance. Les

Décadence
des Espagnols
& des Por-
tugais.

Espagnols firent aussi leur paix en 1648, & parurent renoncer alors à l'espérance de se maintenir aux Moluques. Ils négligerent de renouveler les garnisons, de payer les troupes, & d'entretenir leurs anciens Forts, qui tomberent en ruine. La plupart des familles Castellanes, établies depuis cinquante ans dans ces quartiers, se retirèrent successivement, & prirent la route des Philippines ou de la nouvelle Espagne. Ainsi les Hollandois demeurèrent seuls possesseurs des Moluques.

Les Hollandois seuls possesseurs des Moluques.

Comment ils gouvernent ces Isles.

Continueur d'Argensola, pag. 359.

Si l'on en croit le continuateur d'Argensola, ils gouvernent ces Isles avec tant de modération, qu'on chercheroit inutilement dans toutes les Indes le modele d'une domination plus douce que la leur. Ils en tirent un profit considérable, mais, qui n'est presque point à charge aux Habitans, & dont la Compagnie n'est redevable qu'à sa propre industrie & à ses travaux. Ils ont augmenté les richesses naturelles du territoire, non-seulement en multipliant les plantations de girofle & de muscade, mais en introduisant dans le pays plusieurs graines, & plusieurs plantes Européennes. Ils ont soin d'ail-

leurs d'y porter tous les ans quantité de subsistances, & de pourvoir abondamment aux besoins des Insulaires. Ainsi le sort des Moluquois est en quelque sorte plus heureux qu'il ne l'étoit avant la conquête des Hollandois. Leur condition seroit encore meilleure, s'ils cultivoient leurs terres avec plus de soin, & s'ils imitoient l'industrie des Colons Européens, qu'on est obligé d'envoyer dans leurs Isles. Par-là ils soulageroient beaucoup leurs maîtres, & ils se procureroient à eux-mêmes plusieurs aïssances. Mais rien n'est capable, dit l'Auteur, de réveiller leur paresse, & de leur faire préférer un honnête travail à une vie molle & oisive.

Malgré la douceur prétendue de cette domination, le même Ecrivain convient que les Hollandois n'ont pu *Mem. p. 357.* réussir à se concilier l'amitié des Insulaires, & qu'on les regarde ici comme des *Maîtres superbes* & comme des *tyrans*, qui oppriment la liberté du commerce, qui disposent à leur gré du Sceptre & de la vie des Rois, & qui tiennent tous les Princes du pays dans un honteux esclavage. Il semble même passer condamnation sur *& suiv.*

une partie de ces reproches , & il fait une réflexion qui certainement ne tend pas à disculper les Hollandois. » Un Ecrivain , *dit-il* , du caractère d'Argensola , seroit assez homme à dire que sa nation en se proposant la conquête de ce beau pays , n'a point eu d'autre vue que de faire briller son désintéressement , sa grandeur d'ame , & son zèle pour la propagation du Christianisme. Mais comme en Hollande on parle un peu plus naturellement , nous voulons bien avouer que nous n'imaginons pas qu'il se trouve sur la terre un Prince ou un Etat assez généreux , pour entreprendre une semblable expédition dans la seule vue d'obliger gratuitement des nations barbares ; & si ce chimérique projet entre jamais dans l'esprit d'aucun peuple , ce ne sera pas en Hollande qu'on le verra éclore. »

FIN du cinquième Volume.

Le Privilege est au Tome I.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné ; 1766.

